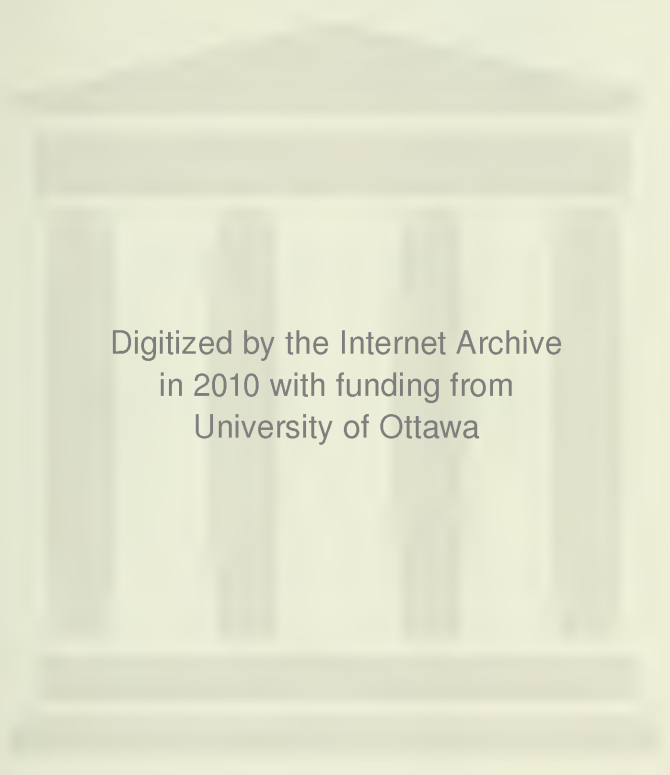


U d/of OTTAWA



39003002329380



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE
DES
POÈTES FRANÇAIS.

N. B. Pour les renvois, dans les notes, au *premier Recueil* et au *second*, recourir à notre édition classique des *Poésies françaises distribuées et annotées à l'usage des collèges*. Se rappeler en outre que, dans cette nouvelle édition, où les deux premiers *Recueils* ont été supprimés, le tome premier et le tome second correspondent au *troisième Recueil* et au *quatrième* de l'ancienne.

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE

DES

POÈTES FRANÇAIS

PAR

LE P. ARSÈNE CAHOUR

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME TROISIÈME.



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE TOURNON, 29.

—
1863



1825 264
#173

PQ

1165

.C23

1863

n. 3

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE

DES

POÈTES FRANÇAIS.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉTIQUES.

L'ART POÉTIQUE,

par BOILEAU. — 1674.

PLAN, BEAUTÉS ET DÉFAUTS. — COMPARAISON DE CE POÈME
AVEC L'ART POÉTIQUE D'HORACE.

Dans le premier chant, Boileau traite des principes généraux de la poésie ou plutôt de l'art d'écrire en vers. On y distingue trois parties, dans lesquelles le poète est considéré avant, pendant et après la composition de son œuvre. Avant de se mettre à écrire, il faut consulter son esprit et ses forces, sous peine d'être ridicule comme Saint-Amand. En écrivant, il faut assujettir la rime à la raison ; tendre au bon sens plutôt qu'au bel esprit ; éviter l'abondance stérile, la monotonie, la bassesse, l'enflure, les défauts d'harmonie, l'obscurité et les fautes contre la langue. L'ouvrage composé, il faut le perfectionner en le retravaillant et en le soumettant à de sages critiques. Ces préceptes généraux sont coupés par deux digressions historiques, l'une sur le burlesque et l'autre sur notre versification depuis son origine jusqu'à Malherbe.

Des préceptes généraux passant aux divers genres de poésies, l'auteur donne dans le second chant la définition et les règles principales des petits poèmes, de l'idylle et de l'éplogue, de l'élégie, de l'ode, du sonnet, de l'épigramme, du rondeau, de la ballade, du madrigal, de la satire, du vaudeville.

Le troisième chant, le plus long et le plus remarquable des quatre, est consacré tout entier aux règles du drame et de l'épopée. Com-

mençant par la tragédie, l'auteur y montre d'abord, avec Aristote, une imitation de l'art excitant la terreur et la pitié; puis il en considère l'exposition, la triple unité, la vraisemblance, le nœud, les caractères. Venant ensuite au poème épique, qui vit par la fiction, il traite successivement du merveilleux païen qu'il préfère au merveilleux chrétien, des qualités du héros, de la simplicité du sujet, des convenances du style, de la modestie du début, de la variété des figures, et il termine en déclarant tout ce que la composition de ce poème exige de talent, de savoir et de travail. Revenant au drame, et s'occupant enfin de la comédie, il la distingue de la satire; il veut que les caractères y soient pris dans la nature, tracés d'après les âges différents des personnages, étudiés sur les modèles qu'offre la société; il en exclut les émotions tragiques; il veut que le badinage y soit noble, le dénoûment facile, le style tempéré; que les plaisanteries y soient fines, les scènes soutenues et liées avec art, etc. Aux préceptes donnés sur ces trois genres se mêlent l'histoire de la tragédie grecque et de la tragédie française, l'éloge d'Homère, le prince des chantres épiques, et le tableau des différents âges de la comédie dans l'Attique.

Les trois premiers chants ont été donnés tout entiers aux préceptes littéraires; le quatrième est rempli de conseils moraux. Le législateur du Parnasse y exhorte les poètes, premièrement, à exercer tout autre métier plutôt que celui des vers, s'il ne doit les mener qu'à la médiocrité; secondement, à redouter la flatterie et à rechercher la censure d'un ami judicieux, tout en évitant une critique ignorante; troisièmement, à ne faire que des ouvrages utiles et honnêtes; quatrièmement, à fuir les bassesses de la jalousie; cinquièmement enfin, à travailler pour la gloire et non pas pour un gain sordide. Il rappelle, à ce propos, l'origine et les merveilleux bienfaits du langage des dieux, et invitant les nourrissons des Muses à chanter Louis XIV, il leur assure qu'ils n'auront rien à redouter de l'indigence sous son règne.

Ce poème, publié pour la première fois en 1674, avait été commencé dès 1669. Il coûta donc cinq années de travail à son auteur, qui était dans toute la vigueur et toute la maturité de son talent lorsqu'il l'acheva, puisqu'il avait alors trente-huit ans. Ses plus belles épîtres et ses quatre premiers chants du *Lutrin* sont de la même époque. De toutes ses compositions l'*Art poétique* est la plus célèbre. Voici ce qu'en ont pensé Voltaire et Laharpe; leurs jugements résument tous les éloges donnés à ce chef-d'œuvre.

« L'*Art poétique* de Boileau, dit le premier, est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles, parce qu'il

donne toujours le précepte et l'exemple, parce qu'il est varié, parce que l'auteur, en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

sait d'une voix légère

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on sait ses vers par cœur... Si vous en exceptez les tragédies de Racine, qui ont le mérite supérieur de traiter les passions et de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'*Art poétique* de Despréaux est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française¹. »

« Que ceux qui veulent écrire en vers, dit Laharpe, méditent l'*Art poétique* de l'Horace français : ils y trouveront marqués d'une main également sûre le principe de toutes les beautés qu'il faut chercher, et celui de tous les défauts dont il faut se garantir. C'est une législation parfaite dont l'application se trouve juste dans tous les cas, un code imprescriptible dont les décisions serviront à jamais à savoir ce qui doit être condamné, ce qui doit être applaudi. Nulle part l'auteur n'a mieux fait voir le jugement exquis dont la nature l'avait doué. Ceux qui ont étudié l'art d'écrire, qui en connaissent par une expérience journalière les secrets et les difficultés, peuvent attester combien ils sont frappés du grand sens renfermé dans cette foule de vers aussi bien pensés qu'heureusement exprimés, et devenus depuis longtemps les axiomes du bon goût... Accordons que l'*Art poétique* n'ait pu rien apprendre à un Racine, quoique le plus grand talent puisse toujours apprendre quelque chose d'un bon esprit, il aura toujours fait un bien très-essentiel, celui d'enseigner à tout le monde pourquoi Racine était admirable. En disant ce qu'il fallait faire, il apprenait à juger celui qui avait bien fait, à le discerner de celui qui faisait mal. En resserrant dans des résultats lumineux toutes les règles principales de la tragédie, de la comédie, de l'épopée et des autres genres de poésie, en renfermant tous les préceptes de l'art d'écrire dans des vers parfaits et faciles à retenir, il laissait dans tous les esprits la mesure qui devait servir à régler leurs jugements ; il rendait familières au plus grand nombre ces lois avouées par la raison de tous les siècles et par le suffrage de tous les hommes éclairés ; il dirigeait l'estime et le blâme ; et s'il est vrai que l'empire des arts ne peut, comme tous les autres, subsister sans une police à peu près généralement reçue, sans des lois qui aient une sanction et un effet, quoique souvent violées comme ailleurs, sans une espèce de hiérarchie qui établisse des rangs, des

Dictionnaire philosophique, article ART POÉTIQUE. Voyez ci-dessous, p. 16, la fin moins heureuse de ce jugement de Voltaire.

honneurs et des distinctions, l'écrivain qui a contribué plus que personne à fonder cet ordre nécessaire, qui fut, il y a cent ans, le premier législateur de la république des lettres, et qu'aujourd'hui elle reconnaît encore sous ce titre, ne mérite-t-il pas une éternelle reconnaissance? *L'Art poétique* eut à peine paru qu'il fit la loi, non-seulement en France, mais chez les étrangers qui le traduisirent. Son influence n'y fut pas, à beaucoup près, si sensible que parmi nous; mais dans toute l'Europe lettrée les esprits les plus judicieux en approuvèrent la doctrine. On peut bien croire qu'il excita la révolte sur le bas Parnasse : par tout pays les mauvais sujets n'aiment pas qu'on fasse la police ¹. »

C'est ce que n'ont pas aimé, comme nous le verrons bientôt, M. Victor Hugo et les siens, qui, ne voulant relever que du caprice de leur imagination, ont commencé par bannir Boileau de leur Parnasse, et par déchirer ce code littéraire que le siècle de Louis XIV avait reçu des siècles de Périclès et d'Auguste. Car Boileau n'a fait qu'appliquer à la France les lois du bon goût et du sens commun qu'Aristote et Horace avaient déjà promulguées aux applaudissements de la Grèce et de Rome. Dieu nous garde de diminuer en rien l'autorité d'une législation doublement sanctionnée, et par les chefs-d'œuvre des poètes qui l'ont suivie, et par les extravagances de ceux qui la méprisent. Cependant, malgré notre admiration pour ce monument classique, si grand par ses souvenirs, si utile par ses leçons qui ne pourraient périr qu'avec la philosophie de l'art, nous y trouvons dans les détails quelques défauts accidentels. Le génie d'Homère sommeilla quelquefois; le bon sens de Boileau, tout exquis qu'il était, a pu avoir aussi ses absences et céder çà et là à certains préjugés de son temps.

Préceptes communs à tous les genres de poésie; préceptes particuliers aux différentes espèces de poésie, petits poèmes et grands poèmes; préceptes regardant la conduite morale des poètes : voilà assurément une conception simple et facile, une distribution générale d'idées qui ne manque ni d'ampleur, ni de méthode, ni de clarté. Mais ce cadre n'a pas été suffisamment rempli; cet ordre a été plus d'une fois troublé; et dans cette foule d'axiomes dictés par le bon sens et passés en proverbes, il s'est glissé deux ou trois préjugés dont la philosophie et l'histoire ont fait justice.

Dans le premier chant, Boileau, considérant le poète avant, pendant et après sa composition, aurait dû parler du travail de l'invention. C'est par là qu'Horace a débuté, et l'on conçoit à peine que son imitateur n'en ait pas dit un seul mot. Ce sujet pourtant était fécond : cent ans plus tard, André Chénier en tirera tout un poème. Il était

¹ *Cours de Littérature*, t. VI, p. 224-226. (An VII.)

même indispensable : le travail de la pensée précède celui de la plume. Laisser de côté l'idéal poétique et ses créations intérieures, c'était oublier l'âme de la poésie. Au reste, Boileau annonce, avant tout, qu'il veut enseigner le moyen d'atteindre la *hauteur de l'art des vers*, plutôt que la hauteur de la poésie elle-même :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

Dans le second chant, comment le législateur du Parnasse français a-t-il pu oublier l'apologue, par lequel La Fontaine venait d'illustrer son siècle ¹, et les poèmes didactiques, parmi lesquels l'*Art poétique* lui-même devait être rangé ? La fable n'avait-elle pas une tout autre importance que l'idylle et l'églogue, demeurées en France à l'état de médiocrité ; que le rondeau, le madrigal et le sonnet, déjà sur leur déclin, et auxquels on ne songe plus aujourd'hui ?

Dans le troisième chant, l'ordre des idées n'est pas naturel. Pourquoi passer de la tragédie à l'épopée, à l'aide d'une liaison purement artificielle, et revenir à la comédie sans aucune espèce de liaison ? Un critique distingué, que nous sommes obligé de contredire ², a répondu : « Boileau a mieux aimé être moins didactique et plus poétique ; trouvant de meilleures transitions et plus de variété dans la marche qu'il a préférée, on peut dire qu'il s'est décidé en poète et en homme de goût. » Le goût ne peut jamais être en désaccord avec la logique ; il peut bien ne pas être esclave de la méthode, mais il ne doit pas la heurter, surtout dans un poème didactique. Ici la variété n'est que de l'incohérence ; et nous ne voyons pas ce que l'auteur y a gagné dans ses deux transitions. La seconde est nulle pour le sens et prosaïque pour l'expression :

Laissons-les donc entre eux ³ s'escrimer en repos ;
Et sans nous égarer suivons notre propos.
Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la comédie antique.

La première n'est fondée que sur un rapport du plus au moins dans des genres divers :

Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie épique, etc.

¹ La Fontaine était mal vu à la cour à cause de l'immoralité de ses *Contes*, et de la hardiesse de quelques traits lancés dans ses *Fables* contre le pouvoir. On a pensé que là pouvait être la cause de ce silence de Boileau. — ² M. Geruzez, dans ses remarques sur l'*Art poétique*. — ³ Les mauvaises épopées et les vers qui les rongent au fond des magasins.

Si l'auteur voulait établir l'ordre de ses idées sur la gradation, il devait monter de la comédie à la tragédie et de la tragédie à l'épopée; ou bien descendre de l'épopée à la tragédie, de la tragédie à la comédie. Dans le premier cas, l'intérêt aurait été en croissant; dans le second, la marche aurait été d'accord avec l'histoire des littératures primitives; car, en Grèce et dans toutes les contrées où la poésie, née spontanément et développée graduellement, a suivi le mouvement naturel de l'esprit humain, les chants épiques ont précédé les représentations théâtrales, et le drame comique est venu le dernier ¹.

Dans le quatrième chant, Boileau revient sur la nécessité du talent et de la critique, et répète, sous une autre forme, ce qu'il en avait déjà dit au début de son poème :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

N'est-ce pas dire qu'il demeurera dans la médiocrité? Et le commencement du quatrième chant est-il autre chose que le développement de la même idée?

Soyez plutôt magou, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire
Il n'est point de degrés du médiocre au pire :
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.

Quant à la répétition des préceptes sur la critique, elle est tellement manifeste que le poète s'est vu dans l'obligation de l'avouer :

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure ;
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.

¹ Il en fut ainsi dans les littératures de la France et de l'Allemagne au moyen âge. Il en est autrement dans les littératures modernes, auxquelles la renaissance avait donné des genres tout faits. Chez les Anglais, Shakspeare a précédé Milton; chez nous, Molière brilla en même temps que Corneille et Racine. De même chez les Latins, formés par les Grecs, les comédies de Plaute et de Térence parurent avant l'épopée de Virgile et les tragédies de Sénèque.

Que l'on compare les différentes propositions de ces deux thèses, dont l'objet est le même, et l'on verra qu'elles sont identiques jusque dans leurs moindres détails.

Le premier chant recommande, premièrement, de se méfier des séductions de la flatterie :

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier, etc.;

secondement, de rechercher une critique sage et amie :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer...

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,

Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible ;

troisièmement, de se garder de l'admiration des sots :

Ainsi qu'en sots auteurs,

Notre siècle est fertile en sots admirateurs.

Le quatrième chant recommande aussi ces trois choses :

1° Ne vous enivrez point des éloges flatteurs.

2° Faites choix d'un censeur solide et salutaire.

3° Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

La seule différence est qu'ici le poète est de plus invité à se tenir en garde, d'abord contre l'admiration des sots, puis contre leur censure ignorante.

Boileau aurait pu parler deux fois de la nécessité du talent et de la nécessité de la critique, s'il les avait considérées, en premier lieu, dans l'intérêt littéraire du poème ; en second lieu, dans l'intérêt moral de son auteur ; car il importe au bonheur du poète de savoir choisir sa vocation et ses amis. Boileau avait vu cette distinction entre le côté moral et le côté littéraire de sa thèse ; il l'a même assez clairement indiquée dans plusieurs vers de son quatrième chant, qui, sans elle, n'aurait été qu'un hors-d'œuvre. En effet, après avoir parlé des préceptes généraux et des préceptes particuliers, il ne restait plus rien à dire, à moins de passer du perfectionnement littéraire des poèmes au perfectionnement moral des poètes.

Ces défauts de méthode dans le quatrième chant et de logique dans le troisième, l'omission dans le second chant de l'apologue et du poème didactique, dans le premier de l'idéal et de l'invention, ne sont que des imperfections mille fois rachetées par les beautés de détail et par la simplicité toute pratique de l'ensemble. Il y a plus de gra-

tivité dans la fausseté de quelques sentences. Le poète du bon sens par excellence, cédant aux préjugés de son époque, s'est mis deux fois en contradiction avec l'histoire et une fois avec la philosophie de l'art.

Boileau s'est trompé sur les *premiers ans du Parnasse français*, dont il suppose la versification *sans nombre et sans mesure*. Il s'est encore trompé sur l'origine des représentations dramatiques *chez nos dévots aïeux*. Ces deux erreurs, que nos notes feront ressortir¹ et dont tous les critiques conviennent, mènent à des conséquences fatales pour l'art lui-même.

Ignorer le premier âge de notre poésie, c'est ignorer que notre premier idéal poétique fut uniquement national et chrétien. Le règne de Louis XIV et le législateur qu'il donna au Parnasse, épris à bon droit de la littérature des Latins et des Grecs, dédaignèrent et finirent par oublier complètement celle de la France à son berceau. Et cependant, autant ces ébauches du génie national étaient inférieures du côté de l'art aux chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, autant elles les dépassaient par la sublimité de leur idéal chrétien. Qu'arriva-t-il de ce mépris et de cet oubli trop exclusif? La muse héroïque des *chansons de gestes*, nos vieilles épopées, qui avaient animé l'enthousiasme religieux et guerrier de nos pères, en leur rappelant les souvenirs de Roncevaux et d'Antioche, fit place à une muse académique, qui n'eut plus d'autre objet que l'applaudissement pour ses poètes et le divertissement pour ses auditeurs. Voyez, en effet, comme Boileau, dans le chant où il traite des poèmes les plus graves, de la tragédie et de l'épopée, est tout entier, pour nous servir de ses expressions, dans le *divertissant* et le *plaisant*.

Le poète s'égaie en mille inventions.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage.

Si l'intervention du merveilleux chrétien est impossible à ses yeux, c'est que

De la foi d'un chrétien les mystères terribles

D'ornements *égayés* ne sont point susceptibles.

Le Tasse aurait été insupportable si

Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse

N'eussent de son sujet *égayé* la tristesse.

¹ Ci-dessous, p. 22 et 39.

Et pourquoi Homère est-il si grand ?

Son livre est *d'agréments* un fertile trésor.
Partout il *divertit*.

Nos vieux chantres épiques avaient autrement entendu la vocation du poète. Ils s'étaient mis dans le vrai pour mener à la vertu. Jusqu'au règne de Philippe Auguste tous leurs chants, mâles et parfois sublimes, furent animés par les croyances des guerriers qu'ils entraînaient au combat. Leur voix était celle de la nation ; et lorsque, pour relever leur sujet, ils faisaient intervenir les anges, gardiens de la France, c'était avec une sobriété que Boileau, sans doute, aurait admirée s'il avait connu notre génie poétique à son berceau. Mais Dieu et la patrie avaient disparu dans l'idéal artificiel que le siècle de Louis XIV s'était fait. Rome et Athènes, où nos poètes n'auraient dû chercher que l'art et la philosophie, leur avaient imposé leur patriotisme et leurs dieux. A cette brillante époque vous ne trouverez pas un seul sujet national sur la scène. Il fallut toute la sublimité du génie de Corneille et de Racine pour y faire supporter, par trois fois, les représentations sacrées de nos ancêtres.

L'exclusion donnée par Boileau, dans son troisième chant, au merveilleux chrétien est un triste monument de cette aberration, qui rendait parmi nous toute poésie épique et toute poésie lyrique impossibles. Il ne veut d'autre intervention surnaturelle que celle des dieux d'Homère et de Virgile, d'autre invocation que celle de Phébus et des muses d'Orphée. C'est détruire la vraisemblance et substituer des jeux d'esprit aux entraînements de la conviction, aux élans de l'enthousiasme.

Quelle imagination admitra le Jupiter de l'*Iliade* dans le triomphe de Tolbiac et la conversion de Clovis, dans une Jérusalem délivrée par les croisés, dans la conquête de la sainte couronne par Louis IX, ou dans la mission de Jeanne d'Arc, armée par le Ciel pour le salut de la France ?

Il paraît bien que Boileau excluait lui-même ce bizarre mélange, puisqu'il n'approuvait pas

en un sujet chrétien
Un auteur follement idolâtre et païen.

Mais la conséquence de ce système était, comme nous le disions, l'impossibilité de toute épopée nationale dans les temps modernes, à moins de réduire les poèmes épiques aux simples proportions de l'his-

toire versifiée et dramatiquement combinée, comme le bon Rollin, par le fait, le demandait, sans se l'avouer à lui-même ¹.

Cependant, l'auteur de ces arrêts, qui avait trop le sentiment de la haute poésie pour penser qu'on pût emboucher la trompette héroïque sans une intervention surnaturelle quelconque, ayant voulu célébrer les armes françaises sur le ton d'Homère, et s'étant cru obligé de choisir entre le Dieu de Clovis et les dieux d'Achille, arma le dieu du Rhin pour défendre contre Louis XIV le passage de son fleuve.

Même invraisemblance pour la poésie lyrique, qui ne peut pas toujours se passer de merveilleux, et moins encore d'idéal surnaturel. Quand un poète se dira échauffé par Apollon et tourmenté par ce dieu, auquel personne ne croit plus aujourd'hui, verrons-nous dans ses discours autre chose que de la rhétorique et des harmonies creuses, qui pourront flatter l'oreille et amuser l'esprit, mais qui ne remueront pas le fond de l'âme? C'est ce qui est arrivé à Boileau lui-même, s'écriant dans son *Ode sur la prise de Namur* :

Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?
Chastes nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi?...
Est-ce Apollon et Neptune,
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?

¹ Rollin pose cette question : *Est-il permis aux poètes chrétiens d'employer dans leurs poésies le nom des divinités païennes?* Il répond que non, avec plus de rigueur que nous ne l'aurions fait, car nous ne voulons pas exclure ces noms employés métaphoriquement dans la poésie légère. « Mais, ajoute-t-il, si l'on proscribit entièrement les noms des divinités païennes et les fictions fabuleuses, que deviendra la poésie, et surtout à quoi se réduira le poème épique, le plus beau de tous les poèmes? Ou il faudra y renoncer, ou ce poème ne différera plus de l'histoire que par l'harmonie du langage, et l'on ne distinguera plus un habile poète d'avec un bon versificateur. » Voici sa réponse : « En retranchant cet attirail de divinités, je n'ai garde de vouloir qu'on interdise aux poètes ce qu'ils appellent la *fable* ou l'ordonnance du poème... Le poète a donc la liberté de ménager des rencontres et des situations qui relèvent le caractère de son héros et de ceux dont il parle. A l'exception des personnages fabuleux, il ne perd rien de ce qu'on admire dans les anciens. Tout lui reste : récits curieux, descriptions vives, comparaisons nobles, discours touchants, incidents nouveaux, rencontres inopinées, passions bien peintes. Joignez à cela une ingénieuse description de toutes ces parties. Voilà des beautés de tous les temps et de toutes les religions, et qui ne paraîtront jamais avec une versification harmonieuse, pure et variée, sans former un poème parfait. » Un poème parfait, dans le genre de nos romans historiques d'aujourd'hui, soit ; un poème épique, non certainement. (*Traité des études*, liv. II, chap. 1^{er}, art. 4.)

Tous ses lecteurs, en souriant, ont répondu : Non. C'est ce qui est encore arrivé à J.-B. Rousseau dans ses odes profanes, tout lyrique qu'il était.

Boileau a prétendu prouver sa thèse ; jetons un coup d'œil sur ses arguments. Il ne veut pas du merveilleux chrétien, parce que Saint-Amant, Chapelain, Desmarest, le P. Lemoyne, auteurs du *Moïse sauvé*, de la *Pucelle*, de *Clovis*, de *Saint Louis*, l'ont employé maladroitement. Ces poètes font agir Dieu ,

ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes,
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébut, Lucifer.

L'abus d'une chose ne prouve rien contre sa valeur.

Le second argument de l'auteur est renfermé dans ces quatre vers :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles :
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

Le jansénisme de Boileau est là tout entier. La foi des chrétiens a aussi des mystères joyeux, et l'Évangile parle aussi bien des anges que des démons, des couronnes du ciel que des tourments de l'enfer.

Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.

C'est encore argumenter par l'abus.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire
Et souvent avec Dieu balance la victoire !

Toute la poésie du livre de Job, dont personne ne conteste la sublimité, est née de cette lutte. C'est elle qui explique et agrandit l'histoire des péripéties de l'humanité.

Il y a quelque chose de plus spécieux dans la raison tirée de la supériorité des agréments de la fable. Mais, quand même il serait vrai, selon l'opinion de quelques littérateurs demeurés fidèles à l'idéal de Boileau, que le merveilleux de l'Évangile eût moins de charmes que celui du paganisme dans la poésie légère, d'où nous ne prétendons

pas non plus l'exclure, puisqu'elle n'est qu'un jeu d'esprit, il serait toujours incontestable que ce merveilleux des nymphes et des faunes ne peut désormais figurer dans les compositions graves, telles que l'ode et l'épopée, fondées sur la conviction et par là même sur la vraisemblance. Au reste, le développement de cette thèse trouvera plus naturellement sa place dans l'examen que nous aurons à faire de la poétique de Châteaubriand, qui, sur ce point, contredit Boileau.

Sous le règne de Henri III, Vauquelin de la Fresnaie, l'un des oracles du Parnasse d'alors, fit aussi son *Art poétique*¹. Dans le troisième chant, il rappelait ainsi les poètes français à l'idéal et au merveilleux du christianisme :

Les vers sont le parler des anges et de Dieu ;
 La prose, des humains : le poète au milieu
 S'élevant jusqu'au ciel, tout repu d'ambrosie,
 En ce langage écrit sa belle poésie.
 Plût au Ciel que, tout bon, tout chrétien et tout saint,
 Le Français ne prit plus de sujet qui fût feint !
 Les anges à milliers, les âmes éternelles,
 Descendraient pour ouïr ses chansons immortelles !
 C'est déjà trop longtemps cette muse invoqué²,
 Qui rend d'un court plaisir un bel esprit moqué ;
 Sur l'Hélicon menteur couronnant les *perruques*
 De lauriers abuseurs, flétrissants et caduques.
 Après elle toujours il ne faut s'incenser³ ;
 Il faut monter aux cieux sur l'aile du penser ;
 Là cette muse voir, qui, d'astres couronnée,
 Ayant de beaux rais d'or la tête environnée⁴,
 Couronne les beaux chefs de lauriers qui sont tels
 Que non mourants ils font les mourables mortels,
 Dessus un vrai Parnasse où la sainte verdure
 Des myrtes amoureux éternellement dure,
 Ne laissant toutefois d'embellir, d'emperler
 De fleurs d'humanité ses vers et son parler...
 Portez donc en trophé les dépouilles païennes
 Au sommet des clochers de vos cités chrétiennes.
 Si les Grecs comme vous, chrétiens, eussent écrit,
 Ils eussent les hauts faits chanté de Jésus-Christ...
 Hé ! quel plaisir serait-ce à cette heure de voir
 Nos poètes chrétiens les façons recevoir

¹ Publié en 1642, six ans après la mort de l'auteur. Vauquelin de la Fresnaie était né en 1536. — ² Avoir invoqué. — ³ S'enflammer. C'est l'*incendere* des Latins. — ⁴ Il est facile de reconnaître dans tout ce passage des images empruntées au début de la *Jérusalem délivrée*.

Du tragique ancien, et voir à nos mystères
 Les païens asservis sous les lois salutaires
 De nos saints et martyrs; et du Vieux Testament
 Voir une tragédie extraite proprement?

Cent ans plus tard, Racine donna raison à Vauquelin et combla son vœu en tirant deux chefs-d'œuvre de la poésie des Livres saints; et Boileau eut assez de bon sens et d'amitié pour défendre *Esther* et *Athalie* contre les préjugés de son temps, dont il avait fait passer en loi le paganisme littéraire¹. Vauquelin, là comme en plusieurs autres endroits de son poëme, l'emporta sur Boileau par la philosophie; mais Boileau, qui écrivit à une plus heureuse époque, captiva tellement les esprits par la magie de sa versification que son devancier fut complètement oublié. La célébrité de ces deux poètes dépendit aussi du but différent qu'ils se proposèrent. L'un combattit généreusement une erreur qui allait croissant, et qui était déjà trop populaire pour ne pas prévaloir; il succomba avec la vérité. L'autre flatta les préjugés de son siècle, qui le couronna.

Terminons par le rapprochement des poétiques d'Horace et de Boileau, qui se ressemblent trop pour n'être pas comparées.

L'épître aux Pisons, qui a reçu le nom d'*Art poétique*, auquel son auteur n'avait pas songé, se divise en trois parties. Dans la première, Horace parle des préceptes généraux ou communs à tous les genres²; dans la seconde, il descend aux préceptes particuliers concernant surtout l'épopée, la tragédie et la comédie³; dans la troisième, il donne des conseils au poète lui-même, en lui déclarant ce qu'il doit faire avant, pendant et après la composition de son œuvre⁴. N'est-ce pas là, en somme, le plan de Boileau?

Dans les détails, la ressemblance n'est pas moins frappante. Boileau

¹ Cependant Boileau avait commencé par détourner son illustre ami de la composition de ces tragédies. « Madame de Maintenon, dit Geoffroy, demanda à Racine un ouvrage dramatique assez religieux pour former le cœur de ses pensionnaires de Saint-Cyr, assez bien fait pour ne pas gâter leur esprit. Cette proposition alarma d'abord Racine. Refuser madame de Maintenon n'était pas possible à un courtisan; accepter une commission si délicate, c'était risquer sa réputation poétique, à laquelle il tenait encore beaucoup, malgré son abnégation chrétienne. Il alla consulter son oracle, son ami Despréaux, qui décida brusquement qu'il fallait refuser, conseil trop sévère pour la délicatesse de Racine. Enfin, après y avoir bien rêvé, il trouva dans l'histoire d'Esther un accommodement heureux. Despréaux lui-même, enchanté d'un sujet si favorable, exhorta son ami à le traiter; et Racine sut en tirer des beautés que Boileau peut-être n'y avait pas aperçues. » (Tragédie d'*Esther*, Préface du Commentateur.) — ² V. 1-118. (Édition de Lemaire, Paris, 1831.) — ³ V. 119-288. — ⁴ V. 289-476.

a traduit ou imité plus de la moitié des vers d'Horace. Il est même à regretter qu'il n'ait pas suivi de plus près encore son modèle ; il y aurait gagné en plus d'un endroit pour l'ordre logique des idées et pour la plénitude de l'enseignement. Il passe trop souvent d'un sujet à un autre, par une transition artificielle plus ou moins heureuse. Il est rare, au contraire, que les transitions d'Horace soient autres que la liaison naturelle des pensées.

Le poète invente, dispose, écrit : voilà l'ordre même de la nature. Aussi, dans la première partie de l'Art poétique latin passe-t-on de l'invention¹ d'un poème à sa disposition², de la disposition au style, qui sera successivement envisagé dans son triple rapport avec les exigences du langage³, de la versification⁴ et des divers genres de poésie⁵. Arrivé là, l'esprit du lecteur passe de lui-même aux règles des différents poèmes, qui rempliront la seconde partie. Il serait difficile d'imaginer une division à la fois plus naturelle, plus précise et plus complète. De même, en parlant successivement de l'épopée⁶, de la tragédie⁷ et de la comédie⁸, Horace suit un ordre demandé tout à la fois par la logique et par l'histoire. L'ordonnance de sa troisième partie n'est pas moins méthodique et moins complète. Elle est amenée par une heureuse transition ; et deux vers d'une concision admirable en annoncent tout ensemble l'objet et la disposition :

Docebo :

Unde parentur opes ; quid alat formetque poetam ;

Quid deceat, quid non ; quo virtus, quo ferat error⁹.

Avant d'écrire, sachez où puiser vos idées, *unde parentur opes* : c'est dans la philosophie¹⁰. Sachez ce qui forme le goût et l'entretient, *quid alat formetque poetam* : c'est l'étude des grands modèles que la Grèce nous a laissés¹¹. En écrivant, songez aux convenances, *quid deceat, quid non* ; et souvenez-vous qu'en poésie la médiocrité n'est pas permise¹². Votre ouvrage achevé, discernez les conseils de la sagesse

¹ V. 1-31. — ² V. 32-46. — ³ V. 47-72. — ⁴ V. 73-85. — ⁵ V. 86-118. Il y a dans le développement de ce rapport du style avec les différents genres une nouvelle subdivision. Le style doit être en harmonie avec le sujet (v. 86-98), avec la passion qu'on veut exprimer (v. 99-113), avec le caractère des personnages qu'on met en scène (v. 114-118). — ⁶ V. 119-152. — ⁷ V. 153-219. Dans ses règles sur la tragédie, Horace considère les différents âges des personnages (v. 153-178), les exigences de la représentation publique (v. 178-192), les attributions du chœur (v. 193-201), et les modifications que la musique lui a fait subir (v. 202-219). — ⁸ V. 220-288. Les enseignements sur le drame sont terminés par l'histoire de la tragédie et de la comédie chez les Grecs et chez les Latins (v. 275-288). — ⁹ V. 306-308. — ¹⁰ V. 309-322. — ¹¹ V. 323-332. — ¹² V. 333-378.

des entraînements de l'illusion, *quo virtus, quo ferat error*. La sagesse exige non-seulement du talent naturel, mais aussi un travail consciencieux et prolongé, *nonumque prematur in annum*¹; et ne craignez pas votre peine : les vers sont la langue des dieux ; la poésie a civilisé le monde², et le travail de l'art est indispensable aux inspirations du génie³. La sagesse demande, en outre, que vous redoutiez la flatterie⁴, et que vous recherchiez une critique judicieuse et sévère⁵. L'illusion pousse un mauvais poëte plein de lui-même jusqu'au ridicule et à l'importunité⁶.

Passons de la logique d'Horace à la plénitude de son enseignement. Il n'est pas descendu dans le détail des différents genres, comme l'a fait Boileau dans son second chant. Il ne dit qu'un mot de l'épopée ; ce n'est qu'à la tragédie et à la comédie qu'il applique les règles qu'il a données dans sa première partie sur l'invention, la disposition et l'élocution. Mais ce que nous appelons son *Art poétique* n'est pas une théorie complète écrite pour tous les poëtes ; ce n'est qu'une épître adressée aux jeunes Pisons, dont le besoin littéraire ne demandait probablement pas autre chose. Mais, dans ce qu'il a traité, son enseignement est plein. Son imitateur, qu'un dessein plus général obligeait à plus d'ampleur et d'exactitude, ne devait omettre ni les lois de l'invention énoncées dans ce début plein d'originalité, *humano capiti*, etc. ; ni les sources philosophiques de la poésie indiquées dans ces trois vers, qui saisissent par leur profondeur, leur concision et leur clarté :

Scribendi recte sapere est et principium et fons :
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ,
Verbaque provisam rem non invita sequentur⁷.

On retrouve bien quelque trace de cette magnifique sentence dans le passage suivant :

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément⁸.

Mais ces vers de Boileau, que l'on rapproche ordinairement de ceux

¹ V. 379-390. — ² V. 391-407. — ³ V. 408-418. — ⁴ V. 419-437. —
⁵ V. 438-452. — ⁶ V. 453-476. — ⁷ V. 309-311. — ⁸ Chant I.

que nous venons de citer, ne rendent pas le précepte d'Horace. Le poète français veut que la pensée soit nette, afin que son expression soit claire et facile. Le poète latin demande tout autre chose : il veut que l'intelligence soit nourrie, fécondée, réglée par la philosophie, sans laquelle les plus beaux vers ne seront que des bagatelles sonores :

Interdum speciosa locis morataque recte
Fabula, nullius veneris, sine pondere et arte,
Valdius oblectat populum meliusque moratur
Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ ¹.

Nous ne sommes donc pas du nombre des critiques qui ont souscrit à ce jugement de Voltaire : « La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique ; Horace n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche, puisque son poème est une épître familière aux Pisons, et non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques* ; mais c'est un mérite de plus dans Boileau, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte ². » Non, Boileau n'est pas supérieur à Horace par la méthode ; il a moins de logique que son modèle, et son mérite n'est pas dans la philosophie, puisqu'il a oublié toute la partie idéale de l'art qu'il enseigne. Son mérite est dans le bonheur de son expression, dans la justesse et le bon sens de ses pensées. Il a su faire passer presque la moitié de ses vers en proverbes, et l'on peut dire de son code poétique ce que l'on a dit des *Pandectes* de Justinien : C'est la *raison écrite*. Il a su demeurer original même en traduisant, et c'est à son *Art poétique* surtout qu'il faut appliquer cet éloge que La Bruyère donnait à l'Horace français : « Boileau semble créer les pensées d'autrui, et se rendre propre tout ce qu'il manie : il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention. Ses vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris ³. »

¹ V. 319-322. — ² *Dictionnaire philosophique*, article ART POÉTIQUE.

³ *Discours prononcé dans l'Académie française, le lundi 15 juin 1693.*

CHANT PREMIER.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
 Pense de l'art des vers¹ atteindre la hauteur :
 S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
 Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
 Dans son génie étroit il est toujours captif;
 Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
 Courez du bel esprit² la carrière épineuse,
 N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
 Ni prendre pour génie un amour de rimer;
 Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
 Et consultez longtemps votre esprit et vos forces³.

La nature, fertile en esprits excellents,
 Sait entre les auteurs partager les talents.
 L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme,
 L'autre d'un trait plaisant aiguïser l'épigramme.
 Malherbe d'un héros peut vanter les exploits⁴,
 Racan chanter Philis, les bergers et les bois⁵.
 Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
 Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même⁶ :

¹ C'est, en effet, l'art des vers qui fait l'objet de ce poëme : Boileau s'est moins occupé de la conception que de la mise en œuvre. Voyez ci-dessus, p. 4. — ² Le mot de *bel esprit*, qui se prend ironiquement aujourd'hui, et n'indique plus qu'un mérite secondaire, n'avait alors qu'un sens favorable, et était synonyme de *talent* et de *génie*.

³ Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
 Viribus, et versate diu quid ferre recuset,
 Quid valeant humeri,....

(Hor., *Ars poet.*, v. 38-40.)

⁴ Allusion aux odes de Malherbe. — ⁵ Allusion aux *Bergeries* de Racan.

— ⁶ Esprit est là synonyme d'auteur, et génie signifie talent; mais on a remarqué qu'un esprit qui méconnaît son génie n'était pas une expression heureuse. On a trouvé aussi quelque imperfection dans la répétition de ces deux mots, dont le premier reparait cinq fois, et le second trois fois dans quinze vers.

Ainsi tel ' autrefois qu'on vit avec Faret²
 Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
 S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
 Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
 Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
 Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
 Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
 L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
 La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
 Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
 L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
 Au joug de la raison sans peine elle fléchit³,
 Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
 Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;
 Et pour la rattraper le sens court après elle.
 Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
 Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix⁴.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
 Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée :
 Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux
 S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
 Évitions ces excès : laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillants l'éclatante folie⁵.

¹ Saint-Amant, auteur du *Moïse sauvé*. (Note de Boileau.) — ² Auteur du livre intitulé *l'Honnête homme*, et ami de Saint-Amant. (Note du même.) — ³ Hardiesse poétique. On dit ordinairement *fléchir sous le joug*. — ⁴ Ce n'est pas à la raison *seule*, c'est aussi à l'imagination et à la sensibilité qu'un écrivain doit son prix et surtout son lustre. La raison est ici le *sapere* d'Horace, qui s'est exprimé avec beaucoup plus d'exactitude, en disant qu'elle était le fondement de l'art d'écrire. Son vers est devenu proverbial :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

(*Ars poet.*, v. 309.)

⁵ Ces pensées recherchées, ces jeux d'esprit, appelés *concetti*, venus en France avec Catherine et Marie de Médicis, y furent à la mode depuis le milieu du seizième siècle jusque vers le milieu du dix-septième. On en retrouve la trace, non-seulement dans Malherbe, qui en est encore tout rempli, mais

Tout doit tendre au bon sens; mais pour y parvenir
 Le chemin est glissant et pénible à tenir :
 Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie¹.
 La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Un auteur quelquefois trop plein de son objet,
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet².
 S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
 Il me promène après de terrasse en terrasse :
 Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
 Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
 Il compte des plafonds les ronds et les ovales :
 « Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. »
 Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
 Et je me sauve à peine au travers du jardin³.
 Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile⁴,
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant⁵.
 Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire⁶ :

aussi dans les plus belles pièces du grand Corneille et dans les deux premières tragédies de Racine.

¹ « On peut s'écarter de son chemin sans se noyer. La figure n'est pas assez ménagée par les idées accessoires. » (Note de Saint-Surin.) — ² Les critiques s'accordent à trouver trop de ressemblance entre *objet* et *sujet*, que l'auteur aurait pu transposer sans changer le sens de sa phrase. — ³ « Scudéri, livre III de son poème d'*Alaric*, emploie seize grandes pages, de trente vers chacune, à la description d'un palais, commençant par la façade, et finissant par le jardin. Ce vers, *ce ne sont que festons*, etc., se lit ainsi dans l'*Alaric* :

Ce ne sont que festons, ce ne sont que couronnes.

Notre auteur a changé ce dernier mot, pour mieux faire sentir l'abondance stérile de ces faiseurs de longues descriptions qui s'amuse à décrire jusqu'aux plus petites circonstances. Car l'*astragale* est une petite moulure ronde qui entoure le haut du fût d'une colonne. » (Note de Brossette.) — ⁴ Expression heureuse, et devenue proverbiale.

⁵ *Onne supervacuum pleno de pectore manat.*

(Hor., *Ars poet.*, v. 337.)

⁶ *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.*

(*Ibid.*, v. 31.)

Un vers était trop faible, et vous le rendez dur ;
 J'évite d'être long, et je deviens obscur ;
 L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue ;
 L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue ¹.

Voulez-vous du public mériter les amours ?
 Sans cesse en écrivant variez vos discours.
 Un style trop égal et toujours uniforme
 En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
 On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
 Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !
 Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
 Est souvent chez Barbin ² entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse ;
 Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
 Au mépris du bon sens ³ le burlesque effronté
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté ⁴ :
 On ne vit plus en vers que pointes triviales ;
 Le Parnasse parla le langage des halles.
 La licence à rimer alors n'eut plus de frein ;

¹ Brevis esse laboro,
 Obscurus fio ; sectantem levia nervi
 Deficiunt animique ; profectus grandia turget ;
 Serpit humi tutus nimium, timidiisque procellæ. . . .
 Aut, dum vitat humum, nubes et inania captet.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 23-28 ; v. 230.)

² C'est le libraire du cinquième chant du *Lutrin*. (*Recueil précédent*, p. 99, note 1.) Ces quatre vers rappellent ceux d'Horace :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
 Lectorem delectando, pariterque monendo.
 Hic meret æra liber Sosis.

(*Ibid.*, v. 313-315.)

³ Il paraît que Boileau avait d'abord mis, *sous l'appui de Scarron*, et qu'il n'osa pas l'imprimer, craignant de déplaire à l'illustre veuve du poète burlesque, madame de Maintenon. — ⁴ « Le style burlesque fut extrêmement en vogue, depuis le commencement du dernier siècle jusque vers 1660, qu'il tomba. » (*Note de Boileau.*)

Apollon travesti ¹ devint un Tabarin ².
 Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
 Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs ;
 Et, jusqu'à d'Assouci ³, tout trouva des lecteurs.
 Mais de ce style enfin la cour désabusée
 Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
 Distingua le naïf du plat et du bouffon,
 Et laissa la province admirer le Typhon ⁴.
 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
 Imitons de Marot l'élégant badinage ⁵,
 Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf ⁶.

Mais n'allez point aussi sur les pas de Brébeuf,
 Même en une Pharsale, entasser sur les rives
 « De morts et de mourants cent montagnes plaintives ⁷. »
 Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
 Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

¹ Allusion au *Virgile travesti* de Scarron. — ² Ce *Tabarin* fut le bouffon d'un certain charlatan ou vendeur de baume, nommé Mondor, qui établissait son théâtre sur la place Dauphine, vers le commencement du dix-septième siècle. Ses plaisanteries, imprimées plusieurs fois avec privilège, et intitulées : *Recueil des questions et fantaisies tabariniques*, ne roulent, suivant Brossette, que sur des matières d'une grossièreté insupportable, et ne peuvent plaire qu'à la canaille. — ³ « Pitoyable auteur qui a composé l'*Ovide en belle humeur*. » (Note de Boileau.) On l'appelait le *Singe de Scarron*, et il se donnait lui-même le titre d'*Empereur du burlesque, premier du nom*. Sa vie fut aussi abjecte que ses écrits. — ⁴ Ou la *Gigantomachie*, poème burlesque, publié en 1664, où Scarron décrit la guerre des géants contre les dieux. — ⁵ Ce poète, plus élégant sans doute qu'aucun de ses contemporains, n'a cependant pas un style assez châtié pour que son langage soit caractérisé par cette épithète. C'est ce qui a fait dire à Voltaire, dans son discours de réception à l'Académie française, que le judicieux Despréaux aurait mis : *le naïf badinage*, si ce mot, plus vrai, n'eût rendu son vers moins coulant. Cependant, comme l'élégance est plus éloignée que la naïveté du burlesque, c'est, sans doute, dans cette opposition plus grande qu'il faut chercher la raison du choix de l'auteur. — ⁶ « Les vendeurs de mithridate et les joueurs de marionnettes se mettent depuis longtemps sur le Pont-Neuf. » (Note de Boileau.)

⁷ De mourants et de morts cent montagnes plaintives,
 D'un sang impétueux cent vagues fugitives.

Ces deux vers sont, dans la *Pharsale française*, l'amplification ampoulée de ces trois mots de Lucain : *tot corpora fusa*.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
 Ayez pour la cadence une oreille sévère :
 Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
 Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
 Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
 Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
 Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
 Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois¹,
 Le caprice tout seul faisait toutes les lois ;
 La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
 Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure².
 Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers³.
 Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
 Tourna des triolets, rima des mascarades,
 A des refrains réglés asservit les rondeaux,
 Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux⁴.

¹ Ces rimes, pour l'œil seulement, ne sont plus usitées. — ² Boileau dit ici du premier âge de notre poésie ce qui n'est vrai que du second. *Durant les premiers ans du Parnasse françois*, c'est-à-dire jusqu'au XIII^e siècle, nos poètes romans, appelés *trouvères* dans le nord de la France et *troubadours* dans le midi, observèrent rigoureusement la rime, le nombre et la césure ; mais leur versification différait beaucoup de la nôtre. Leurs strophes furent longtemps *monorimes*. Le règne de Louis XIV, dans son enthousiasme exclusif pour l'antiquité classique, dédaigna trop les premiers et magnifiques monuments de notre poésie nationale, que celui de Louis XIII étudiait encore. — ³ Villon, né en 1431, fleurit sous Louis XI. Ce n'est pas de nos *vieux romanciers*, c'est-à-dire de nos poètes en langue romane, mais de ses contemporains, déjà poètes français, qu'il sut débrouiller l'art. Boileau justifie sa sentence par la note suivante : « La plupart de nos plus anciens romans français sont en vers confus et sans ordre, comme le *Roman de la Rose* et plusieurs autres. » Ce roman, commencé, au milieu du treizième siècle, par Guillaume de Lorris, continué, au quatorzième, par Jean de Meung, appartient au déclin du premier âge de notre poésie. L'expression de Boileau aurait été plus respectueuse, s'il avait connu nos vieux chants épiques, ceux de Roncevaux et d'Antioche, par exemple. — ⁴ « Boileau, dit Lebrun, oublie que Marot a excellé dans l'épigramme ;

Ronsard ¹, qui le suivit, par une autre méthode,
 Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
 Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
 Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
 Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
 Tomber de ses grands mots le faste pédantesque ².
 Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
 Rendit plus retenus Desportes et Bertaut ³.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
 Fit sentir dans les vers une juste cadence,
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
 Et réduisit la muse aux règles du devoir ⁴.
 Par ce sage écrivain la langue réparée
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

c'est lui qui en a donné le vrai style, le tour, la vraie forme dans ses huitains et dizains. Il a même eu le bonheur d'en perfectionner si bien le langage naïf et malin qu'il l'a, pour ainsi dire, naturalisé dans ce genre. Rousseau, en marchant sur ses traces, n'a pu que l'égaliser. »

¹ Né en 1524, mort en 1585. — ² Boileau citait, pour exemple de ce galimatias grec et latin, son épitaphe de Marguerite de France et de François I^{er}, qui commence ainsi :

Ah ! que je suis marry que la muse française
 Ne peut dire ces mots, comme fait la grégeoise,
 Ocymore, dyspotme, oligochronien !
 Certes, je les dirois du sang Valésien.

Ocymore signifie, qui meurt trop tôt ; *dyspotme*, qui périt funestement ; *oligochronien*, qui dure peu de temps. (Note de Saint-Surin.) — ³ Le premier de ces poëtes mourut en 1606, et le second, en 1611. « Desportes, dit Laharpe, écrivit plus purement que Ronsard et ses imitateurs. Il effaça la rouille imprimée à notre versification, et la tira du chaos où on l'avait plongée ; il parla français ; il évita avec assez de soin l'enjambement et l'hiatus. Mais, faible d'idées et de style, il n'a pu, dans l'âge suivant, garder de rang sur notre Parnasse. » Ce jugement est applicable également à Bertaut, dont on a retenu ces quatre vers :

Félicité passée,
 Qui ne peux revenir,
 Tourment de ma pensée,
 Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

⁴ Malherbe, père de notre versification, fut le premier modèle du style noble, et le créateur de notre poésie lyrique. Il mourut en 1628. Voyez, dans le *Recueil* précédent, p. 171, la comparaison de son école et de celle de Ronsard.

Les stances avec grâce apprirent à tomber,
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
 Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
 Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
 Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
 Et de son tour heureux imitez la clarté.
 Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
 Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
 Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
 Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
 Le jour de la raison ne le saurait percer.
 Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
 Et les mots pour le dire arrivent aisément¹.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse²,
 Un style si rapide, et qui court en rimant,
 Marque moins trop d'esprit que peu de jugement

¹ Verbaque provisam rem non invita sequentur.

(Hor., *Ars poet.*, v. 311.)

² « Scudéri disait toujours, pour s'excuser de travailler si vite, qu'il avait ordre de finir. » (*Note* de Boileau.)

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
 Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
 Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage¹ :
 Polissez-le sans cesse et le repolissez :
 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez².

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
 Des traits d'esprit semés de temps en temps petillent :
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu³;
 Que le début, la fin, répondent au milieu⁴;
 Que d'un art délicat les pièces assorties
 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties⁵;
 Que jamais du sujet le discours s'écartant
 N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
 Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer⁶.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;
 Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,

¹ Carmen reprehendite, quod non
 Multa dies et multa litura coercuit, atque
 Præsectum decies non castigavit ad unguem.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 292-294.)

² Sæpe stylum vertas, iterum, quæ digna legi sint,
 Scripturus.
 (Hor., *Satir. I*, sat. x, v. 72, 73.)

³ Singula quæque locum teneant sortita decenter.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 92.)

⁴ Primo ne medium, medio ne discrepet imum.
 (Ibid., v. 152.)

⁵ Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.
 (Ibid., v. 23.)

⁶ Ridentur, mala qui componunt carmina; verum
 Gaudent scribentes, et se venerantur, et ultro,
 Si taceas, laudant, quidquid scripsere, beati.
 (Hor., *Epist. II*, ep. 2, v. 106-108.)

Et de tous vos défauts les zélés adversaires¹ :
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur² :
 Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
 Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier ;
 Chaque vers qu'il entend le fait extasier ;
 Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse ;
 Il trépigne de joie, il pleure de tendresse³ ;
 Il vous comble partout d'éloges fastueux
 La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
 Il ne pardonne point les endroits négligés,
 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés,
 Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;
 Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
 Votre construction semble un peu s'obscurcir ;
 Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable⁴.
 Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
 A les protéger tous se croit intéressé,
 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.

¹ At qui legitimū cupiet fecisse poema,
 Cū tabulis animi censoris sumet honesti.
 (Hor., *Epistol. II, ep. 2*, v. 109-110.)

² Mirabor, si sciet inter-
 Noscere mendacem verumque beatus amicum.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 424, 425.)

³ Clamabit enim : Pulchre ! bene ! recte !
 Pallescet super his ; etiam stillabit amicis
 Ex oculis rorem ; saliet, tundet pede terram.
 (*Ibid.*, v. 428-430.)

⁴ Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,
 Culpabit duros, incompitis allinet atrum
 Transverso calamo signum, ambitiosa recidet
 Ornamenta, parum claris lucem dare coget,
 Arguet ambigue dictum, mutanda notabit.
 (*Ibid.*, v. 443-449.)

De ce vers, direz-vous, l'expression est basse. —
 Ah ! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
 Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid ;
 Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit ! —
 Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.

Ainsi toujours constant à ne se point dédire,
 Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
 Cependant, à l'entendre, il chérit la critique ¹ :
 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
 Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter,
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter ².
 Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;
 Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
 Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
 Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
 Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
 L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
 De tout temps rencontré de zélés partisans ;
 Et, pour finir enfin par un trait de satire,
 Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ³.

¹ Et verum, inquis, amo ; verum mihi dicite de me.
 (Perse, *Sat. I*, v. 55)

² Les critiques ont cru que ce trait était à l'adresse de Quinault. L'auteur de *l'Art poétique*, après s'être réconcilié avec lui, disait souvent : « Il ne s'est raccommo- dé avec moi que pour venir me parler de ses vers, et il ne me parle jamais des miens. » — ³ Jean-Baptiste Rousseau a introduit ce vers tout entier dans ses *Adieux aux Muses*. (*Recueil troisième*, p. 246.)

CHANT II.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
 De superbes rubis ne charge point sa tête,
 Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ¹;
 Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
 Doit éclater sans pompe une élégante idylle ².
 Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
 Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
 Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
 Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
 Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
 Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
 Et, follement pompeux dans sa verve indiscrete,
 Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
 De peur de l'éconter, Pan fuit dans les roseaux;
 Et les nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Au contraire, cet autre, abject en son langage,
 Fait parler ses bergers comme on parle au village.
 Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
 Toujours baisent la terre et rampent tristement.
 On dirait que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
 Vient encor fredonner ses idylles gothiques,

¹ Cette image est un heureux emprunt fait à Segrais, auteur des deux vers suivants :

Telle que se fait voir, de fleurs couvrant sa tête,
 Une blonde bergère, un beau jour d'une fête.

² Quelques grammairiens ont trouvé cette construction vicieuse ; selon eux, il aurait fallu dire : *Semblable à une bergère qui ne charge point sa tête, etc., l'idylle doit, etc.* ; ou bien : *Telle qu'une bergère qui, etc.* Mais l'ellipse employée par Boileau était consacrée par l'usage ; et, avec Malherbe, qui s'en était déjà servi, il l'a préférée à d'autres tournures moins poétiques.

Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon ¹.

Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile;
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés ².
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des folâtres plaisirs vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'éplogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois ³ :
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Il faut que le cœur seul parle dans l'Élégie.

L'Ode avec plus d'éclat, et non moins d'énergie ⁴,
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière ⁵;

¹ « Ronsard, dans ses églogues, appelle Henri II, *Henriot*; Charles IX, *Carlin*; Catherine de Médicis, *Catin*; etc. Il emploie aussi les noms de *Margot*, *Pierrot*, *Michau*, et autres semblables. » (Note de Brossette.)

² Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.
(Hor., *Ars poet.*, v. 268, 269.)

³ Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.
(Virg., *Ecl. IV*, v. 3.)

⁴ Non moins n'est pas juste; il aurait fallu mettre : plus d'énergie.

⁵ Musa dedit fidibus divos, puerosque deorum.
Et pugilem victorem, et equum certamine primum, etc.
(Hor., *Ars poet.*, v. 83, 84.)

Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
 Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
 Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
 Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage.
 Son style impétueux souvent marche au hasard :
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art ¹.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
 Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
 Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
 Pour prendre Dôle il faut que Lille soit rendue ;
 Et que leur vers, exact ainsi que Mézerai,
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai ².
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit, à ce propos ³, qu'un jour ce dieu bizarre,
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
 Inventa du Sonnet les rigoureuses lois ⁴,
 Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
 Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.
 Surtout de ce poëme il bannit la licence.
 Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
 Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,

¹ Ce vers est devenu presque proverbial. Cependant l'expression y manque un peu de justesse ; car, le désordre lyrique est l'effet d'une inspiration toute spontanée, d'un enthousiasme sans calcul, et non pas de l'art. Le goût et la méthode n'y interviennent que pour modérer la fougue du génie, et pour diriger ses élans. — ² Lille et Courtray furent pris en 1667, et Dôle, en 1668. Mézerai, auteur d'une *Histoire de France*, mourut en 1683. — ³ « La transition, à ce propos, est un peu brusque. En effet, à propos de quoi ? On peut se faire cette question, et il n'est pas facile d'y répondre. » Cette remarque de M. Geruzez nous a paru judicieuse. — ⁴ Les Italiens, de leur côté, se croient les inventeurs du Sonnet, dans lequel ils ont mieux réussi que nous, et qu'ils cultivent encore aujourd'hui.

Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
 Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
 Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme ¹.
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
 Et cet heureux phénix est encore à trouver ².
 A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville ³,
 En peut-on admirer deux ou trois entre mille ;
 Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier ⁴,
 N'a fait de chez Sercy ⁵ qu'un saut chez l'épicier.
 Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
 La mesure est toujours trop longue ou trop petite.

L'Épigramme, plus libre en son tour plus borné,
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
 Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
 Furent de l'Italie en nos vers attirées ⁶.
 Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
 A ce nouvel appât courut avidement.
 La faveur du public excitant leur audace,
 Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
 Le Madrigal d'abord en fut enveloppé ;
 Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
 La Tragédie en fit ses plus chères délices ;
 L'Élégie en orna ses douloureux caprices ;
 Chaque mot eut toujours deux visages divers ;
 La prose la reçut aussi bien que les vers ;

¹ La valeur du sonnet n'est guère que dans la difficulté vaincue. Boileau en a merveilleusement tracé les règles, mais il en a étrangement exagéré le prix.
 — ² Nous ne connaissons point, dans notre langue, de meilleur sonnet que celui de Des Barreaux. (Voir le *second Recueil*, p. 138.) — ³ Maynard mourut en 1646 ; Malleville, en 1647 ; Gombauld, en 1666. (Voyez le *Recueil troisième*, p. 170-173, et le *quatrième Recueil*, p. 293 et 296.) — ⁴ C'est de ce pauvre faiseur de sonnets que Boileau a dit, dans sa satire d'un *repas ridicule* :

et j'ai tout Pelletier
 Roulé dans mon office en cornets de papier.

Voyez le *Recueil* précédent, p. 206, *note* 1. — ⁵ Libraire du Palais. — ⁶ Voyez ci-dessus, p. 18, *note* 3.

L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'Évangile ¹.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux,
Et, dans tous ses écrits la déclarant infâme,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins restèrent ²,
Insignes plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès;
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La Ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le Madrigal, plus simple, et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,

¹ « Le petit père André, augustin. » (Note de Boileau.) Ce prédicateur fut célèbre, au commencement du dix-septième siècle, par sa singularité burlesque ; et, comme il devint le type du genre facétieux, on lui prêta bien des folies oratoires dont il n'était pas l'auteur. De ce nombre est, sans doute, la comparaison qu'on lui attribue des quatre Pères de l'Église latine avec les quatre rois du jeu de cartes : saint Augustin était le roi de cœur, par sa grande charité ; saint Ambroise, le roi de trèfle, par les fleurs de son éloquence ; saint Jérôme, le roi de pique, par son style mordant ; et saint Grégoire, le roi de carreau, par son peu d'elevation. — ² Un comédien de l'hôtel de Bourgogne, célèbre par ses quolibets, avait pris le nom de *Turlupin*. Ce nom a passé aux mauvais plaisants.

Arma la Vérité du vers de la Satire.

Lucile le premier osa la faire voir ¹,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

Horace à cette aigreur mêla son enjouement ² :
On ne fut plus ni fat ni sot impunément ;
Et malheur à tout nom qui , propre à la censure ,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée ³,
Il brise de Séjan la statue adorée ⁴ ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ⁵,

¹ Est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem, etc.
(Hor., *Satir.* II, *sat.* I, v. 62, 63.)

² Omne vaser vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, etc.
(Perse, *Sat.* I, v. 116, 117.)

Voyez le *Recueil* précédent, p. 261, note 4.
³ Verbosa et grandis epistola venit
A Capreis.
(Juvén., *Sat.* X, v. 71, 72.)

⁴ Ce Séjan, ministre infâme de Tibère, gouvernait l'État tandis que son maître, retiré à Caprée, île du golfe de Naples, s'y plongeait dans la débauche. Il voulut s'emparer de l'empire, et fut étranglé. Juvénal nous montre le peuple faisant fondre sa statue, et en tirant des gobelets, des bassins, des poêles et des plats :

Ardet adoratum populo caput, et crepat ingens
Sejanus; deinde ex facie toto orbe secunda
Fiunt urceoli, pelves, sartago, patellæ.
(*Ibid.*, v. 62-64.)

⁵ Juvénal, dans sa satire quatrième, peint le sénat délibérant, par l'ordre de Domitien, sur la sauce d'un énorme turbot donné à cet empereur.

Où que, poussant à bout la luxure latine,
Aux plus honteux excès il livre Messaline ¹.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Regnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur ²;
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques ³!

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté;
Mais le lecteur français veut être respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile,
Le Français, né malin, forma le Vaudeville ⁴,
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant ⁵.
La liberté française en ses vers se déploie :
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux :
A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève ⁶,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève ⁷.

¹ Femme de l'empereur Claude. — ² Quelques éditeurs, voulant corriger Boileau, ont mis : *que fréquentait l'auteur* ; mais le verbe *fréquenter*, qui est neutre aussi bien qu'actif, se prend dans le sens d'*aller fréquemment*. — Voyez ce que nous avons dit de ce satirique, dans notre précédent *Recueil*, p. 188 et 189. — ⁴ On attribue généralement l'invention du vaudeville, appelé autrefois *vau-de-vire*, à Olivier Basselin, foulon, né vers le milieu du quinzième siècle, dans le Val de Vire, en Normandie. — ⁵ Comme la Renommée, dans Virgile : *Vires acquirit eundo*. — ⁶ Terme impropre et obscur. Que signifie *élever des jeux* ? — ⁷ Allusion au supplice d'un jeune homme, nommé Petit, qui, quelques

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art ;
 Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
 Inspirer quelquefois une muse grossière ,
 Et fournir, sans génie, un couplet à Linière ¹.
 Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer ,
 Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
 Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
 Au même instant prend droit de se croire poète :
 Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
 Il met tous les matins six impromptus au net.
 Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies ,
 Si bientôt, imprimant ses sottises rêveries ,
 Il ne se fait graver au-devant du recueil ,
 Couronné de lauriers par la main de Nanteuil ².

CHANT III.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux ,
 Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable
 Du plus affreux objet fait un objet aimable ³.
 Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
 D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs ⁴,

années avant la publication de ce poème, avait été pendu sur la place de Grève, pour avoir fait imprimer des chansons obscènes et impies.

¹ Voyez le *troisième Recueil*, p. 219, note 2. Ce chansonnier athée avait attaqué Boileau, qui lui répondit par ce couplet :

Linière apporte de Senlis
 Tous les mois trois couplets impies.
 A quiconque en veut dans Paris,
 Il en présente des copies ;
 Mais ses couplets, tous pleins d'ennui,
 Seront brûlés même avant lui.

² Fameux graveur, mort en 1678. — ³ Aristote, qui met l'art dans l'imitation, a développé ce principe au commencement du chapitre quatrième de sa *Poétique*. — ⁴ Allusion au dénouement de l'*Œdipe-Roi*, tragédie de Sophocle.

D'Oreste parricide exprima les alarmes¹,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés² ?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique³.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée⁴.
Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue⁵.
J'aimerais mieux encor qu'il déclînât son nom,

¹ Ce vers semble se rapporter à l'*Oreste* d'Euripide et à l'*Andromaque* de Racine. Le meurtre de Clytemnestre avait aussi inspiré Eschyle et Sophocle.

² Fabula quæ posci vult, et spectata reponi.

(Hor., *Ars poet.*, v. 190.)

³ Il paraît que Boileau, dans ces vers, avait en vue l'*Othon* de Pierre Corneille, et qu'il l'avouait à ses amis. — ⁴ Et non pas *m'aplanisse l'entrée*, comme ont mis quelques éditeurs modernes. (Note de Saint-Surin.) — ⁵ La plupart des critiques appliquent ces vers à l'intrigue trop compliquée d'*Héraclius*, autre tragédie du grand Corneille.

Et dit : Je suis Oreste ou bien Agamemnon ¹,
 Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
 Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
 Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
 Sur la scène en un jour renferme des années ² :
 Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
 Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
 Mais nous, que la raison à ses règles eugage,
 Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
 Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
 Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable ³.
 Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
 Un merveilleux absurde est pour moi sans appas :
 L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
 Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
 Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose;
 Mais il est des objets que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux ⁴.

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,

¹ « Il y a de pareils exemples dans Euripide. » (*Note de Boileau.*) — ² Comme il est arrivé à Lopez de Véga, célèbre dramatisse espagnol, mort en 1635. Shakspeare est tombé dans le même défaut.

³ Ficta voluptatis causa sint proxima veris, etc.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 333.)

⁴ Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
 Segnius irritant animos demissa per aures
 Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
 Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
 Digna geri promes in scenam, multaque tolles
 Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
 Ne pueros coram populo Medea trucidet,
 Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus,
 Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
 Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

(*Ibid.*, v. 179-183.)

A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.

La Tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chanter un bouc était le prix ¹.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs ² cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau ³.

Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé ⁴.

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,

¹ Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum, etc.
(Hor., *Ars poet.*, v. 220.)

Voyez, sur cette origine de la tragédie, le *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, t. 1^{er}, p. 44 et suivantes (1785). — ² « Les bourgs de l'Attique. » (Note de Boileau.)

³ Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et plaustis vexisse poemata Thespis,
Quæ canerent, agerentque peruncti fœcibus ora.
(*Ibid.*, v. 275-277.)

⁴ Post hunc personæ, pallæque repertor honestæ
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
(*Ibid.*, v. 278-280.)

Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré ¹.
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première ²;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu, par piété ³.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission ⁴;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion ⁵.

Des héros de roman fuyez les petitesse ;
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt ⁶ :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.

¹ Nos dévots aïeux ignorèrent le théâtre tel que nous le comprenons aujourd'hui ; mais ils furent enthousiastes de la représentation des mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament, de l'héroïsme des saints et des martyrs. Ces pieux spectacles, donnés au peuple les jours de grande fête, furent longtemps mêlés aux cérémonies ecclésiastiques. — ² Vers la fin du quatorzième siècle. Ce furent les pèlerins du Saint-Sépulchre. Après eux vinrent *les Confrères de la Passion*, autre troupe de pieux acteurs, qui furent autorisés par lettres patentes, en 1402. — ³ Leur zèle fut naïf et non pas sot. L'auteur juge les mœurs du quatorzième siècle d'après les idées du dix-septième. — ⁴ Par une ordonnance de 1548. « Ce n'est pas le savoir, a sagement dit M. Geruzez, mais l'hérésie, qui a dévoilé *l'imprudence* de ce projet, longtemps suivi, sans péril, en présence de l'orthodoxie générale. » — ⁵ « Ce ne fut que sous Louis XIII que la tragédie commença à prendre une bonne forme en France. » (*Note de Boileau.*)

⁶ Honoratum si forte reponis Achillem ;
Impiger, iracundus, etc.

(Hor., *Ars poet.*, v. 120, 121.)

Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs¹.

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie²,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie³;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre⁴ Caton galant, et Brutus dameret⁵.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse;
Trop de rigueur alors serait hors de saison;
Mais la scène demande une exacte raison;
L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord⁶.

Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon;
Calprenède et Juba parlent du même ton⁷.

La nature est en nous plus diverse et plus sage ;
Chaque passion parle un différent langage :

¹ Intererit multum.
Colchus, an Assyrius; Thebis nutritus, an Argis.
(Hor., *Ars poet.*, v. 114-118.)

² Roman de mademoiselle de Scudéri. — ³ M. Cousin croit que mademoiselle de Scudéri a peint des personnages de son temps sous des noms et des masques antiques, et que ses romans ont plus de valeur que Boileau ne pensait. (Voir la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 février 1858.) — ⁴ Pour *de peindre*, ellipse poétique. — ⁵ Caton le Censeur et Brutus, qui chassa les Tarquins.

⁶ Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad inum
Qualis ab incepto processcrit, et sibi constet.
(Hor., *Ars poet.*, v. 125-127.)

⁷ Juba, héros du roman de *Cléopâtre*, par Gautier de Costes, seigneur de la Calprenède, mort en 1663.

La colère est superbe, et veut des mots altiers ;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers ¹.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée ²,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs ³.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles ⁴.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ⁵ ;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez ⁶.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond ;

¹ *Altiers, fiers*, rime pour l'œil, qui n'est plus admise aujourd'hui.

Tristia mœstum
Vultum verba decent, iratum plena minarum,
Ludentem lasciva, severum seria dictu.

(Hor., *Ars poet.*, v. 103-107.)

² « Voilà bien des *p*, dit Lebrun ; Boileau y aurait-il mis de l'intention ? »
« Tout l'annonce, répond Saint-Surin ; personne n'a autant médité que Boileau
l'effet de chacun de ses vers, et celui-ci ne peut se prononcer sans emphase. »

³ Et qui frigidum
Septena Tanaim ora pendentem bibit, etc.

(Senec., *Troad.*, scen. I, v. 8, 9)

⁴ Boileau avait en vue les tragédies de Sénèque, et, suivant Brossette, quelques passages du grand Corneille.

⁵ Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
(Hor., *Ars poet.*, v. 93.)

⁶ Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi, etc.
(*Ibid.*, v. 102, 103.)

Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille;
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragédie agit, marche et s'explique.

D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache :

C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache ¹.
 Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur,
 La poésie est morte, ou rampe sans vigueur,
 Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus ²,
 Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
 Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
 Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
 Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
 N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
 De la foi d'un chrétien les mystères terribles
 D'ornements égayés ne sont point susceptibles :
 L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
 Que pénitence à faire et tourments mérités;
 Et de vos fictions le mélange coupable
 Même à ses vérités donne l'air de la fable.
 Et quel objet enfin à présenter aux yeux
 Que le diable toujours hurlant contre les cieux;
 Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
 Et souvent avec Dieu balance la victoire ³!

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
 Je ne veux point ici lui faire son procès ⁴ :

¹ Allusion à la tempête du premier chant de l'*Énéide*. — ² Antoine Godeau, évêque de Vence, Saint-Amant, George Scudéri, Desmarests, Chapelain, le P. Le Moyne, Lesfargues, Jacques de Coras, etc., auteurs de *Saint Paul*, de *Moïse sauvé*, d'*Alaric*, de *Clovis*, de *la Pucelle*, de *Saint Louis*, de *David*, de *Jonas*, etc., poëmes épiques, publiés dans les premières années du règne de Louis XIV. Voyez, sur cette thèse historique et littéraire, un travail remarquable du R. P. Ch. Daniel, à la fin du neuvième chapitre de ses *Études classiques dans la société chrétienne*. (Paris, Lanier, 1853.) Voyez aussi le *Recueil* précédent, p. 1 et suivantes. — ³ Cette exclusion du merveilleux chrétien dans les poëmes héroïques est condamnée presque universellement aujourd'hui. Avec ce système, toute épopée nationale serait maintenant impossible. Boileau, qui se contente de ridiculiser des abus, ne touche même pas le foud de la question. (Voyez, ci-dessus, p. 8-13.) — ⁴ Il l'avait fait dans sa satire neuvième, en opposant le *clinqant du Tasse à tout l'or de Virgile*. (*Recueil* précédent, p. 258.)

Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
 Il n'eût point de son livre illustré l'Italie
 Si son sage héros, toujours en oraison,
 N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
 Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
 N'eussent de son sujet égayé la tristesse ¹.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
 Un auteur follement idolâtre et païen ².

Mais, dans une profane et riante peinture,
 De n'oser de la fable employer la figure ;
 De chasser les tritons de l'empire des eaux ;
 D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
 D'empêcher que Caron, dans sa fatale barque,
 Ainsi que le berger ne passe le monarque :
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
 Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
 Et partout des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
 Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur,
 Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur ;
 Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
 Du Dieu de vérité faire un dieu de mensonges.

¹ Châteaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, porte, sur ce poème et sur son auteur, un jugement tout opposé et beaucoup plus vrai. « D'après la *Jérusalem*, dit-il, on sera du moins obligé de convenir qu'on peut faire quelque chose d'excellent sur un sujet chrétien. Et que serait-ce donc si le Tasse eût osé employer les grandes machines du christianisme ? Mais on voit qu'il a manqué de hardiesse. Cette timidité l'a forcé d'user des petits ressorts de la magie, tandis qu'il pouvait tirer un parti immense du tombeau de Jésus-Christ, qu'il nomme à peine, et d'une terre consacrée par tant de prodiges. La même timidité l'a fait échouer dans son *Ciel*. Son *Enfer* a plusieurs traits de mauvais goût ; etc. » (II^e partie, livre I, chap. 2.) — ² « L'Arioste. » (Note de Boileau.)

La fable offre à l'esprit mille agréments divers :
 Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers ;
 Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
 Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Énée.
 Oh ! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
 Qui de tant de héros va choisir Childebrand ¹ !
 D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
 Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser ?
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
 En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ² ;
 Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs ;
 Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis ³ ;
 Non tel que Polynice et son perfide frère ⁴.
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.
 Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
 Remplit abondamment une Iliade entière.
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif et pressé dans vos narrations :
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance ;
 N'y présentez jamais de basse circonstance.
 N'imitiez pas ce fou ⁵ qui, décrivant les mers,
 Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
 L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
 Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres,

¹ C'est le héros du poëme épique de Carel de Sainte-Garde, intitulé *Les Sarrasins chassés de France*, et publié en 1663. — ² « Achille, a dit Lebrun, est tout entier dans ce vers. » — ³ Voyez le *Recueil* précédent, p. 241, note 2. — ⁴ « Polynice et Étéocle, frères ennemis, auteurs de la guerre de Thèbes. Voyez la *Thébaïde* de Stace. » (Note de Boileau.) — ⁵ « Saint-Amant. » (Note de Boileau.)

Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient ¹.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre ². »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris ³.
Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
« Je chante les combats et cet homme pieux
Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie. »
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

¹ Voici le passage du *Moïse sauvé*, auquel ces vers font allusion :

Là le noble cheval bondit et prend haleine,
Où venait de souffler une lourde baleine.
Là passent à pied sec les bœufs et les moutons,
Où naguère flottaient les dauphins et les thons.
Là l'enfant éveillé, courant sous la licence
Que permet à son âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, saute, et, par maint cri joyeux
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un étrange caillou, qu'à ses pieds il rencontre,
Fait au premier venu la précieuse montre;
Ramasse une coquille, et, d'aise transporté,
La présente à sa mère avec naïveté.
Là, quelque juste effroi qui ses pas sollicite,
S'oublie à chaque instant *le fidèle exercice*;
Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons ébahis *le* regardent passer.

² C'est le premier vers du poëme d'*Alaric*, par G. de Scudéri.

³ Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
« Fortunam Priami cantabo et nobile bellum. »
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

(Hor., *Ars poet.*, v. 136-139.)

Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles ;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errants ¹.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage ;
Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à la fois et pompeux et plaisant ² ;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste ³ et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiraient faire affront
Si les Grâces jamais leur déridaient le front.

On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture ⁴.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor ;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours ;
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique ;
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément ;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement ⁵.

¹ Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte :
« Dic mihi, musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit et urbes. »
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat :
Antiphaten, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdin, etc.
(Hor., *Ars poet.*, v. 140-143.)

² *Plaisant*, au temps de Boileau, était synonyme d'*agréable*. — ³ Poète italien, mort en 1533, auteur de *Roland le furieux*, épopée fantastique et burlesque, où il se joue de tout, de la pudeur comme de la vraisemblance. — ⁴ « *Iliade*, liv. XIV. » (Note de Boileau.)

⁵ Semper ad eventum festinat.
(*Ibid.*, v. 148.)

Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire¹.

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Mais souvent, parmi nous, un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque ;
Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds ;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture².

Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser ;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne, par ses mains, l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, auprès de lui, n'a point d'invention ;
Homère n'entend point la noble fiction.

Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle ;
Mais, attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière³.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos,
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.

¹ Boileau applique à Homère ce que Quintilien avait dit de Cicéron : « Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit. » (*Institut. orat.*, lib. X, c. 1.)

— ² On a trouvé quelque incohérence dans cet assemblage de métaphores qui nous représente *un feu* dépourvu de *sens* et de *lecture*, et s'éteignant à *chaque pas*. — ³ Tout ce passage est une sortie contre Saint-Sorlin Desmarets, qui mettait son poëme de *Clovis* au-dessus de l'*Illiade* et de l'*Énéide*. Il trouvait qu'Homère abondait en *fiction*s entassées les unes sur les autres, en *épisodes enroulés*, en *discours déraisonnables* ; que *Virgile* manquait d'*invention* et de *jugement*, péchait contre la *vraisemblance*, contre les *bienséances*, etc.

Des succès fortunés du spectacle tragique
 Dans Athènes naquit la Comédie antique¹.
 Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,
 Distilla le venin de ses traits médisants.
 Aux accès insolents d'une bouffonne joie
 La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
 On vit par le public un poëte avoué
 S'enrichir aux dépens du mérite joué,
 Et Socrate par lui, dans un chœur de nuées²,
 D'un vil amas de peuple attirer les huées.
 Enfin de la licence on arrêta le cours ;
 Le magistrat des lois emprunta le secours,
 Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
 Défendit de marquer les noms et les visages³.
 Le théâtre perdit son antique fureur :
 La Comédie apprit à rire sans aigreur ;
 Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
 Et plut innocemment dans les vers de Ménandre⁴.
 Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
 S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :

¹ La comédie, dont on ignore la première origine, n'est pas née à Athènes; elle n'y parut qu'au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, après avoir été perfectionnée en Sicile. Les farces, jouées antérieurement dans les bourgs de l'Attique, n'avaient été que des essais informes et grossiers. — ² « Les Nuées, comédie d'Aristophane. » (Note de Boileau.)

³ In vitium libertas excidit, et vim
 Dignam lege regi : lex est accepta, chorusque
 Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 282-284.)

Les trois états par lesquels la comédie grecque passa l'ont fait distinguer en comédie ancienne, moyenne et nouvelle. A son premier âge, qui fut celui d'Aristophane, elle ne fut qu'une satire personnelle ; elle nommait ses victimes et les figurait par des masques. Ce cruel abus fut réprimé par une loi, l'an 403 avant J.-C. A son second âge, s'attaquant encore aux personnes, elle les immola aux risées du public, sans décliner leur nom et sans montrer leur visage. On mit encore un frein à cette licence. A son troisième âge, la comédie devint ce qu'elle est aujourd'hui : elle ne ridiculisa plus les individus, mais les vices, en peignant des caractères généraux. — ⁴ Ce prince de la comédie nouvelle, chez les Grecs, mourut 290 ans avant J.-C. Il ne nous reste plus que quelques fragments de ses nombreuses pièces. Il fut regardé comme le modèle de son art ; et César appelait Térence un *demi-Ménandre*, *dimidiatus Menander*.

L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond ;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler¹.
Présentez-en partout les images naïves ;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits ;
Un geste la découvre, un rien la fait paraître ;
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage ;
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,

1

Qui didicit patriæ quid debeat, etc.

(Hor., *Ars poet.*, v. 312-318.)

Toujours plaint le présent et vante le passé ;
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse ¹.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
 Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard ².

Étudiez la cour et connaissez la ville ;
 L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
 C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
 Peut-être de son art eût remporté le prix ³,
 Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
 Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
 Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
 Et sans honte à Térence allié Tabarin ⁴.

¹ *Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
 Mobilibusque decor naturis dandus, et annis....
 Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
 Gaudet equis canibusque, et aprici gramine campi ;
 Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
 Utillum tardus provisor, prodigus æris,
 Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.
 Conversis studiis, ætas, animusque virilis
 Quærit opes et amicitias, inservit honori,
 Commisisse cavet quod mox mutare labore.
 Multa senem circumveniunt incommoda, vel quod
 Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti ;
 Vel quod res omnes timide gelideque ministrat,
 Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
 Difficilis, querulus, laudator temporis acti
 Se puero, censor castigatore minorum.*

(Hor., *Ars poet.*, v. 156, 157 ; 161-174.)

« Horace a fait aussi la peinture de l'enfance ; mais M. Despréaux l'a omise à dessein, parce qu'il arrive rarement que l'on fasse parler un enfant sur la scène. C'est pourquoi Aristote l'a aussi négligée dans sa *Poétique*, en donnant le caractère des autres âges. » (*Note de Brossette.*) Boileau aurait peut-être agi autrement s'il avait connu dès lors le Joas de Racine.

² *Ne forte seniles
 Mandentur juveni partes, pueroque viriles,
 Semper in adjunctis, ævoque morabimur aptis.*

(*Ibid.*, v. 176-178.)

³ « De tous les auteurs modernes, Molière était celui que M. Despréaux estimait le plus ; il le trouvait plus parfait en son genre que Corneille et Racine dans le leur. » (*Note de Brossette.*) — ⁴ Ce reproche ne tombe pas sur ses comédies de caractère, mais sur ses farces où le besoin de sustenter sa troupe lui fit sacrifier le bon goût à la popularité. Voyez, sur Tabarin, ci-dessus, p. 21, note 2.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe¹,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place
De mots sales et bas charmer la populace².
Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide ;
Que son style humble et doux se relève à propos ;
Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plait par la raison seule, et jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

CHANT IV.

Dans Florence jadis vivait un médecin ,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère.
Là le fils orphelin lui redemande un père ;

¹ « Ce n'est pas Scapin qui s'enveloppe dans un sac ; c'est le vieux Géronte à qui Scapin persuade de s'y envelopper. Mais cela est dit figurément dans ce vers, parce que Scapin est le héros de la pièce. » (Note de Brossette.) — ² Vers léonins.

Ici le frère pleure un frère empoisonné.
 L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné ¹.
 Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
 Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
 Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
 De tous ses amis morts un seul ami resté
 Le mène en sa maison de superbe structure.
 C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
 Le médecin d'abord semble né pour cet art,
 Déjà de bâtimens parle comme Mansart ².
 D'un salon qu'on élève il condamne la face;
 Au vestibule obscur il marque une autre place;
 Approuve l'escalier tourné d'autre façon ³.
 Son ami le conçoit, et mande son maçon.
 Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.
 Enfin, pour abrégér un si plaisant prodige ⁴,
 Notre assassin renonce à son art inhumain;
 Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
 Laissant de Galien ⁵ la science suspecte,
 De méchant médecin devient bon architecte ⁶.

¹ Vers devenu proverbe. — ² François Mansart ou Mansard, célèbre architecte, qui a construit le château de Versailles et l'Hôtel des Invalides, a donné son nom aux *mansardes*, dont il est l'inventeur. — ³ Brossette avait trouvé cette tournure peu grammaticale. Boileau lui répondit : « Il est vrai que, dans la rigueur et dans les étroites règles de la construction, il faudrait dire : *Au vestibule obscur il marque une autre place que celle qu'on lui veut donner, et approuve l'escalier tourné d'une autre manière qu'il n'est*. Mais cela se sous-entend sans peine; et où en serait un poète, si on ne lui passait, je ne dis pas une fois, mais vingt fois, dans un ouvrage, ces *subaudi*? Où en serait M. Racine si on lui allait chicaner ce beau vers d'Andromaque :

Je l'aimais inconstant; qu'eussé-je fait fidèle? »

(Lettre du 2 août 1703.)

⁴ C'est-à-dire *le récit d'un si plaisant prodige*. Autre ellipse, hardie, mais heureuse. — ⁵ Le plus grand médecin de l'antiquité, après Hippocrate. — ⁶ Tout le monde reconnut Claude Perrault dans cette histoire, ingénieusement transportée de Paris à Florence. Ce médecin, devenu l'architecte du Louvre, s'en plaignit à Colbert, surintendant des bâtimens du roi. Le poète, interpellé par le ministre, s'en tira par une plaisanterie. « Il a tort de se fâcher, dit-il; je l'ai fait précepte. » Voyez l'épigramme sur Claude Perrault. (*Recueil* précédent, p. 308.)

Son exemple est pour nous un précepte excellent.
 Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
 Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
 Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.
 Il est dans tout autre art des degrés différents :
 On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
 Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
 Il n'est point de degrés du médiocre au pire ¹ :
 Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur ².
 Boyer ³ est à Pinchène ⁴ égal pour le lecteur ;
 On ne lit guère plus Rampale et Ménardièrre ⁵,
 Que Magnon, du Souhait, Corbin et La Morlière ⁶.
 Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer ;
 Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
 J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace ⁷,
 Que ces vers où Motin se morfond et nous glace ⁸.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
 Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
 Vous donne en ces réduits, prompts à crier : Merveille ⁹ !
 Tel écrit récité se soutint à l'oreille ,

¹ Certis medium et tolerabile rebus
 Recte concedi : Mediocribus esse poetis
 Non homines, non di, non concessere columnæ.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 368-373.)

² Vers devenu proverbial. — ³ « Auteur médiocre. » (Note de Boileau.)
 Voyez l'épigramme de Racine sur la *Judith* de Boyer. (*Recueil* précédent,
 p. 304.) — ⁴ Voyez, sur Pinchène, le *Recueil troisième*, p. 202, note 3, et 226,
 note 1. On lit, dans le combat du *Lutrin* :

D'un Pinchène in-quarto Dodillon étourdi
 A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.

⁵ Rampale, mort en 1663, fut un pauvre faiseur d'idylles ; Pilet de la Mé-
 nardièrre, mort aussi en 1663, fut académicien, fit de mauvaises tragédies, des
 épigrammes passables, laissa une poétique inachevée, et ne vit plus que dans
 ce vers de Boileau. — ⁶ « Magnon a composé un poème fort long, intitulé l'*En-
 cyclopédie*. Du Souhait avait traduit l'*Iliade* en prose. Corbin avait traduit la
Bible, mot à mot. La Morlière, méchant poète. » (Notes de Boileau.) — ⁷ Cy-
 rano Bergerac, auteur du *Voyage dans la lune*. — ⁸ Poète médiocre, contem-
 porain de Malherbe, de Racan et de Regnier, qui lui adressa sa quatrième
 satire. — ⁹ La construction de ces trois vers est embarrassée.

Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant ¹.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique;
Et Gombauld tant loué garde encor la boutique ².

Écoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat quelquefois ouvre un avis important ³.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux ⁴
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue ⁵.
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté ⁶.
Je vous l'ai déjà dit : aimez qu'on vous censure ⁷,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure;
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnements,
Son esprit se complait dans ses faux jugements;

¹ « Chapelain. » (Note de Boileau.) — ² Voyez, ci-dessus, p. 31, note 3.
— ³ Vers devenu proverbial. — ⁴ Charles Duperrier, poète lyrique fort médiocre. Il était neveu de ce François Duperrier, auquel Malherbe avait adressé de si belles stances sur la mort de sa fille. Il mourut en 1692.

⁵ Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.
Quem vero arripuit, tenet occiditque legendo,
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.
(Hor., *Ars poet.*, v. 474-476.)

⁶ « Il récita de ses vers à l'auteur, malgré lui, dans une église. » (Note de Boileau.) Brossette ajoute que c'était une ode présentée à Messieurs de l'Académie, pour le prix de l'année 1671, qui avait été donné à un autre, et que le poète, indigné contre ses juges, ayant eu peine à se contenir pendant l'élévation, s'était écrié brusquement aussitôt après : « Ils ont dit que mes vers étaient trop malherbiens ! » — ⁷ Il avait dit, en effet, dans le premier chant, p. 25 :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer, etc.

Et sa faible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un censeur solide et salulaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher ¹.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement :
Tel excelle à rimer qui juge sottement;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile ².

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile ³.
Un lecteur sage fuit un vain amusement ⁴,

¹ « Caractère de Patru, le plus habile et le plus sévère critique de son siècle. Il était en réputation de si grande rigidité que, quand M. Racine faisait à M. Despréaux quelque observation un peu trop subtile sur des endroits de ses ouvrages, M. Despréaux, au lieu de lui dire le proverbe latin : *Ne sis patruus mihi*, n'avez point pour moi la sévérité d'un oncle, lui disait : *Ne sis Patru mihi*, n'avez point pour moi la sévérité de Patru. » (Note de Brossette.) — ² Brossette prétend que Boileau, dans ce vers, avait en vue Pierre Corneille, qui était, en effet, enthousiaste de Lucain, comme on peut le voir dans la préface de sa tragédie de *Pompée*.

³ Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.
(Hor., *Ars poet.*, v. 343, 344.)

⁴ Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.
(*Ibid.*, v. 341.)

Et veut mettre à profit son divertissement.
 Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
 N'offrent jamais de vous que de nobles images.
 Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
 Qui, de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
 Trahissant la vertu sur un papier coupable,
 Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable ¹.
 Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
 Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens;
 Son feu n'allume point de criminelle flamme.
 Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
 En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
 Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ².

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
 Des vulgaires esprits malignes frénésies.
 Un sublime écrivain n'en peut être infecté :
 C'est un vice qui suit la médiocrité.
 Du mérite éclatant cette sombre rivale
 Contre lui chez les grands incessamment cabale,
 Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
 Pour s'égalier à lui cherche à le rabaisser.
 Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues ³ ;
 N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi :
 Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
 C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre ;
 Il faut savoir encore et converser et vivre ⁴.

¹ Brossette assure que Boileau a voulu flétrir ici les *Contes* de La Fontaine, dignes, en effet, de ce blâme énergique. — ² Ce vers, le plus beau peut-être qui soit sorti de la plume de Boileau, rappelle la manière du grand Corneille, et méritait bien de passer en proverbe. — ³ Quelques critiques ont cru, avec Lebrun, que *descendre dans* n'était ni harmonieux ni français, et qu'il eût été mieux de dire : *descendre à l'intrigue*. D'autres ont pensé, avec raison, que *dans* avait ici plus d'énergie, puisqu'il montre la jalousie, non-seulement s'abaissant jusqu'à l'intrigue, mais s'y plongeant. — ⁴ D'après Brossette, ces quatre

Travaillez pour la gloire; et qu'un sordide gain
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
 Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
 Tirer de son travail un tribut légitime ¹;
 Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
 Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,
 Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
 Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
 Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
 Tous les hommes suivaient la grossière nature,
 Dispersés dans les bois couraient à la pâture ²;
 La force tenait lieu de droit et d'équité;
 Le meurtre s'exerçait avec impunité.
 Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
 Rassembla les humains dans les forêts épars,
 Enferma les cités de murs et de remparts,
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
 Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
 De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
 Qu'aux accents dont Orphée emplît les monts de Thrace
 Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,

vers auraient été inspirés par la manie de La Fontaine, qui, uniquement occupé de ses poésies, oubliait tout le reste, même sa famille et ses amis.

¹ On lit dans les *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, par son fils : « M. Despréaux m'a assuré que jamais libraire ne lui avait payé un seul de ses ouvrages, ce qui l'avait rendu hardi à railler, dans son *Art poétique*, les auteurs qui

Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire;

et qu'il n'avait fait les deux vers qui précèdent que pour consoler mon père, qui avait retiré quelque profit de ses tragédies. » — ² Comment Boileau, pour prouver sa thèse, a-t-il pu emprunter à la mythologie cette histoire ridicule des origines du genre humain?

Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient ¹.
 L'harmonie en naissant produisit ces miracles ².
 Depuis, le Ciel en vers fit parler les oracles;
 Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
 Apollon par des vers exhala sa fureur.
 Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
 Homère aux grands exploits anima les courages.
 Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons ³.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée
 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
 Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérées
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
 Et leur art, attirant le culte des mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
 Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
 Le Parnasse oublia sa première noblesse;
 Un vil amour du gain infectant les esprits,
 De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
 Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
 Trafiqua du discours et vendit les paroles.
 Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
 Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
 Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse :
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.

¹ Silvestres homines sacer interpresque deorum
 Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus;
 Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones;
 Dictus et Amphion Thebæ conditor arcis
 Saxa movere sono testudinis, et præce blanda
 Ducere quo vellet.
 (Hor., *Ars poet.*, v. 391-396.)

² Fuit hæc sapientia quondam,
 Publica privatis secernere, sacra profanis, etc.
 (*Ibid.*, v. 396, 397.)

³ Hésiode, qui vivait au temps d'Homère, est l'auteur du poëme grec intitulé *les Travaux et les Jours*.

Aux plus savants auteurs comme aux plus grands guerriers
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun ,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades ;
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades ¹ ;
Et, libre du souci qui trouble Colletet ² ,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est vrai ; mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux-arts
D'un astre favorable éprouvent les regards ;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence ³ !

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace ,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace ;
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux ,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Énéide ,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois ;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage ,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage ⁴ ;

¹ Salur est, quum dicit Horatius : Evoe !
(Juven., *Sat.* VII, v. 62.)

² Rimeur sans talent. (*Recueil* précédent, p. 234, note 7.) — ³ Boileau avait déjà vanté la générosité de Louis XIV envers les gens de lettres, à la fin de sa première *épître*. (*Recueil troisième*, p. 186.) — ⁴ Voyez le quatrième chant du *Lutrin*, *Recueil* précédent, p. 91, note 2, et le *Préambule de l'épître au roi*, sur le passage du Rhin, troisième *Recueil*, p. 193.

Dira les bataillons sous Maastricht enterrés ¹
 Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ² ?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
 Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
 Déjà Dôle et Salins sous le joug ont ployé ;
 Besançon fume encor sur son roc foudroyé ³.
 Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
 Devaient à ce torrent opposer tant de digues ⁴ ?
 Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
 Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ⁵ ?
 Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
 Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
 Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
 N'ose encor manier la trompette et la lyre ⁶,
 Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
 Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
 Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
 Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
 Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
 Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
 Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
 De tous vos pas fameux observateur fidèle,

¹ Cette place forte, l'un des boulevards de la Hollande, s'était rendue au roi, le 29 juin 1673, après treize jours de tranchée ouverte. — ² C'est-à-dire, donnés en plein jour. Cet hémistiche n'est donc pas du remplissage pour la rime, comme Lebrun l'a dit. — ³ Besançon se rendit le 15 mai 1674 ; Dôle et Salins furent pris le mois suivant. — ⁴ Allusion à l'alliance de l'Espagne, de l'Autriche, de la Hollande et de l'Angleterre. — ⁵ Les gens de guerre et les historiens impartiaux ont jugé tout autrement que Boileau de la retraite de Montécuculli, général des troupes allemandes, qui, en 1673, était parvenu à opérer sa jonction avec le prince d'Orange, malgré tous les efforts et toute l'habileté de Turenne. — ⁶ Son ode sur *la prise de Namur* n'arriva que vingt ans plus tard.

Quequelfois du bon or je sépare le faux,
 Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
 Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
 Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

L'INVENTION,

poème didactique, par ANDRÉ CHÉNIER ¹. — 1790.

La poésie du siècle de Louis XIV, appelée classique, a pour législateurs Aristote, Horace et Boileau ; la poésie d'aujourd'hui, nommée romantique ², a tout à la fois pour maîtres et pour modèles parmi nous André de Chénier, qui l'avait entrevue à la fin du dix-huitième siècle ; Châteaubriand, qui l'a inaugurée au commencement du nôtre ; MM. Alphonse de Lamartine et Victor Hugo, qui l'ont amenée à son développement actuel. Avant d'aborder le genre lyrique, dans lequel va se montrer la différence de ces deux écoles, comparons-les entre elles en étudiant leurs poétiques.

Boileau, ainsi que nous venons de le dire ³, avait oublié l'invention, Chénier y trouva l'idée d'une poétique nouvelle.

O fils du Mincius ⁴, je te salue, ô toi
 Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi !
 Et vous à qui jadis, pour créer l'harmonie,
 L'Attique, et l'onde Égée, et la belle Ionie,
 Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
 Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,

¹ Né en 1762, mort sur l'échafaud, avec Roucher, en 1794. Voyez le tome précédent, p. 324, note 1. — ² Ce nom, venu du mot *roman*, et trouvé par les Allemands à la fin du siècle dernier, fut introduit en France par madame de Staël dans son ouvrage intitulé *De l'Allemagne*, publié en 1813 (II^e partie, ch. II^e). Il est synonyme de *romanesque* dans la réalité, puisqu'il désigne une littérature toute fantastique, mais non pas dans l'intention de ses inventeurs, qui, ayant la prétention de ressusciter la littérature chrétienne et chevaleresque des *romans* du moyen âge, l'employèrent pour indiquer l'origine de leur école, fondée, suivant eux, par les trouvères et les troubadours. — ³ Cidessus, p. 4. — ⁴ Le Mincius ou Mincio passe auprès de Mantoue, patrie de Virgile.

Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
 Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines !
 Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
 Car vos *pas inventeurs* ouvrirent les sentiers ;
 Et du temple des arts que la gloire environne
 Vos mains ont élevé la première colonne.
 A nous tous, aujourd'hui vos faibles nourrissons,
 Votre exemple a dicté d'importantes leçons :
 Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
 Y doivent élever des colonnes nouvelles.

Dans ce poëme inachevé, qui se distingue plus par la verve que par la méthode, par les beautés de détail que par la perfection de l'ensemble, l'auteur examine successivement la nature, la nécessité et la possibilité de l'invention littéraire. Avant d'en juger les principes, citons-en les seuls fragments qui nous ont paru dignes d'attention.

I

DE LA NATURE DE L'INVENTION.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise...
 Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
 Blesser la vérité, le bon sens, la raison ;
 Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
 Des membres ennemis en un colosse énorme ;
 Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
 A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers ;
 Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
 Hérisser d'un lion la crinière sanglante :
 Délires insensés ! fantômes monstrueux !
 Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !
 Ces transports déréglés, vagabonde manie,
 Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie'...

¹ On reconnaît dans ces vers le début de l'*Art poétique* d'Horace, *Humano capiti*, etc.

Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
 Qui peint ce que chacun peut sentir comme lui;
 Qui, fouillant des objets les plus sombres retraits,
 Étale et fait briller leurs richesses secrètes;
 Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
 Unissant des objets qui paraissaient rivaux¹,
 Montre et fait adopter à la nature mère
 Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire;
 C'est le fécond pinceau qui, *sûr dans ses regards*²,
 Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
 Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
 Des traits de vingt beautés forme la beauté même...
 De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,
 De leur auguste exemple élèves inventeurs³,
 Des hommes immortels firent sur notre scène
 Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
 Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
 De grands infortunés les illustres douleurs;
 D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
 Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
 Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
 Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
 Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire
 Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
 D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,
 Saura guider sa muse aux immenses regards,
 De mille longs détours à la fois occupée,
 Dans les sentiers confus d'une vaste épopée⁴;
 Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas

¹ Expression insuffisante. *Rival* n'est pas tout à fait synonyme de contraire.
 — ² Les regards d'un pinceau! — ³ Que signifie *élèves inventeurs de leur exemple*? N'aurait-il pas fallu dire :

A leur auguste exemple élèves inventeurs?

La construction aurait été française, mais la pensée serait encore demeurée obscure. *Élèves inventeurs* est pris là pour apprenant à inventer. — ⁴ Phrase embarrassée.

De Virgile et d'Homère épier tous les pas!...
 Quoi! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
 N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles?...

Après avoir défini l'invention dans toute l'étendue de ce mot, l'auteur ne l'envisage que dans ses rapports avec l'imitation. Son poëme sera un cri d'indignation contre ces opiniâtres copistes des anciens, qui ne reconnaissent pas d'autre idéal poétique que celui de l'antiquité grecque et latine. Ce sera donc une thèse contre Boileau lui-même, pour qui le seul merveilleux possible était celui d'Homère et de Virgile ¹. Chénier invite nos poètes à chercher les formes et l'enthousiasme de l'art dans les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes; mais il leur défend avec raison d'avoir dans un monde nouveau les pensées et les mœurs d'un monde qui n'est plus.

II

DE LA NÉCESSITÉ DE L'INVENTION.

Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
 Respirant dans les vers des antiques auteurs :
 Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
 Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.
 Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
 Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
 Vivant dans le passé, *laissant ceux qui commencent* ²,
 Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,
 Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
 Dire et dire cent fois ce que nous avons lu?
 De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
 Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
 Démocrite, Platon, Épicure, Thalès
 Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
 D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
 Toricelli, Newton, Kepler et Galilée,

¹ Ci-dessus, p. 9, 42-45. — ² Pensée vague.

Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
 A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
 Tous les arts sont unis : les sciences humaines
 N'ont pu de leur empire étendre les domaines
 Sans agrandir aussi la carrière des vers.
 Quel long travail pour eux a conquis l'univers !
 Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
 La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
 Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys ;
 Les nuages épais, sur elle appesantis,
 De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre ;
 Et l'hiver ennemi pour envahir la terre,
 Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,
 Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés ;
 Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,
 Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue ;
 Aux changements prédits immuables, fixés,
 Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés ;
 Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;
 L'aimant, de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes,
 Une Cybèle neuve et cent mondes divers
 Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers :
 Quel *amas* de tableaux, de sublimes images,
 Naît de ces grands objets réservés à nos âges ¹ !
 Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
 Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
 Si chers à la fortune et plus chers au génie,
 Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
 Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin
 Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
 Négligeât de saisir ces fécondes richesses,
 De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?

¹ L'enchaînement grammatical de cette longue période est si défectueux qu'on a peine à le suivre jusqu'au bout.

Nous en verrions briller leurs sublimes écrits ;
Et ces mêmes objets, que vos doctes mépris
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.

Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens
Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme ?
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien, l'âme est partout ; la pensée a des ailes.
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;
Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
Là du grand Cicéron la vertueuse haine
Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;
Là tonne Démosthène ; ici de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !
Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,
Combattant sous les yeux des conquérants du monde.
O terre de Pélops ! avec le monde entier
Allons voir d'Épidaure un agile coursier,
Couronné dans les champs de Némée et d'Élide ;
Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
D'une sainte folie un peuple furieux
Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux !*

Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
 Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
 Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs ;
 Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
 Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques :
 Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

III

DE LA POSSIBILITÉ DE L'INVENTION.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
 A seul de nous charmer pu recevoir le don ;
 Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
 Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;
 Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
 Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
 Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
 Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?
 Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
 Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
 Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
 La nature est en nous la source et le modèle,
 Pouvez-vous *le* penser ¹ que tout cet univers,
 Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
 L'immense vérité, la nature elle-même,
 Soit moins grande, en effet, que ce brillant système
 Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
 Disposaient avec art les fragiles ressorts ?

Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
 Dans un langage obscur saintement recélées :

¹ Hémistiche chevillé.

Le peuple les ignore. O Muses, ô Phébus!
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite...

Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs !
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et, sans suivre leurs pas, imiter leur exemple ;
Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ¹ ils feraient s'ils vivaient parmi nous !
Que la nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles !
Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,
N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux fasse parler Newton !

Oh ! si je puis, un jour !... Mais quel est ce murmure ?
Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure ² ?
O langue des Français ! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort ?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Vent rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ³ ?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poëme ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
Que si son style épais vous fatigue d'abord,

¹ Il fallait *mêmes*. L'auteur aurait pu éviter cette licence poétique en disant :

Ce qu'eux-mêmes feraient s'ils vivaient parmi nous !

² C'est bien prosaïque. — ³ Construction vicieuse. Il aurait fallu dire :

Ou n'est-ce pas plutôt l'indolente paresse
Qui rejette sur toi sa honte et sa faiblesse ?

Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
 Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable; il n'est pas sans génie ;
Il a tous les talents qui font les grands succès ¹ ;
 Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
 Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
 L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
 Mais serait-ce Lebrun, Racine, Despréaux
 Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?

Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
 Cire molle, à tout feindre habile et complaisante,
 Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.

.
 La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
 Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois
 De grâce et de fierté sut composer sa voix.
 Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
 Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
 Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux dieux :
 Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,
 Et notre langue même à tout esprit vulgaire
 De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
 L'avertit dès l'abord que, s'il y veut monter,
 Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,
 Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
 S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.

Ce poëme, d'environ trois cent cinquante vers, est trop incomplet dans sa conception et trop négligé dans son style pour qu'on puisse y voir autre chose qu'un premier jet et qu'une simple ébauche. Nous l'avons tel qu'on l'a trouvé dans le portefeuille de son auteur, qui l'avait commencé à vingt-huit ans, et qui à trente-deux tomba sous la hache révolutionnaire. On rapporte qu'en s'avançant vers l'échafaud, André Chénier se frappa le front en disant : « Pourtant, j'avais

¹ Voilà encore des vers bien négligés.

quelque chose là! » Pardonnons-lui donc un assez bon nombre de vers prosaïques, quelques pensées vagues, des phrases obscures et embarrassées. Ce jeune poète chercha trop souvent l'énergie du style dans des tours elliptiques forcés ; et, pour varier ses coupes, il eut çà et là recours à l'enjambement. En voici un exemple, tiré de la comparaison de l'œuvre du poète avec le bloc de marbre sous le ciseau du sculpteur :

Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux,
 Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.

Ces défauts de style tenaient sans doute à la jeunesse de l'écrivain ; cependant il faut bien ajouter qu'en y regardant de près, on trouve dans ses pages une tendance bien prononcée à des formes de versification nouvelle. Aussi nos poètes romantiques, qui ont exagéré son système, l'ont-ils nommé le chef de l'école moderne. Il a des vers frappés de main de maître, qui rendent sa lecture séduisante. Mais il est plus facile de prendre ses défauts que d'imiter ses beautés. André Chénier est donc dangereux pour le goût.

La conception incomplète de ce poème est plus défectueuse et plus dangereuse encore que son style. Tout l'athéisme de son siècle y a passé, et l'auteur de cette poétique sans Dieu a été obligé, tout le premier, d'y renoncer dans la pratique.

André Chénier chasse du domaine de la poésie moderne les fantômes des dieux de l'antiquité. Rien de mieux, quand il s'agit de poèmes fondés sur la conviction et l'enthousiasme, comme sont l'ode et l'épopée, qui ne peuvent se passer de vraisemblance. Mais qu'a-t-il mis à la place ? L'idéal scientifique, c'est-à-dire de pures abstractions. Sans doute,

Toricelli, Newton, Kepler et Galilée...
 A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.

Mais les trésors dévoilés par ces grands géomètres, pour passer de l'idée à l'image, de la science à la poésie, n'ont-ils pas besoin d'un merveilleux fantastique et surhumain qui les colore et les personifie ? Le soleil sans Apollon, l'océan sans Neptune, les fontaines sans naïades ne sont plus que des éléments matériels, soumis aux lois de la pesanteur et des attractions, qui parlent à l'esprit, mais qui ne disent plus rien au cœur. Volta et Franklin, en nous faisant voir l'électricité dans la foudre, ont eu une idée, sans contredit, plus sublime que celle de Virgile nous montrant le tonnerre forgé par Vulcain. Cepen-

dant les antres de Lemnos offraient à l'imagination un spectacle autrement pittoresque que la roue d'une machine électrique, qui ramène les carreaux lancés par le Jupiter d'Homère et de Virgile à la combinaison de deux fluides, et au simple jaillissement d'une étincelle. Il fallait, pour accroître la terreur et la majesté des tempêtes, substituer au dieu de l'Olympe le Dieu du Sinaï tonnant du haut des cieux.

Chénier, ne voulant pas de l'action providentielle et mystérieuse que la foi nous montre régissant la nature, ne s'était donc pas seulement privé de la sublimité des inspirations religieuses ; il s'était en outre renfermé dans un idéal insuffisant pour le poète, et dont il fut le premier à démontrer la pauvreté. En effet, il s'est vu contraint, pour être pittoresque, de revenir sans cesse au langage mythologique qu'il avait si hautement banni. De tous les coloristes modernes, cet ennemi des dieux est peut-être le plus païen. Son intelligence aspirait au vrai ; son cœur et son imagination étaient tout entiers dans les mensonges de la Grèce ; et ce fondateur d'un Parnasse incomplet, qui avait si heureusement dit :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques,

manquant de couleurs, non-seulement alla teindre ses vers dans les eaux du Permesse, mais demanda presque tous ses sujets eux-mêmes à la mythologie. Il est résulté de la contrainte et des contre-sens de sa muse qu'il n'y a pas de poésie à la fois plus brillante, plus artificielle et plus glacée que la sienne. Nous n'exceptons guère de cette sentence que son élégie de la *Jeune captive*, que nous citerons ailleurs.

Ce malheureux jeune homme fut la première victime de cet idéal sans croyance religieuse. Traîné à l'échafaud avec un autre infortuné, Roucher, qui, dans ses *Mois*, avait fait une nature sans Dieu, il se vit réduit à chercher sa force et sa consolation dans les rêves de la poésie. Ces deux poètes philosophes arrivèrent à l'échafaud en récitant la première scène de l'*Andromaque* de Racine.

POÉTIQUE DE CHATEAUBRIAND

ET DE M. DE LAMARTINE.

Le dix-huitième siècle avait fini dans la nuit de l'athéisme ; la raison elle-même, dernier flambeau des sociétés humaines, s'était obscurcie : philosophie, beaux-arts, civilisation, tout avait disparu. Un nouveau jour se leva sur la France avec un nouveau siècle ; et, dès l'aube, le géant éveillé par l'ange de la justice et des combats s'arma du glaive des rois ; et l'anarchie, avec ses bêtes fauves, regagna ses antres pour y attendre une autre nuit. L'aurore se montra pleine à la fois de deuil et d'espérance : elle éclairait des tombeaux et des trophées. De nouveaux philosophes et de nouveaux poètes la saluèrent.

Parmi les chantes d'un triste et glorieux matin, qui demandaient à la lyre d'Amphion et d'Orphée des accords pour adoucir les tigres et relever les cités, un chrétien, mieux inspiré et plus poète dans sa prose que ces poètes dans leurs vers, recourut à la harpe sacrée des prophètes, et tenta de ramener les cœurs à la foi par les charmes mêmes de l'Évangile. Sa mission parut providentielle. Le génie des lettres a sa puissance réparatrice ou désastreuse comme le génie des armes : la plume a souvent brisé les sceptres et les épées. Ne jugeons la vocation de Chateaubriand ni par ses déviations dans la carrière que le Ciel lui avait tracée, ni par les déplorables aberrations de son école. Dieu a donné aux astres, flambeaux du monde physique, une orbite invariable et une lumière que le temps ne saurait altérer ; mais les génies qu'il envoie pour éclairer le monde des intelligences ont la liberté d'abandonner leur route, en déclinant vers la terre, et d'affaiblir, d'éteindre même pour toujours leurs rayons dans les vapeurs de l'orgueil et des passions qu'ils ont aspirées.

Le *Génie du Christianisme* parut en 1802 ; et les principaux germes du romantisme se trouvèrent dans cette apologie de l'Évangile, bien que la religion chrétienne y fût glorifiée par les chefs-d'œuvre de la littérature classique au siècle de Boileau. C'est une anomalie dont nous verrons le secret dans la nature et les principes mêmes de cette composition, çà et là plus brillante que solide, et mieux encore dans le passage de la poétique de Chateaubriand, père du romantisme français, à celle de M. Victor Hugo, interprète et propagateur du romantisme allemand parmi nous.

I

But religieux et but littéraire du *Génie du Christianisme*. — Le merveilleux chrétien : première thèse de la poétique de Chateaubriand.

Le siècle de Voltaire avait séduit le monde en lui disant que le Christianisme était un culte né au sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté. Chateaubriand chercha donc à prouver, au contraire, que, de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus favorable aux arts et aux lettres; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. « Il est temps, s'écria-t-il dans son *introduction*, qu'on sache enfin à quoi se réduisent ces reproches d'*absurdité*, de *grossièreté*, de *petitesse* qu'on fait tous les jours au Christianisme; il est temps de montrer que, loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux élans de l'âme, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que les dieux de Virgile et d'Homère. »

Étudiant donc la religion chrétienne dans ses rapports avec l'homme, avec le ciel, avec la nature, Chateaubriand prouva qu'elle avait donné au drame des caractères plus grands et des passions plus profondes; à l'épopée, un merveilleux plus vrai, plus sublime, plus pittoresque; à la poésie descriptive, une majesté et une importance que les anciens n'avaient pas connues. A la thèse religieuse, premier objet de cet hommage rendu au Christianisme par le génie des beaux-arts, se mêlait donc une thèse littéraire, dont la conclusion était qu'il serait avantageux de transporter la poésie des ombres du Pinde aux splendeurs du Thabor et du Sinaï, des mensonges de la mythologie aux vérités de l'Évangile; et trois poèmes en prose, *René*, *Atala*, *les Martyrs*, vinrent à l'appui de cette théorie¹.

Cet avènement d'une poétique chrétienne et régénératrice, qui paraissait au moment où la France, se relevant de ses ruines, tendait les bras vers l'Église, fut salué avec enthousiasme par les critiques les

¹ *Atala* avait paru dès 1801, comme un essai de cette littérature nouvelle; *les Martyrs* furent publiés en 1809.

plus graves et les plus religieux de l'époque, par Fontanes, par Geoffroy, par Dussault et par le vicomte de Bonald. L'auteur de la *Législation primitive* alla même plus loin que l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Châteaubriand s'était contenté de prouver que le merveilleux chrétien pouvait remplacer avec avantage celui que la mythologie païenne avait fourni à Homère et à Virgile ; et M. de Bonald ne craignit pas de soutenir qu'il fallait absolument exclure des épopées modernes le merveilleux de l'*Iliade* et de l'*Énéide*. Les paroles de ce puissant et vénérable auxiliaire de Châteaubriand, dans une thèse contestée par Boileau, sont trop mémorables pour n'être pas rapportées.

Après avoir affirmé qu'il ne peut pas plus exister d'épopée sans action des êtres surnaturels que de nation sans connaissance de la Divinité, sans action de la Providence, et que l'on peut défier également de faire une épopée athée et de trouver une société athée¹, M. de Bonald ajouta : « J'ai toujours pensé que si les dieux rians du paganisme, Vénus, les Jeux, les Ris, les Grâces, Comus et Bacchus, machine usée aujourd'hui et presque ridicule, étaient exclusivement propres à figurer dans la poésie érotique et bachique, où ils ne sont au fond que des emblèmes et non des agents, les grands dieux, les dieux sérieux, ont toujours été dans la haute poésie une machine absurde, bonne tout au plus à amuser des peuples enfants, et tout à fait indigne d'être offerte à la raison et même à l'imagination des peuples éclairés. Quoi de plus extravagant, en effet, que tous ces dieux, grands et petits, jeunes et vieux, hommes, femmes, enfants, animaux, végétaux, pierres, fleuves, que le paganisme attachait, comme des patrons, à chaque vice comme à chaque vertu, et aux besoins les plus honteux comme aux affections les plus nobles; dont il peuplait la terre et les cieux, la ville et les champs, les foyers et les temples : populace de dieux voleurs, libertins, adultères, tous soumis à la volonté du destin, qui n'était pas dieu, qui était plus que tous les dieux ensemble, ou plutôt vrai Dieu inconnu, auquel sacrifiaient les païens... Tels étaient les dieux que l'épopée païenne mettait en action, à qui elle donnait nos passions, nos faiblesses, même nos infirmités ; qu'elle opposait les uns aux autres ; qui combattaient pour les Troyens et pour les Grecs, pour Enée et pour Turnus, et qui même étaient blessés par les hommes. Ces dieux, au fond, n'étaient que des hommes, et l'imagination grossière des peuples les confondait avec les

¹ Cette première proposition du vicomte de Bonald attaquait à la fois la poétique athée d'André Chénier (ci-dessus, p. 71, 72) et la poétique méticuleuse du bon Rollin, qui, craignant de faire injure au vrai Dieu par l'intervention des fausses divinités, réduisait le merveilleux au langage figuré, et l'épopée aux proportions du roman historique. (Ci-dessus, p. 10, note 1.)

héros. Aussi, toute cette mythologie païenne n'était déjà plus soutenable au temps de Virgile, qui, malgré son respect pour Homère, en adoucit la trop naïve peinture¹. »

La thèse littéraire de Châteaubriand, réduite à la supériorité de l'idéal chrétien sur l'idéal mythologique dans la tragédie, dans l'épopée, dans la poésie descriptive, poussée même, comme le voulait M. de Bonald, jusqu'à l'exclusion du merveilleux païen dans la poésie sérieuse, n'avait assurément rien d'exagéré ou de dangereux ; et, loin d'être une rupture avec le passé classique de la France, elle ramenait notre littérature aux grandes inspirations de *Polyeucte*, d'*Esther* et d'*Athalie*, aux essais de Chapelain, de Saint-Amant, de Coras, du P. Lemoyne, poètes chrétiens qui auraient pu faire des chefs-d'œuvre si le talent, la langue et le goût les avaient mieux secondés. Plein d'admiration pour les grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est dans leurs pages mêmes que Châteaubriand trouvait les preuves de sa thèse, en montrant que le Christianisme avait vivifié, ennobli, agrandi leur pensée². Il n'a parlé de Boileau qu'avec respect ; et, le regardant toujours comme le législateur du Parnasse français, il admettait toutes les lois de son *Art poétique*, à l'exception d'une seule, de celle qui interdisait aux poètes chrétiens les mystères de l'Évangile. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'origine du romantisme.

Mais à cette thèse principale, la seule que réclamât l'apologie du Christianisme par les beaux-arts, Châteaubriand mêla deux autres thèses purement accessoires, aventureuses, exagérées, dont les conséquences pouvaient être, et furent, en effet, funestes à la littérature. L'une roule sur le *vague* des passions ; l'autre a pour objet les contemplations de la nature. C'est de là que nous verrons sortir les rêveries mélancoliques, vaporeuses et sensuelles de M. de Lamartine. Le genre fantastique et creux de M. Victor Hugo en sortira aussi ; mais ce poète, d'abord chrétien, puis incrédule, finira par se faire un idéal, un style, une langue même tellement à lui que nous devons le con-

¹ *Du Poème épique, à l'occasion des Martyrs, Mélanges*, t. II, p. 212 et 213 (Paris, 1838). « Les dieux, ajoute M. de Bonald adoptant une remarque de Voltaire, parlent et agissent dans l'*Énéide* plus raisonnablement que dans l'*Illiade* ; et encore Virgile, après avoir peint à grands traits et dans les idées d'une haute philosophie le Tartare et l'Élysée du paganisme, se réveillant comme d'un songe, laisse le lecteur dans l'incertitude si le poète a voulu mettre sous ses yeux des réalités religieuses, ou amuser son imagination par une vaine allégorie. » (*Ibid.*) En effet, c'est par la porte des songes trompeurs que Virgile fait sortir ses héros des enfers. (*Énéide*, l. VI, v. 893-898.) Cinquante ans après Virgile, Lucain n'osait plus employer que des allégories philosophiques. — ² « Le siècle de Louis XIV aimait et connaissait l'antiquité mieux que nous, et il était chrétien. » (*Génie du Christianisme*, 1^{re} partie, liv. I, *Introduction, note.*)

sidérer comme chef d'une seconde école, et étudier son romantisme à part, au lieu de le confondre avec celui de Châteaubriand, comme nous allons faire pour M. de Lamartine.

II

Influence du *Génie du Christianisme* sur M. de Lamartine. — Souvenir d'une lecture au collège de Belley.

Est-il vrai de dire que le romantisme de M. de Lamartine est la conséquence et le développement de celui du *Génie du Christianisme*? Ce poète précoce et puissant n'aurait-il pas pu se faire lui-même son idéal et sa lyre? La priorité du temps ne suffit pas pour conclure le rapport de la cause à l'effet. Avant donc de montrer M. de Lamartine dans Châteaubriand, établissons, non par de simples rapprochements de doctrines et de dates, mais par des faits, l'influence du maître sur le disciple. C'est l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* qui va nous le déclarer lui-même, dans une page de ses souvenirs de collège.

M. de Lamartine était élève des jésuites, à Belley, et se sentait déjà poète, mais il avoue qu'il ne savait guère encore ce que c'était que la poésie. « Une lecture, dit-il, que nous fit exceptionnellement, dans notre salle de rhétoriciens, un de nos maîtres les plus aimés, le P. Béquet, m'en apprit davantage que tous les vers classiques de Virgile ou d'Horace, interprétés péniblement jusque-là. Je revois d'ici le lieu, la place, le jour et l'heure. Toutes les grandes lectures sont une date de l'existence¹! »

Quel est ce livre extraordinaire, dont la lecture fit sur l'âme du poète adolescent une impression si profonde, si durable qu'à l'âge de soixante-sept ans, il devait la compter parmi les événements les plus mémorables de sa vie littéraire, parmi ces subites illuminations qui révèlent tout un nouveau monde d'idées, de sentiments et d'images? Écoutons avec quelle solennité il nous l'annonce.

« M. de Châteaubriand venait de faire paraître alors le *Génie du Christianisme*. Le siècle militaire, incarné dans Bonaparte, allait s'incarner littérairement dans cet écrivain; tout était réaction en France, depuis la caserne jusqu'aux académies... Châteaubriand fit un prodige d'imagination : il éblouit et enchanta le monde avec son livre; il fut le génie des ruines, tout paré de fleurs sépulcrales, de souvenirs, de

¹ *Cours familier de Littérature*, XXIII^e entretien : *Comment je suis devenu poète.*

traditions, de mystères, de sentiment, opposant le cœur à l'esprit, et reconstruisant le vieux temple avec ses débris; il fut l'Esdras du Christianisme après la captivité de Babylone. »

Cet ouvrage enchanteur avait été reçu partout avec un enthousiasme que les jésuites n'avaient complètement partagé ni au point de vue religieux, ni au point de vue littéraire. M. de Lamartine rend cette justice à ses anciens maîtres. « Ils ne se dissimulèrent pas, dit-il, que le secours apporté, en apparence, par ce livre à la religion était un secours dangereux, plus poétique que chrétien, et que les sensualités d'images et de cœur par lesquelles l'écrivain alléchait, pour ainsi dire, les âmes, étaient au fond très-opposées à l'orthodoxie littérale et à la sévérité morale du dogme et de l'esprit chrétien. Mais, tout en élaguant très-prudemment du livre les parties romanesques ou passionnées, trop propres à allumer ou à efféminer les passions précoces de leur jeunesse, ils le laissèrent circuler à demi-dose dans leurs collèges ¹. »

Après cet exorde, M. de Lamartine, dans un tableau fait cinquante ans plus tard, et où il nous permettra de voir quelque fantaisie, nous représente son régent, le père Béquet, moins sage que ses collègues, lisant à ses jeunes élèves avec un enthousiasme sans réserve quelques pages du *Génie du Christianisme* où la critique aurait été pourtant bien nécessaire. Car, si les mœurs y étaient à l'abri du danger, le goût littéraire pouvait s'y perdre; et l'événement le prouva. Quoi qu'il en soit, oublions l'imprudencence réelle ou supposée du professeur de belles-lettres; et ne songeons qu'aux impressions du jeune humaniste.

« L'heure sonna trop prompte à la lugubre horloge de la chapelle; nous aurions voulu que le temps n'eût plus d'heures : le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases nous avait enlevé le sentiment du temps écoulé. Le livre était fermé que nous lui demandions encore des pages.... Nous n'eûmes pas d'autre entretien tout le reste du jour; nous en rêvâmes la nuit; nous en recherchâmes les mélodies de pensée dans notre mémoire au réveil. De ce moment le nom de M. de Châteaubriand fut une fascination pour nous; il remplit notre esprit d'un éblouissement d'images et notre oreille d'un enivrement de musique qui nous donnait le vertige de la poésie.... M. de Châteaubriand nous révélait le style du dix-neuvième siècle : style composite, comme le genre d'architecture auquel on applique

¹ En effet, comme le remarque M. de Lamartine, les jésuites en publièrent un abrégé en deux volumes, épuré d'*Atala*, de *René* et de plusieurs autres chapitres trop passionnés. Leurs élèves entendaient partout vanter le *Génie du Christianisme*, le trouvaient partout : c'était le seul moyen de contenter, sans danger moral, la curiosité des jeunes gens qui voulaient rester purs.

ce nom; style qui mêle tous les genres, qui associe le raisonnement, l'éloquence, l'élégie, le lyrisme, la peinture, la poésie, et qui recouvre le tout d'un vernis magique de paroles musicales pour faire illusion sur le peu de solidité du fond... »

« Je dirai ailleurs, en examinant le mérite de ce grand prestidigitateur de style, ce que *René*, *Atala* et les *Martyrs* donnèrent de délires à mon imagination; mais je dois dire aussi que, dès ces premières lectures au collège, tout en étant plus ému peut-être qu'aucun autre de mes condisciples de la peinture, de la musique et surtout de la mélancolie de ce style, je fus plus frappé que tout autre aussi du défaut de raisonnement, de naturel et de simplicité qui caractérisait malheureusement ces belles œuvres. Je me souviens qu'un jour, assis avec quatre de mes condisciples sur un tronc d'arbre au bord du Rhône, nous lûmes, pendant toute la récréation, quelques chapitres du *Génie du Christianisme* et que nous en fûmes émus jusqu'aux larmes d'admiration. Quand le livre fut fermé, nous nous interrogeâmes les uns les autres sur nos impressions réfléchies; tout le monde s'écria que c'était le plus beau des livres qui fût jamais tombé sous nos yeux dans le cours de nos lectures. — Et toi? me demandèrent mes camarades. — Moi, répondis-je, je pense comme vous; c'est bien beau, mais ce n'est pas du vrai beau encore. — Et pourquoi? ajoutent-ils. — Parce que c'est trop beau, répondis-je; parce que la nature y disparaît trop sous l'artifice; parce que cela enivre au lieu de toucher, et, s'il faut tout vous dire en un mot, ajoutai-je, parce que les larmes que nous venons de verser, en lisant ces pages, sont des larmes de nos nerfs et non pas des larmes de nos cœurs. Mes amis se récrièrent alors sur la sévérité de ce jugement précoce, qu'ils ont ratifié depuis; ils m'ont rappelé bien souvent plus tard cette précocité de bon sens qui se laissait séduire, mais qui ne se laissait pas tromper par ce grand génie de décadence. Cependant M. de Châteaubriand fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent, dès mon enfance, le grand horizon de la poésie moderne. »

Nous allons reconnaître dans M. de Lamartine, génie aussi, mais génie de décadence, les mêmes défauts qu'il blâme aujourd'hui, qu'il trouva dès l'âge de quinze ans, dans l'écrivain qui lui fit partager ses enivrements poétiques. Il fut, dit-il, séduit sans être trompé. Il faut donc avouer ici qu'en littérature, comme en morale, les séductions sont aussi dangereuses que faciles. Un écrivain qu'on admire avec passion, qu'il soit de l'école de Racine ou de Châteaubriand, devient un maître. Quand M. de Lamartine se livra aux fascinations du sien, il était à l'âge où les impressions se gravent dans l'âme pour ne jamais s'effacer. Ce fait nous suffit.

Revenons donc à l'écrivain qui fut parmi nous le Platon et l'Homère du romantisme, et en étudiant ses théories montrons-les mises en pratique et développées par M. de Lamartine.

III

Du vague des passions et de la mélancolie chrétienne : seconde thèse de la poétique de Chateaubriand, adoptée et développée par M. de Lamartine.

L'auteur du *Génie du Christianisme*, ayant fait voir les heureux changements apportés par l'Évangile dans les caractères et dans le pathétique du drame, termina son étude du cœur humain par des considérations sur un état de l'âme qu'il appelle le *vague des passions*. L'examinant au point de vue de l'histoire et de l'art, il prétendit que les anciens ne l'avaient pas connu ; que les écrivains mêmes du siècle de Louis XIV n'y avaient pas songé, malgré son origine toute chrétienne, malgré ses influences morales et poétiques dans les sociétés modernes, et qu'il fallait y chercher des inspirations nouvelles. Laissons-le d'abord s'expliquer ; et comparant ensuite sa théorie à l'application que lui-même en a faite, aux conséquences pratiques que le plus célèbre de ses disciples, M. de Lamartine, en a tirées, nous montrerons ce qu'elle a de vrai et de faux, d'utile et de funeste.

« Il reste, dit-il, à parler d'un état de l'âme, qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé ; c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague des passions* augmente... L'amertume qu'il répand sur la vie est incroyable : le cœur se retourne et se replie en cent manières pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble. Une grande existence politique, les jeux du gymnase et du champ de Mars, les affaires du Forum et de la place publique, remplissaient leurs moments, et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur. »

« Les Grecs et les Romains, n'étendant guère leurs regards au delà de la vie et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étaient point portés, comme nous, aux méditations et aux désirs par le caractère de leur culte. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes ; et, par ce moyen, elle fait dans le cœur une source de maux présents et d'espérances

lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que *l'homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vite. Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles, augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une teinte de misanthropie qui ne s'est jamais bien effacée¹. »

Non, les anciens n'avaient pas ignoré les tristesses de l'âme, les ennuis du cœur, les rêveries mélancoliques. Le plus ancien, le plus populaire des poèmes de la Grèce ne s'ouvre-t-il pas par de grandes scènes de mélancolie? Chrysès s'en va silencieux et pleurant le long des rivages de la mer retentissante. Le fougueux Achille, abattu par sa tristesse, va pleurer aussi au bord des flots; il se retire dans sa tente pour s'y livrer à l'amertume et à l'ennui : là est le secret de l'inaction du fils de Pélée sur laquelle repose *l'Iliade* tout entière. Ovide n'a-t-il pas ses *Tristes*, dont il a rempli cinq livres? Horace, le plus joyeux des poètes latins, ne promenait-il pas ses rêveries jusqu'au milieu de Rome?

Ibam forte via Sacra, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis².

Et ces rêveries n'étaient pas toujours de riantes bagatelles. Il écrivait à Celsus qu'au milieu de ses projets de poésie et de fortune, il ne savait retrouver ni sa philosophie, ni le contentement de l'âme,

Multa et pulchra minantem
Vivere nec recte nec suaviter;

non parce que la grêle avait brisé ses vignes ou l'été brûlé ses oliviers, mais parce qu'il était plus malade de cœur que de corps,

Sed quia mente minus validus quam corpore toto.

Toute parole de consolation, tout conseil salutaire lui était à charge :

Nil audire velim, nil discere quod levet ægrum.

Il en voulait aux médecins, il s'irritait contre ses amis eux-mêmes, qui s'empressaient trop de le tirer de son funeste ennui :

Fidis offendar medicis, irascar amicis,
Cur me funesto properent arcere veterno.

¹ *Génie du Christ.*, 11^e partie, liv. III, ch. IX, *du vague des passions*.
— ² *Satirar. I, sat. IX.*

A Rome, il regrettait Tibur; à Tibur, il aurait voulu être à Rome :

Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam ¹.

Il n'y a pas jusqu'à son rat, grand seigneur, qui n'ait aussi sa mélancolie philosophique :

Vive memor quam sis ævi brevis ²!

La mélancolie de Virgile est attestée par Châteaubriand lui-même, qui a fait tout un chapitre pour nous prouver que le chantre d'Enée avait l'âme tendre et triste, qu'il était enclin à la rêverie, qu'il était du nombre de ceux qui aiment le silence des nuits, l'ombre des bois, la solitude des montagnes, la paix des tombeaux; que, par la mélodie des soupirs, il l'emporte sur Racine lui-même. « Sa voix, dit-il, est plus gémissante, et sa lyre plus plaintive³. » Eh! cependant, quelle muse chrétienne a jamais dépassé les saintes tristesses d'Esther et des jeunes Israélites qui soupirent auprès d'elle!

Ajoutons enfin que, non-seulement les poètes de Rome et d'Athènes, mais les philosophes païens eux-mêmes avaient étudié la mélancolie. Sénèque, dans une longue épître sur la douleur, combat certains sages qui cherchaient de la volupté dans la tristesse. La pensée de l'auteur de *René* se trouvait déjà toute formulée dans leur adage : *Est aliqua voluptas cognata tristitiæ*⁴.

Il est pourtant certain que le Christianisme a révélé au cœur de l'homme des tristesses que le paganisme n'avait pas connues, et que le Dieu fait homme a été le premier à proclamer le bonheur des larmes. Mais, nous dit saint Paul, il y a deux sortes de tristesse : l'une, surnaturelle et selon Dieu; l'autre, toute naturelle, qui est celle des enfants du siècle⁵. Or, ces deux tristesses, Châteaubriand les a confondues; et là est le second vice de sa thèse. Expliquons-nous clairement.

C'est la tristesse selon Dieu qui inspira les sublimes mélancolies de Job, parlant dans l'amertume de son âme, *loquar in amaritudine animæ meæ*; de Jérémie, se lamentant sur la solitude et l'abaissement de Sion, *viæ Sion lugent*; de David, demandant au Seigneur jusqu'à

¹ *Epistol. I, ep. VIII.* — ² *Satirar. II, sat. VI.* « Toute la philosophie, toutes les lamentations et toutes les larmes des poètes anglais, toutes les *Nuits d'Young*, disait Dussault, viennent échouer contre quelques strophes des odes légères d'Horace, qui n'étaient que des chansons de table. » (*Journal des Débats*, 20 floréal an x; *Génie du Christ.*, t. V, p. 78, Paris, 1823.) — ³ *Génie du Christ.*, 1^{re} part., liv. II, ch. X, *Parallèle de Virgile et de Racine.* — ⁴ *Ad Lucilium epistolæ morales, ep. XCIX.* — ⁵ *II Corinth.*, c. VII, v. 10.

quand il le nourrira du pain des larmes, et l'abreuvera de l'eau de ses pleurs, *cibabis nos pane lacrymarum, et potum dabis nobis in lacrymis*; de Salomon, s'écriant qu'ici-bas tout est vanité et affliction d'esprit, *cuncta vanitatem et afflictionem spiritus*; que tous les jours de l'homme sont pleins de douleurs et de chagrins, *cuncti dies ejus doloribus et ærumnis pleni sunt*; qu'il vaut mieux aller où habite le deuil qu'à la maison du festin, *melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii*; que le cœur des sages se plaît où se trouve la tristesse, et le cœur des insensés où se trouve la joie, *cor sapientium ubi tristitia est, et cor stultorum ubi lætitia*. C'est cette tristesse selon Dieu que l'Église a répandue dans la plupart de ses chants et de ses prières. Elle se compare elle-même à Rachel pleurant sur ses enfants; son divin chef passa par l'agonie du cœur et fut triste jusqu'à la mort; elle nous invite à demander au Ciel le don des larmes.

C'est, au contraire, la tristesse selon le siècle, tristesse condamnée par saint Paul, parce qu'elle tue l'âme, *mortem operatur*, qu'on retrouve dans toutes les mélancolies de la muse païenne : c'est celle de Prométhée et d'Œdipe dans les tragiques de la Grèce, de Didon dans Virgile, de Phèdre dans Racine.

Laquelle de ces deux tristesses Châteaubriand a-t-il indiquée aux poètes comme source d'inspirations chrétiennes et nouvelles? Ce n'est pas assurément la première. Car la tristesse qu'il enseigne est sans but et sans objet : elle tient l'âme dans le *vague*; elle force le cœur à se retourner et à se replier en cent manières pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles; elle naît de l'aigreur des passions étouffées, qui fermentent toutes ensemble et murmurent de ne pouvoir être contentées. Or, la tristesse que le Christianisme enseigne a pour objet les misères de cette vie, a pour but les joies du ciel, auxquelles le cœur aspire. Elle est positive, active, généreuse, et s'écrit avec saint Paul : « Courons par la patience, les yeux fixés sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui, pour arriver aux joies éternelles, accepta la croix, et ne tint pas compte des confusions d'ici-bas ¹. » Si le cœur se retourne et se replie sous ses étreintes, c'est avec la confiance de la victoire et de la récompense, et c'est dans l'étouffement même des passions qu'elle trouve la paix. D'ailleurs, Châteaubriand affirme que l'état de l'âme dont il s'occupe n'a pas encore été bien observé, et il s'étonne que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à le peindre. Il n'a donc pas voulu parler de la tristesse délinée par saint Paul, étudiée par tous les ascétiques chrétiens, répandue dans toutes les pages de l'*Imitation* de Jésus-Christ, qui pousse l'âme à la solitude, qui a proclamé l'exil du

¹ Hebr., XII, 1 et 2.

cœur, *exilium cordis*, qui nous en a révélé les secrets et les charmes, mais qui nous éloigne avec tant de soin des vaines et fatigantes rêveries. Ces saints ennuis du cœur n'avaient-ils pas été peints déjà par saint Augustin, dans les pages si poétiques de ses *Confessions*? Ces religieuses agonies de l'âme n'avaient-elles pas déjà paru dans le *Stabat*, dans le *Dies iræ*, dans le *Salve, Regina*, soupir des fils exilés d'Ève pleurant et gémissant dans cette vallée de larmes? N'avions-nous même pas des modèles de la mélancolie chrétienne dans les oraisons funèbres de Bossuet et dans l'*Esther* de Racine?

Qu'a donc imaginé l'auteur du *Génie du Christianisme*? Une tristesse, nouvelle en effet, chrétienne et païenne tout ensemble : chrétienne dans son idéal agrandi par un vague reflet des lumières de la foi, dans quelques-unes de ses expressions empruntées aux évangélistes et aux prophètes; mais toute païenne par son objet terrestre, par ses indolentes rêveries et ses langueurs voluptueuses. Les disciples de Châteaubriand s'en sont poétiquement remplis, M. de Lamartine surtout :

Je fus dès la mamelle un homme de douleur;
 Mon cœur, au lieu de sang, ne roule que des larmes,
 Ou plutôt de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes;
 Il a pétrifié les larmes dans mon cœur.
 L'amertume est mon miel, la tristesse est ma joie ¹, etc.

Tout le monde sait combien la muse de M. de Lamartine est, en effet, mélancolique et rêveuse. Contentons-nous donc de montrer ici ce chantre des douleurs donnant en plein dans le contre-sens de son maître, surpassant même Châteaubriand dans la déplorable confusion des tristesses de l'Évangile et de la nature. Son *Voyage en Orient* nous en offre une bien malheureuse preuve. Pourquoi va-t-il à Jérusalem? Il l'a dit dans son *Adieu à Marseille* :

Je n'ai pas entendu, du fond de ces abîmes,
 Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
 Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
 Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
 Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
 Dans la grotte sonore où le barde des rois
 Sentait, au sein des nuits, l'hymne à la main de flamme
 Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
 Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;

¹ *Voyage en Orient, Gethsemani, ou la mort de Julia.*

Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
 D'où les anges jaloux n'ont pu les essayer ;
 Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
 Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
 L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
 Retentirent dans un seul cœur.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
 Quelque reste de jours inutile ici-bas.
 Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
 L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas ?

Arrivé aux lieux où l'Homme-Dieu voulut naître et souffrir, il ne songe qu'à Gethsemani :

Conduisez-moi, mon père, à la place où l'on pleure !
 A ce jardin funèbre où l'Homme de salut,
 Abandonné du Père et des hommes, voulut
 Suer le sang et l'eau qu'on sue avant qu'on meure ;
 Laissez-moi seul, allez ; j'y veux sentir aussi
 Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie.
 Homme de désespoir, mon culte est l'agonie,
 Mon autel à moi, c'est ici !.....

Le front dans mes deux mains, je m'assis sur la terre,
 Pensant à ce qu'avait pensé ce front divin ;
 Et repassant en moi, de leur source à leur fin,
 Ces larmes dont le cours a creusé ma carrière,
 Je repris mes fardeaux et je les soulevai ;
 Je comptai mes douleurs mort à mort, vie à vie ;
 Puis dans un songe enfin mon âme fut ravie.
 Quel rêve, grand Dieu, je rêvai !

Ce rêve, étrange en effet, le reporta-t-il aux saintes visions des prophètes pleurant d'avance sur la passion de l'Homme-Dieu ? Non, ce n'est pas sur le Christ, mort pour lui, que ce pèlerin des Saints-Lieux va pleurer. S'il pénètre dans la grotte

Où l'Homme de douleur vint savourer la mort,

c'est pour y trouver de poétiques métaphores, pour y verser le style pathétique des évangélistes dans le sien, pour s'y substituer au Christ. Il aura son agonie :

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,
 Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur.

Il boira aussi jusqu'à la lie son calice d'amertume :

Eh bien! prends! assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel;....
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!

Il aura sa sueur de sang :

La pierre
Suintait sous mon corps d'une sueur de sang.

Il se fera contempler tenant sur ses genoux le corps inanimé de sa fille, comme la Vierge mère est représentée par Michel-Ange tenant le corps sacré de son Fils descendu de la croix :

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,
Et que je la tenais belle sur mon genou.
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou,
Ma tête sur son front tendrement inclinée.

Concluons en demandant à Chateaubriand et à M. de Lamartine où mènent ce *vague* et ces tristesses dont ils ont proclamé, au nom du Christianisme, la poésie et la béatitude.

Chateaubriand a fait tout un roman pour nous apprendre à la fois le charme et le danger de ces langoureuses rêveries, qui énervent le cœur et qui jettent l'âme dans les folies de l'imagination. C'est son *René*, jeune homme qu'un penchant mélancolique entraîne au fond des bois, qui promène ses ennuis et ses rêves de solitude en solitude, tantôt vaguement rappelé à Dieu par le son lointain des cloches, par le silence mystérieux de la nuit, par les pâles reflets de la lune, par l'immensité des déserts; tantôt regrettant de ne pas errer au milieu des vents, des nuages et des fantômes avec les guerriers de la mythologie scandinave, et arrivant jusqu'au désir du suicide. « Bientôt, dit-il, mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui. Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence, et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolu de quitter la vie. »

Nous n'aurions pas osé dire tout ce que l'habitude de ces mélancoliques rêveries a dû laisser de vide dans la grande âme de M. de Lamartine et d'ennui dans son cœur, si, pour le déclarer, nous avions eu autre chose à faire qu'à transcrire un de ses aveux au public. « Je veux aller avec

vous, disait-il à ses lecteurs dans le premier de ses *Entretiens*¹, je veux aller avec vous aussi loin que peut aller la parole intime. Il y a des choses qu'on ne dit qu'une fois dans la vie, mais il faut qu'elles aient été dites; sans cela vous ne comprendriez pas suffisamment vous-mêmes la toute-puissance du sentiment littéraire sur la vie de l'homme public et sur le cœur de l'homme privé... »

« De tous ces hommes multiples qui vécurent en moi à un certain degré, homme de sentiment, homme de poésie, homme de tribune, homme d'action, rien n'existe plus de moi que l'homme littéraire. L'homme littéraire lui-même n'est pas heureux. Les années ne me pèsent pas encore, mais elles me comptent; je porte plus péniblement le poids de mon cœur que celui de mes années. Ces années, comme les fantômes de Macbeth, passant leurs mains par-dessus mon épaule, me montrent du doigt non des couronnes, mais un sépulcre; et plutôt à Dieu que j'y fusse déjà couché ! »

« Je n'ai en moi de quoi sourire ni au passé ni à l'avenir; je vieillis sans postérité dans ma maison vide et tout entourée des tombeaux de ceux que j'ai aimés; je ne fais plus un pas hors de ma demeure sans me heurter le pied à une de ces pierres d'achoppement de nos tendresses ou de nos espérances. Ce sont autant de fibres saignantes arrachées de mon cœur encore vivant et ensevelies avant moi, pendant que ce cœur bat encore dans ma poitrine comme une horloge qu'on a oublié de démonter en abandonnant une maison, et qui sonne encore dans le vide des heures que personne ne compte plus !... »

« La vie, dans ma situation, et après les épreuves que j'ai traversées ou que je traverse, ressemble à ces spectacles d'où l'on sort le dernier et où l'on stationne malgré soi, en attendant que la foule s'écoule, quand la salle est déjà vide, que les lustres s'éteignent, que les lampes fument, que la scène se dénude avec un lugubre fracas de ses décorations, et que les ombres et les silences, réalités sinistres, rentrent sur cette scène tout à l'heure illuminée et retentissante d'illusions. »

« Et qu'y regretterais-je donc à présent dans cette vie ? N'ai-je pas vu mourir avant moi toutes mes pensées ? Ai-je envie d'y chanter encore d'une voix éteinte des strophes qui finiraient en sanglots ?... »

« Je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton; mais je n'en suis pas : j'adore Dieu dans ses desseins; je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée ! Mourir, c'est fuir ! On ne fuit pas. Caton se révolte, le mendiant obéit; obéir à Dieu, voilà la vraie gloire ! »

¹ Cours familial de Littérature.

N'est-ce pas le *René* de Chateaubriand ? le disciple n'a-t-il pas réalisé les leçons du maître ? Son cœur n'a plus d'énergie que dans le souvenir du Dieu de sa mère. Que là aussi soit sa dernière espérance !

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère ;
Qui peut douter sur son tombeau ¹ ?

Il y a dix ans, dans une heure de lutte héroïque, cet homme qui pleure aujourd'hui sauva la France. Nous sommes de ceux qui, tout en blâmant ses égarements, sont émus des cris qu'il fait entendre ; mais il fallait bien les répéter ici ces cris douloureux pour confirmer la sentence de saint Paul sur la poésie des tristesses qui tuent l'âme, et détourner nos jeunes lecteurs d'une source tout à la fois enivrante et empoisonnée. Qu'ils se souviennent donc, même en poésie, de ce conseil de l'Esprit-Saint : « Ne donnez pas de tristesse à votre âme, et ne vous affligez pas vous-même dans vos propres pensées... Ayez pitié de votre âme, en la rendant agréable au Seigneur, et sachez la contenir. Ne répandez pas votre cœur hors des idées saintes ; et bannissez loin de vous la tristesse. Car la tristesse a tué bien des âmes, et elle n'est utile à rien ². »

IV

Du Christianisme dans le spectacle de la nature : troisième thèse de la poétique de Chateaubriand.

Après avoir considéré la poésie dans ses rapports avec l'homme, l'auteur du *Génie du Christianisme* l'examine dans ses rapports avec les êtres surnaturels, et prélude à cette étude en montrant que la nature, rapetissée par la mythologie, s'est agrandie sous l'Évangile, de façon à révéler aux peintres modernes tout un idéal inconnu aux anciens. Cette thèse, majestueusement annoncée, pouvait demeurer jusqu'au bout aussi solide que pittoresque ; mais la philosophie du contemplateur des nuits, des déserts, des forêts et des ruines s'évanouit bientôt dans une rêverie sans limites ; et son cercle vicieux recommence. Nous allons donc le revoir partant des hauteurs de l'idéal chrétien pour retomber dans le vague de ses mélancolies toutes

¹ M. de Lamartine, *Harmonies*, liv. III, harm. 7^e, *le Tombeau d'une mère*.
— ² Tristitiam non des animæ tuæ, et non affligas temetipsum in consilio tuo... Miserere animæ tuæ placens Deo, et contine : congrega cor tuum in sanctitate ejus, et tristitiam longe repelle a te. Multos enim occidit tristitia, et non est utilitas in illa. (*Ecclésiast.*, chap. xxx, v. 22, 24 et 25.)

païennes. Il fera plus : il mèlera aux sublimes et sévères inspirations de la foi quelque chose des puériles imaginations de la féerie ; il initiera même les poètes modernes aux secrets d'une sorte de panthéisme voluptueux, où l'âme, tout entière dans les sens, se répand et se fond dans la nature pour s'y perdre en Dieu confondu avec elle. Mais avant de juger la théorie de Châteaubriand sur les rapports du cœur humain avec les spectacles du monde matériel qui nous entoure, écoutons-le nous expliquant lui-même sa pensée. Les mots soulignés indiqueront d'avance les idées sur lesquelles portera notre critique.

« Le plus grand et le premier vice de la mythologie était d'abord de rapetisser la nature, et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive*, a été inconnue de l'antiquité ; les poètes mêmes qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de *description*, dans le sens que nous attachons à ce mot ¹. Ils nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique ; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidents du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits... »

« On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens, eussent manqué d'yeux pour voir la nature et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le Christianisme vint chasser ce peuple de Faunes, de Satyres et de Nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois *leur rêverie*. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, *plus vague*, plus sublime : le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes. Le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature. Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions

¹ « Certainement les poètes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs* ; il serait absurde de le nier, et surtout si l'on donne la plus grande extension à l'expression et qu'on entende par là des descriptions de vêtements, de repas, d'armées, de cérémonies, etc. Mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre. En général, les anciens ont peint les *mœurs* ; nous peignons les choses : Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite les *bergers*, et Thompson les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau ; mais ils n'ont jamais représenté numment, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts : c'est tout ce que nous prétendons dire ici. » (Note de Châteaubriand.)

qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce *soleil couchant, dont le rayon allongé, tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers*; au lieu de ces accidents de lumière, qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra... »

« Des Sylvains et des Nâïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits; nous ne voulons point

Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Mais enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme? Qu'en résulte-t-il pour le cœur? Quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! que le poète chrétien est plus favorisé dans la solitude, où Dieu se promène avec lui! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une divinité immense. *Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées*¹. »

A part cette dernière phrase et deux ou trois autres, où percent déjà les erreurs que nous allons bientôt relever, il y a, nous nous hâtons de le dire, dans ces premiers aperçus de la vérité et de la grandeur. N'y reconnaît-on pas un reflet de l'idéal des prophètes, de Job confessant son néant et sa misère à la vue des spectacles de la création; de David lisant la gloire du Seigneur dans le livre des cieux, montrant son immensité dans celle de ses œuvres, écoutant sa voix toute-puissante dans la voix des tempêtes et de la foudre qui ébranle les déserts; de Salomon qui voit la sagesse divine conçue avant les abîmes, enfantée avant les collines et se jouant au milieu des mondes, qui reproche aux idolâtres d'avoir inventé des dieux pour présider aux vents, aux étoiles, à l'océan, pour gouverner le soleil et la lune, au lieu de reconnaître dans la grandeur et la beauté de la créature la puissance et la majesté infinie du Créateur? Et, dans cette poétique condamnation de la mythologie, rapetissant la nature parce qu'elle en fait disparaître l'auteur, ne retrouve-t-on pas quelque chose de l'anathème lancé par saint Paul contre ces sages criminels qui, au lieu de rendre hommage au Dieu invisible devenu visible dans ses ouvrages, n'y avaient vu que des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles et de misérables divinités cachées sous leurs images?

Au reste, ce n'était pas la première fois que ces grandes et pittoresques révélations du Christianisme avaient passé des psaumes de

¹ *Génie du Christ.*, II^e part., liv. V, ch. I.

David dans les chants de nos poètes. Racine avait dit dans ses chœurs :

Tout l'univers est plein de sa magnificence.....

Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance, etc.

J.-B. Rousseau, s'inspirant aussi de David, avait dit :

De sa puissance immortelle
 Tout parle, tout nous instruit ;
 Le jour au jour la révèle,
 La nuit l'annonce à la nuit.
 Ce grand et superbe ouvrage
 N'est point pour l'homme un langage
 Obscur et mystérieux :
 Son admirable structure
 Est la voix de la nature
 Qui se fait entendre aux yeux.

Mais ni Racine, ni J.-B. Rousseau, ni les autres disciples poétiques du prophète-roi, Malherbe, Lefranc de Pompignan, Gilbert, n'avaient cherché l'inspiration chrétienne dans la rêverie des bois, dans les vagues tristesses du désert, dans la mélancolie du soleil couchant, et n'avaient cru que le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion résidassent éternellement dans les profondeurs sacrées des forêts. Mais laissons ces traits s'accumuler afin d'en bien saisir la nature et la portée. Reprenons donc le texte de Châteaubriand.

« Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent ! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever ! *Êtes-vous immobile, tout est muet ; faites-vous un pas, tout soupire.* La nuit s'approche, les ombres s'épaississent ; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres ; la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les déserts ; la forêt s'agite, les arbres tombent ; un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient ; à mesure que vous passez au pied des arbres, *elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux.* Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour ; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve ; *il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu : un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la divinité...* »

« Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les

scènes de la nature. Eh ! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler ses ondes ! Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée : il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans cette immensité *qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie, pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur* ¹. »

Nous en avons maintenant assez pour comprendre la poésie et la nouveauté du genre descriptif que Chateaubriand inaugura parmi nous, en joignant l'exemple au précepte, et pour retrouver dans ses théories les errements de tous ces peintres rêveurs et voluptueux de la nature qui se sont abattus sur ce thème poétique après lui. Reprenons donc les principaux points de ce chapitre ; comparons-les à quelques textes du *Génie du Christianisme*, qui, tout entier, les développe et les explique, à l'application que M. de Lamartine en a faite, et nous verrons toute la philosophie des contemplateurs modernes de la création, tout le secret de leur art se réduire aux trois principes suivants.

1° La nature, agrandie, spiritualisée en quelque sorte par l'Evangile, a pris quelque chose des mélancolies du cœur chrétien et du vague de l'infini ; les tristesses de la lune, les rayons pâles et allongés du soleil couchant en sont tout à la fois l'emblème et la principale source.

2° Devenue, par le Christianisme, le temple de Dieu, qui la remplit de son immensité, la nature a, dans la profondeur de ses bois, dans la vaste étendue de ses déserts, dans le silence de ses nuits et de ses retraites, quelque chose de sacré, de mystérieux, de prophétique, qui nous pousse à tout surnaturaliser autour de nous, à nous plonger dans de féeriques rêveries, à nous recueillir dans l'attente de quelque chose d'inconnu, comme si la voix des vents, les murmures des forêts, l'horreur des ténèbres, le cri des oiseaux nocturnes, la forme changeante des nuages, les lueurs pâles, et fugitives, allaient nous révéler quelque secret de la divinité.

3° Pleine de Dieu, qui la pénètre, la nature nous invite à nous plonger en elle pour nous confondre avec son auteur. De là ce poétique enivrement de l'âme qui se répand et se fond dans tout ce que les sens voient, écoutent, palpent et respirent, pour entrer dans une sorte de communion voluptueuse avec la création tout entière.

¹ *Génie du Christ.*, 11^e part., liv. v, ch. 1.

Examinons successivement, et dans des articles séparés, ces trois éléments du genre descriptif, qui ont fait de tous les poètes romantiques d'aujourd'hui des contemplateurs vagues, mélancoliques, rêveurs et voluptueux du monde physique; qui les ont fatalement amenés de la poétique tout à la fois chrétienne et païenne de Châteaubriand au panthéisme de l'Inde et au sensualisme d'Épicure.

V

Le vague et les tristesses dans le spectacle de la nature, la lune et le soleil couchant; premier élément du genre descriptif enseigné par Châteaubriand et adopté par M. de Lamartine.

Dix ans après Châteaubriand apparut madame de Staël avec ses considérations philosophiques et littéraires sur l'Allemagne, ouvrage dont l'influence poétique égala presque celle du *Génie du Christianisme*. C'était l'initiation des muses françaises aux inspirations indépendantes et vaporeuses des muses du Danube et du Rhin. Les maîtres du style d'alors avaient, d'ailleurs, préparé la France à ce nouvel enseignement. « Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Châteaubriand, disait la célèbre baronne, sont dans quelques-uns de leurs ouvrages, même à leur insu, de l'école germanique ¹. » On lisait dans un de ses chapitres intitulé, *des Contemplations de la nature* : « L'éclat du jour peut convenir à la joyeuse doctrine du paganisme; mais le ciel étoilé paraît le véritable temple du culte le plus pur. C'est dans l'obscurité des nuits, dit un poète allemand, que l'immortalité s'est révélée à l'homme; la lumière du soleil éblouit les yeux qui croient voir ². »

En effet, les poètes classiques de Rome et d'Athènes, quand ils eurent le choix de l'heure, peignirent de préférence la nature éclairée par une brillante aurore ou par le soleil dans sa splendeur; l'école romantique, au contraire, attend les mélancoliques rayons du soleil couchant, les pâles et rêveuses clartés des astres de la nuit.

Mais avant de juger la théorie du maître et des disciples sur le vague et les tristesses du monde physique modifié par l'Évangile, nous devons en constater la réalité et le sens. Car le passage de Châteaubriand où nous l'avons entrevue ne saurait suffire pour la prouver et pour la faire comprendre; et si nous la discutons avant de l'avoir démontrée par une série de textes irrécusables, quelques-uns de nos lecteurs,

¹ *De l'Allemagne*, II^e part., chap. I, t. I, p. 201 (Paris, 1820). — ² *Ibid.*, IV^e part., ch. IX, t. II, p. 505.

peu versés dans la littérature romanesque d'aujourd'hui, pourraient croire que nous l'avons exagérée. Ceux mêmes qui connaissent les pages que nous allons produire, peuvent avoir besoin de les voir rapprochées pour trouver un système poétique là où ils n'avaient peut-être vu que des inspirations isolées.

Châteaubriand, voulant réduire ses leçons en pratique et montrer, par des exemples, le parti qu'on pouvait tirer du genre descriptif inspiré par le Christianisme, a introduit dans sa poétique deux épisodes, *René* et *Atala*, qui, comme il le déclare lui-même, sont moins des histoires que de longues galeries de paysages représentant ce qu'il y a de rêveur, de vague et de mélancolique dans les spectacles de la nature. C'est donc là qu'on sera sûr de trouver la manière inaugurée par ce chef de la nouvelle école, qui cherche de si grands effets dans la peinture des déserts, des forêts et des ruines.

René songe à se retirer dans la solitude pour y ensevelir ses tristesses dans la méditation et la prière. « Je vois encore, dit-il, le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. »

René va promener ses sombres rêveries sur les ruines de Rome et d'Athènes. « Je méditai, dit-il, sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil, qui avait vu jeter les fondements de ces cités, se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés. »

René, surpris par l'automne dans le *vague* et la tourmente de ses passions, entre avec ravissement dans le mois des tempêtes. « La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrents sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. »

René quitte la France ; c'est le soleil couchant ou l'astre des nuits qui éclaire ses derniers pas sur le rivage qu'il abandonne, la mort dans le cœur. Il arrive à la cabane de Chactas : c'est le 21 du mois

que les sauvages appellent *la lune des fleurs* ; et quand il n'est plus, « on montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant. » C'est le dernier mot de son histoire.

Dans *Atala*, Chactas raconte à son tour les douleurs de sa fuite à travers les forêts du Nouveau-Monde. « Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. » Il est né dans le mois cher à René. « A la prochaine *lune des fleurs*, il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus, que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. » Lorsqu'il se sauva avec Atala, sa libératrice, « la lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert. » Il est surpris par un orage : « la *lune de feu* avait commencé son cours. » Atala meurt, il veille auprès de sa couche : « La lune prêtait son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. »

Passons du maître au disciple. Quand M. de Lamartine, s'isolant du monde, va s'asseoir sur un coteau ou sur un vieux roc pour se livrer à sa philosophie rêveuse, c'est le soir :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.....

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

C'est la première de ses *méditations poétiques* ; voici le début de la quatrième :

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Quand M. de Lamartine se promène sur un lac, et lui parle comme à un ami, c'est le soir encore :

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

C'est sa quatorzième *méditation* ; dans la dix-huitième, nous le retrouvons à la même heure sur le lac Léman :

Il est nuit ; sur ta lame on voit nager la lune :
Elle fait ruisseler sur son sentier changeant
Les mailles de cristal de son filet d'argent,
Et regarde à l'écart, des bords d'un autre monde,
Les étoiles ses sœurs se baigner dans ton onde.

Lorsqu'il fait sa vingt-quatrième *méditation*, sur le golfe de Baïa :

Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits. . .
.

C'est l'heure où la mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ces palais, ces temples déserts.

Quand M. de Lamartine, dans sa dix-neuvième *méditation*, contemple la nature pour s'élever à son Créateur,

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire...
La lune se balance au bord de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Quand M. de Lamartine entre dans une église pour prier, c'est encore à la chute du jour :

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,

S'élève lentement dans la voûte des cieux,
 Et que l'ombre et le jour se disputent la terre ;
 Qu'il est doux de porter ses pas religieux
 Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
 Dont la mousse a couvert le modeste portique !

C'est la vingt-cinquième de ses *Méditations*. Nous pouvons dire, sans crainte d'être démenti, que dans la moitié de ses tableaux en vers, et même de ses descriptions en prose, la muse du célèbre poète apparaît couronnée des rayons du soir, ou *se baignant dans les molles clartés* des astres de la nuit. Au lieu donc de prolonger des citations qui seraient sans fin, faisons pour M. de Lamartine ce que nous avons fait pour Châteaubriand : choisissons, et bornons-nous aux passages où il révèle les raisons de ses philosophiques et religieuses sympathies pour les flambeaux mystérieux qui éclairent et animent les ombres.

Tout à coup, détaché des cieux,
 Un rayon de l'astre nocturne,
 Glissant sur mon front taciturne,
 Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
 Charmant rayon, que me veux-tu ?
 Viens-tu dans mon sein abattu
 Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
 Des mondes le divin mystère,
 Ces secrets cachés dans la sphère
 Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence
 T'adresse-t-elle aux malheureux ?
 Viens-tu, la nuit, briller sur eux
 Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
 Au cœur fatigué qui l'implore ?
 Rayon divin, es-tu l'aurore
 Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
 Je sens des transports inconnus,
 Je songe à ceux qui ne sont plus :
 Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
 Glissent ainsi sur le bocage.

Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux ¹.

La philosophie du poète est plus explicite encore dans la dixième de ses *Harmonies poétiques et religieuses* ².

La lune est dans le ciel, et le ciel est sans voiles ;
Comme un phare avancé sur un rivage obscur,
Elle éclaire de loin la route des étoiles,
Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur.....

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce,
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux !

Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre ?
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère ;
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs...

Ah ! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,
Astre ami du repos, des songes, du silence,
Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux ;
Mais, du monde moral flambeau mystérieux,
A l'heure où le sommeil tient la terre oppressée,
Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée !
Ce jour inspirateur et qui la fait rêver,
Vers les choses d'en haut l'invite à s'élever ;
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,
Cet espace infini que sans cesse elle habite ;
Tu luis entre elle et Dieu comme un phare éternel,
Comme ce feu marchant que suivait Israël ;
Et tu guides ses yeux, de miracle en miracle,
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle
Où celui dont le nom n'est pas encor trouvé,
Quoiqu'en lettres de feu sur les sphères gravé,
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,
Sema derrière lui ces portiques d'étoiles !

Récapitulons, et comparons entre eux les principaux traits des textes que nous venons de citer dans ce chapitre et dans le précédent.

Chateaubriand nous a montré *les déserts ayant pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime ; le dôme des forêts*

¹ *Premières Méditations, médit. IV.* — ² Livre I, *Poésie ou paysage dans le golfe de Gènes.*

*exhaussé; le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, donnant son immensité à la nature*¹. M. de Lamartine nous a fait contempler dans *l'astre ami du repos et des songes le jour de la pensée, jour inspirateur qui la fait rêver; un phare éternel, luisant entre elle et Dieu, et lui montrant de loin,*

dans l'azur sans limite,
Cet espace infini que sans cesse elle habite.

Châteaubriand, dans les forêts américaines, à mesure qu'il passe au pied des arbres, croit voir la lune errer devant lui dans leur cime, et suivre tristement ses yeux². Dans son *René*, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, il lui semble que la vie redouble au fond de son cœur, qu'il aurait la puissance de créer des mondes³. Dans son *Atala*, lorsque la lune descend sur la cime indéterminée des forêts, il croit entendre l'âme de la solitude soupirer dans toute l'étendue du désert; lorsqu'elle se lève au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne, elle répand dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers⁴. Nous venons d'entendre M. de Lamartine, lorsqu'un rayon de l'astre nocturne touchait mollement ses yeux, s'écrier au souvenir de ceux qui ne sont plus :

Douce lumière, es-tu leur âme?

N'avions-nous donc pas traduit fidèlement la pensée de ces deux chefs de l'école moderne, en disant que dans leur poétique la nature, agrandie, spiritualisée, en quelque sorte, par l'Evangile, a pris quelque chose des mélancolies du cœur chrétien et du vague de l'infini; que les tristesses de la lune, les rayons pâles et allongés du soleil couchant en sont tout à la fois l'emblème et la principale source? Venons-en donc à l'examen de cette première source d'inspirations inconnue aux poètes du paganisme, ignorée même des poètes chrétiens du siècle de Boileau, et voyons ce qu'elle a de poétique, de philosophique et de religieux.

Au point de vue littéraire, la substitution de la lune au soleil couchant, au lever de l'aurore et aux splendeurs du grand jour, serait assurément fort pardonnable, n'était l'abus qu'on en a fait. Nous ne craignons pas de le dire avec M. de Lamartine, adoptant un axiome formulé par Voltaire :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

¹ Ci-dessus, p. 89. — ² P. 91. — ³ P. 94. — ⁴ P. 95.



D'ailleurs, en poésie comme en peinture, le plus beau spectacle est celui que la plume et le pinceau ont le plus heureusement rendu. Or, il est certain que Châteaubriand et M. de Lamartine ont tiré des scènes de la nature, éclairée par les rayons du soir et par les flambeaux de la nuit, de plus grands effets que Delille, Roucher et Saint-Lambert n'en ont produit dans leurs paysages radieusement illuminés. Mais tout s'use, et le retour continuel des plus belles choses amène la satiété. Ce thème, qui avait les charmes de la nouveauté quand le *Génie du Christianisme* apparut, sentait déjà l'imitation quand M. de Lamartine s'en empara; et il a fallu la puissante imagination d'un tel peintre pour sauver ses horizons nocturnes de la monotonie et de l'ennui.

« Il s'est formé, dans les derniers temps, dit l'auteur de *Cromwell*, comme une pénultième ramification du vieux tronc classique. Cette école nous semble avoir eu pour maître l'homme de la description et de la périphrase, ce Delille qui, dit-on, vers sa fin se vantait, à la manière des dénombrements d'Homère, d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, y compris celui de Job, six tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, beaucoup d'étés, force printemps, cinquante couchers de soleil, et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter ¹. » Dieu nous garde de faire retomber ce ridicule sur les chefs de la jeune école romantique, hommes aussi de descriptions et quelquefois de périphrases; mais essayez de compter les couchers de soleil, les levers de lune, les voyages à travers les nuages, les fantômes nocturnes, les extases dans le désert de Châteaubriand, de M. de Lamartine, voire même du censeur de ce pauvre Delille, et vous pourrez bien vous y perdre. Que serait-ce si de ces maîtres vous descendiez à leurs disciples? Depuis trente ans, ils ont décrit plus de crépuscules et de nuits que l'antiquité classique tout entière, en mille ans, n'avait peint d'aurores et de soleils.

La mélancolie s'est répandue sur tout, sur les mœurs comme sur le style. « Il est certain, disait Châteaubriand, en proposant Bernardin de Saint-Pierre pour modèle, il est certain que le charme de *Paul et Virginie* consiste en une certaine morale mélancolique, qui brille dans l'ouvrage, et qu'on pourrait comparer à cet éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de fleurs. Or, quiconque a médité l'Évangile doit convenir que ses préceptes divins ont précisément ce caractère triste et tendre ². » Eh bien, ce n'est pas seulement dans le style, physionomie de la pensée, que le romantisme aime ce

¹ Préface de *Cromwell*, t. I, p. 64 (Paris, 1843). — ² *Génie du Christ.*, liv. III, ch. VII.

caractère triste et tendre, ce pâle et vague reflet de l'astre des nuits ; l'a fait passer jusque sur le front qu'il a chargé de rêverie, et dans le regard humide de larmes commencées. « Au printemps de 1810, a écrit M. de Lamartine dans une de ses confidences au public, j'avais dix-neuf ans, une taille élancée, de beaux cheveux, non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indéfinissable et vague qui n'était ni de la légèreté, ni de la tristesse¹. » Cette tête de *Velléda*, dessinée pour la première fois par l'auteur des *Martyrs*, est devenue le type de la beauté pensive dans les salons aussi bien que dans les musées, et jusque dans les ateliers des coiffeurs.

Passons au côté philosophique et religieux de la question ; car c'est au nom de la philosophie chrétienne que Châteaubriand initia son siècle aux contemplations de la nuit. Louis Racine y avait trouvé la preuve de la toute-puissance du Créateur :

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux ! que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière².

Il y a, nous en convenons, dans le spectacle du firmament et de ces astres allumés sans nombre une grandeur que n'a pas le ciel dans l'éclat du plus beau jour. L'œil et l'imagination s'y perdent ; c'est comme le vestibule de l'infini :

Au delà de leurs cours et loin dans cet espace
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin,
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside³.

Nous sommes donc en cela de l'avis du poète allemand cité par Madame de Staël : c'est principalement dans l'obscurité des nuits que Dieu nous révèle son immensité et nos éternelles destinées.

Mais, si c'était s'élever vers Dieu que de monter du soleil aux étoiles, l'arrêter à la lune, n'était-ce pas redescendre vers la terre ? Les étoiles, semées indéfiniment dans l'espace, nous font voir la puissance sans

¹ *Cours familier de Littérature*, VII^e et VIII^e entretiens, p. 55 (1856).

² *Troisième Recueil*, p. 28. — ³ *La Henriade*, chant VII, *troisième Recueil*, p. 271.

limites ; le soleil nous la montre limitée à l'étendue qu'il éclaire ; la lune ne nous la révèle que dans un horizon douteux et bien autrement borné, quelquefois même dans une fantasmagorie où l'imagination se joue au milieu des chimères et des nuages. Aussi M. de Lamartine, dans ses élévations vers Dieu à la pâle et vague clarté de *l'astre ami des songes*, après nous avoir montré l'Éternel gravant son nom sur les sphères en lettres de feu,

Autour de sa splendeur multipliant les voiles,
Semant derrière lui ces portiques d'étoiles,

va-t-il se perdre aussitôt dans de vaines et puériles rêveries où il ne reste plus que de vaporeuses images et d'harmonieuses paroles.

Où vont ces rapides nuages,
Que roule à flocons d'or l'haleine des autans ?
Ils semblent, d'instant en instant,
De la terre et des flots retracer les images
Dans leurs groupes épars et leurs miroirs flottants.

Tantôt leurs couches allongées
S'étendent en vastes niveaux,
Comme des côtes qu'ont rongées
Le temps, la tempête et les eaux.
Des rochers pendent en ruine
Sur ces océans que domine
Leur flanc tout sillonné d'éclairs
L'œil qui mesure ces rivages
Voit étinceler sur leurs plages
L'écume flottante des mers.

Tantôt en montagnes sublimes
Ils dressent leurs sommets brûlants :
La lumière éblouit leurs cimes,
Les ténèbres couvrent leurs flancs,
Des torrents jaunis les sillonnent.
De brillants glaciers les couronnent ;
Et de leur sommet, qui fléchit,
Un flocon que le vent assiege,
Comme une avalanche de neige,
S'écroule à leurs pieds qu'il blanchit.

Là, leurs gigantesques fantômes
Imitent les murs des cités,
Les palais, les tours et les dômes
Qu'ils ont tour à tour visités ;

Là, s'élèvent des colonnades,
Ici, sous de longues arcades
Où l'aurore enfonce ses traits,
Un rayon qui perce la nue
Semble illuminer l'avenue
De quelque céleste palais!

Mais sous l'aquilon qui les roule
En mille plis capricieux,
Tours, palais, temple, tout s'écroule,
Tout fond dans le vide des cieux.
Ce n'est plus qu'un troupeau candide,
Qu'un pasteur invisible guide
Dans les plaines de l'horizon.
Sous ses pas l'azur se dévoile,
Et le vent, d'étoile en étoile,
Disperse leur blanche toison!

Ce n'est donc pas pour chercher Dieu dans ses œuvres et pour s'élever à lui que ces sages se sont éclairés des rayons du soir et des douteuses clartés de l'astre des nuits; c'est pour se replier sur eux-mêmes et s'évanouir dans leurs songes. Tout dans cette *poétique du Christianisme* mène à la rêverie, seconde source d'émotions romanesques.

VI

Le merveilleux de la rêverie dans le spectacle de la nature : second élément du genre descriptif enseigné par Châteaubriand et adopté par M. de Lamartine.

Après avoir chassé des bois ce peuple de Sylvains, de Satyres et de Nymphes qui rapetissaient la nature, il fallait bien mettre d'autres êtres surnaturels à leur place. Car il n'y a jamais eu, et il ne saurait jamais y avoir de poésie populaire sans merveilleux. « Si la Religion, dit Châteaubriand, donne au poète chrétien une nature *solitaire*, il peut avoir encore une nature *habitée*; il est maître de placer des anges à la garde des forêts, aux cataractes de l'abîme, ou de leur confier les soleils et les mondes¹. » Mais à ce merveilleux, puisé dans l'Evangile, l'auteur du *Génie du Christianisme* en a joint un second, tiré non plus des dogmes d'une théologie positive et précise, mais des vagues et instinctives aspirations de l'homme vers la divinité qui le pénètre et l'enveloppe de toutes parts. « Quant à ces dieux vagues,

¹ *Génie du Christ.*, liv. v. ch. III.

dit-il, que les anciens plaçaient dans les bois déserts et sur les sites agrestes, ils étaient d'un bel effet, sans doute ; mais ils ne tenaient plus au système mythologique : l'esprit humain retombait ici dans la religion naturelle. Ce que le voyageur tremblant adorait, en passant dans ces solitudes, était quelque chose *d'ignoré*, quelque chose dont il ne savait point le nom, et qu'il appelait la *divinité du lieu* ; quelquefois il lui donnait le nom de Pan, et Pan était le *dieu universel*. Ces grandes émotions qu'inspire la nature sauvage n'ont point cessé d'exister, et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité¹. »

C'est le taciturne et sombre merveilleux des druides. Lucain nous en a peint les terreurs dans sa description de la forêt abattue par l'armée de César, auprès de Marseille². Les Pans, colons des champs, les Sylvains, maîtres des bois, et les Nymphes ne l'habitaient pas :

Ilunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Silvani, Nymphæque tenent.

Mais chaque arbre y inspirait une religieuse horreur :

Arboribus suus horror inest ;

et cette horreur était d'autant plus grande que l'objet en était plus vague. Tant le mystère accroit la terreur en présence des divinités qu'on ignore !

Tantum terroribus addit
Quos timeant non nosse deos !

On n'y pénétrait pas sans redouter l'apparition de l'esprit qui en était le maître :

Dominumque timet deprehendere luci.

Chateaubriand, nous l'avons vu, a retrouvé dans les forêts et les déserts du Nouveau-Monde ce merveilleux des forêts celtiques : même vie prêtée à la solitude ; même appréhension du mystère.

Mais ce dogme vague et sombre, qui remplissait les déserts d'une divinité invisible et redoutable, ne suffit pas pour expliquer le merveilleux introduit ou plutôt renouvelé par la *poétique du Christianisme*. Chateaubriand, aux rayons de l'astre qui alimente les rêveries, croit voir le génie des souvenirs assis tout pensif à ses côtés³.

¹ *Génie du Christ.*, ch. II. — ² *Pharsale*, liv. III, v. 399-425. — ³ Ci-dessus, p. 94.

Dans le mois des tempêtes, lorsqu'il considère la lune sillonnant les nues, il voudrait être un des guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ¹. N'est-ce pas encore ici un reflet des dogmes fantastiques des Celtes, nos ancêtres, qui, reconnaissant un Dieu unique, redoutable et caché, dont la nature était le temple, peuplaient les ténèbres de fantômes, voyaient l'âme de leurs guerriers dans les nuages, et mêlaient à la voix des vents les soupirs des morts ?

Écoutez Ossian : « Levez-vous, vents d'automne, levez-vous ! soufflez sur la noire bruyère ! Torrents des montagnes, mugissez ! et vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes ! Roule sur les nuages brisés, ô lune ! montre par intervalles ta face mélancolique et pâissante !... O ma fille ! tu étais belle comme la lune sur les collines de Fura ; ta blancheur surpassait celle de la neige, et ta voix était douce comme l'haleine du zéphyr... Souvent, lorsque la lune luit à son couchant, j'entrevois les ombres de mes enfants ; elles s'entretiennent tristement ensemble ². »

Écoutez encore le barde calédonien : « Un nuage domine la montagne de Cona ; ses flancs azurés touchent au firmament ; il s'élève au-dessus de la région où soufflent les vents : c'est là qu'est la demeure de Fingal. Le héros est assis sur un trône de vapeurs ; sa lance aérienne est dans sa main ; son bouclier, à demi couvert de nuages, ressemble à la lune, quand la moitié de son globe est encore plongée dans l'onde, et que l'autre luit faiblement sur la campagne. Les amis de Fingal sont assis autour de lui sur des sièges de brouillard ; ils écoutent les chants d'Ullin. Le barde touche sa harpe fantastique, et élève sa faible voix. Les héros moins distingués éclairent de mille météores le palais aérien... Mais qui part du sombre Occident porté sur un nuage ? Un sourire semble animer les traits obscurs de son visage ; sa chevelure de brouillard flotte sur les vents ; il se penche sur sa lance aérienne ; ô Malvina, c'est ton père ³ ! »

Ce merveilleux des fantômes, qui donne quelque chose de féérique à toute la nature, passa, comme on le sait, des montagnes de l'Écosse et du pays de Galles dans notre Armorique, où il se conserve encore aujourd'hui dans les contes et les chants populaires. Châteaubriand, héritier de l'imagination des bardes, ses compatriotes, a fait passer leur idéal poétique dans la littérature de la France.

Cet idéal, nous le retrouvons tout entier dans M. de Lamartine, qui se donne lui-même pour le disciple d'Ossian. « Ce ne fut, dit-il, qu'après mes études terminées que je commençai à avoir quelques vagues

¹ *Génie du Christ.*, 11^e part., liv. IV, *René*. — ² *Les Chants de Selma*. — ³ *Berrathon*.

pressentiments de poésie. C'est Ossian, après le Tasse, qui me révéla ce monde des images et des sentiments que j'aimai tant depuis à évoquer avec leurs voix. J'emportais un volume d'Ossian sur les montagnes ; je le lisais où il avait été inspiré, sous les sapins, dans les nuages, à travers les brumes d'automne, assis près des déchirures des torrents, aux frissons des vents du nord, au bouillonnement des eaux de neige dans les ravins. Ossian fut l'Homère de mes premières années ; je lui dois une partie de la mélancolie de mes pinceaux. C'est la tristesse de l'Océan. Je n'essayai que très-rarement de l'imiter ; mais je m'en assimilai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixe sur des apparitions dans le lointain. C'était pour moi une mer après le naufrage, sur laquelle flottent, à la lueur de la lune, quelques débris ; où l'on entrevoit quelques figures de jeunes filles élevant leurs bras blancs, déroulant leurs cheveux humides sur l'écume des vagues ; où l'on distingue des voix plaintives entrecoupées du mugissement des flots contre l'écueil. C'est le livre non écrit de la rêverie, dont les pages sont couvertes de caractères énigmatiques et flottants avec lesquels l'imagination fait et défait ses propres poèmes, comme l'œil rêveur avec les nuées fait et défait les paysages¹. »

C'est un souvenir de vacances et de sa quinzième année que l'auteur des *Méditations poétiques* a consigné dans cette page. Nous le verrons bientôt, les vers d'Ossian dans le cœur et sa harpe à la main, s'enfoncer dans les bois, rêver dans les brouillards, croire qu'il entend siffler

dans la bruyère grise,
Comme l'âme des morts le souffle de la bise ;

Et s'imaginer qu'il saisit

dans l'ombre du nuage,
L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage.

Comme Chateaubriand dans les forêts américaines, il entendra sur le sommet des Alpes, au milieu des sapins, soupirer les vents et pleurer la brise, et il s'écriera :

N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi,
Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme,
Et par pitié pour nous pleurer avec notre âme ?

¹ Préface des *premières Méditations*, p. 13.

Arbres harmonieux, sapins, harpe des bois,
 Où tous les vents du ciel modulent une voix,
 Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,
 Où de ses mille échos la nature s'enchanté,
 Où, dans les doux accents d'un souffle aérien,
 Tout homme a le soupir d'accord avec le sien !
 Arbres saints, qui savez ce que Dieu nous envoie,
 Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie !
 Seul il sait, dans les sons dont vous nous enchantez,
 Si vous pleurez sur nous ou bien si vous chantez.

N'avons-nous donc pas résumé fidèlement le merveilleux de Châteaubriand et de M. de Lamartine quand nous avons dit que la nature, devenue le temple de Dieu et remplie de son immensité, avait pour eux quelque chose de sacré dans la profondeur de ses bois, dans la vaste étendue de ses déserts, dans le silence de ses nuits et de ses retraites ; qu'un mystique instinct les poussait à tout surnaturaliser autour d'eux, à se plonger dans de féeriques rêveries, à se recueillir dans l'attente de quelque révélation mystérieuse, comme si la voix des vents, les murmures des forêts, l'horreur des ténèbres, la forme changeante des nuages, les lueurs pâles et fugitives, devaient leur apprendre quelque secret de la divinité ?

Que penser de cette poésie des songes ? Ce que M. de Lamartine a pensé de la poésie des sophismes.

« Les vrais poètes, a dit M. de Lamartine dans une étude raisonnée sur la nature de la poésie, les vrais poètes chantent la vérité et la vertu, pendant que les poètes inférieurs chantent les sophismes et le vice. Ces poètes du vice sont de mauvais musiciens qui ne connaissent pas leur instrument ; ils touchent la corde fausse et courte, au lieu de la corde vraie et éternelle ; ils se trompent même pour leur gloire. A talent égal, le son que rend l'émotion du bien et du beau est mille fois plus intime et plus sonore que le son tiré des passions légères ou mauvaises de l'homme. Plus il y a de Dieu dans une poésie, plus il y a de poésie, car la poésie suprême c'est Dieu¹. »

Sachons gré au poète philosophe d'avoir confondu dans le même anathème les chants du sophisme et du vice ; car s'éloigner de la vérité c'est presque toujours s'éloigner de la vertu. Cependant, ces deux aberrations, malgré le fatal entraînement qui mène de l'une à l'autre, sont séparables en théorie et en pratique. Il est des mensonges poétiques innocents ; et c'est à ces jeux simples de l'imagination que nous appliquerons la sentence que nous venons de rapporter.

¹ *Cours familier de Littérature*, IV^e entretien. p. 262.

Donc, M. de Lamartine, avec le même talent, et ce talent n'est certes pas médiocre, se serait élevé plus haut, aurait laissé un plus grand nom, s'il ne s'était pas si souvent amusé au milieu de ses rêveries et de ses fantômes. En descendant de l'idéal de David à celui d'Ossian, il est tombé des sublimes et pures contemplations de l'intelligence dans le spectacle des chimères et des jeux de l'imagination, du ciel dans les nuages. Méconnaissant la nature et la valeur du céleste instrument dont le Dieu des prophètes l'avait doué, il a touché la corde fausse et courte des bardes, usée déjà par les chantres menteurs de Rome et d'Athènes, au lieu de la corde vraie d'où s'échappent les sons éternels. Plus il y a de rêves dans ses poèmes, moins il y a de poésie réelle et durable. Car la poésie suprême c'est Dieu.

Comme élévation de l'âme vers Dieu, terme auquel doivent tendre toutes les aspirations du génie, cette poésie des songes est donc d'ordre inférieur; comme enseignement philosophique elle est nulle, et c'est chose trop évidente pour que nous passions le temps à le prouver. C'est une pâture de l'imagination à l'usage des femmes, des enfants, des hommes frivoles et désœuvrés.

Voilà donc où nous a menés la *poétique du Christianisme* imaginée par Chateaubriand. Dans le chapitre suivant, nous la verrons descendre plus bas encore.

VII

La communion du poète avec la nature : troisième élément du genre descriptif enseigné par Chateaubriand et adopté par M. de Lamartine.

Ce n'est plus seulement dans l'imagination, c'est dans les sens que va passer l'âme du poète. Aux rêves aériens succède un enivrement matériel où le contemplateur de la nature, s'abîmant dans une sorte de panthéisme romanesque, ne cherche plus Dieu à travers ses œuvres, ne se sert plus de la création comme d'un sublime marchepied pour s'élever, par la pensée, au Créateur, mais se plonge dans tout ce qu'il voit, entend, palpe et respire, afin d'entrer — qu'on nous passe le mot, il n'est pas de nous — dans une communion voluptueuse avec le monde physique et son auteur. Ce n'est donc plus seulement à la frivolité, c'est à l'erreur et au sensualisme qu'une fausse *poétique du Christianisme* va nous conduire. Tant il est vrai que le passage des voluptés de l'imagination aux voluptés des sens est facile!

Nous avons vu l'auteur du *Génie du Christianisme*, terminant son chapitre sur la poésie descriptive, nous montrer le troisième secret de ce genre dans l'instinct qui met l'homme en rapport avec les scènes

de la nature; qui nous fait passer des heures entières sur le rivage d'un fleuve à voir s'écouler les ondes, au bord de la mer à regarder blanchir l'écueil éloigné, parce que l'immensité des mers semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, et fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son Créateur. Le panthéisme romanesque des contemplateurs du monde était déjà dans ces aspirations confuses de l'âme et des sens vers l'infini; mais il n'y était qu'en germe. Dix ans plus tard, madame de Staël le montrait déjà tout développé dans la poétique bien autrement sensuelle de Goëthe et de quelques autres rêveurs allemands. Voici comment la célèbre baronne explique la philosophie de leur système.

« On prétend qu'il y a des personnes qui découvrent les sources cachées sous la terre par l'agitation nerveuse qu'elles leur causent; on croit souvent reconnaître dans la poésie allemande ces miracles de la sympathie entre l'homme et les éléments. Le poëte allemand comprend la nature, non pas seulement en poëte, mais en frère; et l'on dirait que des rapports de famille lui parlent pour l'air, l'eau, les fleurs, les arbres, enfin pour toutes les beautés primitives de la création... L'âme de la nature se fait connaître à nous de toutes parts et sous mille formes diverses. La campagne fertile, comme les déserts abandonnés, la mer, comme les étoiles, sont soumises aux mêmes lois; et l'homme renferme en lui-même des sensations, des puissances occultes qui correspondent avec le jour, avec la nuit, avec l'orage: c'est cette alliance secrète de notre être avec les merveilles de l'univers qui donne à la poésie sa véritable grandeur¹. »

Il y a, en effet, entre l'homme et la nature de secrètes sympathies dont nous ne nierons pas plus la grandeur que la réalité. Nous ajouterons même volontiers que la littérature ancienne aurait pu gagner en puisant davantage à cette source d'émotions poétiques; que le dix-septième siècle, en particulier, aurait pu trouver des couleurs nouvelles dans cet idéal pittoresque dont le Christianisme avait dévoilé certains côtés mystérieux. Mais plus l'imagination devait se trouver à l'aise dans ce monde fantastique qui rapproche l'esprit et la matière, qui répand l'âme dans l'univers et l'univers en Dieu, plus il était nécessaire que la raison surveillât ses hardiesses.

Madame de Staël affirme que la nation germanique se distingue entre toutes les autres par cette puissance de contemplation rêveuse qui donne une âme à la nature, et nous montre cette âme dans tous les lieux et sous toutes les formes, qui fait fraterniser la nôtre avec les

¹ *De l'Allemagne*, 11^e part., ch. XIII, t. I, p. 315 et 316 (Paris, 1820).

éléments¹. Revenons à M. de Lamartine, et nous verrons que l'imagination française n'a pas moins osé. Voici des adieux au toit paternel :

Ce fut hier : le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre.
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,
Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine
Laisaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois !...
J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre,
Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre,
J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais,
Je leur prêtai le sens des pleurs que je versais ;
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.

En 1837, M. de Lamartine, revenu dans le petit village du Maconnais où il est né, « se coucha sur l'herbe, à l'ombre de la maison de son père, en regardant les fenêtres, pensa aux jours de son enfance, et ce chant lui monta du cœur aux lèvres ² : »

Efface ce séjour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui vibraient sous ses toits !.....

On eût dit que ces murs respiraient, comme un être,
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Et quand il pense à Milly, sa terre natale, il s'écrie :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ³ ?

Jamais imagination allemande rêva-t-elle plus étroite parenté entre l'âme du poète et l'âme du lieu ? Chateaubriand avait cru entendre l'âme de la solitude soupirer dans l'étendue du désert ; M. de Lamartine, plus hardi dans ses contemplations, sent palpiter partout l'âme de la nature,

¹ De l'Allemagne, 11^e part., chap. XIII. t. I, p. 265. — ² Cours familier de Littérature, 21^e entretien, p. 176 et 177. — ³ Harmonies, liv. III, harm. 2.

toute pleine d'évidence divine, d'intelligence animale et d'amour universel¹. C'est à cette âme répandue dans les vents, dans la lumière des astres, dans la sève des végétaux, qu'il puise par moments la sienne. Il se plonge dans une atmosphère de printemps,

Air élastique et tiède où le sein qui s'abreuve
Croit boire en respirant une âme toujours neuve....
La sève de ses sens, comme celle des arbres,
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres.

C'est ainsi que, pour s'abîmer dans la nature et s'évaporer en elle, M. de Lamartine la spiritualise, en même temps qu'il se matérialise lui-même. Son âme passe dans ses sens, et c'est là que se fait l'union voluptueuse où elle s'enivre du chant des oiseaux et du parfum des fleurs, où elle se baigne dans les molles clartés de la lune, s'étend avec le désert et s'évanouit dans l'infini.

Mais ce n'est encore là que la moitié du panthéisme introduit dans les contemplations de la nature spiritualisée et agrandie par l'Evangile. Abîmé dans la création, le poète va s'abîmer dans le Créateur qui la pénètre et la vivifie.

Ce que la foi nous montre sous les voiles eucharistiques, l'imagination de M. de Lamartine l'a trouvé sous les voiles du monde : l'univers est, à ses yeux, tout aussi plein de la divinité que le temple où le Seigneur a placé son tabernacle. Ne croyant plus ce qu'il avait cru durant ses premières années de collège, il a transporté dans ses poétiques rêveries ce qu'au pied des autels il avait éprouvé, ce sont ses expressions, d'enthousiasme saint répandu en élancements de pensées, en épanchements et en larmes d'adoration devant Dieu. Alors, dit-il, « Je m'abîmais en lui, comme l'atome, flottant dans la chaleur d'un jour d'été, s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même. Voici comment j'exprimais, plus tard, ces inexprimables extases qui s'élèvent de l'âme jeune à Dieu. On y sent l'ivresse du mysticisme. Le mysticisme est le crépuscule de cette communion future de toute créature avec son Créateur; on n'y voit que des ombres à demi lumineuses, mais ce sont des ombres d'une autre vie². »

Ossian! Ossian! lorsque, plus jeune encore,
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore;
Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main,
Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin,

¹ *Cours familier de Littérature*, IX^e et X^e entretiens, p. 170. — ² *Ibid.*, XXIII^e entretien : *Comment je suis devenu poète*, p. 288-290.

Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise,
 Comme l'âme des morts, le souffle de la bise,
 Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents,
 Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants,
 Précipités du ciel sur le rocher qui fume,
 Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume ;
 Quand les troncs des sapins tremblaient comme un roseau
 Et secouaient leur neige où planait le corbeau,
 Et qu'un brouillard glacé, rasant ses pics sauvages,
 Comme un fils de Morven me revêtait d'orages ;
 Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard,
 Le soleil ravivé me lançait un regard,
 Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface,
 Éclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace,
 Tous mes sens exaltés par l'air pur des hauts lieux,
 Par cette solitude et cette nuit des cieux,
 Par ces sourds roulements des pins sous la tempête.
 Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
 Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument
 Qui ne rendait qu'extase et que ravissement.
 Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
 Et mes larmes tombaient d'une source divine,
 Et je prêtai l'oreille, et je tendais les bras,
 Et comme un insensé je marchais à grands pas,
 Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
 L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage,
 Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
 Sa voix, que la tempête emportait au chaos ;
 Et, de joie et d'amour noyé par chaque pore,
 Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,
 J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
 Et pour d'autres transports me créer d'autres sens.

Ce sont de ces moments d'ineffables délices
 Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices,
 Des éclairs de lumière et de félicité
 Qui confondent la vie avec l'éternité :
 Notre âme s'en souvient comme d'une pensée
 Rapide dont en songe elle fut traversée.
 Ah ! quand je les goûtais, je ne me doutais pas
 Qu'une source éternelle en coulait ici-bas !
 Eh bien ! quand j'ai franchi le seuil du temple sombre
 Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre ;
 Quand je vois s'élever entre la foule et moi
 Ces larges murs pétris de siècles et de foi ;
 Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile,
 Solitude de pierre, immuable, immobile,

Image du séjour par Dieu même habité,
 Où tout est profondeur, mystère, éternité ;
 Quand les rayons du soir, que l'Occident rappelle,
 Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle ;
 Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit
 Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit ;
 Que la voix du clocher en sons doux s'évapore ;
 Que, le front appuyé contre un pilier sonore,
 Je le sens tout ému du retentissement
 Vibrer comme une clef d'un céleste instrument ;
 Et que du faite au sol l'immense cathédrale,
 Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,
 Tel qu'un être animé, semble à la voix qui sort
 Tressaillir et répondre en un commun transport ;
 Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,
 Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,
 Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
 M'attire à lui, me parle un langage entendu,
 Se communique à moi dans un silence intime,
 Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme ;
 Alors, mes deux genoux pliés sur le carreau,
 Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
 Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
 Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme,
 Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
 Et l'écoute et l'entends, voix à voix, cœur à cœur.

Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,
 Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire ;
 L'âme éprouve un instant ce qu'éprouve notre œil
 Quand, plongeant sur les bords des mers, près d'un écueil,
 Il s'essaie à compter les lames dont l'écume
 Étincelle au soleil, croule, jaillit et fume,
 Et qu'aveuglé d'éclairs et de bouillonnement,
 Il ne voit plus que flots, lumière et mouvement ;
 Ou bien ce que l'oreille éprouve auprès d'une onde
 Qui des pics du mont Blanc s'épanche, roule et gronde,
 Quand, s'efforçant en vain, dans cet immense bruit,
 De distinguer un son d'avec le son qui suit,
 Dans les choes successifs qui font trembler la terre
 Elle n'entend vibrer qu'un éternel tonnerre.

Et puis ce bruit s'apaise, et l'âme qui s'endort
 Nage dans l'infini, sans aile, sans effort,
 Sans soutenir son vol sur aucune pensée,
 Mais immobile et morte et vaguement bercée,

Avec ce sentiment qu'on éprouve en rêvant
 Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que, le vent
 Vous prêtant un moment ses impalpables ailes,
 Vous planez dans l'éther tout semé d'étincelles,
 Et vous vous réchauffez, sous des rayons plus doux,
 Au foyer des soleils qui s'approchent de vous.

Nous pourrions, en parcourant les *Méditations*, les *Harmonies* et les *Recueils poétiques* de M. de Lamartine, y rencontrer partout le même système de contemplations rêveuses et sensuelles, les mêmes tendances à jouir de Dieu dans la matière et de la matière en Dieu, à confondre la présence de Dieu dans l'univers avec sa présence eucharistique dans nos temples, à jeter dans un naturalisme voluptueux le Christianisme, avec son culte, sa morale et ses mystères. Hâtons-nous plutôt de montrer dans ces contemplations nées du rationalisme rêveur de l'Allemagne, inaugurées en France, au nom du Christianisme, par Chateaubriand, un contre-sens philosophique, un contre-sens moral et religieux, et même un contre-sens poétique. La discussion de cette thèse en fera voir l'importance. Nous espérons pouvoir la mettre à la portée de nos plus jeunes lecteurs.

Il est, certes, philosophique et religieux de contempler la nature pour s'élever à son auteur. Ce fut la philosophie enseignée par saint Paul à l'Aréopage. Athéniens, dit-il, vous élevez des autels au Dieu inconnu : ce Dieu que vous ignorez et que je vous annonce, ce n'est pas dans vos temples, bâtis par la main des hommes et dédiés à de vaines idoles, qu'il habite, et qu'il faut le chercher ; c'est dans l'univers créé pour manifester sa gloire, sa puissance et sa sagesse¹.

Mais, si cette recherche du Créateur dans ses créatures est philosophique et salutaire, elle est sujette à des aberrations que saint Augustin va nous faire comprendre par sa propre expérience. Écoutons-le. « En vous cherchant, mon Dieu, je me perdais dans les égarements de mon esprit, ne pouvant me représenter une substance autrement que les objets vus par les yeux du corps. Je ne vous considérais pas cependant sous une forme humaine. Mais je ne pouvais vous voir que sous des apparences fantastiques. Mon cœur réclamait avec force contre toutes ces vaines illusions, et je m'efforçais de chasser de mon esprit, toutes à la fois et d'un seul coup, ces images grossières qui volaient autour de ma pensée. Mais à peine cette nuée de fantômes était-elle dissipée, qu'elle se rassemblait en un clin d'œil, se précipitait sur mon intelligence, et la couvrait de ténèbres ; en sorte que, sans vous imaginer sous une forme humaine, j'étais obligé de vous concevoir

¹ *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 23 et suiv.

comme quelque chose de matériel, remplissant le monde et répandu hors du monde dans les espaces infinis ¹. »

« Et mon intelligence contemplait la création tout entière : d'abord tout ce qu'elle renferme de visible, comme la terre et la mer et l'air et les astres et les plantes et les animaux ; puis tout ce qu'elle contient d'êtres invisibles, comme le ciel, avec ses anges et tous ses purs esprits. Mais mon imagination, se mêlant à mon intelligence, plaçait ces substances célestes en différents lieux, comme si elles eussent été des corps ; et de tout cela je composais une grande masse dans laquelle je rangeais par classes tous ces divers corps de vos créatures, soit les corps véritables, soit les corps fantastiques que j'avais attribués aux esprits ; et je me figurais cette masse, non pas aussi grande qu'elle l'était dans la réalité, puisque je ne pouvais savoir ses dimensions véritables, mais étendue au gré de ma pensée, et cependant limitée dans tous les sens ; et vous, Seigneur, je vous considérais comme l'environnant, la pénétrant, et vous étendant de tous côtés à l'infini. De même que si une mer répandue partout, remplissant à elle seule et de toutes parts l'immensité des espaces sans fin, contenait dans ses profondeurs une éponge aussi grande qu'on le voudra, mais pourtant finie, cette éponge serait toute pénétrée par ce vaste océan ; ainsi, je m'imaginai le monde fini, que vous avez créé, plein de votre essence infinie, et je disais : Voilà Dieu ! et voilà ce que Dieu a créé ² ! »

Mais saint Augustin, que cette connaissance imparfaite ne put longtemps satisfaire, découvrit bientôt tout ce qu'elle avait encore de corporel et de fantastique ; et voici comment il compte lui-même les degrés de la contemplation qui l'éleva progressivement vers Dieu. Après s'être dégagé des impressions des sens qui font Dieu matériel, des fantômes de l'imagination qui le dessinent et le colorent, il arrive aux raisonnements qui le font concevoir invisible et infini, et enfin il tend vers les hauteurs de l'intelligence qui le lui montre dans les splendeurs de l'idéal pur. Alors, s'écrie-t-il, vos invisibles beautés, Seigneur, m'apparurent intelligibles par les ouvrages de vos mains, qui ne les font pas voir et palper, mais seulement comprendre ³.

Dans les contemplations poétiques et religieuses de M. de Lamartine, c'est tout au rebours. Ce génie, auquel Dieu avait donné l'aile et le regard d'un aigle pour s'élever jusqu'au spectacle de l'idéal pur, s'amuse dans les régions inférieures de la pensée. Il nous montre l'infini dans le vague, la beauté invisible et suprême dans les nuages et dans les fantômes ; il nous fait aspirer à l'éternel amour par

¹ *Confessions*, liv. VII, ch. 1. — ² *Ibid.*, ch. 5. — ³ *Ibid.*, ch. 17.

l'amour des choses d'ici-bas, et ses hymnes au Créateur finissent à peu près tous par l'adoration des créatures.

N'exagérons rien, et faisons bien comprendre notre pensée sur le contre-sens de ces élévations poétiques vers Dieu. Nous n'y blâmons ni l'abondance, ni même la hardiesse des images. Le caractère du langage poétique n'est pas, comme celui du style philosophique, dans l'abstraction, qui, dégagant l'idée de ses formes fantastiques, l'offre à l'œil de l'intelligence toute simple et toute nue ; il est, au contraire, dans la richesse du coloris et dans la vivacité de la peinture. Nous n'attaquons même pas ici cette exubérance de comparaisons et de métaphores, qui fait souvent perdre de vue la pensée principale de l'auteur. M. de Lamartine a des figures très-hardies, sans doute ; mais l'abus n'y est pas autant dans l'exagération des images que dans le contre-sens moral de leur emploi.

Saint Paul avait ouvert un vaste champ à l'imagination des poètes par cette sentence sur la présence et l'action de Dieu dans l'univers : « Il donne à tous la vie, la respiration et toutes choses ; nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui, nous sommes en lui ; » et ce Dieu, si près de nous, ajoute l'Apôtre, veut que, dans le monde où il est invisible et caché, nous le cherchions, pour ainsi dire, en le palpant, comme des aveugles qui tâtonnent et cherchent à reconnaître avec la main les objets et les personnes ¹. Et quelles figures ne se sont pas permises les théologiens eux-mêmes pour expliquer comment Dieu, par les œuvres de la création, a rendu visibles ses attributs invisibles, son éternelle puissance et sa divinité ² ? La nature est le livre de Dieu, son portrait, son poëme, son cantique. Nous sommes, ont-ils encore dit, sous l'action de Dieu comme sous le rayonnement d'un soleil immense, qui éclaire nos esprits par sa lumière, qui vivifie nos âmes par sa chaleur, qui fait tout naître et tout germer dans le monde des idées ; nous sommes plongés en Dieu comme dans une atmosphère infinie, où nous vivons, où nous respirons comme dans un océan sans limites, qui enveloppe et pénètre le monde ainsi qu'une éponge est imbibée par la mer qui la renferme ³. Saint Augustin, que nous avons déjà vu recourir à cette dernière image pour représenter l'immensité de Dieu, en emploie une autre plus merveilleuse encore pour nous ren-

¹ *Dat omnibus vitam, et inspirationem, et omnia.... Quærere Deum, si forte attraherent eum, aut inveniant, quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. (Act. Apost., ch. xvii, v. 23, 27 et 28.)* — ² *Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. (Rom., c. i, v. 20.)* — ³ Voyez Cornelius à Lapide, *in Acta Apost., c. xvii, v. 23, 27 et 28.*

dre compte de son immutabilité, au milieu des changements de l'univers soumis à sa Providence. Le monde, dit-il, avec ses successions d'étés et d'hivers, avec ses calmes et ses tempêtes, ses jours et ses nuits, ses transformations physiques et morales, est comme l'immense harmonie d'une lyre ineffable, qui, par la variété et la beauté croissante de ses notes modulées suivant les temps, initie les vrais adorateurs de Dieu à son éternelle et future contemplation ¹. — Qu'a donc osé de plus M. de Lamartine dans ses chants ?

Saint Paul, en nous invitant à chercher Dieu dans la création, nous ordonne de nous élever au-dessus des créatures, *quæ sursum sunt quærite* ; de ne goûter que les choses d'en haut, *quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* ² ; et les contemplations de M. de Lamartine nous poussent continuellement à nous enivrer des choses d'ici-bas :

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie ;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit !

Saint Augustin nous avertit qu'en contemplant Dieu dans ses œuvres, il faut résister à toute pensée charnelle, et dégager notre âme des impressions des sens ³ ; et M. de Lamartine, tout entier dans cette partie de l'âme que les philosophes appellent l'âme sensitive, voit Dieu, l'entend, le savoure, le respire dans les voluptés de la vue, de l'ouïe, de l'odorat :

Et chaque heure du jour en sa magnificence,
Apportant sa couleur, son bruit ou son silence,
A la grande harmonie ajoutait un accord,
A nos yeux une scène, à nos sens un transport !

Cependant la nature, ajoute le poète,
est un hymne incomplet,
Et Dieu n'y reçoit pas l'hommage qui lui plaît
Quand l'homme, qu'il créa pour y voir son image,
N'élève pas vers lui la voix de son ouvrage.

Et, dans un chant où l'âme se mêle à l'ivresse des sens, il essaye,
prêtre de ce beau lieu,
De gazouiller un hymne à la nature, à Dieu.

C'est dans la créature que ce contemplateur aime Dieu et l'adore ; et ce contre-sens moral fortifiant le contre-sens philosophique qui l'avait déjà fait descendre du ciel dans les nuages, de l'idée pure dans

¹ *Oper.*, t. II, *Epist.* 138, ad Marcellinum, p. 412, C. — ² *Ad Coloss.*, c. III, v. 1 et 2. — ³ *Carnali resistendum est cogitationi, et mens a corporis sensibus avocanda.* (*Oper.*, t. II, *Epist.* 187, ad Dardanum, de *Præsentia Dei*, p. 681.)

les fantômes, il tombe aux plus basses régions de l'âme, là où se remuent les sensations et les voluptés. Il rapproche la matière et Dieu, en donnant au monde une âme sensitive comme la sienne, *âme toute pleine d'évidence divine, d'intelligence animale et d'amour universel*¹; et c'est là que Dieu, la nature et le poète qui les contemple se fondent dans un panthéisme fantastique, dans une *communion* voluptueuse. Cette philosophie des sens promet à M. de Lamartine, jusque dans la tombe, les plus délicates jouissances qu'ait pu rêver Pythagore :

Là, ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs².

Et que penser de la valeur, non plus philosophique et morale, mais simplement littéraire, de cette poésie sensuelle et voluptueuse ? M. de Lamartine s'en croit l'inventeur ; et c'est sur elle qu'il semble fonder ses plus beaux titres à la gloire. « Je suis le premier, dit-il, qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature³. » M. de Lamartine a reconnu ailleurs les droits de Chateaubriand sur ce nouvel instrument *dangereux et plus poétique que chrétien*⁴; mais il en a tellement amolli les cordes que nous ne lui contesterons point l'honneur de la découverte. Il se l'est approprié ; mais à coup sûr sa gloire n'est pas là :

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas⁵.

Cet arrêt, qu'il a porté lui-même contre la poésie de lord Byron, ne retombe-t-il pas sur la sienne ? Ce ne sont pas là, pour nous servir d'une autre de ses sentences, les cordes éternelles et vraies qu'il avait touchées, au printemps de sa vie, dans des chants qui ne périront jamais ; ces nouvelles cordes sont courtes, fausses, efféminées, et leurs harmonies passeront comme passent les frissons de l'âme et de la nature. Ce n'est pas au banquet des sages qu'elles seront entendues.

¹ Ci-dessus, p. 110 et 111. Bossuet, dont l'imagination était toujours réglée par la philosophie, donnait aussi une âme à la nature, mais il la comprenait tout autrement. « L'ordre, dit-il, est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties, et leur correspondance mutuelle entre elles, et dans tout leur tout, est comme l'âme, et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu. » (*Élévations*, XII^e semaine, dixième élévation.) — ² *Harmonies*, liv. III, Milly. — ³ *Préface des premières Méditations*, p. 40. — ⁴ Ci-dessus, p. 78. — ⁵ *Troisième Recueil*, p. 290.

Sur la lyre antique, toute profane qu'elle était, aux mains des plus grands poètes, dominait la corde de la raison : elle avait des sons virils. Sur cette lyre moderne dominant les cordes de l'imagination et des sens : il faut la passer aux mains des femmes. Et que serait-ce si nous comparions cette lyre énervante à la harpe sacrée des prophètes, qu'avaient maniée Corneille dans *Polyeucte*, Racine dans *Esther* et dans *Athalie*? Nous trouverions entre ces deux instruments la distance de l'âme aux sens, des splendeurs de la foi aux rêveries de la volupté.

Au reste, M. de Lamartine, au milieu de ces contre-sens poétiques, conserve un cœur trop noble et une intelligence trop élevée pour ne pas comprendre, par intervalles, tout ce qu'il a perdu dans la mollesse de son panthéisme littéraire et dans l'enivrement de ses *communions* avec la nature. « Je sens, disait-il, le 2 juillet 1849, que je redeviendrais volontiers à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : un poète, un adorateur, un chanter de la création. Seulement, au lieu de chanter pour moi-même ou pour les hommes, je chanterais pour Dieu : mes hymnes ne contiendraient que le nom éternel et infini ; et mes vers, au lieu d'être des retours sur moi-même, des plaintes ou des délires personnels, seraient une note sacrée de ce cantique incessant et universel que toute créature doit chanter, du cœur ou de la voix, en naissant, en vivant, en passant, en mourant, devant son Créateur ¹. »

N'y a-t-il pas dans ces lignes une critique abrégée mais complète, non-seulement des aberrations religieuses, mais aussi des défauts littéraires du grand poète, qui a fondé une école de Narcisses se contemplant et s'aimant eux-mêmes dans leurs contemplations sur la nature et sur Dieu? Mais reposons-nous sur cette aspiration vers une poésie meilleure. Racine termina sa carrière par deux œuvres sacrées, qui furent ses chefs-d'œuvre. Puisse M. de Lamartine revenir aussi à l'idéal de sa mère, au Dieu des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*! Cet aigle, trop longtemps perdu et lassé dans les obscurités du doute, garde encore le souvenir de la lumière pure où il aima souvent à planer dans sa jeunesse, et son aile est encore assez forte pour l'y reporter plus radieux que jamais. Indécis dans son vol, s'il se porte vers les splendeurs de la foi, la postérité ira chercher ses plus sublimes élans auprès de son berceau comme auprès de sa tombe.

¹ *Préface d'une nouvelle édition des premières Méditations, fin.*

POÉTIQUE DE M. VICTOR HUGO.

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte ;
 Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
 Et du premier consul, trop gêné par le droit,
 Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
 Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
 Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
 Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
 Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix....
 Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
 Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre :
 C'est moi !

« Deux écoles se sont formées qui représentent la double situation où nos malheurs politiques ont respectivement laissé les esprits : la résignation et le désespoir. Toutes deux reconnaissent ce qu'une philosophie moqueuse avait nié, l'éternité de Dieu, l'âme immortelle, les vérités primordiales et les vérités révélées ; mais celle-ci pour adorer, celle-là pour maudire. L'une voit tout du haut du ciel ; l'autre, du fond de l'enfer. La première place au berceau de l'homme un ange qu'il retrouve encore assis au chevet de son lit de mort ; l'autre environne ses pas de démons, de fantômes et d'apparitions sinistres. La première lui dit de se confier, parce qu'il n'est jamais seul ; la seconde l'effraye en l'isolant sans cesse. Toutes deux possèdent également l'art d'esquisser des scènes gracieuses et de crayonner des figures terribles ; mais la première, attentive à ne jamais briser le cœur, donne encore aux plus sombres tableaux je ne sais quel reflet divin ; la seconde, toujours soigneuse d'attrister, répand sur les images les plus riantes comme une lueur infernale. L'une, enfin, ressemble à Emmanuel, doux et fort, parcourant son royaume sur un char de foudre et de lumière ; l'autre est ce superbe Satan qui entraîna tant d'étoiles dans sa chute lorsqu'il fut précipité du ciel. Ces deux écoles jumelles, fondées sur la même base, et nées, pour ainsi dire, au même berceau, nous paraissent spécialement représentées dans la littérature européenne par deux illustres génies : Chateaubriand et Byron². »

Ces lignes furent écrites, en 1824, par M. Victor Hugo, alors âgé de vingt-deux ans. Nous avons voulu laisser ce poète définir lui-même

¹ *Feuilles d'automne*. — ² *Sur lord Byron, à propos de sa mort. Littérature et philosophie mêlées*, t. I, p. 71-73. (Paris, 1843.)

le double idéal qui a partagé sa vie. Croyant, il commença par l'idéal consolateur qui adore, prie et bénit; sceptique, il a fini par l'idéal sombre et désespérant qui fait douter et maudire.

I

M. Victor Hugo, poète chrétien, disciple de Chateaubriand et frère d'armes de M. de Lamartine. — Ses Odes, 1819-1826.

M. Victor Hugo vit le jour la même année que le *Génie du Christianisme*. Il ne pouvait pas plus échapper que son aîné, M. de Lamartine, aux influences littéraires de Chateaubriand, qui régnait alors en France sur toutes les jeunes et nobles imaginations. Il dut à ce premier maître ses dédains pour le merveilleux du paganisme, et cette teinte religieuse que l'on trouve dans tous ses chants composés de 1819 à 1826.

C'est à l'Esprit-Saint qu'il demanda son inspiration dans une ode adressée, en 1822, à l'auteur des *Méditations poétiques et religieuses* : *Et caput loqui prout Spiritus sanctus dabat eloqui*. Telle est l'épigraphe de ce chant, où la lyre anacréontique et la harpe des prophètes invitent tour à tour le poète adolescent à chanter les mensonges voluptueux de la fable et les austères leçons de l'Évangile.

LA LYRE.

Ton jeune âge est cher à la gloire.
Enfant, la Muse ouvrit tes yeux,
Et, d'une immortelle mémoire,
Couronna ton nom radieux ;
En vain Saturne te menace :
Va, l'Olympe est né du Parnasse ;
Les poètes ont fait les dieux !

LA HARPE.

Homme, une femme fut ta mère.
Elle a pleuré sur ton berceau :
Souffre donc. Ta vie éphémère
Brille et tremble ainsi qu'un flambeau.
Dieu, ton maître, a d'un signe austère
Tracé ton chemin sur la terre,
Et marqué ta place au tombeau.

LA LYRE.

Chante ! Jupiter règne et l'univers l'implore ;
Vénus embrase Mars d'un souris gracieux ;

Iris brille dans l'air, dans les champs brille Flore.
Chante! les immortels, du couchant à l'aurore,
En trois pas parcourent les cieux!

LA HARPE.

Prie! Il n'est qu'un vrai Dieu, juste dans sa clémence,
Par la suite des temps sans cesse rajeuni.
Tout s'achève dans lui, par lui tout recommence.
Son être emplit le monde ainsi qu'une âme immense :
L'Éternel vit dans l'infini....

LA LYRE.

L'aigle est l'oiseau du dieu qu'avant tout on adore.
Du Caucase à l'Athos l'aigle planant dans l'air,
Roi du feu qui féconde et du feu qui dévore,
Contemple le soleil et vole sur l'éclair!

LA HARPE.

La colombe descend du ciel qui la salue,
Et, voilant l'Esprit-Saint sous son regard de feu,
Chère au vieillard choisi comme à la vierge élue,
Porte un rameau dans l'arche, annonce au monde un Dieu!....

LA LYRE.

Jouis! C'est au fleuve des ombres
Que va le fleuve des vivants.
Le sage, s'il a des jours sombres,
Les laisse aux dieux, les jette aux vents.
Enfin, comme un pâle convive,
Quand la mort imprévue arrive,
De sa couche il lui tend la main ;
Et, riant de ce qu'il ignore,
S'endort dans la nuit sans aurore,
En rêvant un doux lendemain!

LA HARPE.

Soutiens ton frère qui chancelle,
Pleure, si tu le vois souffrir ;
Veille avec soin, prie avec zèle,
Vis en songeant qu'il faut mourir.
Le pécheur croit, lorsqu'il succombe,
Que le néant est dans la tombe,
Comme il est dans la volupté ;
Mais quand l'ange impur le réclame,
Il s'épouvante d'être une âme,
Et frémit de l'éternité!

Le poète écoutait, à peine à son aurore,
Ces deux lointaines voix qui descendaient du ciel ;

Et plus tard il osa parfois, bien faible encore,
Dire à l'écho du Pinde un hymne du Carmel !

Trois ans plus tard , dans une autre ode , dont la pensée est empruntée à saint Paul , le jeune poète s'adresse directement à M. de Lamartine ; et , après lui avoir avoué qu'il avait songé à déposer sa lyre ,

comme un soldat qui revient sans murmure
Suspendre à son chevet un vain reste d'armure,
Et s'endort, vainqueur ou vaincu,

Il s'écrie :

Ton bras m'a réveillé ; c'est toi qui m'as dit : Va !
Dans la mêlée encor jetons ensemble un gage ;
De plus en plus elle s'engage.
Marchons, et confessons le nom de Jéhovah !

J'unis donc à tes chants quelques chants téméraires.
Prends ton luth immortel, nous combattons en frères
Pour les mêmes autels et les mêmes foyers.
Montés au même char, comme un couple homérique,
Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

Puis, pour faire une part à la faiblesse humaine,
Je ne sais quelle pente au combat me ramène.
J'ai besoin de revoir ce que j'ai combattu,
De jeter sur l'impie un dernier anathème,
De te dire, à toi, que je t'aime,
Et de chanter encore un hymne à la vertu !

Ah ! nous ne sommes plus au temps où le poète
Parlait au ciel en prêtre, à la terre en prophète !
Que Moïse, Isaïe apparaisse en nos champs ;
Les peuples qu'ils viendront juger, punir, absoudre,
Dans leurs yeux pleins d'éclairs méconnaîtront la foudre
Qui tonne en éclats dans leurs chants.

Il rappelle ensuite les oracles et les menaces des prophètes et des évangélistes , annonçant au monde le jugement du Seigneur, et il termine ces grandes leçons par ce coup de tonnerre :

Mortels ! gloire, plaisirs, biens, tout est vanité !
A quoi pensez-vous donc, vous qui dans vos demeures
Voulez voir en riant entrer toutes les heures ?
L'éternité ! l'éternité !

Nos sages répondront : — Que nous veulent ces hommes ?
 Ils ne sont pas du monde et du temps dont nous sommes.
 Ces poètes sont-ils nés au sacré vallon ?
 Où donc est leur Olympe ? Où donc est leur Parnasse ?
 Quel est leur Dieu qui nous menace ?
 A-t-il le char de Mars ? A-t-il l'arc d'Apollon ?

S'ils veulent emboucher le clairon de Pindare ,
 N'ont-ils pas Iliéron, la fille de Tyndare,
 Castor, Pollux, l'Élide et les Jeux des vieux temps,
 L'arène où l'encens roule en longs flots de fumée,
 La roue aux rayons d'or, de clous d'airain semée,
 Et les quadriges éclatants ?

Pourquoi dans nos plaisirs nous suivre comme une ombre ?
 Pourquoi nous dévoiler dans sa nudité sombre
 L'affreux sépulcre, ouvert devant nos pas tremblants ?
 Anacréon, chargé du poids des ans moroses,
 Pour songer à la mort se comparait aux roses
 Qui mouraient sur ses cheveux blancs....

Voilà de quels dédains leurs âmes satisfaites
 Accueilleraient, ami, Dieu même et ses prophètes !
 Et puis, tu les verrais, vainement irrité,
 Continuer, joyeux, quelque festin folâtre,
 Ou pour dormir aux sons d'une lyre idolâtre
 Se tourner de l'autre côté.

Mais qu'importe ? Accomplis ta mission sacrée.
 Chante, juge, bénis ; ta bouche est inspirée !
 Le Seigneur en passant t'a touché de sa main ;
 Et, pareil au rocher qu'avait frappé Moïse
 Pour la foule au désert assise,
 La poésie en flots s'échappe de ton sein !

M. Victor Hugo avait vingt-trois ans lorsqu'il poussa ce poétique cri de guerre sainte ; il n'en avait que dix-huit lorsqu'il se révéla à la France par son *Moïse sur le Nil*, pièce qui lui valut une couronne à Toulouse et le grade de maître ès jeux floraux. Nous la citerons tout entière par un sentiment de justice ; car nous aurons tant à blâmer dans cet auteur, qu'il est de notre devoir de commencer par le louer sans réserve, là où il mérite une louange complète. Nous choisissons donc parmi ses premiers poèmes celui qui, à son apparition, eut le plus de retentissement, et qui, depuis, a conservé le plus de célébrité.

MOÏSE SUR LE NIL.

Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour.
Venez : le moissonneur repose en son séjour ;

La rive est solitaire encore ;
Memphis élève à peine un murmure confus ;
Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
N'ont d'autre témoin que l'aurore.

Au palais de mon père on voit briller les arts ;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
Le souffle embaumé du zéphyre !

Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes ;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
Au sein des vagues murmurantes.

Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
Que vois-je?... Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides !
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides.

Que dis-je ! si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Ilemès ou la conque d'Isis,
Que pousse une brise légère.
Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère.

Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe.

Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie. Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?

Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

Sauvons-le. C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscriit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance.

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le Ciel !
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles :

Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.

Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Iléaux
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde !

Cette pièce, nous en convenons, n'est pas sans défauts : elle sent çà et là, au début surtout, l'amplification et l'abondance du jeune homme ; le vers et la rime n'y sont pas toujours fermes ; et il y a quelque recherche dans la pensée qui termine l'apostrophe à la mère de l'enfant sauvé. Mais combien de poètes, à leur âge mûr, n'auraient-ils pas été fiers de signer cette gracieuse et naïve inspiration d'une muse de dix-huit ans ? M. Victor Hugo, dans les cinq livres de ses Odes, publiées de 1822 à 1826, n'a pas encore l'aisance, la maturité d'expression, la richesse et l'harmonie de son frère d'armes, son aîné de douze ans ; mais sa voix est plus mâle, plus chaste et incontestablement plus chrétienne.

Cependant le *Couple homérique*, ayant bu à la même source, devait passer tôt ou tard par les mêmes enivrements, sauf la différence des tempéraments poétiques et des influences ultérieures, que chacun des deux jeunes poètes allait subir dans des milieux différents. M. Victor Hugo, qui avait reçu de Châteaubriand l'idéal religieux et le zèle chrétien, lui dut aussi l'amour du genre descriptif moderne avec ses rêveries mélancoliques, ses visions féeriques et ses vagues aspirations vers l'infini. Il se garda pourtant pendant dix ans des excès fantastiques auxquels nous le verrons bientôt se livrer avec plus d'intempérance encore que M. de Lamartine. Mais la poésie de l'auteur du *Génie du Christianisme* ne suffirait pas pour expliquer tous ses excès ; montrons-le donc écoutant de nouveaux maîtres.

II

M. Victor Hugo fait connaissance avec Shakspeare et ses disciples allemands : origine et triple caractère de leur école. — Il adopte le merveilleux féerique. — *Ballades*, publiées en 1826.

L'histoire du romantisme allemand, dans lequel va entrer le chantre de *Moïse sur le Nil*, nous paraît indispensable pour faire comprendre le génie de cette littérature et ses influences sur la nôtre. Commençons donc par la rappeler en deux mots.

Ce n'est pas en Angleterre, patrie de Shakspeare, qu'est née l'école dont Shakspeare est le coryphée; c'est en Allemagne, patrie de Kant et de tous ces rêveurs aventureux que l'admiratrice passionnée des Allemands, madame de Staël, nous représente comme les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain, essayant des routes nouvelles, tentant des moyens inconnus et révélant ensuite au monde les résultats de leurs excursions dans l'infini ¹. Shakspeare, applaudi à Londres sous le règne de la fameuse Elisabeth, fut loin de faire école au siècle de Davenant, de Dryden, de Milton et de Pope. On ne cessa pas, sans doute, en Angleterre, d'admirer ce qu'il y avait de sublime dans les grandes ébauches de ce génie sans loi; mais on y blâmait si généralement, si franchement les défauts que le romantisme adore aujourd'hui, qu'il fallut corriger ses drames pour les représenter et les faire lire.

Après avoir dit ² que Dryden, de concert avec Davenant, avait refait les ouvrages de Shakspeare, que Pope, dans l'édition qu'il en donna en 1725, s'était contenté d'en retrancher ce qu'il n'avait pu se résoudre à regarder comme l'œuvre du génie ³, M. Guizot ajoute : « On réimprimait donc et on commentait Shakspeare; mais les mutilations de ses œuvres obtenaient seules les honneurs de la scène; le Shakspeare amendé par Dryden, Davenant et tant d'autres, était le seul qu'on osât représenter; et le *Tatler* ⁴, ayant à citer des vers de *Macbeth*, les prenait dans le *Macbeth* corrigé par Davenant. Ce fut Garrick qui, ne trouvant nulle part aussi bien que dans Shakspeare, de quoi suffire aux besoins de son talent, l'arracha à ces honteuses protections, prêta à cette vieille gloire la fraîcheur de sa jeune renommée, et remit le poète en possession du théâtre comme de la patriotique admiration des Anglais. Depuis cette époque, l'orgueil national a chaque jour répandu, redoublé cette admiration. Cependant elle demeurait stérile, et Shakspeare régnait, dit sir Walter Scott, comme un prince grec sur des esclaves persans qui l'adorent, mais sans oser imiter son langage. Un nouvel élan ne peut être uniquement dû à d'anciens souvenirs; une ancienne époque, pour porter de nouveaux fruits, a besoin d'être de nouveau fécondée par un mouvement analogue à celui qui lui valut jadis sa fécondité. Ce mouvement s'est fait sentir

¹ *De l'Allemagne*, 11^e part., ch. 11, t. I, p. 204. (Paris, 1820.) — ² *Vie de Shakspeare*, p. CXVII. (*Œuvres complètes* de Shakspeare, t. I. Paris, 1821. —

³ « Quant à ce qu'il faut bien lui laisser, Shakspeare, dit Pope, forcé de pourvoir à sa subsistance, a écrit *pour le peuple*, et d'abord sans songer à plaire à des esprits d'une meilleure sorte. » (*Ibid.*) — ⁴ Le *Tatler*, ou le *Babillard*, journal littéraire fondé par Steele et Addison.

en Europe, et l'Angleterre aussi commence à en éprouver l'impulsion ¹. »

C'est en 1821 seulement que M. Guizot nous montrait ainsi l'Angleterre passant de l'admiration de Shakspeare à l'étude de sa poétique et à l'imitation de ses œuvres, moins par instinct national que par l'impulsion d'un mouvement étranger. Or, ce mouvement venait des bords du Rhin : le savant écrivain l'avoue lui-même. « Dans la secousse littéraire qui l'agite, l'Europe, dit-il, tourne les yeux vers Shakspeare. L'Allemagne l'a depuis longtemps adopté ². »

En effet, l'Allemagne étant demeurée jusqu'au dix-huitième siècle sans gloire poétique, et voulant mettre sa littérature à la hauteur de celles des autres nations de l'Europe, avait d'abord demandé à la France des leçons de goût et des modèles. Mais ce premier essai, dit madame de Staël, ne produisit que du français appesanti, que des imitations sans originalité. « Les Allemands, ajoute-t-elle, voulaient atteindre à la grâce française, sans que leur genre de vie ni leurs habitudes leur en donnassent l'inspiration ; ils s'asservissaient à la règle, sans avoir ni l'élégance, ni le goût, qui peuvent donner de l'agrément à ce despotisme même ³. » Incapable donc, suivant la célèbre baronne, de se faire au joug des règles anciennes, que le siècle de Corneille, de Racine et de Boileau avait porté avec tant de noblesse et d'aisance, la patrie de Luther, se ravisant, chercha ses maîtres dans le royaume d'Henri VIII ; et l'Angleterre dont elle avait émancipé, au seizième siècle, la conscience religieuse, lui renvoya, vers la fin du dix-huitième siècle, dans son Shakspeare le germe de l'indépendance littéraire.

Lessing, qui, en 1767, avait attaqué l'autorité du goût français, parla le premier de Shakspeare avec admiration, et prépara son triomphe sur la scène allemande. Une dizaine d'années après, l'auteur de *Macbeth* traduit s'empara du théâtre sur les bords du Rhin, et y trouva de prodigieuses sympathies. L'enthousiasme qu'il y excita ne fut pas stérile comme aux bords de la Tamise : son imagination passa dans celle des Allemands ; et ce fut sous son influence que Lessing dans la critique, Goethe et Schiller dans la poésie, fondèrent l'école allemande, « si toutefois, dit la baronne de Staël, on peut appeler de ce nom ce qui admet autant de différences qu'il y a d'individus et de talents divers ⁴. »

Eu effet, le premier caractère du romantisme inauguré par les

¹ *Vie de Shakspeare*, p. CXVII et CXVIII ; *Œuvres complètes de Shakspeare*, t. I (Paris, 1821). — ² *Ibid.* — ³ *De l'Allemagne*, 11^e partie, ch. III, t. I, p. 211 et 212. — ⁴ *Ibid.*, p. 213. Voyez W. Schlegel, *Cours de littérature dramatique*, leçon XVII^e, t. III, p. 285 (Paris, 1814).

libres penseurs du pays de Luther, c'est l'indépendance du goût. « En Allemagne, dit ailleurs madame de Staël, il n'y a de goût fixe sur rien, tout est indépendant, tout est individuel. L'on juge d'un ouvrage par l'impression qu'on en reçoit, et jamais par les règles puisqu'il n'y en a point de généralement admises : chaque auteur est libre de se créer une sphère nouvelle ¹. »

Le second caractère distinctif de cette école, qui proteste contre les règles et la critique, est dans la nature de son merveilleux. L'école classique avait conservé les dieux du paganisme comme amusement de l'esprit. Le romantisme de Châteaubriand et de M. de Lamartine, réveillant le merveilleux féerique des contes du moyen âge et des romans de la chevalerie, mais le laissant sous le voile du mystère et comme à l'état de souvenir, n'y avait cherché que des impressions et de vagues rêveries ; le romantisme allemand, le ressuscitant tout entier avec l'auteur de *Macbeth*, l'a mis en scène en lui rendant la parole et l'action. « Shakspeare, dit W. Schlegel, nous ouvre les portes du monde magique des esprits ; il évoque les spectres, il fait célébrer aux sorcières leur horrible sabbat, il peuple l'air de génies et de sylphes aimables ; et ces êtres, qui ne vivent que dans l'imagination, ont cependant une telle vérité qu'un monstre, tel que Caliban, fait naître en nous la conviction que s'il en existe de semblables, c'est ainsi qu'ils doivent être faits. En un mot, de même qu'il introduit l'imagination la plus féconde et la plus hardie dans l'empire de la nature, de même aussi il introduit la nature dans la région fantastique, qui est par delà toute réalité ; et nous nous étonnons d'être si près de l'extraordinaire et si familiers avec le merveilleux ². »

Le troisième caractère distinctif du romantisme tiré de Shakspeare vient d'une manière toute nouvelle d'envisager la poésie, dans le drame surtout. La poésie, telle que l'avaient comprise les grands siècles, était l'imitation d'une nature idéale, choisie et variée suivant les genres, c'est-à-dire d'une nature toujours grande et même élevée au-dessus des proportions communes dans les poèmes qui devaient, comme l'ode, l'épopée et la tragédie, exciter la terreur et la pitié, l'enthousiasme et l'admiration de la vertu ; mais plus basse, plus méprisable, plus ridicule qu'elle ne l'est ordinairement, quand il s'agissait de provoquer par la satire et la comédie l'indignation, le rire et la gaieté. Au contraire, dans le drame, tel que l'ont conçu les romantiques allemands, la poésie est la nature elle-même, dans toute sa réalité,

¹ *De l'Allemagne*, 11^e partie, ch. I, t. I, p. 195. — ² *Cours de littérature dramatique*, treizième leçon, t. II, p. 376. (Paris, 1814.)

sans choix, sans distinction de types et de genres, embrassant le noble et le trivial, le sublime et le grotesque.

Nous dirons plus tard ce qu'il faut penser de toutes ces théories. Nous n'avons, pour le moment, qu'à constater le triple caractère qui distingue le romantisme allemand du romantisme français, tel que Châteaubriand et M. de Lamartine l'ont admis, tel que M. Victor Hugo l'avait adopté avant de faire connaissance avec Shakspeare et les libres penseurs de son école. Le romantisme allemand a aussi sa mélancolie rêveuse, ses intempérances de description, son panthéisme littéraire et ses vagues aspirations vers l'infini : c'est un fonds commun, qui avait fait dire à madame de Staël que J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et l'auteur du *Génie du Christianisme* étaient allemands sans le savoir¹. Mais ce qui n'appartient qu'à l'école littéraire née au berceau du protestantisme religieux, c'est l'indépendance qui lui a fait rejeter l'autorité des règles ; c'est la résurrection du merveilleux féerique dans toute son action ; c'est enfin cette nouvelle théorie sur l'art, qui, le ramenant aux réalités de la nature et de l'histoire, l'a fait descendre des hauteurs de l'idéal où les anciens l'avaient placé.

Cette littérature affranchie des lois anciennes enthousiasmait les Allemands depuis près de quarante ans, et n'avait encore chez nous qu'un vague retentissement. Révélée à la France, en 1813, par l'ouvrage de madame de Staël sur la philosophie et la poésie de l'Allemagne ; en 1814, par une traduction du *Cours de littérature dramatique* de W. Schlegel ; en 1821, par l'éloge de Shakspeare, que M. Guizot avait mis en tête d'une traduction revue et corrigée des œuvres complètes de ce patriarche du romantisme, elle commençait à tourner les têtes à Paris aussi quand M. Victor Hugo publia ses Odes. L'imagination du jeune poète y fut prise. Nous en trouvons la preuve jusque dans les titres et les épigraphes des chants du premier âge de sa muse, où il nous a dévoilé, sans y penser peut-être, le secret et le progrès de ses nouvelles initiations poétiques.

Dans ses Odes qui furent publiées, comme nous l'avons déjà vu, de 1822 à 1826, M. Victor Hugo cite l'Écriture sainte jusqu'à seize fois ; et le premier livre est tout entier l'expression de ce texte emprunté à l'Évangile : *Vox clamabat in deserto*. Il y cite fréquemment aussi les grands écrivains de l'antiquité classique. On reconnaît à cette alliance le disciple de Châteaubriand dont la poétique exclut la mythologie, mais revêt encore l'inspiration chrétienne des formes littéraires perfectionnées par les génies de l'antiquité grecque et

¹ De l'Allemagne, II^e partie, ch. I, t. I, p. 200 et 201.

latine. Mais, après avoir demandé timidement une idée à Schiller dans son premier livre, une autre à Milton au début du troisième, il finit par faire connaissance avec Shakspeare qui, dans le cinquième livre, lui fournit la pensée de deux odes et peuple ensuite ses *Ballades* de sorcières et de fées. Écoutons sa *Ronde du Sabbat*:

Voyez devant les murs de ce noir monastère
 La lune se voiler comme pour un mystère !
 L'esprit de minuit passe, et, répandant l'effroi,
 Douze fois se balance au battant du beffroi...
 A nos patrons du ciel recommandons nos âmes !
 Parmi les rayons bleus, parmi les rouges flammes,
 Avec des cris, des chants, des soupirs, des abois,
 Voilà que de partout, des eaux, des monts, des bois,
 Les larves, les dragons, les vampires, les gnomes,
 Des monstres dont l'enfer rêve seul les fantômes,
 La sorcière, échappée aux sépulcres déserts,
 Volant sur le bouleau qui siffle dans les airs,
 Les nécromans, parés de tiaras mystiques,
 Où brillent flamboyants les mots cabalistiques,
 Et les graves démons, et les lutins rusés,
 Tous, par les toits rompus, par les portails brisés,
 Par les vitraux détruits, que mille éclairs sillonnent,
 Entrent dans le vieux cloître où leurs flots tourbillonnent.
 Debout au milieu d'eux, leur prince, Lucifer,
 Cache un front de taureau sous la mitre de fer ;
 La chasuble a voilé son aile diaphane,
 Et sur l'autel croulant il pose un pied profane.
 O terreur ! les voilà qui chantent dans ce lieu
 Où veille incessamment l'œil éternel de Dieu.
 Les mains cherchent les mains : soudain la ronde immense,
 Comme un ouragan sombre, en tournoyant commence.
 A l'œil, qui n'en pourrait embrasser le contour,
 Chaque hideux convive apparaît à son tour.
 On croirait voir l'enfer tourner dans les ténèbres
 Son zodiaque affreux, plein de signes funèbres.
 Tous volent, dans le cercle emportés à la fois.
 Satan règle du pied les éclats de leur voix ;
 Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
 Troublent les morts couchés sous les pavés des salles, etc.

L'imagination du poète, une fois transportée dans le monde fantastique des génies et des spectres, joue avec tout ce qu'elle rencontre dans le merveilleux des romans de la chevalerie et des contes du foyer au moyen âge. Tantôt c'est avec un sylphe :

Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,
Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève,
L'hôte du clair foyer durant les nuits d'hiver,
L'esprit que la lumière à la rosée enlève,
Diaphane habitant de l'invisible éther.

Tantôt c'est avec Trilby, le lutin d'Argail :

Beau Trilby, sois bienvenu !

.

Viens-tu dans l'âtre perfide
Chercher mon follet qui fuit,
Et ma fée et ma sylphide,
Qui me visitent sans bruit ?...

Viens-tu pas voir mes ondines
Ceintes d'algue et de glaïeul ?
Mes nains, dont les voix badines
N'osent parler qu'à moi seul ?

Viens-tu réveiller mes gnomes,
Poursuivre en l'air les atomes,
Et lutiner mes fantômes,
En jouant dans leur linceul ?

Tantôt c'est avec les follets contre lesquels il avertit un voyageur
de se tenir en garde pendant la nuit :

Ne crains-tu pas surtout qu'un follet, à cette heure,
N'allonge sous tes pas le chemin qui te leurre,
Et ne te fasse, hélas ! ainsi qu'aux anciens jours,
Rêvant quelque logis dont la vitre scintille,
Et le faisan doré par l'âtre qui petille,
Marcher vers des clartés qui reculent toujours ?

Après avoir joué ainsi avec tous les génies aériens de l'Occident,
il en demande aux contes orientaux, et fait lutter ensemble nos fées
et leurs pérés auprès d'un berceau.

LA PÉRI.

Où vas-tu donc, jeune âme ? Écoute !
Mon palais pour toi veut s'ouvrir.
Suis-moi ; des cieux quitte la route.
Hélas ! tu t'y perdrais, sans doute,
Nouveau-né, qui viens de mourir !...

Ma sphère est l'Orient, région éclatante,
Où le soleil est beau comme un roi dans sa tente !

LA FÉE.

Viens, bel enfant ! je suis la fée.
Je règne aux bords où le soleil,
Au sein de l'onde réchauffée,
Se plonge éclatant et vermeil.
Les peuples d'Occident m'adorent ;
Les vapeurs de leur ciel se dorent
Lorsque je passe en les touchant.
Reine des ombres léthargiques,
Je bâtis mes palais magiques
Dans les nuages du couchant.

Deux ans plus tard apparurent le *Djinns*, autre composition dans le genre féerique, sur laquelle nous reviendrons en parlant des *Orientales* dont elle fait partie.

Nous savons fort bien qu'une muse héroïque et chrétienne peut se délasser quelquefois dans les jeux et les caprices de l'imagination, de même que Duguesclin et Bayard, le soir d'une journée de combat, pouvaient, sans déroger, sourire au merveilleux des légendes et des apparitions de fantômes. Nous savons bien encore que M. Victor Hugo pouvait arriver à ces amusements poétiques sans aller avec Faust au sabbat, et sans faire connaissance avec les fées et les sorcières de l'auteur de *Macbeth* : il lui suffisait de mettre en vers les contes de sa nourrice. Nous ne faisons ici que constater un fait, à savoir que c'est par le merveilleux féerique que le disciple de Châteaubriand entra dans l'école du romantisme allemand.

Quand cette école s'ouvrit devant M. Victor Hugo, il y vit trois portes. Sur la première était écrit : Merveilleux féerique ; sur la seconde : Indépendance ; et sur la troisième : Scepticisme. Il passa par celle qui l'effraya le moins. Mais il se trouva en compagnie de Faust et de Méphistophélès, qui, tout en l'amusant et sans que d'abord peut-être il y prit bien garde, le firent passer, à travers champs, de la première voie dans la seconde, puis de la seconde dans la troisième. Continuons donc à le suivre dans le progrès de sa marche et de ses transformations.

III

M. Victor Hugo se déclare indépendant : son mépris pour les poétiques anciennes. — Sa préface de *Cromwell*, en 1827. — Un argument *ad hominem*.

Avant de montrer et de juger l'indépendance littéraire de M. Victor Hugo, voyons comment il y arriva. L'histoire des grandes chutes morales est toujours instructive. Or, quel poète tomba jamais de plus haut et plus bas !

A dix-sept ans, M. Victor Hugo appréciait ainsi André Chénier : « Un livre de poésie vient de paraître; et, quoique l'auteur soit mort, les critiques pleuvent... Qu'on invective ce style incorrect et parfois barbare, ces idées vagues et incohérentes, cette effervescence d'imagination, rêves tumultueux du talent qui s'éveille; cette manie de mutiler la phrase, et, pour ainsi dire, de la tailler à la grecque; les mots dérivés des langues anciennes employés dans toute l'étendue de leur acception maternelle; des coupes bizarres, etc. Chacun de ces défauts du poète est peut-être le germe d'un perfectionnement pour la poésie. En tout cas, ces défauts ne sont point dangereux ¹. »

L'année suivante, en 1820, il encourageait les hardiesses littéraires de M. de Lamartine, en lui annonçant de graves oppositions sur l'ancien Parnasse : « L'autre jour, j'ouvris un livre qui venait de paraître, sans nom d'auteur, avec ce simple titre : *Méditations poétiques*... Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! Je lus en entier ce livre singulier; je le relus encore; et, malgré les négligences, les néologismes, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : Courage, jeune homme ! vous êtes de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez vous attendre aussi à vous voir bannir de notre terre d'anarchie et d'ignorance; et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins au poète, les palmes, les fanfares et la couronne de fleurs ². »

Ainsi, dès lors l'*Enfant sublime*, — c'est le nom qu'on donnait à M. Victor Hugo ³, — ne s'effrayait pas des innovations, et voyait

¹ *Littérature et philosophie mêlées. Sur André de Chénier*. (1819.) —

² *Ibid. Sur un poète apparu en 1820.* — ³ On avait prétendu que ce nom lui avait été donné par Chateaubriand, et ce fut l'opinion générale jusqu'en 1841, époque de la réception du poète à l'Académie. Mais il paraît qu'à cette occa-

même dans chacun des défauts du style d'André Chénier le germe d'un perfectionnement pour la poésie. Ce perfectionnement sera l'affranchissement des règles.

Cependant, à vingt-deux ans, M. Victor Hugo respectait encore, avec Châteaubriand, l'oracle littéraire du dix-septième siècle. Après avoir reproché à l'auteur de l'*Art poétique* et aux grands écrivains de son temps l'emploi de l'idéal et du merveilleux des muses païennes, il ajouta dans une note : « Les personnes de bonne foi comprendront aisément pourquoi nous citons fréquemment le nom de Boileau. Les fautes de goût, dans un homme d'un goût aussi pur, ont quelque chose de frappant qui les rend d'un utile exemple. Il faut que l'absence de vérité soit bien contraire à la poésie, puisqu'elle dépare même les vers de Boileau. Quant aux critiques malveillants, qui voudraient voir dans ces citations un manque de respect à un grand nom, ils sauront que nul ne pousse plus loin que l'auteur de ce livre l'estime pour cet excellent esprit. Boileau partage avec notre Racine le mérite unique d'avoir fixé la langue française, ce qui suffirait pour prouver que lui aussi avait un génie créateur¹. »

En 1826, contredisant déjà la poétique d'Aristote, d'Horace et de Boileau, il contestait la distinction des genres et l'utilité des règles. « On entend tous les jours, dit-il, à propos de productions littéraires, parler de la dignité de tel genre, des convenances de tel autre, des limites de celui-ci, des latitudes de celui-là : la tragédie interdit ce que le roman permet ; la chanson tolère ce que l'ode défend, etc. L'auteur de ce livre a le malheur de ne rien comprendre à tout cela ; il y cherche des choses, et n'y voit que des mots. » Puis, dans une comparaison sophistique entre la régularité, quelquefois fatigante, en effet, des jardins de Le Nôtre et l'irrégularité pleine de grandeur d'une forêt primitive, il s'écrie : « La pensée est une terre vierge et féconde, dont les productions veulent croître librement, et pour ainsi dire au hasard². »

En 1827 arrivèrent *Cromwell* et sa préface ; c'est là que le Rubicon fut audacieusement passé. Plus de règles ! plus de modèles ! l'art et la pensée sont libres ! « Disons-le hardiment : il serait étrange qu'à notre époque la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde, les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les

sion l'auteur du *Génie du Christianisme* déclara formellement qu'il était innocent de ce mot. Voyez la *Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien*, Biographie de M. Victor Hugo, supplément à la 3^e édition.

¹ Préface de 1824. Les mots en lettres italiques ont été soulignés par l'auteur lui-même. — ² Préface de 1826.

systèmes ! Jetons bas ce vieux plâtrage , qui masque la façade de l'art !... Imiter ! Le reflet vaut-il la lumière ? Le satellite, qui se traîne sans cesse dans le même cercle , vaut-il l'astre central et générateur ? Avec toute sa poésie , Virgile n'est que la lune d'Homère ¹. »

Dans la même préface, que nous ne faisons qu'effleurer ici, afin de ne pas anticiper sur la poétique du drame, dont nous comptons nous occuper ailleurs, après avoir montré Shakspeare s'affranchissant des règles anciennes, mêlant tout, le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, le genre tragique et le genre comique, M. Victor Hugo en fait le dieu du théâtre et de la poésie moderne.

En 1829, deux ans après *Cromwell*, parurent les *Orientales* avec une nouvelle préface révolutionnaire. « L'art n'a que faire des lisières, des menottes, des bâillons ; il vous dit : Va ! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie , où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète. Que le poète donc aille où il veut, en faisant ce qui lui plaît : c'est la loi. Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane, ou à rien ; qu'il acquitte le péage du Styx ; qu'il soit du sabbat ; qu'il écrive en prose ou en vers ; qu'il sculpte en marbre ou coule en bronze ; qu'il prenne pied dans tel siècle ou dans tel climat ; qu'il soit du Midi , du Nord , de l'Occident, de l'Orient ; qu'il soit antique ou moderne ; que sa muse soit une muse ou une fée, qu'elle se drape de la colocasia ou s'ajuste la cotte-hardie. C'est à merveille. Le poète est libre. »

En 1834, M. Victor Hugo, sa campagne achevée, se reposant sur des ruines, proclamait son triomphe en prose et en vers. « On voit bien, disait-il, flotter encore çà et là sur la surface de l'art quelques tronçons de vieilles poétiques démantées, lesquelles faisaient déjà eau de toutes parts il y a dix ans. On voit bien aussi quelques obstinés qui se cramponnent à cela. *Rari nantes*. Nous les plaignons ² ! »

Dans une pièce intitulée : *Réponse à un acte d'accusation*, qui n'a été imprimée qu'en 1836, mais qui est datée de 1834, le *Danton* du Parnasse, — c'est le nom que M. Victor Hugo va se donner lui-même, — empruntait l'argot de 93 et le dictionnaire du *Père Duchêne* pour récapituler ses hauts faits :

Donc, c'est moi qui suis l'ogre et le bouc émissaire !
 Dans ce chaos du siècle où votre cœur se serre,
 J'ai foulé le bon goût et l'ancien vers français
 Sous mes pieds ; et, hideux, j'ai dit à l'ombre : Sois !
 Et l'ombre fut. — Voilà votre réquisitoire.

¹ Préface de *Cromwell*, p. 53 et 55. (Paris, 1843.) — ² *Littérature et philosophie mêlées ; but de cette publication*, t. I, p. xxv. (Paris, 1843.)

Langue, tragédie, art, dogmes, conservatoire,
 Toute cette clarté s'est éteinte, et je suis
 Le responsable, et j'ai vidé l'urné des nuits.
 De la chute de tout je suis la pioche inepte;
 C'est votre point de vue. Eh bien! soit, je l'accepte...
 Ces grandes questions d'art et de liberté,
 Voyons-les, j'y consens, par le moindre côté,
 Et par le petit bout de la lorgnette. En somme,
 J'en conviens, oui, je suis cet abominable homme;
 Et quoique, en vérité, je pense avoir commis
 D'autres crimes encor que vous avez omis,
 Avoir un peu touché les questions obscures,
 Avoir sondé les maux, avoir cherché les cures,
 De la vieille ânerie insulté les vieux bâts,
 Secoué le passé du haut jusques en bas,
 Et saccagé le fond tout autant que la forme,
 Je me borne à ceci : je suis ce monstre énorme,
 Je suis le démagogue horrible et débordé,
 Et le dévastateur du vieil A B C D;
 Causons.

Quand je sortis du collège, du thème,
 Des vers latins, farouche, espèce d'enfant blême
 Et grave, au front penchant, aux membres appauvris;
 Quand, tâchant de comprendre et de juger, j'ouvris
 Les yeux sur la nature et sur l'art, l'idiome,
 Peuple et noblesse, était l'image du royaume;
 La poésie était la monarchie; un mot
 Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud;
 Les syllabes, pas plus que Paris et que Londres,
 Ne se mêlaient; ainsi marchent sans se confondre
 Piétons et cavaliers traversant le Pont-Neuf;
 La langue était l'État avant quatre-vingt-neuf;
 Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes;
 Les uns, nobles, bantant les *Phèdres*, les *Jocastes*,
 Les *Méropes*, ayant le décorum pour loi,
 Et montant à Versaille aux carrosses du roi;
 Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
 Habitant les patois; quelques-uns aux galères
 Dans l'argot; dévoués à tous les genres bas,
 Déchirés, en haillons dans les halles; sans bas,
 Sans perruque, créés pour la prose et la farce,
 Populace du style, au fond de l'ombre éparses,
 Vilains, rustres, croquants, que Vaugelas, leur chef,
 Dans le baignoire lexicographique avait marqués d'un F;
 N'exprimant que la vie abjecte et familière,
 Vils, dégradés, flétris, bourgeois, bons pour Molière.

Racine regardait ces marauds de travers¹ ;
 Si Corneille en trouvait un blotti dans son vers,
 Il le gardait, trop grand pour dire : Qu'il s'en aille ;
 Et Voltaire criait : Corneille s'encanaille² !
 Le bonhomme Corneille, humble, se tenait coi.
 Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : Pourquoi
 Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
 Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
 Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
 Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
 Je fis souffler un vent révolutionnaire.
 Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire :
 Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !
 Je fis une tempête au fond de l'encrier ;
 Et je mêlai, parmi les ombres débordées,
 Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées ;
 Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur
 Ne puisse se poser tout humide d'azur !
 Discours affreux ! Syllepse, hypallage, litote,
 Frémirent ; je montai sur la borne Aristote,
 Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
 Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,
 Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces,
 N'étaient que des toutous auprès de mes audaces ;
 Je bondis hors du cercle et brisai le compas.
 Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas ?
 Guichardin a nommé le Borgia ! Tacite
 Le Vitellius ! Fauve, implacable, explicite,
 J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier
 D'épithètes ; dans l'herbe, à l'ombre du hallier,
 Je fis fraterniser la vache et la génisse,
 L'une étant Margoton et l'autre Bérénice.
 Alors, l'Ode, embrassant Rabelais, s'enivra ;
 Sur le sommet du Pinde on dansait : *Ça ira*.

 J'affichai sur Lhomond des proclamations ;

¹ Pas toujours ; il leur faisait grâce quand ils se laissaient relever par l'énergie de la pensée ; témoin les *chiens* du songe d'*Athalie*. — ² Corneille a suivi le même système que Racine, dans ces vers :

Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes —
Quand leur Flaminius marchandait Annibal —
 Ah ! ne me brouillez pas avec la république.

Mais, Corneille, qui n'avait pas le goût aussi sûr que Racine, s'est quelque-fois trop laissé aller au langage familier ; et la critique de Voltaire, souvent exagérée à l'endroit de ce grand homme, vaut cependant mieux que celle de M. Victor Hugo, qui, dans l'auteur du *Cid*, là comme ailleurs, admire par-dessus tout les négligences.

On y lisait : « Il faut que nous en finissions !
 Au panier les Bouhours, les Batteux, les Brossettes !
 A la pensée humaine ils ont mis les poucettes.
 Aux armes, prose et vers ! formez vos bataillons !
 Voyez où l'on en est : la strophe a des bâillons !
 L'ode a les fers aux pieds, le drame est en cellule.
 Sur le Racine mort le Campistron pullule ! »
 Boileau grinça des dents ; je lui dis : Ci-devant,
 Silence ! et je criai dans la foudre et le vent :
 Guerre à la rhétorique, et paix à la syntaxe !
 Et tout quatre-vingt-treize éclata. Sur leur axe,
 On vit trembler l'athos, l'ithos et le pathos.
 Les matassins, lâchant Pourceaugnac et Cathos,
 Poursuivant Dumarsais dans leur hideux bastringue,
 Des ondes du Permesse emplirent leur seringue.
 La syllabe, enjambant la loi qui la tria,
 Le substantif manant, le verbe paria,
 Accoururent. On but l'horreur jusqu'à la lie.
 On les vit déterrer le songe d'*Athalie* ;
 Ils jetèrent au vent les cendres du récit
 De Thérémène ; et l'astre Institut s'obscurcit.
 Oui, de l'ancien régime ils ont fait tables rases,
 Et j'ai battu des mains, buveur du sang des phrases,
 Quand j'ai vu par la strophe écumante et disant
 Les choses dans un style énorme et rugissant,
 L'*Art poétique* pris au collet dans la rue ;
 Et quand j'ai vu, parmi la foule qui se rue,
 Pendre, par tous les mots que le bon goût proscriit,
 La lettre aristocrate à la lanterne esprit.
 Oui, je suis ce Danton ! je suis ce Robespierre !
 J'ai, contre le mot noble à la longue rapière
 Insurgé le vocable ignoble, son valet ;
 Et j'ai, sur Dangeau mort, égorgé Richelet.
 Oui, c'est vrai, ce sont là quelques-uns de mes crimes.
 J'ai pris et démoli la bastille des rimes ;
 J'ai fait plus : j'ai brisé tous les carcans de fer
 Qui liaient le mot peuple, et tiré de l'enfer
 Tous les vieux mots damnés, légions sépulcrales ;
 J'ai de la périphrase écrasé les spirales,
 Et mêlé, confondu, nivelé sous le ciel
 L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel.
 Et je n'ignorais pas que la main courroucée
 Qui délivre le mot, délivre la pensée !

Nous n'avions certes pas besoin d'un pareil aveu pour comprendre
 le but de cette poétique révolutionnaire. Il est impossible, en effet,

de bouleverser une langue sans bouleverser la société qui la parle, de transformer la littérature d'un peuple sans changer ses habitudes sociales et religieuses. Donc cette poétique subversive, non-seulement n'est pas morale, mais n'est pas même française. Elle ne pourrait l'être qu'à l'heure formidable où la France, perdant son caractère et ses croyances, prendrait le cœur et la tête que M. Victor Hugo rêve pour elle dans ses cauchemars poétiques. Et qu'y gagnerait-elle, grand Dieu ! Comparez ce style brutal à celui de Corneille et de Racine, et vous verrez si le progrès littéraire aurait de quoi enorgueillir ceux-là mêmes qui auraient fait bon marché du passé moral et religieux d'un grand peuple.

IV

Vice radical du romantisme allemand adopté par M. Victor Hugo.

Nous pourrions appuyer la conclusion du chapitre précédent par bien d'autres preuves de l'effroyable sort que l'indépendance littéraire, proclamée par M. Victor Hugo, prépare à la langue de Corneille et de Racine. Quel langage, par exemple, que cette expression de la reconnaissance du poète pour ses anciens maîtres !

Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
 Philistins ! magisters ! je vous hais, pédagogues !
 Car, dans votre aplomb grave, infailible, hébété,
 Vous niez l'idéal, la grâce et la beauté !
 Car vos textes, vos lois, vos règles sont fossiles !
 Car, avec l'air profond, vous êtes imbéciles !
 Car vous enseignez tout, et vous ignorez tout !
 Car vous êtes mauvais et méchants ! — Mon sang bout
 Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
 Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique !

Nous n'aurions qu'à ouvrir les œuvres de M. Victor Hugo, depuis son *Cromwell* jusqu'à ses *Contemplations*, pour y trouver des milliers de vers pareils. Mais un argument personnel, *ad hominem*, comme dit l'école, ne suffit pas pour renverser un système : le meilleur principe peut être mal appliqué. M. Victor Hugo, pourra-t-on dire, a exagéré le sien ; nous vous l'abandonnons ; d'autres se tiendront dans les limites, et profiteront de la liberté rendue au génie sans tomber dans la licence. Examinons donc le romantisme allemand dans son prin-

cipe même, c'est-à-dire dans son indépendance et dans son affranchissement des poétiques anciennes.

Est-il vrai que le poète puisse s'abandonner à son inspiration personnelle sans avoir besoin d'être dirigé et contenu par les règles de l'art, communes à tous les grands siècles et résumées dans les poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau ? Il est impossible de l'affirmer sans déclarer le goût du poète infaillible. Cette question est fondamentale : expliquons-nous.

D'abord la poésie, dans quelque système qu'on l'envisage, peut-elle se passer de règles ? Non, répond M. Guizot, dans son apologie raisonnée du romantisme né de Shakspeare. On s'alarme, dit-il, de voir renverser les règles anciennes ; et l'on a peur, en France, de se trouver sans loi. « Ce trouble des esprits ne peut cesser tant que la question sera posée entre la science et la barbarie, les beautés de l'ordre et les effets irréguliers du désordre ; tant qu'on s'obstinera à ne voir dans le système dont Shakspeare a tracé les premiers contours, qu'une liberté sans frein, une latitude indéfinie laissée aux écarts de l'imagination comme à la course du génie. Si le système romantique a des beautés, il a nécessairement son art et ses règles. Rien n'est beau pour l'homme qui ne doive ses effets à certaines combinaisons, dont notre jugement peut toujours nous donner le secret quand nos émotions en ont attesté la puissance. La science ou l'emploi de ces combinaisons constitue l'art. Shakspeare a eu le sien. Il faut le découvrir dans ses ouvrages¹. »

Ainsi, le romantisme allemand, s'il fallait en croire M. Guizot, qui fut l'un de ses premiers patrons parmi nous, en serait encore à chercher des lois dont pourtant il ne pouvait se passer sans tomber dans le désordre et le chaos.

Ces lois indispensables, Schlegel les a trouvées dans la puissance même du génie créateur, dont les inspirations, toujours vraies dans leur germe, le sont par là même dans leur développement. ♦

« Le génie poétique, dit Schlegel, a besoin d'une circonscription quelconque, pour qu'affranchi de la crainte de s'égarer il se meuve avec d'autant plus de liberté au dedans du cercle qui lui est tracé... Le talent doit agir d'après des lois qui découlent de sa propre nature ; sans cela sa véritable force se perdrait dans le vide. Il n'est pas permis aux ouvrages de génie d'être informes, mais aussi cela n'est point à craindre. De tels ouvrages ne peuvent mériter ce reproche que si l'on considère, ainsi que le font la plupart des critiques qui s'en tiennent uniquement au pédantisme des règles, la forme comme

¹ *Vie de Shakspeare*, p. cxix ; *Œuvres complètes de Shakspeare*, t. I.

mécanique et non pas comme *organique*. La forme est mécanique quand elle est le résultat d'une cause extérieure, sans rapport avec l'essence de l'œuvre même, quand elle est pareille à la figure qu'on donne à une matière molle, pour qu'elle la conserve en se durcissant. La forme organique, au contraire, est innée avec le sujet; elle passe pour ainsi dire du dedans au dehors, et n'atteint sa perfection que par le développement entier du germe dans lequel elle réside. Nous retrouvons de pareilles formes dans la nature, partout où les forces vivantes agissent, depuis la cristallisation des sels et des minéraux jusqu'aux plantes et aux fleurs, et depuis les plantes et les fleurs jusqu'à la figure humaine. Dans l'empire des beaux-arts comme dans celui de la nature, qui est le plus sublime des artistes, toutes les véritables formes sont organiques, c'est-à-dire déterminées par le sujet même de l'ouvrage ¹. »

Tel est aussi le principe adopté par M. Victor Hugo, qui en a déduit jusqu'aux dernières conséquences avec une rigueur de logique qui aurait fait reculer Schlegel d'effroi. « Il a pour habitude, dit-il, de suivre à tout hasard ce qu'il prend pour son inspiration. A Dieu ne plaise, ajoute-t-il, qu'il aspire à être de ces hommes, romantiques ou classiques, qui se condamnent à suivre d'autres lois que celles de leur organisation et de leur nature ² ! » Il est créateur : ses poésies, expression de la nature véritable et complète, ne doivent être gênées par aucun choix, par aucune règle extérieure, par aucune critique; elles ressembleront à des forêts vierges, qui ont poussé librement, et non pas aux jardins de Versailles, où la sève a été contrariée par la symétrie de Le Nôtre ³.

Ainsi, d'après M. Guizot et Schlegel, l'un des oracles de l'Allemagne romantique, une littérature sans règles ne saurait être qu'informe et monstrueuse; et il faut bien penser qu'au fond l'auteur de *Cromwell* est de cet avis dicté par le sens commun. Mais M. Guizot confesse que l'école de Shakspeare en est encore à trouver ses lois, c'est-à-dire

¹ *Cours de littérature dramatique*, XIII^e leçon, t. II, p. 322-324. — Il y a du sophisme en tout cela. Premièrement, les lois d'Aristote, puisées dans la nature, expression du sens commun des grands siècles littéraires, ne sont pas plus *mécaniques* que ne le seront les lois du romantisme de Shakspeare, quand on les aura trouvées, suivant le vœu de M. Guizot. Secondement, dans les produits de la nature physique, les lois *organiques* sont tout à la fois créées et appliquées par Dieu, et c'est pour cela qu'elles sont infaillibles dans leur effet, quand rien d'extérieur ne les contrarie. Mais, dans les opérations de la nature morale, l'application des lois que la sagesse suprême a gravées en nous dépend de l'homme, qui peut se tromper; et c'est pour cela que le génie a besoin d'être dirigé par le sens commun. — ² *Préface de Cromwell*, p. 76. — ³ *Préface des Odes et Ballades*, 1826.

qu'elle en est encore à sortir du chaos; et les deux autres prétendent qu'affranchie du *mécanisme* d'Aristote, elle est régie par des lois intérieures, infaillibles et puissantes comme celles de la nature dont elles sont la voix même. Avec ces lois instinctives, organiques, il n'est pas plus possible de faire un mauvais poëme qu'il n'est possible à la nature de produire une œuvre défectueuse, lorsqu'elle agit librement. A merveille ! Examinons donc s'il est possible d'admettre en poésie des inspirations infaillibles.

Dans cette hypothèse, le poëte devrait s'abandonner sans mesure à ses instincts, et la critique se verrait obligée de trouver la perfection dans tous les poëmes, surtout dans ceux de Shakspeare, le dieu de la nouvelle école.

Nous n'oserions toucher à ce dieu, dans la crainte de passer pour téméraires; laissons donc l'un de ses adorateurs juger lui-même l'intempérance et les écarts de ses inspirations. Quelque long que soit ce jugement, il est tellement remarquable par la justesse de ses aperçus et par l'autorité de son auteur que nous avons à peine osé l'abrégé de quelques lignes. Notre grand Corneille y subira aussi quelque condamnation ; mais ce génie n'est pas sans défauts. Cependant rappelons-nous, en lisant cette sentence, que ce qui est habituel dans le tragique anglais, dans l'auteur de *Polyeucte* n'est qu'accidentel.

« Un malheur, dit M. Guizot, est arrivé à Shakspeare : prodigue de ses richesses, il n'a pas toujours su les distribuer à propos ni avec art. Ce fut aussi quelquefois le malheur de Corneille : les idées se pressaient autour de lui, confuses et tumultueuses, comme autour de Shakspeare ; et ni l'un ni l'autre n'a eu le courage de traiter son propre esprit avec une prudente sévérité. Ils oublient la situation du personnage en faveur des pensées qu'elle a suscitées dans l'âme du poëte. Dans Shakspeare surtout, cette excessive complaisance pour lui-même arrête et interrompt quelquefois, d'une manière fatale à l'effet dramatique, l'ébranlement qu'a reçu le spectateur. Ce n'est pas seulement, comme dans Corneille, l'ingénieuse loquacité d'un esprit un peu bavard ; c'est l'inquiète et bizarre rêverie d'un esprit étonné de ses propres découvertes, ne sachant comment reproduire toute l'impression qu'il en reçoit, et forçant, entassant les idées, les images, les expressions, pour réveiller en nous des sentiments pareils à ceux qui l'oppressent... La vue du poëte embrassait un champ immense ; et son imagination, le parcourant avec une rapidité merveilleuse, saisissait entre les objets mille rapports éloignés ou bizarres, passait de l'un à l'autre par une multitude de transitions brusques et singulières qu'elle imposait ensuite aux personnages et aux spectateurs. De là est né le vrai, le grand défaut de Shakspeare, le seul

qui vienne de lui-même et se reproduise quelquefois dans ses plus belles compositions ; c'est l'apparence trompeuse d'une recherche pleine d'effort qui n'est due au contraire qu'à l'absence du travail. Accoutumé par le goût de son siècle à réunir souvent les idées et les expressions par leurs relations les plus lointaines , il en contracta l'habitude de cette subtilité savante qui aperçoit tout , rapproche tout et ne fait grâce de rien ; elle a gâté plus d'une fois la gaieté de ses comédies comme le pathétique de ses tragédies. Si la méditation eût instruit Shakspeare à se replier sur lui-même , à contempler sa propre force et à la concentrer en la ménageant , il eût bientôt rejeté l'abus qu'il en a fait , et n'eût pas tardé à reconnaître que ni les héros , ni les spectateurs ne pouvaient le suivre dans ce prodigieux mouvement d'idées , de sentiments , d'intentions qui , à chaque occasion , au moindre prétexte , se soulevaient et s'obstruaient dans sa propre pensée¹. »

Le patriarche du romantisme allemand ne s'est donc égaré , au jugement de M. Guizot , que pour s'être fié précisément à l'inspiration dont Schlegel et M. Victor Hugo , après lui , ont proclamé l'invariable rectitude. Mais laissons les patrons de ce romantisme s'entendre avec leur maître et s'arranger entre eux ; et revenons des opinions personnelles au principe même de l'indépendance littéraire. Il nous reste à produire une autre preuve de son absurdité.

La conscience morale , juge du bien que nous avons à faire et du mal que nous devons éviter , n'est infaillible en chaque homme que dans la perception des premiers principes de la loi gravée par Dieu au fond de nos cœurs. Tous les philosophes en conviennent ; et il faut bien que cette infaillibilité ne s'étende pas au delà ; autrement tous les hommes , dominés par la même évidence , seraient d'accord sur tous les points de la loi naturelle. Or , l'histoire du genre humain nous prouve que les notions du vice et de la vertu , identiques à leur base chez tous les peuples , dans tous les siècles et dans toutes les contrées , cessent de l'être à mesure qu'elles s'en éloignent. Chaque individu , pour se garantir de l'erreur , a besoin de recourir au sens commun ; et la science du devoir est devenue une science acquise , enseignée. Pour qu'il en fût autrement de la conscience poétique , juge des inspirations du génie , il faudrait que son infaillibilité s'étendît à toutes les applications des premiers principes qui la dirigent². Or , est-il possible de supposer que Dieu eût mis en nous plus de rec-

¹ *Vie de Shakspeare*, p. xcvi et xcviij. — ² La conscience poétique , appelée vulgairement le goût , a aussi ses principes universels , qui sont la nécessité de l'ordre , de la symétrie , de la gradation , de l'unité d'intérêt , de la variété dans l'unité , de la vraisemblance.

titude et de puissance intellectuelle pour la perfection des arts, simples instruments de la pensée, que pour l'accomplissement des devoirs sacrés qu'il nous impose sous les peines les plus graves ? Mais si l'inspiration du poète a besoin aussi d'être contenue et dirigée par le sens commun, il faudra bien qu'elle accepte la poétique d'Aristote, d'Horace et de Boileau, puisque cette poétique est nécessairement l'expression du sens commun des grands siècles qui l'ont suivie, et qui nous l'ont transmise.

V

M. Victor Hugo passe de l'indépendance littéraire à l'indépendance religieuse, et tombe dans le scepticisme. — *Notre-Dame de Paris. Feuilles d'automne.* — 1831.

L'autorité est gênante partout ; il est difficile de la secouer sur un point sans être tenté de se débarrasser d'elle sur beaucoup d'autres. Les Allemands sont allés de l'indépendance religieuse à l'indépendance littéraire ; M. Victor Hugo s'affranchira du joug de la foi après s'être émancipé de la tutelle du sens commun. A peine a-t-il mis le pied sur le Parnasse des libres penseurs du Rhin que ses croyances chrétiennes sont ébranlées. Il fallait bien, au reste, qu'il en fût ainsi, puisque, pour nier la poétique des grands siècles, il partait, comme nous venons de le voir, du principe même d'où le protestantisme est sorti, c'est-à-dire de l'infailibilité du sens individuel. Il est vrai qu'il y avait un abîme à franchir entre l'indépendance du goût littéraire et celle de la foi, mais l'orgueil de la raison devait jeter un pont sur cet abîme.

Il y a deux questions bien distinctes dans la nouvelle thèse que nous abordons : l'une personnelle, l'autre générale. Nous aurions voulu pouvoir omettre complètement la première ; nous n'y toucherons qu'autant que nous y serons obligé par la seconde.

En 1823, le chantre de *Moïse sur le Nil* tenait encore à la poétique ancienne, et ne s'inspirait que de l'idéal religieux de Châteaubriand. Combien à cette époque sa soumission au Seigneur était pieuse ! Écoutons ses *Actions de grâces*, inspirées par cette pensée du prophète-roi, qu'il méditait alors : *Ceux qui auront semé dans les larmes moissonneront dans l'allégresse.* C'est l'épigraphe d'une ode suave comme le dernier cantique de Gilbert.

Vous avez dans le port poussé ma voile errante ;
Ma tige a fleuri de sève et de verdure ;
Seigneur, je vous bénis ! de ma lampe mourante
Votre souffle vivant rallume la splendeur.

Surpris par l'ouragan comme un aiglon sans ailes,
Qui tombe du grand chêne au pied de l'arbrisseau,
Faible enfant, du malheur j'ai su les lois cruelles.
L'orage m'assaillit voguant dans mon berceau.

La jeunesse en riant m'apporta ses mensonges,
Son avenir de gloire, et d'amour et d'orgueil;
Mais, quand mon cœur brûlant poursuivait ces beaux songes,
Hélas ! je m'éveillai dans la nuit d'un cerueuil...

J'ai vu sans murmurer la fuite de ma joie,
Seigneur ; à l'abandon vous m'aviez condamné.
J'ai, sans plainte, au désert tenté la triple voie ;
Et je n'ai pas maudit le jour où je suis né.

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du ciel, dans mon néant, je me suis souvenu.
Louez Dieu ! la brebis vient quand l'agneau l'appelle ;
J'appelai le Seigneur, le Seigneur est venu.

En 1824 et 1825 même piété, et peut-être encore plus d'ardeur dans son zèle religieux. Non-seulement il invitait, comme nous l'avons vu, M. de Lamartine à combattre avec lui, lyre en main, les combats du Seigneur, mais il jurait de ne jamais manier la lyre que pour le triomphe de la religion et de la patrie. « C'est surtout, disait-il, à réparer le mal fait par les sophistes que doit s'attacher aujourd'hui le poète. Il doit marcher devant les peuples comme une lumière, et leur montrer le chemin. Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu. Ses chants célébreront sans cesse les gloires et les infortunes de son pays, les austérités et les ravissements de son culte, afin que ses aïeux et ses contemporains recueillent quelque chose de son génie et de son âme, et que, dans la postérité, les autres peuples ne disent pas de lui : Celui-là chantait dans une terre barbare.

In qua scribebat, barbara terra fuit ¹ !

En 1827, dans la préface de *Cromwell*, M. Victor Hugo est encore chrétien, mais sa foi, qui déjà tourne au protestantisme, ne lui sert plus qu'à colorer les erreurs sur lesquelles il établit son indépendance littéraire. Après avoir répété les sophismes de Châteaubriand et de l'école allemande sur l'origine de la mélancolie née du Christianisme et des révolutions qui changèrent la face de l'Europe, au berceau des nations modernes, il ajoute : « En même temps naissait l'esprit d'exa-

¹ Préface des *Odes*, 1824.

men et de curiosité. Ces grandes catastrophes étaient aussi de grands spectacles, de frappantes péripéties. C'était le Nord se ruant sur le Midi, l'univers romain changeant de forme, les dernières convulsions de tout un monde à l'agonie. Dès que ce monde fut mort, voici que des nuées de rhéteurs, de grammairiens, de sophistes, viennent s'abattre, comme des moucheron, sur son immense cadavre. On les voit pulluler, on les entend bourdonner dans ce foyer de putréfaction. C'est à qui examinera, commentera, discutera. Chaque membre, chaque muscle, chaque fibre du grand corps gisant est retournée en tout sens. Certes, ce dut être une joie pour ces anatomistes de la pensée que de pouvoir, dès leur coup d'essai, faire des expériences en grand ; que d'avoir, pour premier *sujet*, une société morte à disséquer. »

« Ainsi, nous voyons poindre à la fois et comme se donnant la main le génie de la mélancolie et de la méditation, le démon de l'analyse et de la controverse. A l'une des extrémités de cette ère de transition est Longin, à l'autre saint Augustin. Il faut se garder de jeter un œil dédaigneux sur cette époque, où était en germe tout ce qui depuis a porté fruit, sur ce temps dont les moindres écrivains, si l'on nous passe une expression triviale mais franche, ont fait fumier pour la moisson qui va suivre¹. »

Cette moisson, semée dès l'origine de l'Eglise par le démon de la controverse, recueillie de siècle en siècle par les libres penseurs de tous les âges, toujours renaissante et sans cesse accrue par de nouveaux germes d'indépendance, nous savons quels fruits elle a donnés, et tous ceux qu'elle promet encore. M. Victor Hugo pouvait-il en appeler plus franchement au principe du protestantisme religieux pour établir, avec les Allemands, son protestantisme littéraire ? « Ce qu'il a plaidé dans son réquisitoire contre l'autorité du sens commun, — nous nous servons ici de ses propres expressions, — ce qu'il a plaidé, c'est la liberté de l'art contre le despotisme des systèmes, des codes et des règles. Le dogmatisme dans les arts, est ce qu'il fuit avant tout². » Il faudra bien, ce fatal principe de l'indépendance une fois admis, qu'il se révolte plus tard contre le *despotisme* de la foi et le *dogmatisme* dans la religion, c'est-à-dire qu'il finisse par où ses maîtres en philosophie ont commencé.

Voyons donc comment le démon de la liberté sans bornes émancipa la conscience religieuse de l'auteur de *Cromwell*, quatre ans après avoir émancipé sa conscience littéraire.

En 1831, au mois de mars, le chantre de *Moïse sur le Nil* a oublié

¹ *Préface de Cromwell*, p. 17, 18. (Paris, 1843.) — ² *Ibid.*, p. 76.

tous ses serments de fidélité au Christ et d'héroïque dévouement à la défense de l'Évangile. Le frère d'armes de M. de Lamartine écrit un roman impie et cynique pour souiller le temple du Seigneur et flétrir son sacerdoce. La préface de *Notre-Dame de Paris* est tout entière dans ce mot ἀνάγκη, fatalité, qu'une main désespérée avait gravé dans un coin du sombre édifice. Voilà donc le disciple de Châteaubriand passé à l'école de lord Byron, *école toujours soigneuse d'attrister, qui voit tout du fond de l'enfer*, et ne lève plus les yeux au ciel que pour maudire ¹.

En 1831 encore, trois mois plus tard, le 24 juin, apparaissent les *Feuilles d'automne*, rêveries sombres et découragées, où le poète se fatigue dans les ténèbres et les angoisses du scepticisme. Le flambeau de la foi s'est éteint devant lui : il n'est pas athée, mais son Dieu n'est plus le Dieu de l'Évangile, qui console et récompense les larmes ; c'est un Dieu sinistre, froidement endormi au fond de son éternité. Dans une pièce intitulée : *Pente de la rêverie*, il contemple l'humanité, cette *Babel du monde* à laquelle travaillent les générations et les siècles, et il en parcourt les sinistres degrés, cherchant qui lui dira le secret de ses destinées.

Bientôt autour de moi les ténèbres s'accrurent,
L'horizon se perdit, les formes disparurent,
Et l'homme avec la chose, et l'être avec l'esprit
Flottèrent à mon souffle, et le frisson me prit....

Oh ! cette double mer du temps et de l'espace
Où le navire humain toujours passe et repasse,
Je voulus la sonder, je voulus en toucher
Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher,
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,
Et dire si son lit est de roche ou de fange.
Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu,
Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,
Toujours de l'ineffable allant à l'invisible.
Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,
Car il avait au fond trouvé l'éternité.

Il regrette par moments de ne plus croire et de ne plus espérer ;
et, voyageur sans but, il s'assied, ne sachant quel chemin prendre.

Que faire et que penser ? Nier, douter ou croire !
Carrefour ténébreux ! triple route ! nuit noire !

¹ Ci-dessus, p. 120.

Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
 Disant tout bas : j'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
 Il espère ; et, de loin, dans les trois sombres voies,
 Il écoute, pensif, marcher le genre humain¹ !

Tout l'idéal des découragements poétiques qu'il a intitulés *Feuilles d'automne*, est résumé dans les passages que nous venons de citer et dans le suivant, où le regret du passé, qui lui échappe, se mêle au doute sur ses destinées.

Voir aux feux du midi, sans espoir qu'il renaisse,
 Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse !
 Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
 Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir !
 Effacer de son front des taches et des rides ;
 S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
 De cieux lointains, de mers où s'égarer nos pas !...
 Vieillir enfin, vieillir ! comme des fleurs fanées
 Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années ;
 Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris ;
 Boire le reste amer de ces parfums aigris !...

Ainsi l'homme, ô mon Dieu ! marche, toujours plus sombre,
 Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre².

L'année même où parurent ces poésies pleines d'angoisses, M. Sainte-Beuve disait dans la *Revue des Deux-Mondes* : « L'envahissement du scepticisme dans le cœur du poète... cause une lente impression d'effroi... Vainement il s'écrie maintes fois : *Seigneur ! Seigneur !* comme pour se rassurer dans les ténèbres et se fortifier contre lui-même ; vainement il montre de loin, dans le ciel sombre, la double étoile de l'âme immortelle et de l'éternité de Dieu ; vainement il fait agenouiller sa petite fille devant le Père des hommes, et lui joint ses petites mains pour prier, et lui met sur ses lèvres d'enfant le psaume enflammé des prophètes.... Le poète ne croit plus. Dieu éternel, l'humanité égarée et souffrante, rien entre deux ! L'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche, et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix, n'existe plus pour le poète ; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée³. »

Neuf ans plus tard, M. Victor Hugo, comparant lui-même l'horreur

¹ *Feuilles d'automne. A mes amis L.-B. et S.-B.* — ² Pièce XVIII^e.
 — ³ *Poètes et romanciers modernes de la France ; M. Victor Hugo. Revue des Deux-Mondes*, 1831, t. III-IV, p. 247 (seconde édition).

de son scepticisme à celle d'un souterrain muet et ténébreux, s'écriait :

Puits de l'Inde ! tombeaux ! monuments constellés !
 Vous, dont l'intérieur n'offre aux regards troublés
 Qu'un amas tournoyant de marches et de rampes,
 Froids cachots, corridors où rayonnent des lampes,
 Poutres où l'araignée a tendu ses longs fils,
 Blocs ébauchant partout de sinistres profils,
 Toits de granit, tronés comme une frêle toile,
 Par où l'œil voit briller quelque profonde étoile,
 Et des chaos de murs, de chambres, de paliers,
 Où s'écroule au hasard un gouffre d'escaliers !
 Cryptes qui remplissez d'horreur religieuse
 Votre voûte sans fin, morue et prodigieuse !
 Cavernes où l'esprit n'ose aller trop avant !
 Devant vos profondeurs j'ai pâli bien souvent....

Aux heures où l'esprit, dont l'œil partout se pose,
 Cherche à voir dans la nuit le fond de toute chose,
 Dans ces lieux effrayants mon regard se perdit.
 Bien souvent je les ai contemplés, et j'ai dit :

O rêves de granit ! grottes visionnaires !
 Cryptes ! palais ! tombeaux, pleins de vagues tomerres !
 Vous êtes moins brumeux, moins noirs, moins ignorés,
 Vous êtes moins profonds et moins désespérés
 Que le destin, cet antre habité par nos craintes,
 Où l'âme entend, perdue en d'affreux labyrinthes,
 Au fond, à travers l'ombre, avec mille bruits sourds,
 Dans un gouffre inconnu tomber le flot des jours !

En 1836, dans une comparaison plus énergique encore, il a fait du doute qui serre son âme une ignoble araignée :

L'homme, esprit captif, écoute,
 Pendant qu'en son cerveau le doute,
 Bête aveugle aux lueurs d'en haut,
 Pour y prendre l'âme indignée,
 Suspend sa toile d'araignée
 Au crâne, plafond du cerveau.

Ces lugubres pensées et ces monstrueuses images iront se multipliant et grossissant à mesure que s'épaissiront les ténèbres du doute. N'anticipons pas sur ces heures de cauchemars et d'épouvantes ; arrêtons-nous à l'entrée de la nuit, qui se fait dans l'âme du poète, pour en étudier les premières influences sur son cœur et sur son imagination.

VI

La poésie de M. Victor Hugo devenu sceptique devient puérile et matérielle. — Jugement de M. Gustave Planche sur *les Orientales*.

De 1828 à 1831, époque du passage de M. Victor Hugo à l'indépendance religieuse et au scepticisme qui en fut la conséquence, parurent trois nouvelles *Ballades*, *les Orientales* et *les Feuilles d'automne*; et ces nouvelles productions lyriques eurent un caractère tout à fait distinct de celui des cinq livres d'*Odes* et des douze *Ballades*, qui avaient signalé sa pieuse et poétique adolescence. Cette différence saute aux yeux, et tous les critiques en conviennent. Laissons à d'autres le soin de déclarer la nature du changement alors opéré dans la manière du poète, afin qu'il ne soit pas dit que nous avons accommodé notre jugement au besoin de notre thèse.

« Les *Ballades* publiées pour la première fois en 1828, dit M. Gustave Planche, marquent dans la carrière de M. Hugo le déplorable passage de la pensée incomplète à l'abolition de la pensée. *La Chasse du Burgrave* et *la Passe d'armes du roi Jean* dépassent en puérilité, en vacuité, tout ce que l'imagination la plus dédaigneuse pourrait rêver. »

« Ce que présageaient les *Ballades* s'est accompli dans *les Orientales* d'une manière effrayante... Entre la langue des *Odes* et *Ballades* et la langue des *Orientales*, il y a un abîme. Autant le poète vendéen et le rêveur de Chérizy sont inhabiles à traduire ce qu'ils veulent ou ce qu'ils sentent, autant le poète des *Orientales* est sûr de sa parole. Il dit tout ce qu'il veut, mais je dois ajouter qu'il n'a rien à dire. Tout entier aux évolutions de ses strophes, occupé à les discipliner, à les faire marcher sur deux, sur trois rangs de profondeur, à les doubler, à les diviser en colonnes, il n'a pas le loisir de se demander si ces rangs dorés qui éclatent au soleil sont prêts pour la guerre ou pour la parade. Fier de leur docilité, il les contemple d'un œil joyeux, il les couve de son regard, et il oublie, dans ce puéril plaisir, la première, la plus impérieuse de toutes les lois qui président à la poésie. Il chante pour chanter, il vocalise, il prodigue les notes graves et les notes aiguës; de minute en minute il change d'octave et il méconnaît la substance même de la poésie : il oublie de sentir et de penser. Chez lui cet oubli est volontaire et se formule en système. Emmerveillé de l'agilité qu'il sait donner à sa parole, il arrive bientôt à croire que

la poésie peut se passer d'idées et de sentiments. Peu à peu il se persuade que le talent poétique consiste à développer indéfiniment la ductilité de la parole; et je suis forcé de reconnaître que cette croyance singulière est devenue contagieuse. *Les Orientales* ont paru longtemps aux disciples de M. Hugo le triomphe le plus complet que la poésie pût obtenir. Sans méconnaître la richesse et l'éclat de ce recueil, nous pensons que la poésie proprement dite, la poésie vraie, ne joue aucun rôle dans *les Orientales*; car la poésie qui ne s'adresse ni au cœur, ni à l'intelligence, qui n'excite aucune sympathie, qui n'éveille aucune méditation, ne mérite pas le nom de poésie, et n'est qu'un jeu d'enfant... Les strophes reluisent et se déroulent avec une agilité merveilleuse; mais le plaisir de cette lecture est un plaisir stérile, et ne laisse aucune trace dans la mémoire. En admirant le versificateur, nous cherchons le poète.... Il est évident que dans *les Orientales* la strophe est tout et la pensée rien.... »

« M. Hugo professe pour la rime un respect religieux, et nous croyons qu'il a raison; car la prosodie de notre langue est trop vague et trop incertaine pour suffire à la mélodie du vers français. Mais M. Hugo se laisse emporter par le respect de la rime bien au delà de la vérité; car il attribue évidemment à la rime la faculté d'engendrer la pensée. L'analogie ou l'identité de désinence lui suggère les plus étranges caprices; les pensées qu'il énonce ressemblent à une perpétuelle gageure, mais n'ont rien à démêler avec l'intelligence. On dirait que l'auteur n'a d'autre dessein que d'étonner, et qu'il appelle à son aide, pour réaliser ce dessein, l'alliance des idées les plus contraires. La rime ainsi comprise soumet la pensée à toutes les chances de la loterie; et pourtant c'est la rime seule qui a rempli les moules que M. Hugo avait bâtis pour les strophes des *Orientales*. C'est la rime qui a convoqué des points les plus éloignés et réuni dans une étreinte inattendue des idées qui ne s'étaient jamais rencontrées. Si M. Hugo s'est proposé l'étonnement comme terme suprême de la poésie, il a pleinement réussi, et *les Orientales* ont réalisé sa volonté. Mais nous croyons que la poésie, soit qu'elle s'adresse à l'Orient, soit qu'elle cherche dans l'histoire des nations occidentales le thème de ses chants, est obligée de tenir compte du cœur et de l'intelligence; aussi *les Orientales* sont-elles pour nous un solfège, et rien de plus. Entre les quarante pièces de ce recueil, il n'y en a pas une qui soit inspirée par le cœur ou par la pensée, pas une qui soit poétique dans le sens le plus élevé du mot. Toutefois, il a fallu un talent singulier pour écrire quatre mille vers où le cœur et l'intelligence ne jouent aucun rôle, et je comprends que M. Hugo s'admire et s'applaudisse dans *les Orientales*; car il voulait éblouir, et ses vœux sont comblés. »

« Si la rime a livré *les Orientales* à toutes les chances de la loterie, la doctrine de l'auteur sur la valeur des images n'est pas non plus étrangère à ce malheur.... Au lieu de voir dans l'image le vêtement de la pensée, il a fait de l'image quelque chose d'égoïste et d'indépendant; il a suivi l'exemple des statuaires qui ordonnent capricieusement les plis d'une draperie, sans tenir compte du nu que la draperie doit traduire en le couvrant. J'avoue que M. Hugo, une fois décidé à suivre cette doctrine, a su la mettre en œuvre avec une rare habileté. Si les images prodiguées dans *les Orientales* ne servent de vêtement à aucune idée, elles sont d'une richesse éclatante, et l'auteur ne leur donne jamais congé avant de les avoir présentées sous les faces les plus variées. A mon avis, il se méprend complètement sur la valeur et le rôle des images; mais il tire parti de son erreur avec une prodigieuse adresse, et je conçois sans peine que son exemple ait trouvé de nombreux imitateurs. Le succès n'absout pas l'erreur. Si l'image pouvait avoir par elle-même une valeur indépendante, il faudrait rayer de la mémoire humaine toutes les lois de la pensée, toutes les lois de la parole. Les premiers écrivains de la Grèce, de l'Italie et de la France auraient ignoré les éléments du style poétique, et l'admiration unanime qui les a couronnés serait une admiration ignorante. Mais la doctrine de M. Hugo ne résiste pas à l'examen. Il est évident que l'image doit obéir à la pensée, lui servir d'ornement et de parure, et qu'elle n'a par elle-même aucune valeur indépendante. »

« L'application de la doctrine que nous combattons est empreinte à chaque page des *Orientales*, aussi bien que la théorie de la rime féconde. Or, l'égoïsme de l'image et la fécondité de la rime ne pouvaient engendrer qu'une série de tableaux capricieux, sans relation logique, sans enchaînement; et tel est, en effet, le caractère général des *Orientales*. Non-seulement les récits qui veulent être dramatiques se nouent et se dénouent sans acteurs, mais le paysage même où figurent ces acteurs sans âme est un paysage impossible¹. »

Ce jugement sur *les Orientales* et sur les trois dernières *Ballades* de M. Victor Hugo est celui de tous les hommes sensés d'aujourd'hui; et nous n'aurions rien à ajouter si nous étions d'accord avec M. Gustave Planche sur la cause de cette pauvreté d'idées. Selon lui, le jeune poète, séduit par la musique des vers et par l'éclat des images, préféra le travail du style à celui de la pensée, et mit étourdiment la poésie dans ce qui n'est que son enveloppe. Selon nous,

¹ *Poètes et romanciers modernes de la France. — M. Victor Hugo. Revue des Deux-Mondes*, mars 1838, p. 735-738.

M. Victor Hugo ne négligea la pensée et la poésie véritable que parce qu'il se trouva tout à coup sans poésie et sans pensée.

Quel est l'homme, en effet, orateur ou poète, qui s'amusera à cise-ler ses phrases et à dorer son style quand une idée le domine et l'emporte? Est-ce qu'un coursier se balance mollement sur ses jarrets et danse sur place, quand il est excité par le clairon du combat et par l'éperon du cavalier? Le guerrier qui demeure assis sous la tente pour polir ses armes et se complaire dans leur éclat, n'a pas entendu sonner la charge ou n'aime plus son drapeau.

C'est précisément ce qui était arrivé à M. Victor Hugo devenu sceptique. Nous l'avons vu, frère d'armes de M. de Lamartine sous les drapeaux du Christ, jurant de ne jamais déposer la lance tant que son bras pourrait la porter et qu'il resterait des ennemis de l'Évangile. Quatre années après, ne croyant plus au Christ, et n'osant pas encore passer dans les rangs de l'impiété avouée qui le combat, il se retire sous sa tente, y joue avec ses armes et va, dans son désœuvrement, jusqu'à s'amuser à souffler des bulles de savon. Ses *Orientales* et ses dernières *Ballades* ne sont que cela.

Mais ne nous contentons pas d'expliquer les combinaisons puériles et les images creuses des *Orientales* par l'insouciance de leur auteur, qui, n'ayant plus rien à défendre, chanta pour le plaisir de chanter. Ce ne serait envisager que la superficie d'une question qui, sérieusement étudiée, va nous montrer dans chaque modification de la lyre du poète une conséquence immédiate et fatale des changements survenus dans son âme.

VII

Influence du scepticisme sur la poésie puérile et matérielle de l'auteur des *Orientales*.

— Tendances irrésistibles du poète incrédule au matérialisme de l'idéal et au mécanisme du style.

Devenu sceptique d'ardent chrétien qu'il était, M. Victor Hugo perdit tout idéal surnaturel et tout enthousiasme religieux. Dans ce double dénûment, que personne ne contestera, puisqu'il résulte de la nature même du scepticisme, il fallait bien qu'il cherchât sur la terre un autre idéal, ou qu'il chantât sans conviction l'idéal céleste, qui n'avait plus pour lui que des splendeurs factices. Il fit l'un et l'autre, c'est-à-dire qu'il conserva l'Évangile à l'état de souvenir purement fantastique, et qu'il chercha dans la nature les réalités qu'il ne trouvait plus au-dessus d'elle. Prouvons et développons séparément ces deux faits; nous y trouverons toute la poétique matérielle et pué-

rile dont nous étudions la philosophie et le secret. Commençons par la chute du poète tombant de l'idéal dans la réalité physique.

Quand l'inspiration poétique ne s'élève plus au-dessus de la nature, elle se matérialise avec elle à mesure qu'elle s'éloigne davantage du ciel et de Dieu. Supposons qu'un aigle, rompant l'équilibre établi par la sagesse suprême entre la puissance de son aile et la vigueur de son regard, s'élève trop près du soleil, de façon que son œil en soit tout à coup blessé : il tombera, étourdi, aveuglé, des régions de la lumière pure dans la région des nuages, et des nuages sur la terre, où il restera, cherchant les lieux bas et obscurs, jusqu'à ce qu'il s'habitue de nouveau à l'éclat du jour. C'est ce qui est arrivé à M. Victor Hugo. Scrutateur téméraire, sacrilège de la majesté divine, il tomba ébloui, accablé par ses splendeurs :

Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté¹.

M. Victor Hugo avait commencé par voler dans le ciel pur : c'était l'idéal surnaturel de ses *Odes* chrétiennes. Il tomba bientôt dans les nuages : ce fut l'idéal fantastique de ses *Ballades*. Il tomba enfin jusqu'à la terre dans ses *Orientales*, où nous allons voir l'expression des réalités d'ici-bas. Deux ans après, il se releva quelque peu dans ses *Feuilles d'automne*, qui toutefois ne reflétèrent plus les lumières pures du jour, mais les lueurs douteuses d'un crépuscule que la nuit profonde allait bientôt suivre.

Expliquons-nous sans figures. L'inspiration poétique n'a que cinq degrés possibles : celui de la foi ou de l'idéal surnaturel ; celui de la raison ou des idées abstraites ; celui du cœur ou des sentiments ; celui de l'imagination ou des fantômes ; celui des sens ou des impressions matérielles. M. Victor Hugo, devenu sceptique, tomba nécessairement au second degré, et n'y put tenir ; car le poète, qui a besoin de sentir et de colorer, ne peut rester dans les abstractions comme le philosophe. Pour demeurer au troisième degré, qui est celui des affections morales, il aurait fallu qu'il y trouvât, en dehors de la foi qu'il n'avait plus, une source d'inspirations assez poétique et assez féconde. L'expérience a prouvé le contraire, puisque dans ses *Feuilles d'automne*, publiées deux ans après ses *Orientales* et inspirées par les affections de famille, il se vit obligé de recourir au Christianisme pour embellir le sourire de ses enfants. Sceptique, et voulant être logique dans ses tableaux, il descendit aux fantômes ; et des fantômes, qui le rappelaient sans cesse vers les croyances religieuses, il tomba dans les

¹ Ci-dessus, p. 149.

réalités matérielles. Mais qu'avons-nous besoin de recourir au raisonnement? Les aveux du poète auraient pu nous suffire.

En effet, qu'est-ce qui échauffe et soulève l'âme de M. Victor Hugo depuis qu'il a perdu la foi? Nous ne saurions mieux le trouver que dans deux pièces où il a défini lui-même la nature de sa poésie et de son enthousiasme.

Dans une de ses *Orientales* à laquelle il a donné le nom même d'*Enthousiasme*, après avoir dit que ses jours s'en vont de rêve en rêve, il énumère ainsi les sources de ses nouvelles inspirations :

Tout me fait songer : l'air, les prés, les monts, les bois.
J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois,
D'un bruit de feuilles remuées;
Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir
Où se regardent les nuées.

J'aime une lune ardente et rouge comme l'or,
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor
Blanche au bord d'un nuage sombre;
J'aime ces chariots lourds et noirs qui, la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
Font aboyer les chiens dans l'ombre.

Dans une de ses *Feuilles d'automne*, qu'il a intitulée *Pan*, parce qu'il allait y répandre son âme et sa poésie dans le panthéisme, il s'écrie :

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez et répandez vos âmes sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons!

Partout où la nature est gracieuse et belle,
Où l'herbe s'épaissit pour le troupeau qui bêle,
Où le chevreau lascif mord le cytise en fleurs,
Où chante un pâtre assis sous une antique arcade,
Où la brise du soir fouette avec la cascade
Le rocher tout en pleurs;

Partout où va la plume et le flocon de laine,
Que ce soit une mer, que ce soit une plaine,
Une vieille forêt aux branchages mouvants,
Iles au sol désert, lacs à l'eau solitaire,

Montagnes, océans, neige ou sable, onde ou terre,
Flots ou sillons ; partout où vont les quatre vents ;

*Partout où le couchant grandit l'ombre des chênes,
Partout où les coteaux croisent leurs molles chaînes,
Partout où sont des champs, des moissons, des cités,
Partout où pend un fruit à la branche épuisée,
Partout où l'oiseau boit des gouttes de rosée,*

Allez, voyez, chantez!...

Enivrez-vous de tout ! enivrez-vous, poètes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes,
Du voyageur de nuit dont on entend la voix,
De ces premières fleurs dont février s'étonne,
Des eaux, de l'air, des prés, et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois! . .

Enivrez-vous du soir ! à cette heure où , dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé ;
Quand le mont, dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé!

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentiments, d'amour, d'ardente passion,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible, qui vous presse,
Mêlez toute votre âme à la création !

Lorsque l'enthousiasme arrive ainsi par les sens, la poésie, matérialisée à sa source, ne peut pas dépasser le niveau des impressions physiques qui l'inspirent. Car la poésie est comme l'eau : pour qu'elle s'élève, il faut qu'elle trouve à son point de départ une force d'impulsion qui la fasse jaillir. Partie des hauteurs de l'idéal, elle y remonte en spiritualisant tout ce qu'elle emporte de terrestre avec elle. Sortie au contraire des bas-fonds du matérialisme, elle s'y traîne. Voyons donc le génie poétique de M. Victor Hugo rampant à terre, et s'attachant de préférence au côté physique des spectacles qui le remuent.

Le poète est à Navarin. Que va-t-il faire passer sous nos yeux dans ce mémorable incendie qui détruit, en quelques heures, toutes les forces maritimes de l'Orient réunies ? Un gros inventaire des bâtiments brûlés.

Où sont tes mille antennes,
Et tes lunes bautaines,

Et tes fiers capitaines,
 Armada du sultan ?
 Ta ruine commence,
 Toi qui dans ta démenée
 Battais les mers, immense
 Comme Léviathan !

Le capitain qui tremble
 Voit éclater ensemble
 Ces *chébecs* que rassemble
 Alger ou Tetuan.
 Le feu vengeur embrasse
 Son vaisseau dont la masse
 Soulève, quand il passe,
 Le fond de l'Océan.

Sur les mers irritées,
 Dérivent, démantées,
 Nefs par les nefs heurtées,
Yachts aux mille couleurs,
Galères capitaines,
Caïques et *tartanes*,
 Qui portaient aux sultanes
 Des têtes et des fleurs !

Adieu, *sloops* intrépides,
 Adieu, *jonques* ¹ rapides,
 Qui sur les eaux limpides
 Berçaient les icoglans !
 Adieu la *goëlette*
 Dont la vague reflète
 Le flamboyant squelette,
 Noir dans les feux sanglants !

Adieu la *barcarolle* ²
 Dont l'humble banderole
 Autour des vaisseaux vole,
 Et qui, peureuse, fuit,
 Quand du souffle des brises
 Les *frégates* surprises,
 Gonflant leurs voiles grises,
 Déferlent à grand bruit !

Adieu, la *caravelle*
 Qu'une voile nouvelle

¹ Embarcations chinoises. — ² La *barcarolle* n'est pas une petite barque ; c'est une chanson que chantent les gondoliers à Venise.

Aux yeux de loin révèle ;
Adieu, le *dogre* ailé,
Le *brick* dont les amures
Rendent de sourds murmures,
Comme un amas d'armures
Par le vent ébranlé.

Adieu, la *brigantine*,
Dont la voile latine
Du flot qui se mutine
Fend les vallons amers !
Adieu, la *balancelle*
Qui sur l'onde chancelle,
Et, comme une étincelle,
Luit sur l'azur des mers !

Adieu, *lougres* difformes,
Galéaces énormes,
Vaisseaux de toutes formes,
Vaisseaux de tous climats,
L'*yole* aux triples flammes,
Les *mahonnes*, les *prames*,
La *felouque* à six rames,
La *polacre* à deux mâts !

Chaloupes canonnières !
Et *lanches* marinières
Où flottaient les bannières
Du pacha souverain !
Bombardes que la houle,
Sur son front qui s'écroule,
Soulève, emporte et roule
Avec un bruit d'airain !

Adieu, ces nefs bizarres,
Caraques et *gabarres*,
Qui, de leurs cris barbares,
Troublaient Chypre et Délos !
Que sont donc devenues
Ces *galères* chenues ?
La mer les jette aux nues,
Le ciel les rend aux flots !

Passons à une autre *Orientale* qui nous montrera mieux encore l'irrésistible penchant du poète pour les réalités physiques. Nous sommes toujours en Grèce ; le héros de la pièce est l'intrépide Canaris dont le brûlot s'attacha tant de fois aux flancs des vaisseaux turcs.

Que veut dire l'auteur ? que ce brave corsaire, au lieu de prendre les navires ennemis en arborant son pavillon sur leur poupe, comme cela se pratique ordinairement, les incendie. Vingt vers lui suffisaient abondamment pour développer cette pensée, qui dans l'anthologie grecque n'en aurait certainement pas rempli plus de quatre. Ces vingt vers, les voici :

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer ;
Que ses voiles carrées
Pendent le long des mâts, par les boulets de fer
Largement déchirées ;

Qu'on n'y voit que des morts tombés de toutes parts,
Ancres, agrès, voilures,
Grands mâts rompus, traînant leurs cordages épars
Comme des chevelures....

Alors gloire au vainqueur ! Son ancre noir s'abat
Sur la nef qu'il foudroie.
Tel un aigle puissant pose, après le combat,
Son ongle sur sa proie !

Puis, il pend au grand mât, comme au front d'une tour,
Son drapeau que l'air rouge,
Et dont le reflet d'or dans l'onde, tour à tour,
S'élargit et s'allonge....

Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie !

Voilà donc en cinq strophes toute la partie idéale et poétique d'une pièce qui n'en a pas moins de vingt-deux. Comment M. Victor Hugo va-t-il l'allonger de soixante-huit vers ? par deux amplifications toutes matérielles du désastre et de la victoire.

Quand est-ce, en premier lieu, que le pavillon vainqueur s'arbore sur ce pauvre bâtiment dont nous avons déjà vu les voiles déchirées, les mâts rompus, l'équipage tué ? C'est, poursuit le poète, lorsque le vaisseau,

couvert de fumée et de bruit,
 Tourne ainsi qu'une roue;
 Qu'un flux et qu'un reflux d'hommes roule et s'enfuit
 De la poupe à la proue;

Lorsqu'à la voix des chefs nul soldat ne répond ;
Que la mer monte et gronde ;
Que les canons éteints nagent dans l'entre-pont,
S'entre-choquant dans l'onde ;

Qu'on voit le lourd colosse ouvrir au flot marin
Sa blessure béante,
Et saigner, à travers son armure d'airain,
La galère géante ;
Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant,
La carène entr'ouverte,
Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant
Argente l'onde verte.

Et quel sera , en second lieu , le pavillon arboré par le vainqueur ?
Cela dépendra , bien entendu , de la nation ; car chaque nation a le sien. M. Victor Hugo va donc passer en revue toutes les puissances maritimes, de façon à nous donner une nomenclature complète des différentes couleurs étalées sur leurs bannières.

Malte arborait sa croix ; Venise, peuple-roi,
Sur ses poupes mouvantes,
L'héraldique lion qui fait rugir d'effroi
Les lionnes vivantes.
Le pavillon de Naples est éclatant dans l'air ;
Et, quand il se déploie,
On croit voir ondoyer de la poupe à la mer
Un flot d'or et de soie.
Espagne peint aux plis des drapeaux voltigeant
Sur ses flottes avares
Léon, aux lions d'or ; Castille, aux tours d'argent,
Les chaînes des Navarres.
Rome a les clefs ; Milan, l'enfant qui hurle encor
Dans les dents de la guivre ;
Et les vaisseaux de France ont des fleurs de lis d'or
Sur leurs robes de cuivre.
Stamboul la turque, autour du croissant abhorré,
Suspend trois blanches queues ;
L'Amérique, enfin libre, étale un ciel doré
Semé d'étoiles bleues.
L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,
Qui, brillant sur la noire,
Vers les deux bouts du monde à la fois menacés
Tourne une tête noire.
L'autre aigle au double front, qui des Czars suit les lois,
Son antique adversaire,
Comme elle, regardant deux mondes à la fois,
En tient un dans sa serre.

L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers
 Sa splendide oriflamme,
 Si riche qu'on prendrait son reflet dans les mers
 Pour l'ombre d'une flamme.

Quand la pensée d'un poète se matérialise ainsi, il est tout naturel que le vers qui l'enveloppe se moule sur les réalités dont elle s'est gonflée. Le vers de M. Victor Hugo tourna donc à l'imitation physique des objets qu'il exprimait ; et ce travail de ciselure préoccupa l'écrivain au point de lui faire oublier la pensée. Dans son *Orientale* intitulée les *Djîns*, pièce taillée en fuseau, il s'astreint à faire croître et décroître puérilement son mètre, afin de peindre aux yeux même l'arrivée et la fuite des génies malfaisants dont le passage cause, en Asie, tant de frayeur aux enfants et aux femmes :

Murs, ville
 Et port,
 Asile
 De mort,
 Mer grise
 Où brise
 La brise :
 Tout dort.

Dans la plaine
 Naît un bruit.
 C'est l'haleine
 De la nuit.
 Elle brame
 Comme une âme
 Qu'une flamme
 Toujours suit.

La voix plus haute
 Semble un grelot.
 D'un nain qui saute
 C'est le galop :
 Il fuit, s'élance,
 Puis en cadence
 Sur un pied danse
 Au bout d'un flot.

La rumeur approche ;
 L'écho la redit.
 C'est comme la cloche
 D'un couvent maudit ;
 Comme un bruit de foule,

Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns ! Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe ;
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout prêts ! Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner les gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée ;
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés, etc.

Ils s'en vont donc emportés sur des strophes, qui, au lieu de croître peu à peu, comme à leur arrivée, diminuent progressivement à mesure qu'ils s'éloignent. Nous venons de voir des vers de dix syllabes, puis de huit, puis de sept ; en voici de six :

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît, etc.

En voici de cinq :

D'étranges syllabes
Nous viennent encor, etc.

En voici de quatre, de trois, et enfin de deux :

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas.
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute :
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

Quel dommage que ce merveilleux tourneur en style n'ait pas commencé et fini son fuseau par des vers monosyllabiques, comme on en trouve dans sa *Chasse du Burgrave* ! Il faut bien citer quelque chose de cet autre tour de force, où le redoublement de la rime imite cent fois de suite les répétitions de la voix par l'écho.

Daigne protéger notre chasse,
Châsse
De monseigneur saint Godefroi,
Roi !

Si tu fais ce que je désire,
Sire,
Nous t'édifions un tombeau,
Beau ;

Puis je te donne un cor d'ivoire ;
Voire
Un dais neuf à pans de velours,
Lourds,

Avec dix chandelles de cire,
Sire !
Donc, te prions à deux genoux,
Nous,

Nous, qui né de bons gentilshommes,
Sommes
Le seigneur burgrave Alexis
Six !

Voilà ce que dit le burgrave,
Grave,
Au tombeau de saint Godefroi,
Froid.

Mon page, emplis mon escarcelle,
Selle
Mon cheval de Calatrava ;
Va !

Piqueur, va convier le comte.
Conte
Que ma meute aboie en mes cours.
Cours !

Archers, mes compagnons de fêtes,
Faites

Votre épieu lisse et vos cornets
Nets.

Nous ferons ce soir une chère
Chère ;
Vous n'y recevrez, maitre-queux,
Qu'eux.

En chasse, amis ! je vous invite.
Vite !
En chasse ! allons courre les cerfs,
Serfs !

Voilà donc de la poésie faite, non plus pour l'esprit, mais uniquement pour l'oreille et pour les yeux. Le tour de force prosodique y remplace le mérite de l'idée, et le plus sublime des arts y tombe dans le mécanisme.

Ainsi, ce n'est pas par système et par choix, comme l'a pensé M. Gustave Planche, c'est par entraînement et par nécessité que l'auteur des *Orientales* est tombé de la poésie idéale dans la poésie matérielle, c'est-à-dire dans les nomenclatures, dans les puérilités de la rime et du vers, dans les images creuses et les riens sonores. Mais ne nous bornons pas à cette première partie de notre thèse : elle ne contient que la moitié de la question.

VIII

Suite du chapitre précédent : impuissance du poète incrédule à planer
au-dessus des jeux de l'image et de la rime.

Après avoir étudié le scepticisme de M. Victor Hugo dans ses fatales tendances au matérialisme de la pensée et au mécanisme du style, envisageons-le dans ses rapports accidentels avec l'idéal chrétien. Car le poète en a gardé au moins le souvenir, et lui demande encore ça et là des tableaux. Cet aigle, précipité des cieux, va donc essayer de nouveau la lumière qui l'a ébloui, aveuglé ; mais, la foi ne soutenant plus ni son regard ni son aile, il ne tardera pas à retomber des hauteurs auxquelles un élan d'enthousiasme fantastique l'avait reporté ; et les enfantillages du vers et de la rime reviendront, à chaque instant, se mêler à ses inspirations les plus hautes et les plus touchantes.

Quelle idée plus sublime, plus énergique, plus féconde en enseignements que le *feu du ciel* prenant son vol sous le souffle du Seigneur, qui l'envoie dévorer deux villes coupables !

Ah ! villes de l'enfer, folles dans leurs désirs !
Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,
Chaque toit recélait quelque mystère immonde ;
Et, comme un double ulcère, elles souillaient le monde.

Et voilà qu'à l'instant terrible où le nuage enflammé passe sur Sodome et Gomorrhe, et qu'une voix d'en haut lui crie : « C'est ici ! » le peintre, jusque-là sombre et majestueux comme son sujet, abandonne tout à coup le pinceau de Michel-Ange pour folâtrer dans les fantaisies avec le crayon de Callot.

Se peut-il qu'on fuie
Sous l'horrible pluie ?
Tout périt, hélas !
Le feu qui foudroie
Bat les ponts qu'il broie,
Crève les toits plats,
Roule, tombe, et brise
Sur la dalle grise
Ses rouges éclats !....

Il gronde, il ondule,
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent ;
Son flot, vert et rose,
Que le soufre arrose,
Fait, en les rongant,
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

Il fond, comme eire,
Agate, porphyre,
Pierres du tombeau ;
Ploie, ainsi qu'un arbre,
Le géant de marbre
Qu'ils nommaient Nabo ;
Et chaque colonne
Brûle et tourbillonne
Comme un grand flambeau !....

Le grand prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare
Prend feu comme un phare ;

Et, pâle, ébloui,
Sa main, qui l'arrache,
A son front s'attache,
Et brûle avec lui.

Cette pièce est la seule des *Orientales* où M. Victor Hugo se soit inspiré de l'idéal chrétien. Dans ses *Feuilles d'automne*, au contraire, la moitié de ses tableaux sont illuminés par quelque reflet des croyances de son berceau. C'est donc là surtout qu'il faut chercher les preuves et les causes de son impuissance à planer longtemps au-dessus des jeux de l'image et de la rime, alors même que son sujet est de nature à le soulever et à le maintenir dans les régions de la haute poésie.

Cette impuissance a été reconnue et énergiquement exprimée par M. Gustave Planche, dont nous adopterons encore ici l'appréciation littéraire, en l'appuyant toutefois sur un fondement philosophique tout différent du sien, qui ne nous paraît pas rendre suffisamment compte des avortements du poète.

« Le cercle parcouru par l'auteur des *Feuilles d'automne*, dit le célèbre critique, embrasse un immense horizon ; car le poète ne se propose rien moins que de chanter les joies de la famille, et d'enseigner à l'humanité les devoirs qui la régissent et la destination qui lui est assignée. Si jamais sujet fut vaste et capable d'emporter la pensée dans les plus hautes régions, à coup sûr c'est le sujet des *Feuilles d'automne*. Pourquoi donc M. Hugo est-il demeuré au-dessous de la tâche qu'il avait choisie ? Pourquoi les joies de la famille et la destination providentielle de l'humanité ne trouvent-elles, dans les *Feuilles d'automne*, qu'un écho confus et à peine saisissable ? Pourquoi les pensées que le poète a voulu nous révéler, sont-elles traduites dans une langue obscure, dont nous cherchons vainement la clef ? Il nous semble que l'achèvement d'un édifice tel que les *Orientales* ne pouvait demeurer impuni. M. Hugo venait d'élever un temple à la parole et d'adorer la rime en toute humilité ; il venait de s'agenouiller devant l'image égoïste et de rayer la pensée du livre de la poésie ; il fallait que cette idolâtrie fût châtiée tôt ou tard. Le jour où il a voulu écrire les *Feuilles d'automne* et chanter les joies de la famille et le but assigné à l'humanité, le châtiment a commencé. Vainement il essayait d'interroger son cœur, son cœur refusait de répondre ; et sa lèvre, prodigue de paroles, imposait silence à sa pensée engourdie. C'est là, certes, un enseignement qui mérite d'être médité. »

Puis, après avoir dit qu'il préfère pourtant les *Feuilles d'automne* à tous les recueils lyriques de M. Victor Hugo, M. Gustave Planche ajoute : « Venues après le cinquième livre des *Odes*, elles seraient une énigme impénétrable ; l'esprit se refuserait à comprendre comment le

rêveur adolescent, parvenu à la virilité, a sitôt perdu la mémoire de ses premières espérances, comment il a sitôt abandonné le monde de la conscience pour le monde des yeux ; mais *les Orientales*, placées entre le cinquième livre des *Odes* et les *Feuilles d'automne*, répondent à tous les doutes, et nous expliquent nettement les angoisses intellectuelles de M. Hugo. Si quelque chose nous étonne encore dans les *Feuilles d'automne*, c'est que M. Hugo, après un si long séjour chez le peuple des mots, ait retrouvé dans son cœur quelque trace des sentiments qu'il avait oubliés ¹. »

Oui, l'auteur des *Feuilles d'automne* a retrouvé quelques-unes des inspirations si chaudes et si vraies de son adolescence ; et c'est précisément de ce phénomène que nous allons partir pour ramener au scepticisme du poète son impuissance à se soutenir longtemps sur les ailes du sentiment et de la pensée.

La plus belle des *Feuilles d'automne* est sans contredit la pièce intitulée : *Pour les pauvres*. M. Victor Hugo n'avait jamais eu dans ses *Odes* une éloquence plus émouvante, plus énergique et plus noble. Tout n'est pas parfait dans cette pièce ; cependant nous n'y retrancherons rien ; nous nous contenterons de souligner les vers defectueux, afin de ne rien ôter, d'une part, à l'enchaînement des idées, et de mieux faire comprendre, d'une autre part, comment la poésie de l'auteur s'altère au moment même où l'idéal chrétien s'obscurcit à ses yeux.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé de lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or, sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres

Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège ?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens !
A son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! »

¹ *Poètes et Romanciers modernes de la France. — M. Victor Hugo. Revue des Deux-Mondes*, Mars, 1833, p. 739, 740.

Et puis à votre fête il compare en son âme
 Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
 Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
 Et, sur un peu de paille, étendue et muette
 L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
 Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines :
 Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
 Au banquet du bonheur bien peu sont conviés ;
 Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
 Et fermente en silence au cœur du misérable.
 Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
 Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
 Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;
 Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité que le pauvre *idolâtre* !
 Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre ;
 Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant ;
 Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
 Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
 Dira : *Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang !*

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que ce soit elle
 Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
 Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
 Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
 Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
 Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
 Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
 Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
 Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
 Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
 La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
 Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
 Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
 Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
 Afin d'être meilleurs ; *afin de voir les anges*
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
 Vos aumônes, là-haut, vous font une richesse.
 Donnez ! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
 Afin que l'indigent, que glacent les tempêtes,
 Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
 Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
 Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
 Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
 Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
 Contre tous vos péchés vous ayez la prière
 D'un mendiant puissant au ciel !

Voilà donc l'auteur des *Orientales* revenu du monde des yeux au monde de la conscience ; et certes cette fois son langage n'est ni vide ni obscur. Cependant, chose remarquable, l'aile du poète faiblit au beau milieu de son vol ; et c'est juste au moment où son christianisme est en défaut. Non, la loi d'en haut, proclamée par l'Évangile, ne dit pas aux pauvres : *Enviez !* Elle leur dit : Souffrez patiemment ici-bas ; le ciel sera votre éternelle récompense. Telle que M. Victor Hugo la donne, cette distribution des biens et des maux temporels serait, non pas seulement en apparence, mais en réalité *injuste et mauvaise*. Entraînée ainsi par une pensée fausse hors de l'idéal chrétien, la verve du poète aboutit bientôt à une strophe obscure, exagérée pour l'expression comme pour la doctrine, dans laquelle celui qui fait l'aumône ose dire avec Jésus-Christ, se donnant lui-même dans l'Eucharistie : *Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang*. Aussitôt que la pensée redevient chrétienne, la poésie se relève : la fin de l'ode est tout à la fois évangélique et sublime.

Ce que M. Gustave Planche admire le plus dans les *Feuilles d'automne*, c'est la *Prière pour tous*. Cette longue pièce, inspirée par le Christianisme comme la précédente, est remplie, en effet, de délicieuses et touchantes peintures. Soumettons-la à la même épreuve que la précédente ; et nous y retrouverons la même impuissance. Commençons par citer les strophes vraiment dignes d'être admirées, malgré quelques vers qui feront déjà pressentir les jeux puérils de l'imagination que nous aurons à signaler dans l'ensemble de la composition.

I

Ma fille, va prier ! Vois, la nuit est venue.
 Une planète d'or, là-bas, perce la nue ;
 La brume des coteaux fait trembler le contour ;
 A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute !

Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface :
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine ¹.
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix *cassée* ²,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux *sur la pierre* ³,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au Père universel !

Et puis, ils dormiront. Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion, qui s'égaie et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit !

II

Ma fille, va prier ! D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche *qui chancelle* ⁴ ;
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,

¹ La nuit n'est-elle pas aussi pour le mal ? — ² *Cassée* n'est-il pas là pour la rime ? — ³ Ce n'est pas leur maman, à coup sûr, qui les force à s'agenouiller *pieds nus sur la pierre*, c'est la rime. — ⁴ Terme impropre, dont la rime seule a déterminé le choix.

Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel !

Puis, ensuite pour *moi* ! J'en ai plus besoin qu'elle !
Elle est, ainsi que *toi*, bonne, simple et fidèle !
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié ; nul ne lui fait envie ;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie ;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main *novice* ¹,
N'a touché seulement à l'écorce du vice ;
Nul *piège* ne l'attire à son riant *tableau* ² ;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées ;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle ! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume,
Qui font monter au front de subites rougeurs !

Moi, je sais mieux la vie ; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune, et l'art,
C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard !

L'âme en vivant s'altère ; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu ;
A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leurs toisons, et l'homme sa vertu !

Voilà de la poésie dont nous ne contesterons ni la fraîcheur ni la naïveté ; mais ce n'est pas même le quart de la pièce ; et, prenons-y bien garde, ces charmants tableaux n'en sont que le début. Le reste n'est plus qu'un étalage de rimes et d'images où le sentiment et la

¹ *Novice* en quoi ? Mais la rime est riche. — ² Qu'est-ce que le *riant tableau* d'un *piège* ? *Appât* aurait été le mot convenable, mais ne rimait pas avec *eau*.

pensée disparaissent ; et, plus l'inspiration va s'éloignant de son point de départ, plus elle se délaye dans une amplification toujours verbeuse et souvent puérile. La *Prière pour tous* a dix parties ; nous sommes arrivés à la moitié de la seconde ; poursuivons.

Va donc prier pour moi ! Dis pour toute prière :
Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père ;
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand !
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend !

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente ;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment *retombe* ¹ :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel !

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière *en chantant l'emporte dans sa main !*

Va prier pour ton père ! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs !
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs !

Ce n'est pas la foi qui a soulevé le poète sceptique dans les régions de la foi, c'est son ombre, c'est une impression purement fantastique ; il fallait bien que sa poésie sans conviction retombât dans les fantômes ; que son enthousiasme factice, en se prolongeant, s'évanouît de plus en plus dans les jeux d'esprit. Nous ne sommes pas au bout.

Qu'y a-t-il de plus touchant dans le Christianisme que la pensée des morts ! Il était impossible que cette pensée ne saisis pas avec force un homme qui avait longtemps prié pour eux, et que son premier cri ne fût pas émouvant. Mais il était impossible aussi que cet homme, pour qui le purgatoire n'était plus qu'un songe, n'abandonnât pas vite les

¹ Ce n'est pas la logique qui a demandé ce mot, c'est encore la rime. L'aigle qui vole au soleil ne *tombe* pas.

inspirations de la foi et du cœur pour se jeter dans les amusements et les folies de l'imagination. Voici le début :

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

Le poète est dans le vrai : il est sublime dans cette première strophe. Mais au même instant son scepticisme le jette dans le faux ; et du sublime il tombe dans le joli, quand il ne va pas jusqu'à l'enfantillage et même jusqu'au ridicule.

Enfant, quand tu t'endors, tu ris ! L'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor ;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, *œil céleste elle-même*,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or !

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment !
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment ;
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit ; le remords implacable
S'est fait ver du sépulchre, et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole
Faire que le remords prenne une aile, et s'envole !
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os !
Qu'un rayon touche encor leur paupière ravie,
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux !

Oh ! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise :
Enfant ! quand vous priez, *priez-vous pas pour moi ?*

C'est la plainte des morts ! Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie ;
Ils entendent du ciel le cantique lointain.
Ceux qu'on oublie, hélas ! leur nuit est plus épaisse,

*Un ver dans leur cercueil les dévore sans cesse,
Et l'orfraie à côté fait l'hymne du festin!*

Prie ! afin que le père, et l'oncle, et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

Dieu ! quelle distance de cette grande image du tombeau,

Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,

à l'extravagance qui termine cette tirade ! Le poète n'est pas arrivé là du premier coup. Reprenons ces strophes une à une, et nous y trouverons une curieuse progression dans le mouvement qui l'a entraîné du sublime au joli, du joli au froid, du froid au ridicule, en le faisant tomber d'abord du vrai dans le fantastique, puis du fantastique dans le matériel, et enfin du matériel dans le puéril.

Cet essaim des songes et cette aube, *œil céleste au cil d'or*, font un gracieux tableau ; mais l'imagination y a déjà pris la place du cœur ; et le poète, au lieu de pleurer sur les morts, s'y amuse : c'est une première chute. Dans les deux strophes suivantes arrive le matérialisme, qui oublie l'âme des aïeux pour ne voir que *leurs os déformés*, qui met le purgatoire dans la pourriture du sépulcre ; et le sentiment, déjà refroidi en passant du cœur à l'imagination, achève de s'éteindre dans des idées fausses. Ta prière, ma fille, peut faire qu'il vienne aux morts dans leur tombe

un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux.

C'est la seconde chute du poète ; voici la troisième, qui est plus lourde, puisqu'elle va jusqu'à la puérilité, nous serions même tenté d'ajouter jusqu'à la niaiserie. Ce dernier mot est dur à prononcer ; mais que dire autre chose, dans un pareil sujet, de la tournure de cette supplication mêlée aux soupirs de l'onde et de la brise :

Enfant ! quand vous prierez, prierez-vous pas pour moi ?

Et de ce vœu pour que les habitants décharnés des cimetières

Sentent dans leur œil vide une larme germer ?

M. Gustave Planche nous avait parlé du châtiment infligé au poète ;

c'est là qu'il faut le chercher; et c'est par son scepticisme même que M. Victor Hugo a été puni.

Il nous resterait encore dans cette pièce près de trois cents vers à juger. Contentons-nous d'un passage qui va nous ramener au penchant invincible du poète incrédule pour le côté matériel des choses : c'est encore une de ces interminables nomenclatures par lesquelles nous avons ouvert notre étude sur sa chute dans les réalités physiques. Il vient de dire à sa fille :

Verse, *comme* autrefois *Marthe, sœur de Marie*¹,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

Il part de cette idée pour mettre le parfum de la prière au-dessus de tous les parfums imaginables : pas un parfum ne sera oublié dans ses rimes.

O myrrhe! ô cinname!
Nard cher aux époux!
Baume! éther! dictame!
De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

Prés que l'onde arrose!
Vapeurs de l'autel!
Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa *bouche de miel*!

Jasmin! asphodèle!
Encensoirs flottants!
Branche verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps!

Lis que fait éclore
Le frais arrosoir!
Arbre que Dieu dore!
Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfum de la sève
Dans les bois mouvants!
Odeur de la grève,
Qui la nuit s'élève
Sur l'aile des vents!

¹ Ce n'est pas Marthe, c'est Marie, sa sœur, qui répandit des parfums sur les pieds du Sauveur.

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor !
Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or !

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer !
Urnes embrasées !
Esprit des rosées,
Qui flottez dans l'air !

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits !
Senteurs *inouïes* !
Fleurs épanouies
Au souffle des nuits !

Odeurs immortelles
Que les Ariel,
Archanges fidèles,
Preignent sur leurs ailes
En venant du ciel !

O couche première
Du premier époux !
De la terre entière,
Des champs de lumière
Parfums les plus doux !

Dans l'auguste sphère,
Parfums, qu'êtes-vous
Près de la prière
Qui dans la poussière
S'épanche à genoux !

Près du cri d'une âme
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame,
Et s'exhale en flamme,
Et se verse à flots !

Près de l'humble offrande
D'un *enfant de lin* ¹,
Dont l'extase est grande,

¹ *Un enfant de lin* ! quel sacrifice à la rime !

*Et qui recommande
Son père orphelin¹ !*

Bouche qui soupire,
Mais sans murmurer !
Ineffable lyre !
Voix qui fait sourire
Et qui fait pleurer !

Il y a vraiment du mouvement dans ces vers ; mais ce mouvement n'est que dans les mots : c'est de l'enthousiasme à froid. Non-seulement il n'y a rien pour l'intelligence ni pour le cœur, mais l'imagination elle-même est étourdie par ce roulement de tambourin. Jamais poésie n'a été plus matérielle et plus vide.

M. Victor Hugo, retrouvant cependant quelque chose de l'idéal chrétien dans ses souvenirs d'adolescence, joue avec lui comme un enfant joue avec l'astre du jour dont il a reçu un rayon sur un miroir : il se fait son petit soleil à lui, et le promène d'objets en objets, du faite des édifices dans la rue, de la croix du clocher dans la boue. N'a-t-il pas confessé lui-même son continuel passage du ciel à la fange ? C'est par cet étrange aveu que nous terminerons notre appréciation des premières influences du scepticisme sur sa poésie.

Souvent, quand mon esprit, riche en métamorphoses,
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée,
Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole, capricieuse, et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient ;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile ;
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure ;
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

¹ Le père de M. Victor Hugo, général de l'Empire, était mort en 1828.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
 Sur des Alpes de neige un vent jaloux la brise.
 Qu'importe ! suspendu sur l'abîme béant
 Le nuage se change en un glacier sublime,
 Et des mille fleurons qui hérissent sa cime
 Fait une couronne au géant !

Après être ainsi devenu tour à tour nuage errant, étoile luisante, guerrier rougissant son armure dans la fournaise du couchant, et enfin glacier couronnant un vieux mont, l'esprit de M. Victor Hugo demeure sur le colosse à tête grise *jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu*

Le frappe de nouveau, le précipite, et change
 Les prismes du glacier en flots mêlés de fange.
 Alors il croule ; alors, éveillant mille échos,
 Il retombe en torrents dans l'océan du monde,
 Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
 Où se ressemblent tous les flots !

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
 Dans un cercle éternel incessamment poussées.
 Du terrestre océan dont les flots sont amers,
 Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
 Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
 Redescendent des cieux aux mers.

IX

M. Victor Hugo tombe dans le chaos du style et des idées. — *Chants du crépuscule, Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, Contemplations.* — 1835-1856.

En 1836, après une lecture de Dante, M. Victor Hugo s'écria :

Quand le poëte peint l'enfer, il peint sa vie :
 Sa vie, ombre qui fuit de spectres poursuivie ;
 Forêt mystérieuse où ses pas effrayés
 S'égarent à tâtons hors des chemins frayés ;
 Noir voyage obstrué de rencontres difformes ;
 Spirale aux bords douteux, aux profondeurs énormes,
 Dont les cercles hideux vont toujours plus avant
 Dans une ombre où se meut l'enfer vague et vivant !

 Là sont les visions, les rêves, les chimères¹.

¹ *Voix intérieures.*

Nous ne savons pas si la vie de M. Victor Hugo a été réellement tout cela ; mais nous pouvons bien dire que sa poésie, égarée par l'indépendance littéraire et religieuse, a effectivement fini par aboutir aux ténèbres dont le chantre de *l'Enfer* nous a si énergiquement peint le vide, l'obscurité, l'horreur et la confusion :

Là, des soupirs, des sanglots, de grands cris
Retentissaient dans ces lieux sans lumière,
Si tristement qu'à pleurer je me pris.

Entremêlés d'une horrible manière,
Accents divers, sons rauques, sons perçants,
Cris de douleur, hurlements de colère,

Auxquels des mains joignaient leurs battements,
Tourbillonnaient, comme dans la tempête
Tourne le sable, emporté par les vents¹.

Mais avant de montrer le poète, comme il l'a dit lui-même,

Dans une ombre où se meut l'enfer vague et vivant,

voyons-le poursuivant le *noir voyage*, commencé en 1831, qui devait le conduire à la porte fatale sur laquelle l'éternelle justice a écrit ces mots : « Vous qui entrez, laissez toute espérance². »

Après les *Feuilles d'automne*, qui avaient signalé l'entrée du poète dans la nuit du doute, apparurent, en 1835, les *Chants du crépuscule* ; en 1837, les *Voix intérieures* ; en 1840, les *Rayons et les Ombres* ; en 1856, les *Contemplations*. Dans ces quatre épanchements de son âme, l'auteur a suivi la même voie, en s'éloignant toujours davantage du jour de la pensée. C'est ce qu'il faut d'abord bien constater. En effet, si nous n'avions pour but que de critiquer M. Victor Hugo lui-même, nous nous contenterions de l'avoir trouvé sur un mauvais terrain, sans nous mettre en peine du chemin qui l'y a conduit. Mais comme nous ne l'attaquons que pour combattre le principe duquel il est parti, il importe souverainement de prouver avant tout qu'en s'égarant il n'a pas cessé un moment de suivre la même route. Or, nous avons son itinéraire tracé de sa propre main dans les préfaces des quatre recueils de poésies qui sont l'objet de cette dernière étude.

En publiant les *Chants du crépuscule*, l'auteur des *Orientales* et des *Feuilles d'automne* disait à ses lecteurs : « A quoi bon faire remarquer

¹ Dante, *Inferno*, *canto III*. Nous ne voulons pas rendre M. Victor Hugo responsable de cette traduction, hasardée par nous au milieu de ses vers. — ² *Ibid*.

le fil, à peine visible peut-être, qui relie ce livre aux livres précédents ? C'est toujours la même pensée avec d'autres soucis, la même onde avec d'autres vents, le même front avec d'autres rides, la même vie avec un autre âge.... Ce qui a été la principale préoccupation de l'auteur en jetant çà et là les vers qu'on va lire, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons ; c'est cette brume au dehors, cette incertitude au dedans ; c'est ce je ne sais quoi d'à demi éclairé qui nous environne.... Dans ce livre, bien petit cependant en présence d'objets si grands, il y a tous les contraires, le doute et le dogme, le jour et la nuit, le coin sombre et le point lumineux, comme dans tout ce que nous voyons, comme dans tout ce que nous pensons en ce siècle, comme dans nos théories politiques, comme dans nos opinions religieuses, comme dans notre existence domestique, comme dans l'histoire qu'on nous fait, comme dans la vie que nous nous faisons. »

Même aveu dans la préface des *Voix intérieures* : « Ce volume, avec quelques nuances nouvelles peut-être et les développements que le temps a amenés, ne fait que continuer ceux qui l'ont précédé ; ce qu'il contient, les autres le contenaient. » Et de peur qu'on n'oublie le principe qui a déterminé sa voie, l'auteur ajoute : « La puissance du poète est faite d'indépendance. »

Même aveu encore dans la préface des *Rayons et des Ombres* : « On trouvera dans ce volume, à quelques nuances près, la même manière de voir les faits et les hommes que dans les trois volumes de poésie qui le précèdent immédiatement, et qui appartiennent à la seconde période de la pensée de l'auteur, publiés l'un en 1831 (*les Feuilles d'automne*), l'autre en 1835 (*Chants du crépuscule*), et le dernier en 1837 (*Voix intérieures*). Ce livre les continue. »

Enfin dans la préface de ses *Contemplations*, en deux volumes intitulés *Autrefois*, *Aujourd'hui*, le poète annonce le résumé de toutes ses idées et de toutes ses angoisses depuis 1831 jusqu'à 1856, c'est-à-dire depuis son entrée dans la nuit du scepticisme jusqu'au moment où il parvient au fond de l'abîme, comme Dante arrive au dernier cercle de son *Enfer*. Sa parole est sinistre. « Ce livre, dit-il, doit être lu comme on lirait le livre d'un mort. Vingt-cinq années sont dans ces deux volumes. *Grande mortalis ævi spatium*. L'auteur a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur.... Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, rians ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence hu-

maine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur, en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu au bord de l'infini. Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme. »

Cet abîme auquel l'indépendance littéraire et religieuse a conduit l'âme d'un grand poète, sondons-le, et nous y trouverons ce que Virgile et Dante ont vu dans un autre abîme où M. Victor Hugo lui-même a cherché l'image du sien : d'abord le vide et l'obscurité, *res caligine mersas et inania regna*; puis d'horribles figures, *terribiles visu formæ*; et, enfin, l'incohérence et la folie, *discordia demens*.

Dans les *Orientales*, nous avons déjà vu les idées s'évanouir sous de vaines apparences, *cava sub imagine formæ*; mais ces images creuses avaient au moins de l'harmonie et de l'éclat; et voilà qu'elles deviennent tout à la fois plus vides, plus sourdes et plus obscures à mesure que le poète s'enfonce dans la nuit du scepticisme, où il cherche une nouvelle sagesse : *Nox abstulit atra colorem*.

Recourons encore ici au témoignage de M. Gustave Planche, avec lequel nous allons être une fois de plus d'accord sur les faits, tout en différant sur l'appréciation de leurs causes. En 1838, analysant les premiers essais lyriques du poète, ce critique avait trouvé que les images s'y croisaient au lieu de s'entr'aider, et que le fracas des mots y déguisait rarement la ténuité ou le néant de la pensée. Mais, en 1836, jugeant la partie philosophique des *Contemplations*, il y reconnut un immense progrès dans l'obscurité de l'idéal et dans le vide des figures. « Il serait difficile, dit-il, de prendre au sérieux les prétentions de M. Victor Hugo dans le domaine de la raison pure. Quand, au lieu de raconter ses émotions personnelles et de peindre ce qu'il a vu, il essaye d'expliquer l'origine du monde, la destination de l'homme, ses droits, ses devoirs, les châtimens attachés à chacune de ses fautes, il se laisse aller à des enfantillages, qui ne manqueraient pas d'amuser, s'il eût pris soin de les traduire dans une langue plus claire. Malheureusement, dans les pièces qu'il nous donne pour l'expression de sa philosophie, l'obscurité de la forme s'ajoute à la puérilité de l'idée; et pour le suivre dans la région inconnue qu'il croit avoir découverte un courage ordinaire ne suffit pas. On est arrêté à chaque page, presque à chaque ligne, par des comparaisons énigmatiques, par des images inattendues, dont le sens et la valeur ne sont pas faciles à démêler.... Dans le monde où vit M. Victor Hugo, dans le monde qu'il a créé autour de lui, une image équivaut à une pensée, une comparaison obtient la même autorité qu'une démonstration,

une rime à laquelle personne n'avait encore songé monte au rang de théorème ¹. »

Lorsque Dante arrive au lieu habité par les ombres des plus grands poètes de l'antiquité, Homère vient au-devant de lui, et il obtient la sixième place dans l'école sublime où se groupent autour du chantre d'Ilion Virgile, Horace, Ovide et Lucain. Ce n'est pas au dernier rang, ce n'est même pas au second, c'est au premier que M. Victor Hugo pourrait prétendre s'il rencontrait jamais dans ses voyages fantastiques Ronsard et sa fameuse pléiade. Pourtant Ronsard eut le singulier honneur d'avoir des interprètes de son vivant même; et il fallut que les plus savants grammairiens de son époque suassent sang et eau pour le rendre intelligible à ses contemporains. Balançons les mérites de ces deux princes des poètes de leur temps.

Ronsard avait des mots forgés par lui, des ellipses et des inversions forcées, des constructions étranges, des phrases chevillées, des épithètes vides de sens, des oppositions violemment soudées; et M. Victor Hugo a tout cela, si bien qu'il serait souvent facile de confondre les vers de ces deux poètes, s'ils apparaissaient sans leurs signatures. Faisons-en l'épreuve.

Le soleil paradis traîne l'enfer planète....

L'hydre Univers tordant son corps écaillé d'astres....

Dieu, triple feu, triple harmonie,
Amour, puissance, volonté,
Prunelle énorme d'insomnie,
De flamboiement et de bonté....

L'obscurité énormité lentement s'exfolie....

L'homme dit : Je suis Zoroastre ;
Et son sourcil abrite un astre,
Et sous son crâne un ciel bleuit....

De partout, de l'abîme où n'est pas Jéhovah
Jusqu'au zénith, plafond où l'espérance va
Se casser l'aile, et d'où redescend la prière,
En bas, en haut, au fond, en avant, en arrière,
L'énorme obscurité qu'agitent tous les vents
Enveloppe, linceul, les morts et les vivants;
Et, sur le monstrueux, sur l'impur, sur l'horrible,
Laisse tomber les pans de son rideau terrible;

¹ *Les Contemplations de M. Victor Hugo. Revue des Deux-Mondes*, mai 1856, p. 420 et 422.

Si l'on parle à la brume effrayante qui fuit,
L'immensité dit : mort ! l'éternité dit : nuit !

Est-ce du Ronsard ? Non, c'est du Victor Hugo. Commençons donc par avouer qu'en fait d'obscurité de style, l'auteur des *Contemplations* pourrait rivaliser quelquefois avec l'auteur de la *Franciade*. Cependant, il faut bien le reconnaître aussi, ces cas sont rares et devaient l'être, puisque Ronsard travailla sur une langue encore informe, et que son successeur opère aujourd'hui sur une langue déjà faite ¹.

Mais ce qui assure à M. Victor Hugo la palme de l'obscurité, c'est sa philosophie, plus ténébreuse encore que son style. En l'abordant, nous ne nous proposons pas seulement d'en montrer le chaos, nous voulons de plus chercher la clef de l'abîme où l'auteur des *Contemplations* s'est plongé. M. Gustave Planche déclare ne l'avoir pas trouvée, malgré tous ses efforts ; nous verrons que l'habile critique n'a échoué dans sa recherche que parce qu'en pénétrant dans cet enfer horrible et ténébreux, il s'est arrêté au cercle de Pythagore, sans songer à descendre jusqu'à celui de Manès ².

Dans le troisième livre de ses *Contemplations*, intitulé : *les Luites et les Rêves*, l'auteur de *Moïse sur le Nil*, transporté dans un nouveau monde d'idées et d'affections, nous donne la philosophie de son amour fraternel pour deux êtres malfaisants et haïs :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait,

¹ M. Nettement avait trouvé, avant nous, de l'analogie entre le style de Ronsard et celui de M. Victor Hugo, sans pourtant les confondre dans une similitude parfaite. « On se souvient, dit-il, de la pléiade littéraire que Ronsard lança dans l'espace ; et l'on sait que M. Victor Hugo a aussi autour de lui une pléiade, au milieu de laquelle il s'est réservé le rôle de soleil. Avec cela, leurs buts sont complètement opposés. Tout chemin mène Ronsard à Rome, et tout chemin en éloigne M. Victor Hugo. L'un veut emprisonner notre littérature dans le moule de l'antiquité, et l'autre veut briser ce moule.... En disant que M. Victor Hugo est le Ronsard de l'élément indigène de notre langue, et qu'il vit au dix-neuvième siècle, nous indiquons assez qu'il a dû subir l'influence des circonstances extérieures au milieu desquelles il se meut ; et que dans sa barbarie même il y aura quelque chose de relatif à la situation de la langue et à l'état de la littérature. Ses beautés seront plus vraies, plus réellement accomplies que celles de Ronsard ; car l'idiome sur lequel il travaille a des qualités acquises qu'il ne pourra lui faire perdre, même en le remaniant, et la langue française, dans sa pureté et dans sa force, résistera à ses fantaisies les plus insensées, tandis que, docile comme l'enfance, elle se pliait à tous les caprices de Ronsard. » (*Gazette de France*, 10 et 11 novembre 1838.) — ² *Les Contemplations de M. Victor Hugo. Revue des Deux-Mondes*, mai 1856, p. 421-423.

Et que rien n'exauce et que tout châtie
Leur morne souhait,

Parce qu'elles sont maudites, chétives,
Noirs êtres rampants ;
Parce qu'elles sont les tristes captives
De leur guet-apens.

Maitre, pourrions-nous dire avec Dante demandant des explications à Virgile, voilà des paroles dont le sens est dur à saisir : *Maestro, il senso lor m'è duro*. Et le maître poursuit en développant sa pensée :

Parce qu'elles sont prises dans leur œuvre ;
O sort ! fatals nœuds !
Parce que l'ortie est une couleuvre,
L'araignée un gueux ;

Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes,
Parce qu'on les fuit,
Parce qu'elles sont toutes deux victimes
De la sombre nuit.

Passants, faites grâce à la plante obscure,
Au pauvre animal.
Plaignez la laideur, plaignez la piqure.
Oh ! plaignez le mal !

Maitre, nous comprenons de moins en moins. Tout le monde plaint la *piqure* et le *mal* dans ceux qui les reçoivent et qui en souffrent ; mais non pas dans la *couleuvre* et le *gueux* qui les font. Et le maître, pris en défaut dans sa philosophie, trouve une réponse dans son bon cœur. L'araignée et l'ortie ont leurs mélancolies aussi ; le poète romantique les baisera donc en frère, quitte à en être mordu et piqué.

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;
Tout veut un baiser.
Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie
De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil moins superbe,
Tout bas, loin du jour,
La vilaine bête et la mauvaise herbe
Murmurent : Amour !

Autre sympathie et autre énigme. Le poète songeur se promenant, au mois de juillet 1833, sur la grève d'Azette, dans l'île de Jersey,

rencontra un pêcheur de crabes et lui paya la rançon d'un des monstres captifs dans son panier.

Je payai le pêcheur qui passa son chemin,
Et je pris cette bête horrible dans ma main.
C'était un être obscur, comme l'onde en apporte,
Qui, plus grand, serait hydre, et, plus petit, cloporte ;
Sans forme comme l'ombre, et, comme Dieu, sans nom.
Il ouvrait une bouche affreuse ; un noir moignon
Sortait de son écaille. Il tâchait de me mordre ;
Dieu, dans l'immensité formidable de l'ordre,
Donne une place sombre à ces spectres hideux ;
Il tâchait de me mordre, et nous luttions tous deux ;
Ses dents cherchaient mes doigts qu'effrayait leur approche.
L'homme qui me l'avait vendu tourna la roche ;
Comme il disparaissait, le crabe me mordit.
Je lui dis : Vis ! et sois béni, pauvre maudit !
Et je le rejetai dans la vague profonde,
Afin qu'il allât dire à l'Océan qui gronde
Et qui sert au soleil de vase baptismal,
Que l'homme rend le bien au monstre pour le mal ¹.

Pourquoi cette bête est-elle, *comme Dieu, sans nom*, puisque l'auteur lui-même l'appelle *crabe* avec le vulgaire ? Et pourquoi cette charité sublime dont les poissons parlent sans doute encore sous les roches de la grève de Jersey ? C'est que le philosophe a entendu une *Bouche d'ombre* qui lui criait :

Pleurez sur les laideurs et les ignominies,
Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux,
Qui regarde toujours le ciel mystérieux !
Plaiguez l'oiseau du crime et la bête de proie.
Ce que Domitien, César, fit avec joie,
Tigre, il le continue avec horreur. Verrès,
Qui fut loup sous la pourpre, est loup dans les forêts ;
Il descend, réveillé, l'autre côté du rêve :
Son rire, au fond des bois, en hurlement s'achève ;
Pleurez sur ce qui hurle, et pleurez sur Verrès.

¹ *Contemplations*, liv. v. Nous n'avons pas retranché un seul mot de cette pièce ni de la précédente, afin qu'on ne nous accusât pas de les avoir mutilées pour les rendre obscures.

Sur ces tombeaux vivants, marqués d'obscurs arrêts,
 Penchez-vous attendri ! versez votre prière !
 La pitié fait sortir des rayons de la pierre.
 Plaignez le louveteau, plaignez le lionceau.
 La matière, affreux bloc, n'est que le lourd monceau
 Des effets monstrueux sortis des sombres causes.
 Ayez pitié ! Voyez des âmes dans les choses.
 Hélas ! le cabanon subit aussi l'écrou ;
 Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou ;
 Plaignez la chaîne au fond des bagnes insalubres.
 La hache et le billot sont deux êtres lugubres :
 La hache souffre autant que le corps ; le billot
 Souffre autant que la tête. O mystères d'en haut !

Ainsi nous devons voir des âmes partout :

Vents, ondes, flammes,
 Arbres, roseaux, rochers, tout vit ! tout est plein d'âmes ¹.

Et ces âmes sont à plaindre, car elles souffrent emprisonnées dans
 la matière, en attendant leur délivrance.

Mais, comment ! Oh ! voilà le mystère inouï.
 Causons.

La *Bouche d'ombre* cause donc avec M. Victor Hugo, ou plutôt parle
 seule pendant huit cents vers, sans même écouter son disciple, qui
 pousse des exclamations à faire croire qu'il est abasourdi par ce
 torrent de mystères :

Esprit ! esprit ! esprit ! m'écriai-je éperdu.
 Le spectre poursuivit sans m'avoir entendu.

Peu de lecteurs des *Contemplations*, nous n'en doutons pas, auront
 eu la patience de suivre ce discours jusqu'au bout, et beaucoup
 moins encore en auront saisi le sens. Nous l'abrégerons donc pour
 le rendre plus supportable, en nous bornant aux points essentiels ;
 et nous le rendrons fort intelligible en le rapprochant de la doctrine
 des manichéens ; car ce spectre dont M. Victor Hugo n'a pas dit le
 nom est, à ne pas s'y méprendre, le génie qui dicta l'évangile de
 Manès et la théologie de ses disciples.

¹ *Contemplations*, liv. VI. *Ce que dit la Bouche d'ombre*, t. II, p. 376 et
 377. (Paris, Hachette, 1858.) — ² *Ibid.*, p. 340.

X

Le mot de l'énigme. — Suite du chapitre précédent.

Les manichéens, voulant expliquer la création, ensemble de bien et de mal, de lumière et de ténèbres, d'esprit et de matière, recouraient à deux principes, l'un bon, lumineux et spirituel, l'autre mauvais, ténébreux et matériel. Les âmes étaient une émanation du premier; le second avait formé les corps, et y avait emprisonné les âmes, après les avoir séduites. Pour appuyer ce dualisme, ils recouraient à ce texte du Nouveau Testament : « Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits ¹. » Ils en concluaient qu'il avait fallu un mauvais principe pour produire le mal, de même qu'il faut un mauvais arbre pour produire de mauvais fruits. Or, voici *ce que dit la Bouche d'ombre* :

Dieu n'a créé que l'être impondrable.
 Il le fit radieux, beau, candide, adorable. . .
 Donc, Dieu fit l'univers ; l'univers fit le mal.
 L'être créé, paré du rayon baptismal,
 En des temps dont nous seuls conservons la mémoire,
 Planait, dans la splendeur, sur des ailes de gloire :
 Tout était chant, encens, flamme, éblouissement ;
 L'être errait, aile d'or, dans un rayon charmant,
 Et de tous les parfums tour à tour était l'hôte ;
 Tout nageait, tout volait. — Or, la première faute
 Fut le premier poids. — Dieu sentit une douleur.
 Le poids prit une forme ; et, comme l'oiseleur
 Fuit emportant l'oiseau qui frissonne et qui lutte,
 Il tomba, traînant l'ange éperdu dans sa chute.
 Le mal était fait. Puis, tout alla s'aggravant ;
 Et l'éther devint l'air, et l'air devint le vent ;
 L'ange devint l'esprit, et l'esprit devint l'homme.
 L'âme tomba, des maux multipliant la somme,
 Dans la brute, dans l'arbre, et même, au-dessous d'eux,
 Dans le caillou pensif, cet aveugle hideux.
 Êtres vils, qu'à regret les anges énumèrent !
 Et de tous ces amas les globes se formèrent ;
 Et derrière ces blocs naquit la sombre nuit.
 Le mal, c'est la matière. Arbre noir, fatal fruit ².

Voilà l'*arbor mala* et le *malos fructus* du texte invoqué par les disciples

¹ S. Matth., c. VII, v. 18. — ² *Contemplations*, t. II, p. 350 et 351.

de Manès ¹. Ainsi le *mal*, c'est la *matière* ; et ce n'est pas Dieu, c'est l'univers qui fit le *mal*. N'est-ce pas le dualisme manichéen, composé de deux principes, dont l'un créa les esprits purs ou l'être *impondérable*, et l'autre créa les corps où ces esprits furent enfermés ? Mais les ténèbres et leur prince opposé au créateur de la lumière, où sont-ils ? Quelques vers encore et nous les trouverons :

Faisons un pas de plus dans ces choses profondes.

Crois-tu, dit la *Bouche d'ombre*, que la création, composée d'âmes et de corps, s'arrête à la terre et à l'homme ?

Non, elle continue, invincible, admirable,
Entre dans l'invisible et dans l'impondérable....
Peuple le haut, le bas, les bords et le milieu,
Et, dans les profondeurs, s'évanouit en Dieu ² !...
Dieu, soleil dans l'azur ³.

Or, cette création, qui, d'un côté,

lente et par degrés
S'élève à la lumière

et s'évanouit en Dieu, soleil dans l'azur, va, d'un autre côté, s'évanouir dans les ténèbres où rayonne un *affreux soleil noir*. L'échelle des êtres, qui monte à Dieu, où commence-t-elle ?

Sache qu'elle commence aux mondes du mystère,
Aux mondes des terreurs et des pertitions ;
Et qu'elle vient, parmi les pâles visions,
Du précipice où sont les larves et les crimes,
Où la création, effrayant les abîmes,
Se prolonge dans l'ombre en spectre indéfini.
Car, au-dessous du globe où vit l'homme banni,
Hommes, plus bas que vous, dans le nadir livide,
Dans cette plénitude horrible qu'on croit vide,
Le mal, qui par la chair, hélas ! nous asservit,
Dégorge une vapeur monstrueuse qui vit !
Là, sombre et s'engloutit, dans des flots de désastres,
L'hydre Univers tordant son corps écaillé d'astres ;
Là, tout flotte et s'en va dans un naufrage obscur.
Dans ce gouffre sans bord, sans soupirail, sans mur,
De tout ce qui vécut, pleut sans cesse la cendre ;
Et l'on voit tout au fond, quand l'œil ose y descendre,

¹ *Mala autem arbor malos fructus facit.* (Matth., c. VII, v. 17.) — ² *Contemplations*, t. II, p. 354 et 355. — ³ *Ibid.*, p. 353.

Au delà de la vie, et du souffle, et du bruit,
Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit¹.

Il y a bien des contradictions dans tout cela²; mais l'évangile de Manès en est plein; et son interprète, là comme ailleurs, y a largement mêlé les siennes³. Ne nous mettons donc pas plus en peine de l'accorder avec lui-même que de le concilier partout avec son maître; et poursuivons l'initiation. Nous sommes arrivés au second degré.

Comme je te l'ai dit,
Par des zones sans fin la vie universelle
Monte, et par des degrés innombrables ruisselle
Depuis l'infâme nuit jusqu'au charmant azur.
L'être, en la traversant, devient mauvais ou pur.
En haut plane la joie; en bas l'horreur se traîne.
Selon que l'âme, aimante, humble, bonne, sereine,
Aspire à la lumière, et tend vers l'idéal,
Ou s'alourdit, immonde, au poids croissant du mal;
Dans la vie infinie, on monte et l'on s'élance,
Ou l'on tombe; et tout être est sa propre balance.
.....
Les tombeaux sont les trous du crible cimetièr,
D'où tombe, graine obscure, en un ténébreux champ
L'effrayant tourbillon des âmes. — Tout méchant
Fait naître, en expirant, le monstre de sa vie,
Qui le saisit : l'horreur par l'horreur est suivie.
Nemrod gronde enfermé dans la montagne à pic;
Quand Dalila descend dans la tombe, un aspic
Sort des plis du linceul, emportant l'âme fausse;
Phryné meurt, un crapaud saute hors de sa fosse.
.....
Du tombeau d'Anitus, il sort une ciguë;
Le houx sombre, et l'ortie à la piqure aiguë,

¹ *Contemplations*, t. II, p. 355 et 356. — ² Comment, par exemple, *l'affreux soleil noir, d'où rayonne la nuit*, ne fait-il pas partie de l'univers qui créa la matière et par conséquent les ténèbres? Comment se trouve-il *au delà de la vie*, puisque son rayonnement est plein de vie; car l'abîme *qu'on croit vide* est rempli *d'une vapeur monstrueuse qui vit*? Comment l'être spirituel, ou *l'être impondérable* était-il *l'hôte de tous les parfums* avant la création de la matière dans laquelle les parfums sont compris? — ³ Il a suivi, en cela, l'exemple des Manichéens de tous les siècles. « Les disciples de Manès, dit Bergier, ne s'astreignirent point à suivre sa doctrine en toutes choses; chacun d'eux l'arrangea selon son goût, et de la manière qui lui sembla la plus propre à séduire les ignorants. Théodoret a compté plus de soixante-dix sectes de manichéens, qui, réunis dans la croyance des deux principes, ne s'accordaient ni sur la nature de ces deux êtres, ni sur leurs opérations, ni sur les conséquences spéculatives ou morales qu'ils en tiraient. »

Pleurent quand l'aiglon les fouette, et l'aiglon
 Leur dit : Tais-toi, Zoïle ! et souffre, Ganelon !
 Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loin gronde,
 Au cheval Bruuehaut le pavé Frédégonde ;
 La pince, qui rougit dans le brasier bideux,
 Est faite du duc d'Albe et de Philippe Deux ;
 Farinace est le croc des noires boucheries ;
 L'orfraie, au fond de l'ombre, a les yeux de Jeffryes ;
 Tristan est au secret dans le bois d'un gibet.
 Quand tombent dans la mort tous ces brigands, Macbeth,
 Ezzelin, Richard Trois, Carrier, Ludovic Sforee,
 La matière leur met la chemise de force.
 Oh ! comme en son bonheur, qui masque un sombre arrêt,
 Messaline, ou l'horrible Isabeau, frémirait
 Si, dans ses actions du sépulchre voisines,
 Cette femme sentait qu'il lui vient des racines,
 Et, qu'ayant été monstre, elle deviendra fleur !
 A chacun son forfait ! à chacun sa douleur !
 Claude est l'algue que l'eau traîne de havre en havre ;
 Xercès est excrément, Charles Neuf est cadavre ;
 Hérode, c'est l'osier des berceaux vagissants ;
 L'âme du noir Judas, depuis dix-huit cents ans,
 Se disperse et renaît dans les crachats des hommes ;
 Et le vent, qui jadis soufflait sur les Sodomes,
 Mêlé, dans l'âtre abject et sous le vil chaudron,
 La fumée Érostrate à la flamme Néron !

Les manichéens, qui croyaient aussi les plantes et les arbres animés par ces pauvres esprits captifs, se faisaient conscience de cueillir un fruit ou de couper un brin d'herbe². M. Victor Hugo s'indigne avec eux contre ces cruautés :

Les fleurs souffrent sous le ciseau,
 Et se ferment ainsi que des paupières closes :

¹ *Contemplations*, t. II, p. 357-364. — ² « D'après eux, au rapport de saint Cyrille de Jérusalem, celui qui avait tué un animal devait être changé au même animal ; celui qui avait arraché ou coupé une plante devait être changé en la même plante. Ils ne laissaient pas d'en manger, quand d'autres les avaient cueillies. Quand donc on donnait un pain à un manichéen, il disait : Retirez-vous un peu que je fasse ma bénédiction. Alors il prenait le pain, et disait : Je ne t'ai pas fait ; et le jetait en haut, maudissant celui qui l'avait fait. Puis, il ajoutait : Je ne t'ai pas semé ; que celui qui t'a semé soit semé lui-même ! Je ne t'ai pas moissonné ; que celui qui t'a moissonné soit moissonné lui-même ! Je ne t'ai pas fait cuire ; que celui qui t'a cuit soit cuit lui-même ! Après ces protestations il en mangeait en sûreté. » (Fleury, *Histoire ecclési.*, liv. VIII.) Quel dommage que M. Victor Hugo ait oublié de mettre en vers ce *bénédictité* !

Toutes les femmes sont teintes du sang des roses ;
 La vierge au bal, qui danse, ange aux fraîches couleurs,
 Et qui porte en sa main une touffe de fleurs,
 Respire en souriant un bouquet d'agonies¹ !

C'est une âme que l'eau scie en ses froides lames ;
 C'est une âme que fait ruisseler le pressoir².

Voilà donc le secret de la tendre pitié professée par M. Victor Hugo pour l'*ortie*, pour l'*araignée* et le *crabe*. Le pauvre *Ganelon* est dans l'*ortie*. En écrasant l'*araignée*, il écraserait un *gueux*. En rendant la pareille au *crabe* de Jersey qui l'avait mordu, il aurait blessé quelque autre infortuné dont la *Bouche d'ombre* a oublié de lui dire le nom et les mérites. D'ailleurs, la pauvre âme enfermée, malgré elle, dans des corps malfaisants n'est pas coupable du mal qu'elle fait :

Elle accomplit la loi qui l'enchaîne d'en haut :
 Pierre, elle écrase ; épine, elle pique ; il le faut³.

Passons au troisième degré de l'initiation. Les manichéens, qui avaient emprunté à Pythagore sa métempsycose en l'accommodant à leurs rêves, faisaient remonter les âmes vers la lumière pure au moyen de transmigrations successives ; et la délivrance générale devait avoir lieu au jour où toutes ces émanations divines, graduellement purifiées, rentreraient toutes ensemble dans le principe lumineux, et s'évanouiraient dans sa substance. La consommation finale révélée à M. Victor Hugo n'est pas autre chose que cela, sauf les enjolivements ajoutés par sa muse.

La *Bouche d'ombre* lui apprend que l'ange tombe dans l'homme, et l'homme dans la bête, dans l'arbre, dans la pierre, etc. ; que l'homme est libre et ne voit pas Dieu ; que la bête, la plante et le caillou voient Dieu, mais ne sont pas libres. O homme, s'écrie-t-elle,

Pendant que tu maudis, et pendant que tu nies,

 A travers le taillis de la nature énorme,
 Flairant l'éternité de son museau difforme,
 Là, dans l'ombre, à tes pieds, homme, ton chien voit Dieu⁴ !

Et pourquoi cette différence ? C'est que l'âme dans la bête est passive, et que dans l'homme elle est active et méritante :

Où serait le mérite à retrouver sa route,

¹ *Contemplations*, t. II, p. 375 et 376. — ² *Ibid.*, p. 377. — ³ *Ibid.*, p. 362.
 — ⁴ *Ibid.*, p. 369.

Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,
 Avait la certitude, ayant la liberté?...
 Il faut qu'il doute ! Ilier croyant, demain impie,
 Il court du mal au bien ; il scrute, sonde, épie,
 Va, revient ; et, tremblant, agenouillé, debout,
 Les bras étendus, triste, il cherche Dieu partout ;
 Il tâte l'infini jusqu'à ce qu'il l'y sente ;
 Alors son âme ailée éclate frémissante ;
 L'ange éblouissant luit dans l'homme transparent.
 Le doute le fait libre, et la liberté, grand ¹.

C'est à merveille ! voilà le scepticisme de M. Victor Hugo justifié, sanctifié même par le messager d'en haut : il n'y a sur la route du ciel que les libres penseurs. Mais la délivrance des pauvres âmes enfermées dans les animaux, dans les plantes, dans les rochers, comment s'opérera-t-elle ?

Arbre, bête, pavé, poids que rien ne soulève,
 Dans cette profondeur terrible une âme rêve !
 Que fait-elle ? Elle songe à Dieu ² !

Et, songeant à Dieu, elle fait pour se dégager de la matière d'inutiles efforts dont la *Bouche d'ombre* a été témoin bien des fois :

Nous avons, nous, voyants du ciel supérieur,
 Le spectacle inouï de vos régions basses.

 Au-dessus d'un rocher, d'un loup ou d'une fleur,
 Parfois nous apparaît l'âme à mi-corps sortie,
 Pauvre ombre en pleurs qui lutte, hélas ! presque engloutie ;
 Le loup la tient, le roc étreint ses pieds qu'il tord,
 Et la fleur implacable et féroce la mord....
 Nous assistons aux deuils, au blasphème, aux regrets,
 Aux fureurs ; et, la nuit, nous voyons les forêts,
 D'où cherchent à s'enfuir les larves enfermées,
 S'écheveler dans l'ombre en lugubres fumées ³.

 Parfois on voit passer dans ces profondeurs noires
 Comme un rayon lointain de l'éternel amour :
 Alors, l'hyène Atrée et le chacal Timour,
 Et l'épine Caïphe et le roseau Pilate,
 Le volcan Alaric à la gueule écarlate....
 Les grains de sable rois, les brins d'herbe empereurs,

¹ *Contemplations*, t. II, p. 370 et 371. — ² *Ibid.*, p. 363 et 364. — ³ *Ibid.*, p. 364 et 365.

Tous les hideux orgueils et toutes les fureurs
 Se brisent ; la douceur saisit le plus farouche ;
 Le chat lèche l'oiseau, l'oiseau baise la mouche ;
 Le vautour dit dans l'ombre au passereau : Pardon !
 Une caresse sort du houx et du chardon ;
 Tous les rugissements se fondent en prières ;
 On entend s'accuser de leurs forfaits les pierres ;
 Tous ces sombres cachots qu'on appelle les fleurs
 Tressaillent ; le rocher se met à fondre en pleurs.
 Des bras se lèvent hors de la tombe dormante ;
 Le vent gémit, la nuit se plaint, l'eau se lamente,
 Et sous l'œil attendri qui regarde d'en haut
 Tout l'abîme n'est plus qu'un immense sanglot.

Espérez ! espérez ! espérez, misérables !
 Pas de deuil infini, pas de maux incurables,
 Pas d'enfer éternel ! !

Ces trois derniers vers sont le début de l'hymne de la délivrance, qui termine cette rapsodie manichéenne. Ce chant impie finit par un de ces blasphèmes qui font bondir le cœur et reculer d'épouvante. Nous le citerons cependant, puisque nous devons montrer toutes les profondeurs de l'abîme où le scepticisme entraîne. Après avoir dit qu'on verrait, à la consommation des épreuves, tous les monstres d'ici-bas monter au ciel en se transfigurant, la bouche infernale ajoute :

On leur tendra les bras de la haute demeure ;
 Et Jésus, se penchant sur Bélial qui pleure,
 Lui dira : C'est donc toi !

Et vers Dieu par la main il conduira ce frère !
 Et, quand ils seront près des degrés de lumière
 Par nous seuls aperçus,
 Tous deux seront si beaux que Dieu, dont l'œil flamboie,
 Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
 Bélial de Jésus !

Tombés de l'obscur dans l'horrible, arrêtons-nous-y au moins assez pour comprendre jusqu'où le scepticisme a pu faire descendre l'idéal. Dans une autre pièce des *Contemplations*, qui commence ainsi :

Une chouette était sur la porte clouée,
 le disciple de la *Bouche d'ombre*, se rappelant sans doute le *Jésus*

¹ *Contemplations*, t. II, p. 378 et 379.

patibilis des manichéens ¹, passe sans transition de l'oiseau crucifié à l'Homme-Dieu mort pour nous sur la croix, qu'il ose appeler

chouette immense
De la lumière et de l'amour ;

et son langage à double sens les confond sacrilégement dans une admiration et une pitié communes.

Dans une troisième pièce du même recueil, intitulée *Religio*, Hermann dit au poète : Quelle est ta foi ?

Quel est donc ton ciboire et ton Eucharistie ?

Pourquoi ne vas-tu pas prier dans les églises?

Que répond le poète ?

L'église, c'est l'azur, lui dis-je; et quant au prêtre... —
En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme ;
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme,
Le loup, et l'aigle, et l'alcyon ;
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : Courbe-toi. Dieu lui-même officie,
Et voici l'élévation.

En vérité le cœur se soulève au sein de cet abîme,

Dont les cercles hideux vont toujours plus avant
Dans une ombre où se meut l'enfer vague et vivant!

et pourtant il faut y jeter encore un dernier regard, pour y voir la confusion mêlée à l'horreur.

Après avoir supposé un tableau commençant par une tête humaine placée sur un cou de cheval, continué par des membres pris à différents animaux et couverts d'un plumage bigarré, terminé enfin par une queue de poisson hideux, Horace demande aux jeunes Pisons s'ils pourraient s'empêcher de rire à la vue d'un si grotesque assemblage; puis il ajoute que rien ne ressemble plus à cette conception ridicule qu'un livre où les pensées creuses et les images disparates sont jetées pêle-mêle comme dans le cauchemar d'un cerveau malade.

¹ C'est le nom qu'ils donnaient à la vie divine renfermée, suivant eux, dans la matière, souffrante et crucifiée dans les animaux, les plantes et les pierres. C'est là ce qu'ils appelaient le Fils de Dieu incarné et réparateur.

Eh bien ! les *Contemplations* de M. Victor Hugo sont quelque chose de mieux encore ; et pourtant leur lecture ne fait plus rire, elle serre le cœur. C'est peu que le songeur sceptique ait fini par se faire un monstrueux idéal, composé de tous les rêves du genre humain, il a mis sa foi dans ce chaos *obstrué*, comme il le dit lui-même, *de rencontres diffformes* ; il s'est assis sur cette Babel pour y chanter avec le même enthousiasme la vérité et l'erreur.

Que les poètes soient athées ou libertins, qu'ils chantent les dieux et les mystères de l'Inde ou de la Grèce, qu'ils proclament le scepticisme ou la foi, M. Victor Hugo en fait des prêtres, des prophètes, des apôtres, c'est trop peu, des messies ; et du pêle-mêle de leurs révélations incohérentes, contradictoires, il forme l'enseignement d'une église catholique, infaillible, dans laquelle les voix de Manès, d'Homère, de Lucrèce, d'Anacréon, de Scarron, de Rabelais, de Voltaire, ont la même autorité que celles de Moïse, de David, d'Isaïe, de Jérémie, de Saint-Paul, de Jésus-Christ.

Pourquoi donc faites-vous des prêtres
Quand vous en avez parmi vous ?
Les esprits conducteurs des êtres
Portent un signe sombre et doux.
Nous naissons tous ce que nous sommes.
Dieu de ses mains sacre des hommes
Dans les ténèbres des berceaux ;
Son effrayant doigt invisible
Écrit sous leur crâne la bible
Des arbres, des monts et des eaux.

Ces prêtres sacrés par Dieu, ces prophètes qui portent écrite sous leur crâne la bible de la nature, ce sont

Ceux qui sentent la pierre vivre,

c'est-à-dire les disciples de Pythagore et de Manès ; ce sont

Ceux que Pan formidable enivre,

c'est-à-dire les panthéistes ; ce sont les rêveurs mélancoliques,

Ceux qui sont tout pensifs devant
Les nuages, ces solitudes
Où passent en mille attitudes
Les groupes sonores du vent ;

ce sont les *puiseurs d'ombre*, les *chercheurs* sceptiques,

Qui ramassent dans les ténèbres

Les faits, les chiffres, les algèbres,
 Le nombre où tout est contenu,
 Le doute où nos calculs succombent,
 Et tous les morceaux noirs qui tombent
 Du grand fronton de l'inconnu.

Et tous ces songeurs extravagants, tous ces pères du mensonge,
 l'auteur de ce *pandémonium* effrayant, non-seulement les oppose aux
 représentants de la vérité révélée, mais il les mêle avec une affectation
 cynique aux groupes sacrés des Prophètes, des Évangélistes et des
 Pères de l'Église.

Le poète s'adosse à l'arche.
 David chante et voit Dieu de près ;
 Hésiode médite et marche,
 Grand prêtre fauve des forêts ;
 Moïse, immense créature,
 Étend ses mains sur la nature ;
 Manès parle au gouffre puni,
 Écouté des astres sans nombre...
 Génie ! ô tiare de l'ombre !
 Pontificat de l'infini !

L'un à Patmos, l'autre à Tyane ;
 D'autres criant : Demain ! demain !
 D'autres qui sonnent la diane
 Dans les sommeils du genre humain ;
 L'un fatal, l'autre qui pardonne ;
 Eschyle en qui frémit Dodone,
 Milton, songeur de Whitehall,
 Toi, vieux Shakspeare, âme éternelle ;
 O figures dont la prunelle
 Est la vitre de l'idéal !....

Tes cheveux sont gris sur l'abîme,
 Jérôme, ô vieillard du désert !
 Élie, un pâle esprit t'anime,
 Un ange épouvanté te sert.
 Amos, aux lieux inaccessibles,
 Des sombres clairons invisibles
 Ton oreille entend les accords ;
 Ton âme, sur qui Dieu surplombe,
 Est déjà toute dans la tombe,
 Et tu vis absent de ton corps....

L'âme des Pindares se hausse
 A la hauteur des Pélions ;

Daniel chante dans la fosse
 Et fait sortir Dieu des lions.
 Tacite sculpte l'infamie ;
 Perse, Archiloque et Jérémie
 Ont le même éclair dans les yeux ;
 Car le crime à sa suite attire
 Les âpres chiens de la satire,
 Et le grand tonnerre des cieux.

Et voilà les prêtres du rire,
 Scarron, noué dans les douleurs,
 Ésope, que le fouet déchire,
 Cervante aux fers, Molière en pleurs !
 Le désespoir et l'espérance !
 Entre Démocrite et Térence
 Rabelais, que nul ne comprit :
 Il berce Adam pour qu'il s'endorme,
 Et son éclat de rire énorme
 Est un des gouffres de l'esprit !...

Chacun d'eux écrit un chapitre
 Du rituel universel ;
 Les uns sculptent le saint pupitre,
 Les autres dorent le missel ;
 Chacun fait son verset du psaume ;
 Lysippe, debout sur l'Ithome,
 Fait sa strophe en marbre serein,
 Rembrandt à l'ardente paupière,
 En toile, Primatice en pierre,
 Job en fumier, Dante en airain....

Oui, c'est un prêtre que Socrate !
 Oui, c'est un prêtre que Caton !
 Quand Juvénal fuit Rome ingrate,
 Nul sceptre ne vaut son bâton ;
 Ce sont des prêtres les Tyrtées,
 Les Solons aux lois respectées,
 Les Platons et les Raphaëls !
 Fronts d'inspirés, d'esprits, d'arbitres !
 Plus resplendissants que les mitres
 Dans l'auréole des Noël !....

Comme ils regardent, ces Messies !
 Oh ! comme ils songent effarés !
 Dans les ténèbres épaissies
 Quels spectateurs démesurés !
 Oh ! que de têtes stupéfaites !
 Poètes, apôtres, prophètes,

Méditant, parlant, écrivant,
 Sous des suaires, sous des voiles.
 Les plis des robes pleins d'étoiles,
 Les barbes au gouffre du vent !

Ils ont leur rôle, ils ont leur forme ;
 Ils vont, vêtus d'humanité,
 Jouant la comédie énorme
 De l'homme et de l'éternité....

Ils sont là, hauts de cent coudées,
 Christ en tête, Homère au milieu,
 Tous les combattants des idées,
 Tous les gladiateurs de Dieu...

Et au premier rang de ces messies, suscités par Dieu pour combattre l'erreur et le vice, ont brillé de nos jours Jean-Jacques Rousseau et Voltaire :

Rousseau ! prends corps à corps la haine !
 L'esclavage agite sa chaîne ;
 O Voltaire ! aide au paria !¹

Non, pareil chaos de style et de pensées n'est pas plus français que chrétien ; et si, notre patrie venant à disparaître du nombre des nations, comme celles d'Homère et de Virgile, quelques-uns de ces monstrueux feuillets échappaient à la justice des vers et du temps, la postérité ne s'écrierait-elle pas :

In qua scribebat barbara terra fuit ² ?

Et, prenons-y bien garde, M. Victor Hugo n'est tombé si bas que par le fatal entraînement d'une logique instinctive, irrésistible, à laquelle nul romantique indépendant n'échappera à moins d'inconséquence. C'est par cette réflexion que nous voulons terminer notre étude sur le genre de romantisme dont l'auteur des *Contemplations* s'est fait parmi nous le promulgateur et le chef.

Les libres penseurs allemands ne pouvaient, nous l'avons vu ³, proclamer leur indépendance littéraire sans proclamer par là même l'infailibilité de l'inspiration individuelle, sans élever par conséquent chaque poète à la hauteur d'un prophète, ou plutôt sans abaisser le prophète immédiatement éclairé par Dieu au niveau du poète éclairé seulement par la raison. Car à quoi bon recourir à une action surnaturelle quand la puissance de la nature suffit ? La révolte contre l'au-

¹ *Les Mages*. — ² Ci-dessus, p. 147. — ³ Ci-dessus, p. 141 et suiv.

torité du sens commun, même en matière de poésie, devait donc aboutir aux mêmes conséquences que le protestantisme qui l'inspira, c'est-à-dire au rationalisme et au scepticisme qui le suit. Toutes les erreurs finissent par se confondre tôt ou tard dans un abîme commun ; et ces deux-ci, nées de l'orgueil du sens individuel, n'avaient qu'un pas à faire pour s'y trouver réunies.

Sans doute bon nombre de romantiques, partis du même principe que Goethe et M. Victor Hugo, reculeront devant de pareilles conséquences, de même que bon nombre de protestants reculent devant le précipice où le rationalisme les conduit ; mais il faudra pour s'arrêter en chemin qu'ils renoncent à l'infailibilité de leurs inspirations poétiques, et que, par conséquent, ils admettent l'autorité des règles anciennes, sanctionnées par les grands siècles littéraires et consignées dans les poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau.



SECONDE PARTIE.

POÉSIES LYRIQUES.



CONSOLATION A DU PERRIER SUR LA MORT DE SA FILLE,

par MALHERBE ¹. — 1599.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ;
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses ²,
L'espace d'un matin....

¹ Né en 1555, mort en 1628. François du Perrier, gentilhomme d'Aix en Provence, fut un des beaux esprits de son temps. Il pleura lui-même en vers sur la mort de sa fille, nommée Marguerite ; et tous les poètes de Provence s'exercèrent sur ce sujet. Voyez, ci-dessus, p. 55, *note 4*, une allusion de Boileau à Charles du Perrier, rimeur furieux, poursuivant *de ses vers les passants dans la rue*. — ² On a souvent répété que Malherbe avait d'abord mis : *Et Rosette a vécu*, et qu'il dut son gracieux hémistiche à l'heureuse méprise de son imprimeur, qui, ayant mal lu son manuscrit, changea les *t* en *l*, d'où

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
 On a beau la prier,
 La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
 Il est mal à propos ;
 Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
 Qui nous met en repos.

Cette pièce, dont nous n'avons pris que le début et la fin, est chargée de quatorze autres stances où la verve et le sentiment s'éteignent dans les recherches du bel esprit et dans une érudition mythologique mal placée. Nous les citerons ici comme échantillon de ce mauvais goût, alors à la mode sur le Parnasse français, qui a fait dire à Boileau dans son *Art poétique* :

Laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillants l'éclatante folie ¹.

Après sa délicieuse strophe sur la rose qui ne vit qu'un matin, le poète ajoute :

Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
 Elle aurait obtenu
 D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
 Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
 Elle eût eu plus d'accueil,
 Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
 Et les vers du cercueil ?

vint : *Et Roselle a vécu*. Ce fut pour le poète un trait de lumière : il n'eut qu'à partager le mot en deux pour satisfaire à la fois l'esprit et l'oreille. Cette curieuse anecdote serait plus vraisemblable si la fille de du Perrier, nommée Marguerite, se fût appelée *Rosette*.

¹ Ci-dessus, p. 18, note 5.

Non, non, mon du Perrier; aussitôt que la Parque
 Ote l'âme du corps,
 L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
 Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
 Et Pluton aujourd'hui,
 Sans égard du passé, les mérites égale
 D'Archémore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes :
 Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
 Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
 Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare
 Ce que nature a joint,
 Celui qui ne s'émeut à l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
 Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui ?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
 Dénué de support,
 Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
 Reçut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
 Lui *vola* son dauphin¹,
 Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
 Qui n'eussent point de fin ;

Il les sécha pourtant, et, comme un autre Alcide,
 Contre fortune instruit,
 Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
 La honte fut le fruit.

¹ François 1^{er} et son peuple, alors en guerre avec l'Espagne, accusèrent sans fondement la cour de Madrid d'avoir fait empoisonner ce jeune prince, âgé de dix-huit ans, dont elle pouvait redouter la valeur et l'habileté prématurées. Cette mort funeste était arrivée en 1536.

Leur camp, qui la Durance avait presque tarie
 De bataillons épais,
 Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
 Et demanda la paix ¹.

De moi ², déjà deux fois d'une pareille foudre
 Je me suis vu perclus ;
 Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre
 Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief ³ que la tombe possède
 Ce qui me fut si cher ;
 Mais en un accident qui n'a point de remède
 Il n'en faut point chercher.

PRIÈRE POUR LE ROI HENRI LE GRAND ALLANT EN LIMOUSIN ,

par le même. — 1605.

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
 Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
 Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
 Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
 Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
 Et nous rends l'embonpoint comme la guérison !

Tel est le début de cette pièce, remarquable surtout par la longue étude qu'en fit l'Académie française en 1638. Sur les vingt et une strophes qui la composent, nous n'en trouvons que quatre ou cinq vraiment dignes du père de notre poésie lyrique.

La terreur de son nom ⁴ rendra nos villes fortes :
 On n'en gardera plus ni les tours ni les portes ;
 Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;

¹ La même année 1536, Charles-Quint, s'étant jeté sur la Provence à la tête de cinquante mille hommes, fut obligé par le connétable Anne de Montmorency de repasser les Alpes, et de signer une trêve qui, en 1638, fut renouvelée pour dix ans. — ² Pour moi. — ³ Le poète fait *grief* d'une seule syllabe. — ⁴ Du nom de Henri IV.

Le fer mieux employé cultivera la terre;
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours ¹.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices,
Qui nous avaient portés jusqu'aux derniers hasards;
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux mérites données
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte
Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,
D'actes de piété *ne pourront l'assouvir*.
Il étendra ta gloire autant que sa puissance;
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner, il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles;
La moisson de nos champs lasserà les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs....

Quand un roi fainéant, *la vergogne* des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,

¹ Quelques éditions portent *n'orra plus*, c'est-à-dire n'entendra plus de tambours. Nous avons suivi celle de Ménage.

Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il *borner* sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?....

*Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couvrir leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction ;
Et lisons clairement dedans leur conscience
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.*

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre !
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre ;
Et, rendant l'univers de son nom étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné !

Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie française*, nous a conservé le jugement de la docte assemblée sur la pièce dont nous venons de citer quelques stances. Cette critique et le récit qui l'accompagne ne sont pas, à notre avis, un des monuments les moins curieux de notre histoire littéraire. On y verra avec quel sérieux on étudiait l'*Art des vers*, comme dit Boileau, au moment où le grand Corneille commençait à paraître ¹.

« Parfois, dit Pellisson, quand l'Académie n'avait plus rien à faire, elle lisait et examinait quelque livre français ; et, pour cet effet, il fut ordonné qu'il y en aurait toujours dans le lieu de l'assemblée. J'ai pris plaisir à lire dans les registres l'examen des stances de Malherbe pour le Roi allant en Limosin : car s'il y a rien qui fasse voir ce qu'on a dit plusieurs fois que les vers n'étaient jamais achevés, c'est sans doute cette lecture. A peine y a-t-il une stance où, sans user d'une critique trop sévère, on ne rencontre quelque chose ou plusieurs qu'on souhaiterait de changer, si cela se pouvait, en conservant ce beau sens, cette élégance merveilleuse et cet inimitable tour de vers qu'on trouve partout dans ces excellents ouvrages. J'ai dit

¹ Ce jugement est de 1638 ; *Médée* est de 1635 ; le *Cid* de 1636 ; les *Horaces* sont de 1639.

sans user d'une critique trop sévère. Car, pour en donner quelques exemples, dans cette première stance :

O Dieu ! dont les bontés de nos larmes touchées, etc.,

ces messieurs remarquèrent bien que *la bonté touchée de nos larmes* serait mieux que *les bontés* ; que le troisième vers, *et rangé l'innocence aux pieds de la raison*, n'avait point de sens raisonnable ; qu'au quatrième vers, *ta louange n'aspire à rien d'imparfait* n'était pas bien français ; mais ils ne remarquèrent pas comme une faute qu'il eût dit à la fin : *et nous rend l'embonpoint comme la guérison* ; quoiqu'à y regarder de près, ce me semble, et dans l'ordinaire façon de parler, on puisse bien dire en notre langue *rendre la santé* et *rendre la vie* ; mais non pas *rendre la guérison*. Or, quant à ce vers : *et rangé l'innocence aux pieds de la raison*, l'Académie n'a point de tort ; et il est vrai qu'on n'y saurait trouver un sens raisonnable. Mais cela vient d'une faute d'impression, où on est tombé dans toutes les éditions que j'ai pu voir des œuvres de Malherbe, et dont personne que je sache ne s'est aperçu jusqu'ici : au lieu de *l'innocence*, il faut mettre *l'insolence*. Je l'ai cru d'abord par conjecture, mais je n'en doute plus depuis que j'ai vu le vers imprimé de cette sorte en trois recueils de poésies françaises, qui sont ceux de 1615, 1621 et 1627. *Ranger l'insolence aux pieds de la raison*, fait un sens non-seulement fort bon, mais encore fort beau et fort poétique. »

« Il y a une seule stance, qui est la seizième, sur laquelle je ne vois rien dans les registres, sinon qu'elle a été admirée de tout le monde, et qu'on n'y a rien trouvé à redire. Cependant, dans cette stance, certainement admirable, il a employé le mot de *vergogne*, dont plusieurs feraient difficulté de se servir aujourd'hui, et que de moindres juges n'auraient jamais manqué de condamner. Je pourrais ajouter plusieurs autres choses semblables, si je ne craignais d'être trop long. Mais il y a deux endroits dont je juge à propos de parler, parce que l'Académie a remarqué que Malherbe y avait manqué lui-même contre ses propres règles. Le premier est en la troisième stance :

Certes, quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'exciterent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paraître,
En ce miracle seul il peut assez connaître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Malherbe voulait que les sixains eussent un repos à la fin du troisième vers. Ici cependant il va jusqu'à la fin du quatrième sans se

reposer. Mais vous ne vous en étonnerez pas, quand vous saurez ce que l'Académie elle-même ignorait alors, à mon avis, et que j'ai appris depuis peu dans quelques mémoires que M. de Racan a donnés pour la vie de cet excellent poète. C'est qu'il avait fait ces stances, et plusieurs autres de ses pièces, avant que de s'être imposé cette loi. Et de là vient qu'il y a quelques-uns de ses ouvrages où elle n'est pas exactement observée, comme par exemple en la *Consolation à Carité*, en cette stance :

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux pleurer par coutume
Que vous consoler par raison ?

Mais je parlerai ci-après plus amplement de cette règle en parlant de M. Maynard, qui en fut le premier auteur. »

« Je vous ai dit qu'il y avait encore un endroit où, par le jugement de l'Académie, Malherbe péchait contre ses propres maximes. C'est dans la septième stance, en ce vers :

L'infailible refuge et l'assuré secours.

En ce lieu vous voyez qu'il dit *assuré secours*, au lieu de *secours assuré*, aussi bien qu'en un autre dont je me souviens :

De combien de tragédies
Sans ton *assuré secours*, etc.

Cependant il tenait pour maxime que ces adjectifs qui ont la terminaison en *e* masculin ne doivent jamais être mis devant le substantif, mais après; au lieu que les autres qui ont la terminaison féminine pouvaient être placés avant ou après, suivant qu'on le jugerait à propos; qu'on pouvait dire, par exemple, *ce redoutable monarque* ou *ce monarque redoutable*; et, tout au contraire, qu'on pouvait bien dire *ce monarque redouté*, mais non pas *ce redouté monarque*. Je n'ai pas pris cet exemple sans raison et à l'aventure; car j'ai souvent oui dire à M. de Gombauld qu'avant qu'on eût encore fait cette réflexion, M. de Malherbe et lui se promenant un jour ensemble et parlant de certains vers de mademoiselle Anne de Rohan, où il y avait :

Quoi ! faut-il que Henri, ce *redouté monarque*, etc.,

M. de Malherbe assura plusieurs fois que cette fin lui déplaisait.

ans qu'il pût dire pourquoi; que cela l'obligea lui-même d'y penser avec attention, et que sur l'heure en ayant découvert la raison, il la dit à M. de Malherbe, qui en fut aussi aise que s'il eût trouvé un trésor, et en forma depuis cette règle générale ¹. »

« L'Académie employa près de trois mois ² à examiner ces stances, encore n'acheva-t-elle pas; car elle ne toucha point aux quatre dernières, parce qu'elle eut d'autres pensées, et que les vacations de cette année-là survinrent bientôt après. »

« Quelques-uns des académiciens, et deux entre autres, M. de Gombault et M. Gomberville, souffraient avec impatience que la compagnie censurât ainsi les ouvrages d'un grand personnage après sa mort : en quoi ils trouvaient quelque chose de cruel et d'inhumain. Mais la modération dont elle usa dans cet examen, et que j'ai déjà remarquée, semble témoigner assez que son intention était entièrement innocente. Et si je juge d'autrui par moi-même, j'en suis tout à fait persuadé; car, quant à moi, si, bien loin de supprimer tout cet article, je m'y suis étendu un peu plus que de coutume, je sais bien que ni ce désir de jeune homme de trouver à redire partout, ni aucun autre mouvement blâmable ne m'ont point engagé dans ce discours; qu'au contraire, si j'avais eu moins d'estime et de respect pour Malherbe, je n'aurais point parlé de ses fautes; et qu'enfin je ne les ai rapportées, si l'on peut comparer les choses sacrées aux profanes, que comme l'Écriture rapporte celles des saints, pour consoler ceux qui ont trop de regret de faillir, et les empêcher de perdre courage. »

VANITÉ DE L'AMBITION,

paraphrase d'une partie du psaume CXLV, par le même — Vers 1604 ou 1614.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde :

Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde

Que toujours quelque vent empêche de calmer³.

Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre :

C'est Dieu qui nous fait vivre,

C'est Dieu qu'il faut aimer.

¹ Cette règle n'est générale que pour les participes passés. — ² Depuis le 9 avril jusqu'au 6 juillet 1638. — ³ Pour *de se calmer*. « Ce mot, dit Ménage,

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
 Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
 A souffrir des mépris et ployer les genoux :
 Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont , comme nous sommes,
 Véritablement hommes,
 Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
 Que cette majesté si pompeuse et si fière
 Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
 Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
 Font encore les vaines,
 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
 D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
 Et tombent avec eux, d'une chute commune,
 Tous ceux que leur fortune
 Faisait leurs serviteurs.

« Ces quatre stances, a dit Lancelot, valent mieux que tout ce que Malherbe a jamais fait, et prouvent qu'on travaille plus heureusement sur de beaux sujets que sur des niaiseries. »

ne peut se rapporter qu'à l'onde. Ainsi, il n'y a rien qui réponde à verre. Après avoir dit que la lumière du monde était un verre, il fallait ajouter : *qui se brise tout oussitôt*. J'ai ouï dire à M. de Racan qu'ayant fait cette objection à M. de Malherbe, il l'approuva ; et que, sur l'heure même et en sa présence, il changea cet endroit de cette façon :

Son état le plus ferme est l'image de l'onde
 Que toujours quelque vent empêche de calmer.

C'est la pensée de Publius Mimius (Publius Syrus) : *Fortuna vitrea ; tunc quum splendet frangitur*. M. Godeau, évêque de Vence, et M. Corneille l'ont ainsi imitée :

Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité. »

AU ROI LOUIS XIII

allant châtier la rébellion des Rochellais, et chasser les Anglais qui, en leur faveur, étaient descendus en l'île de Rhé. — 1627.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion ¹
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer ;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer....

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges,
Les immortels eux-même² en sont persécutés ;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence ;
Et suis jusqu'à la fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts³.

¹ Métaphore mal suivie : un lion ne s'arme pas de la foudre. — ² « Pour parler correctement, dit Ménage, il fallait dire : *les immortels eux-mêmes*. Malherbe pouvait mettre :

Même les immortels en sont persécutés ;

mais il a trouvé que ce vers n'était pas agréable à l'oreille. Cicéron a dit : *Impetratum est a consuetudine ut peccare suavitatis causa liceret.* » — ³ Exagération poétique consacrée par les poètes latins, et que La Fontaine a adoptée, après Malherbe, dans sa fable du *Chêne* et du *Roseau* :

Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu....

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente, en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, et qui m'est le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher ¹.

Que sa façon est brave et sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se connaît bien ², à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre ³
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançaient les approches;
Ici courait Mimas, là Typhon se battait,
Et là suait Euryste à détacher les roches
Qu'Encelade jetait....

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avaient arrachés.
Phlègre ⁴, qui les reçut, pue encore la foudre
Dont ils furent touchés ⁵.

¹ *Cher* et *marcher* ne riment plus aujourd'hui. — ² Pour *que l'on connaît bien*. C'est le *si conosce* des Italiens. — ³ Et *lança* le tonnerre. — ⁴ Vallée de Thessalie où les anciens poètes plaçaient le combat des géants contre les dieux. — ⁵ « Ce *pue*, dit Ménage, est de mauvaise odeur. » C'est relever une faute de goût

L'exemple de leur race à jamais abolie
 Devait sous ta merci tes rebelles ployer ;
 Mais serait-ce raison qu'une même folie
 N'eût pas même loyer ¹ ?...

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
 La bonne opinion des courages françois ;
 Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
 Qu'il faut que tu le sois.

Oh ! que, pour avoir part en si belle aventure,
 Je me souhaiterais la fortune d'Éson ²,
 Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
 En sa jeune saison !...

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ³.
 Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
 A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
 Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
 Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
 Je les possédai jeune, et les possède encore
 A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire :
 Tu verras mon adresse ; et ton front cette fois
 Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
 Sur la tête des rois.

par une autre. Ronsard et ses contemporains avaient employé sans scrupule ce mot qui blessa plus tard la délicatesse française. *Touchés de la foudre* est une expression trop faible dans notre langue. Malherbe l'a empruntée aux Latins qui disaient, en parlant des choses foudroyées, *fulmine tacta*. C'est ainsi que Virgile a dit, dans sa première Églogue :

De cœlo tactas memini prædicere quercus.

¹ Prix. Ce mot a vieilli. — ² Éson, père de Jason, rajeuni par les enchantements de Médée. — ³ Boileau, pendant la maladie qui l'emporta à soixante-quinze ans, répondait par ce vers de Malherbe à ses amis qui lui demandaient des nouvelles de sa santé.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
 Soit que de tes bontés je la fasse parler,
 Quel rival assez vain prétendra que la sienne
 Ait de quoi m'égalier ?

Le fameux Amphion, dont la voix nonpareille
 Bâtissant une ville étonna l'univers,
 Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
 • Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine ;
 Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
 Donneront de l'encens comme ceux de la Seine
 Aux autels de Louis.

Ces strophes ne sont pas sans défauts ; et il y en a beaucoup plus dans les dix-huit que nous avons supprimées. Mais ce qui met cette ode au rang des plus belles inspirations lyriques de notre langue, c'est la verve, qui se soutient partout, même lorsque l'expression manque au poète, et lorsqu'il cède au mauvais goût de son époque. Et, remarquons-le bien, c'est à soixante-douze ans que Malherbe maniait ainsi la lyre avec la vigueur et le feu d'un jeune homme. On a souvent dit qu'il était plus versificateur que poète ; il aurait fallu dire *plus ordinairement*, comme nous l'avons fait ailleurs en caractérisant son génie ¹. Car ce chant suffirait seul à prouver qu'il y avait du Pindare dans le créateur de notre langage poétique.

Laharpe nous semble avoir mieux résumé que personne le mérite littéraire de ce poète. Nous le citerons, et d'autant plus volontiers qu'il est temps d'apprécier à sa juste valeur un critique trop haut placé il y a soixante ans, et mis trop bas aujourd'hui. Il ne manqua certes ni de goût ni de perspicacité, lorsqu'il sut se tenir en garde contre la légèreté et les préjugés de son malheureux siècle.

« Malherbe, dit-il, fut vraiment un homme supérieur : c'est son nom qui marque la seconde époque de notre langue. Marot n'avait réussi que dans la poésie galante et légère ; Malherbe fut le premier modèle du style noble, et le créateur de la poésie lyrique. Il en a l'enthous-

¹ *Recueil* précédent, l'Ecole de Ronsard et l'école de Malherbe, p. 174.

siasme, les mouvements et les tournures. Né avec de l'oreille et du goût, il connut les effets du rythme, et créa une foule de constructions poétiques adaptées au génie de notre langue. Il nous enseigna l'espèce d'harmonie imitative qui lui convient, et comment on se sert de l'inversion avec art et réserve. Ses ouvrages pourtant ne sont pas encore d'une pureté comparable aux écrivains des beaux jours de Louis XIV ; il ne serait pas juste de l'exiger. Mais tout ce qu'il nous apprit, il ne le dut qu'à lui-même ; et, au bout de deux cents ans, on cite encore nombre de morceaux de lui qui sont d'une beauté à peu près irréprochable. Voyez cette belle paraphrase d'un psaume sur la grandeur périssable des rois :

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière, etc.
Là se perdent ces noms de maîtres de la terre ¹, etc.

Voilà enfin des vers français, et l'on n'avait rien vu jusque-là qui pût même en approcher. »

« Veut-on un exemple de ce beau feu qui doit animer l'ode ? Voyez celle qu'il adresse à Louis XIII partant pour l'expédition de la Rochelle. Il faut excuser quelques défauts de diction, quelques prosaïsmes : la limite entre le langage de la poésie et celui de la prose n'était pas encore bien fixée ; on ne peut pas tant faire à la fois. Voyons seulement si les mouvements et si les idées sont d'un poète :

Certes ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend ²,
Est aux bords de Charente, en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Que sa façon est brave, et sa mine assurée ³ ! etc.

La strophe suivante est remarquable par l'harmonie imitative :

Déjà de toutes parts s'avançaient les approches.
Ici courait Mimas ; là Typhon se battait ;
Et là suait Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetait.

Dans le premier de ces deux derniers vers, on sent le travail du géant qui détache la roche ; dans le dernier on la voit partir. »

« Veut-on de l'intérêt et de la noblesse ? Écoutons encore la fin de cette même ode où l'auteur a pris tous les tons de la lyre. C'était

¹ Ci-dessus, p. 212. — ² Inversion forcée. — ³ Ci-dessus, p. 214.

pourtant la dernière fois qu'il la maniait : c'est la dernière ode qu'il ait faite.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages.
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner dans ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

On a vu s'il dit vrai, et si l'on peut lui pardonner cette sorte de jactance, permise aux poètes quand on peut les supposer inspirés, un peu ridicule quand on sent qu'ils ne le sont pas, et qui dans tous les cas est sans conséquence.

Les puissantes faveurs dont Apollon m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Quel nombre ! quelle cadence ! quelle beauté d'expression ! Voyons-le dans des sujets moins grands, et qui demandent de la douceur et de la sensibilité, par exemple, dans les stances qu'il adresse à son ami du Perrier, qui avait perdu sa fille, à peine au sortir de l'enfance.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ;
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours.

Observons d'abord le choix du rythme. Ce petit vers, qui tombe régulièrement après le premier, peint si bien l'abattement de la douleur ! C'est là le vrai secret de l'harmonie dont on parle tant aujourd'hui : il ne s'agit pas de la travailler avec effort, il faut la choisir avec goût.

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Le charme de ces vers est inexprimable. C'est dans cette même pièce que se trouvent les vers sur la mort, trop fameux pour n'en pas parler, trop connus pour les répéter¹. »

¹ *Cours de Littérature*, t. IV, p. 119-124 (Paris, an VII).

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ.

Premier cantique de J. RACINE ¹. — 1694.

Les méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles,
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité.

En vain je parlerais le langage des anges ;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers :
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour, ma science est vaine
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir. . . .

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin ;
L'amour, la charité divine,
Éternelle en son origine,
Ne connaîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres ;
Mais Dieu, sans voiles et sans ombres,

¹ Tiré de la *première Épître* de saint Paul aux *Corinthiens*, chap. XIII.

Nous éclairera dans les cieux ;
 Et ce soleil inaccessible,
 Comme à ses yeux je suis visible,
 Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
 De notre céleste édifice
 La foi vive est le fondement ;
 La sainte espérance l'élève,
 L'ardente charité l'achève,
 Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
 Au sein de la lumière même,
 Le cantique de mes soupirs ;
 Et, toujours brûlant pour ta gloire,
 Toujours puiser et toujours boire
 Dans la source des vrais plaisirs?

« Ce cantique, dit Geoffroy, est remarquable par une correction et une élégance continue, qui peuvent suppléer aux richesses poétiques dont le sujet n'était pas susceptible. Je n'y trouve à reprendre que ces deux vers pénibles :

Que me sert que ma foi transporte les montagnes !

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres. »

Le premier de ces deux vers justement critiqués par Geoffroy se trouve parmi ceux que nous n'avons pas transcrits. Plus sévère que le célèbre commentateur du grand poète, nous avons cru que ce cantique gagnerait beaucoup à être abrégé. Voici les strophes qui nous ont paru faibles, malgré quelques gracieuses images, et dont nous avons indiqué le retranchement par des points.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes ;
Que dans les arides campagnes
Les torrents naissent sous mes pas ;
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, *quand* mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feraient le partage;
Quand même pour le nom chrétien,
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerais mon corps aux flammes,
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grâce!
Avec toi marche la Douceur,
Que suit, avec un air affable,
La Patience inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'Envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des Vices, enfants de l'Orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?

Aux faiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer et tout souffrir.

Ces strophes sont remarquables, sans doute, par la correction du style et par la netteté de la pensée; mais elles manquent çà et là de couleur et d'élégance. Il nous a semblé que la verve du poëte s'y était ralentie, et que leur suppression donnerait plus de fermeté à la marche de la pièce. Nous serions-nous trompé ?

SUR LE BONHEUR DES JUSTES ET SUR LE MALHEUR
DES RÉPROUVÉS.Second cantique de J. RACINE¹. — 1694.

Heureux qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés ;
Quand par une fin soudaine
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

« Infortunés que nous sommes,
Où s'égarèrent nos esprits !
Voilà, diront-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris !
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie ;

¹ Tiré du livre de *la Sagesse*, chap. v.

Mais, aujourd'hui triomphants,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfants. »

« Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée,
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix. »

« De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Faibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement. »

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices ;
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes

Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

« On admire dans ce beau cantique, dit Geoffroy, l'harmonie du style, le beau choix des expressions, la richesse des rimes et toutes les grâces de la versification. La dernière strophe surtout est d'une rare beauté. » Il paraît que Louis XIV, après avoir entendu ces vers, qui lui furent lus par l'auteur, s'écria : « Racine, cela est beau, mais bien terrible ! » Une lettre de Racine à Boileau nous montrera par quel travail ce grand écrivain a passé pour arriver à tant de perfection. Cette lettre est datée de Fontainebleau, le 3 octobre 1694¹. La voici :

« Je vous suis obligé de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait réponse. Comme je suppose que vous n'avez pas perdu les vers que je vous ai envoyés, je vais vous dire mon sentiment sur vos difficultés, et en même temps vous communiquer plusieurs changements que j'avais déjà faits de moi-même ; car vous savez qu'un homme qui compose fait souvent son thème en plusieurs façons.

Quand par une fin soudaine
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus, etc.

J'ai choisi ce tour, parce qu'il est conforme au texte qui parle de la fin imprévue des réprouvés ; et je voudrais bien que cela fût bon, et que vous pussiez passer et approuver

Par une fin soudaine,

qui dit précisément la même chose. Voici comme j'avais mis d'abord :

Quand, déchus d'un bien frivole,
Qui comme l'ombre s'envole,
Et ne revient jamais plus, etc.

Mais ce *jamais* me paraît un peu mis pour remplir le vers, au lieu que :

Qui passe et ne revient plus,

me semblait assez plein et assez vif. D'ailleurs j'ai mis à la troisième stance² :

Pour trouver un bien fragile,

¹ Geoffroy a mis cette lettre en 1692, par inadvertance sans doute, puisqu'il dit ailleurs que ce cantique, ainsi que les trois autres, fut composé en 1694. —

² Cette strophe est actuellement la quatrième.

et c'est la même chose que *un bien frivole*. Ainsi tâchez de vous accoutumer à la première manière, ou trouvez quelque autre chose qui vous satisfasse. »

« Dans la seconde stance ¹ :

Misérables que nous sommes,
Où s'égarraient nos esprits!

Infortunés m'était venu le premier ; mais le mot de *misérables*, que j'ai employé dans *Phèdre*, à qui je l'ai mis dans la bouche ², et que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force en le mettant aussi dans la bouche des réprouvés, qui s'humilient et se condamnent eux-mêmes ³. Pour le second vers j'avais mis :

Diront-ils avec des cris, etc.

Mais j'ai cru qu'on pouvait leur faire tenir tout ce discours sans mettre *diront-ils* ⁴, et qu'il suffisait de mettre à la fin :

Ainsi, d'une voix plaintive,

et le reste, par où on fait entendre que tout ce qui précède est le discours des réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les odes d'Horace.

Et voilà que triomphants, etc.

Je me suis laissé entraîner au texte : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei!* et j'ai cru que ce tour marquait mieux la passion ; car j'aurais pu mettre :

Et maintenant triomphants ⁵.

Dans la troisième stance ⁶ :

Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

On dit *la carrière de la gloire*, *la carrière de l'honneur*, c'est-à-dire *par où on court à la gloire, à l'honneur*. Voyez si l'on ne pourrait pas

¹ Cette stance est devenue la troisième.

² Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
(Acte IV, scène VI.)

³ Racine a rétabli le mot *infortunés*. — ⁴ Le poète a rétabli *diront-ils*, mais dans le troisième vers. — ⁵ Ce vers, le septième de la troisième strophe, est définitivement ainsi : *Mais aujourd'hui triomphants*. — ⁶ Cette strophe est actuellement la quatrième.

dire de même *la carrière de la bienheureuse paix* ; on dit même *la carrière de la vertu*. Du reste , je ne devine pas comment je le pourrais mieux dire. Il reste la quatrième stance ¹. J'avais d'abord mis le mot de *repentance* ; mais , outre qu'on ne dirait pas bien les remords de la repentance , au lieu qu'on dit les remords de la pénitence , ce mot de *pénitence*, en le joignant avec *tardive* , est assez consacré dans le langage de l'Écriture : *sero pœnitentiam agentes*. On dit *la pénitence d'Antiochus* , pour dire *une pénitence tardive et inutile* ; on dit aussi dans ce sens *la pénitence des damnés*. Pour la fin de cette stance , je l'avais changée deux heures après que ma lettre fut partie. Voici la stance entière :

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et, par une égale loi,
Les saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

Je vous conjure de m'envoyer votre sentiment sur tout ceci. J'ai dit franchement que j'attendais votre critique avant que de donner mes vers au musicien. »

PLAINTÉ D'UN CHRÉTIEN SUR LES CONTRARIÉTÉS QU'IL ÉPROUVE AU DEDANS DE LUI-MÊME.

Troisième cantique, par J. RACINE ². — 1694.

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

¹ Devenue la cinquième. — ² Tiré de l'*Épître* de saint Paul *aux Romains*, chap. VII.

L'un, tout esprit et tout céleste,
 Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
 Et des biens éternels touché,
 Je compte pour rien tout le reste ;
 Et l'autre, par son poids funcste,
 Me tient vers la terre penché ¹.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
 Où pourrai-je trouver la paix ?
 Je veux, et n'accomplis jamais.
 Je veux ; mais, ô misère extrême !
 Je ne fais pas le bien que j'aime,
 Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salulaire,
 Viens me mettre avec moi d'accord ;
 Et, domptant par un doux effort
 Cet homme qui t'est si contraire,
 Fais ton esclave volontaire
 De cet esclave de la mort !

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE.

Quatrième cantique, par J. RACINE. — 1694.

Quel charme vainqueur du monde
 Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
 Malheureux l'homme qui fonde
 Sur les hommes son appui !
 Leur gloire fuit et s'efface
 En moins de temps que la trace

¹ « Voilà deux hommes que je connais bien, s'écria Louis XIV, lorsque Racine lui lut ce cantique. » (*Note de Geoffroy.*) — ² Tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie.

Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :
« Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant ¹ ? »

« Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre ;
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez. »

O sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs !
Tu dis ; et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.

¹ « *Devant* pour *auparavant* ne se dit plus, et avait déjà tout à fait vieilli lorsque Racine a fait ce cantique. » (Note de Geoffroy.)

Avant les siècles tu règnes ;
 Et qui suis-je, que tu daignes
 Jusqu'à moi te rabaisser ¹ ?

Le Verbe, image du Père,
 Laissa son trône éternel,
 Et d'une mortelle mère
 Voulut naître homme et mortel.
 Comme l'orgueil fut le crime
 Dont il naissait la victime,
 Il dépouilla sa splendeur,
 Et vint, pauvre et misérable,
 Apprendre à l'homme coupable
 Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive
 Sous ton joug trouve la paix,
 Et s'abreuve d'une eau vive
 Qui ne s'épuise jamais.
 Chacun peut boire en cette onde,
 Elle invite tout le monde ;
 Mais nous courons follement
 Chercher des sources bourbeuses,
 Ou des citernes trompeuses,
 D'où l'eau fuit à tout moment.

« Ces cantiques spirituels, dit Geoffroy, sont des odes admirables. Le génie de Racine s'y montre dans toute sa maturité. C'est la dernière de ses productions ; c'est le chant du cygne ². »

Il nous a semblé que nous pouvions donner ici une grande leçon à nos jeunes lecteurs, en leur montrant de quel point l'auteur de ces cantiques et des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* est parti pour arriver à tant de perfection. Ses odes sur Port-Royal des Champs furent son premier essai ; rapprochons-les donc de ses dernières compositions

¹ « Cette strophe magnifique et pleine du plus beau mouvement lyrique, réunit la sublimité des idées à la grandeur du style. C'est la plus belle de ce cantique, qui me paraît le plus beau de tous. » (*Note* de Geoffroy.) — ² *Poésies diverses*, préface du commentateur.

lyriques. Il y en a sept ; nous en citerons deux. Voici la quatrième, qui est intitulée *l'Étang* :

Que c'est une chose charmante
De voir cet étang gracieux,
Où, comme en un lit précieux,
L'onde est toujours calme et dormante !
Mes yeux, contemplons de plus près
Les inimitables portraits
De ce miroir humide ;
Voyons bien les charmes puissants
Dont sa glace liquide
Enchante et trompe tous les sens.

Déjà je vois sous ce rivage
La terre, jointe avec les cieux,
Faire un chaos délicieux
Et de l'onde et de leur image.
Je vois le grand astre du jour
Rouler dans ce flottant séjour
Le char de la lumière ;
Et, sans offenser de ses feux
La fraîcheur coutumière,
Dorer son cristal lumineux.

Je vois les tilleuls et les chênes,
Ces géants de cent bras armés,
Ainsi que d'eux-mêmes charmés,
Y mirer leurs têtes hautaines ;
Je vois aussi leurs grands rameaux
Si bien tracer dedans les eaux
Leur mobile peinture,
Qu'on ne sait si l'onde, en tremblant,
Fait trembler leur verdure,
Ou plutôt l'air même et le vent.

Là, l'hirondelle voltigeante,
Rasant les flots clairs et polis,
Y vient, avec cent petits cris,
Baiser son image naissante.
Là, mille autres petits oiseaux
Peignent encore dans les eaux
Leur éclatant plumage ;
L'œil ne peut juger au dehors
Qui vole ou bien qui nage
De leurs ombres et de leurs corps.

Quelles richesses admirables
 N'ont point ces nageurs marquetés,
 Ces poissons aux dos argentés,
 Sur leurs écailles agréables !
 Ici je les vois s'assembler,
 Se mêler et se démêler

Dans leur couche profonde ;
 Là, je les vois (Dieu, quels attraits !)

Se promenant dans l'onde,
 Se promener dans les forêts.

Je les vois, en troupes légères,
 S'élancer de leur lit natal ;
 Puis, tombant, peindre en ce cristal
 Mille couronnes passagères.

L'on dirait que, comme envieux
 De voir nager dedans ces lieux

Tant de bandes volantes,
 Perçant les remparts entr'ouverts

De leurs prisons brillantes,
 Ils veulent s'enfuir dans les airs.

Enfin, ce beau tapis liquide
 Semble enfermer entre ses bords
 Tout ce que vomit de trésors
 L'océan sur un sable aride :
 Ici l'or et l'azur des cieux
 Font de leur éclat précieux

Comme un riche mélange ;
 Là, l'émeraude des rameaux

D'une agréable frange
 Entoure le cristal des eaux.

Mais quelle soudaine tourmente,
 Comme de beaux songes trompeurs
 Dissipant toutes les couleurs,
 Vient réveiller l'onde dormante ?
 Déjà ses flots entre-poussés
 Roulent cent monceaux empressés

De perles ondoyantes,
 Et n'étaient pas moins d'attraits
 Sur leurs vagues bruyantes
 Que dans leurs tranquilles portraits.

La dernière des sept odes de Racine sur Port-Royal a pour titre :
Des Jardins. La voici :

Mes yeux, pourrai-je bien vous croire ?
 Suis-je éveillé ? Vois-je un jardin ?

N'est-ce point quelque souge vain
Qui me place en ce lieu de gloire ?
Je vois comme de nouveaux cieux,
Où mille astres délicieux
 Répendent leur lumière,
Et semble qu'en ce beau séjour
 La terre est héritière
De tous ceux qu'a chassés le jour.

Déjà sur cette riche entrée
Je vois les parvis rougissants
Étaler les rayons luisants
De leur belle neige empourprée.
Dieu, quels prodiges inouis !
Je vois naître dessus les lis
 L'incarnat de la rose ;
Je vois la flamme et sa rougeur,
 Dessus la neige éclore,
Embellir même la blancheur.

Je vois cette pomme éclatante,
Ou plutôt ce petit soleil,
Ce doux abricot sans pareil,
Dont la couleur est si charmante.
Fabuleuses antiquités,
Ne nous vantez plus les beautés
 De vos pommes dorées ;
J'en vois qui, d'un or gracieux
 Également parées,
Ravissent le goût et les yeux.

Je vois, sous la sombre verdure,
Ces deux fruits brillants et pompeux
Parer les murs, comme orgueilleux
D'une inimitable bordure ;
C'est là qu'heureusement pressés,
Et l'un près de l'autre entassés
 Sur cent égales chaînes,
Ils semblent faire avec éclat,
 De leurs branches hautaines,
Cent sillons d'or et d'incarnat.

Je viens à vous, arbres fertiles,
Poiriers de pompe et de plaisirs,
Pour qui nos vœux et nos désirs
Jamais ne se sont vus stériles ;
Soit vous qui, sans chercher d'appui,

Voyez sous vos superbes fruits
Se courber vos branchages,
Soit vous qui des riches habits
De vos tremblants feuillages
Faites de si vastes tapis.

Mais quelle assez vive peinture
Suffit pour tracer dignement
Tout le pompeux ameublement
Dont vous a parés la nature ?
Vous ne présentez à nos yeux
Que les fruits les plus précieux
Qu'ait cultivés Pomone ;
Ils ont eu le lis pour berceau,
L'émeraude est leur trône,
L'or et la pourpre leur manteau.

Je les vois, par un doux échange,
Ici mûris, et là naissants,
De leurs fruits blonds et verdissants
Faire un agréable mélange ;
J'en vois même dedans leur fleur
Garder encore la splendeur
De leur blanche couronne,
Et joindre l'espoir du printemps
Aux beaux fruits dont l'automne
Rend nos vœux à jamais contents.

Je sais quelle auguste matière
Pouvait sur mes sombres crayons
Jeter encore les rayons
De son éclatante lumière ;
Mais déjà l'unique flambeau,
Allant se plonger dedans l'eau,
A fait place aux ténèbres ;
Et les étoiles, à leur tour,
Comme torches funèbres,
Font les funérailles du jour.

J'entends l'innocente musique
Des flûtes et des chalumeaux
Saluer l'ombre en ces hameaux
D'une sérénade rustique.
L'ombre qui, par ses doux pavots,
Venant enfin faire aux travaux
Une paisible guerre,

Fait que ces astres précieux,
Pâlissant sur la terre,
Semblent retourner dans les cieux.

Louis Racine, qui avait retrouvé et recueilli avec respect ces premières compositions poétiques de son illustre père, y joignit la note suivante, et les laissa en héritage à ses enfants : « Quelle différence entre ces vers et les vers d'*Athalie* ! C'est ainsi que commencent les grands hommes. Outre les vers faibles qui sont dans ces odes, elles ne disent rien que de général à toute campagne, et n'ont rien de particulier à Port-Royal. D'ailleurs, on y trouve beaucoup de pointes que l'auteur aimait dans sa jeunesse, et qu'il a depuis évitées avec tant de soin. On trouve cependant dans ces odes de l'imagination et du feu. C'est un jeune homme qui se plaît à décrire la solitude dans laquelle il vit, et le fait avec de perpétuelles exclamations, en style de Malherbe et de Racan, dont il pouvait être alors rempli. »

Si l'on retrouve, en effet, dans ces odes les défauts de Malherbe et de Racan, ou plutôt de leur époque qui durait encore, on reconnaît le goût de Virgile, d'Horace et d'Ovide dans les pièces latines que le futur auteur d'*Athalie* composa aussi pendant les trois années qu'il passa à Port-Royal, sous Lancelot et Le Maistre de Sacy. Qu'on en juge par ces distiques, extraits de sa prière à Jésus-Christ pour la conservation de sa chère solitude : *Ad Christum, pro Portus regii salute votum.*

O qui perpetuo moderaris sidera motu,
Fulmine qui terras imperioque regis,
Summe Deus, magnum rebus solamen in arctis,
Una salus famulis præsidiumque tuis;
Sancte parens, facilem præbe implorantibus aurem,
Atque humiles placida suscipe mente preces....
Aspice virginum castis penetralibus agmen,
Aspice devotos, spouse benigne, choros.
Hic sacra illæsi servantes jura pudoris
Te veniente die, te fugiente vocant, etc.

Que l'on compare ces distiques avec les strophes sur Port-Royal, et l'on ne craindra pas d'affirmer avec Geoffroy que Racine à cette époque, c'est-à-dire dans son cours d'humanités, faisait mieux des vers latins que des vers français¹. Mais, ajoute son commentateur :

¹ « La multitude de vers latins qu'on trouve dans ses manuscrits prouve combien cet exercice était alors en usage dans les études. On s'en moque aujourd'hui, parce qu'il est bien plus aisé de s'en moquer que de le mettre en pratique. Mais l'exemple de Racine est une excellente réponse aux raisonne-

« C'est en imitant les anciens dans leur langue que Racine est parvenu à servir à jamais de modèle dans la sienne. » Voici ce que son fils nous a dit de la solidité de ses études classiques et de l'ardeur laborieuse avec laquelle il s'y livrait.

« Mon père fut d'abord envoyé pour apprendre le latin dans la ville de Beauvais, dont le collège était sous la direction de quelques ecclésiastiques de mérite et de savoir : il y apprit les premiers principes du latin. Il sortit de ce collège le 1^{er} octobre 1655, et fut mis à Port-Royal, où il ne resta que trois ans, puisque je trouve qu'au mois d'octobre 1658 il fut envoyé à Paris pour faire sa philosophie au collège d'Harcourt, n'ayant encore que quatorze ans. »

« On a peine à comprendre comment, en trois ans, il a pu faire à Port-Royal un progrès si rapide dans ses études. Je juge de ces progrès par les extraits qu'il faisait des auteurs grecs et latins qu'il lisait. J'ai ces extraits écrits de sa main. Ses facultés, qui étaient fort médiocres, ne lui permettant pas d'acheter les belles éditions des auteurs grecs, il les lisait dans les éditions faites à Bâle sans traduction latine. J'ai hérité de son Platon et de son Plutarque, dont les marges chargées de ses apostilles sont la preuve de l'attention avec laquelle il les lisait.... Il traduisit le commencement du *Banquet* de Platon, fit des extraits tout grecs de quelques traités de saint Basile, et quelques remarques sur Pindare et sur Homère. Au milieu de ces occupations, son génie l'entraînait tout entier du côté de la poésie, et son plus grand plaisir était de s'aller enfoncer dans les bois de l'abbaye (de Port-Royal) avec Sophocle et Euripide, qu'il savait presque par cœur ¹. »

Il n'est pas un seul critique qui ne reconnaisse l'influence des fortes études classiques de Racine sur sa poésie française. Que les jeunes humanistes, en lisant les odes sur Port-Royal, trouvent donc un encouragement dans la faiblesse des premiers essais de ce grand homme, rien de mieux ; mais qu'ils se rappellent le sentier laborieux par lequel il passa pour monter au sommet du Parnasse :

Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit.

ments et aux plaisanteries des novateurs en éducation, lesquels prétendent que la composition des vers latins est un temps perdu, et même une occupation ridicule. Il me semble que Racine n'a point perdu son temps à faire des vers latins. Corneille en a fait beaucoup aussi dans le temps de ses études. Nous n'avons pas un grand écrivain dans le siècle de Louis XIV qui n'ait commencé par imiter dans leur propre langue les bons poètes du siècle d'Auguste. Rien n'est plus propre à familiariser un jeune homme avec toutes les richesses de la langue latine ; rien ne donne plus d'essor à l'imagination et ne rend plus sensible aux charmes de l'harmonie. » (Geoffroy, *Préace des Poésies diverses*.)

¹ *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, p. 18-23 (Lausanne, 1747).

DIEU CONTEMPLÉ DANS SES OUVRAGES.

Ode tirée du psaume XVIII, par J.-B. ROUSSEAU. — 1712.

De sa puissance immortelle
 Tout parle, tout nous instruit ;
 Le jour au jour la révèle,
 La nuit l'annonce à la nuit ¹.
 Ce grand et superbe ouvrage
 N'est point pour l'homme un langage
 Obscur et mystérieux :
 Son admirable structure
 Est la voix de la nature,
 Qui se fait entendre aux yeux ².

Dans une éclatante voûte
 Il a placé de ses mains
 Ce soleil qui, dans sa route,
 Éclaire tous les humains.
 Environné de lumière,
 Cet astre ouvre sa carrière
 Comme un époux glorieux
 Qui, dès l'aube matinale,
 De sa couche nuptiale
 Sort brillant et radieux ³.

L'univers, à sa présence,
 Semble sortir du néant.

¹ Dies dici eructat verbum et nox nocti indicat scientiam. (Ps. XVIII, v. 2.) Racine avait dit dans ses chœurs d'*Athalie* :

Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.

² Non sunt loquelæ neque sermones quorum non audiantur voces eorum. (Ps. XVIII, v. 3.) — ³ In sole posuit tabernaculum suum, et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo. (*Ibid.*, v. 5.) *Cet astre ouvre* est bien dur. Quelques éditions portent : *Il entre dans sa carrière*. Cette variante est plus harmonieuse, mais moins ferme.

Il prend sa course, il s'avance
 Comme un superbe géant.
 Bientôt sa marche féconde
 Embrasse le tour du monde
 Dans le cercle qu'il décrit;
 Et, par sa chaleur puissante,
 La nature languissante
 Se ranime et se nourrit ¹.

Oh! que tes œuvres sont belles,
 Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
 Que ceux qui te sont fidèles
 Sous ton joug trouvent d'attraits!
 Ta crainte inspire la joie;
 Elle assure notre voie;
 Elle nous rend triomphants;
 Elle éclaire la jeunesse,
 Et fait briller la sagesse
 Dans les plus faibles enfants ².

Soutiens ma foi chancelante,
 Dieu puissant; inspire-moi
 Cette crainte vigilante
 Qui fait pratiquer ta loi.
 Loi sainte, loi désirable,
 Ta richesse est préférable
 A la richesse de l'or;
 Et ta douceur est pareille
 Au miel dont la jeune abeille
 Compose son cher trésor ³.

¹ Exultavit ut gigas ad currendam viam; a summo cœlo egressio ejus, et occursum ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat a calore ejus. (*Ps.* XVIII., v. 6, 7.) — ² Lex Domini immaculata, convertens animas; testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis. (*Ibid.*, v. 8.) — ³ Timor Domini sanctus... Judicia Domini vera... desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum, et dulciora super mel et favum. (*Ibid.*, v. 10, 11.)

La première strophe de cette ode et les deux dernières sont bien loin de valoir celles que nous venons de citer. Voici la première :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe *enserre*
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords ¹ !

Révérer leur auteur est peu harmonieux ; *enserre* est un mot dur, qui était déjà vieux du temps de Rousseau ; *résulte* est prosaïque. Il y a une redondance creuse dans cette accumulation d'expressions presque synonymes : *Sublime cantique, concert magnifique, grandeur infinie, divine harmonie*. Les deux dernières strophes, à l'exception des quatre premiers vers, sont encore plus défectueuses : car elles sont non-seulement prosaïques, mais de plus trainantes et délayées.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connaître, Seigneur,
Les faiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ² ?
Prête-moi tes feux propices ;
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas ;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocents.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce ;
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé ³.

¹ Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. (Ps. xviii, v. 1.) — ² Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo. (*Ibid.*, v. 13.) — ³ Si mei non fuerint

L'AVEUGLEMENT DES HOMMES DU SIÈCLE.

Ode tirée du psaume XLVIII, par le même. — 1712.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille !
 Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
 Que l'univers se taise, et m'écoute parler !
 Mes chants vont seconder les accords de ma lyre ;
 L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
 Les grandes vérités que je vais révéler¹.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
 Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
 L'éclat de sa fortune *enfle* sa vanité ;
 Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
 Où la mort saisira ce fortuné coupable,
 Tout chargé des liens de son iniquité² !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
 Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
 Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;
 Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
 Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon³.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
 Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?

dominati, tune immaculatus ero... Domine, adjutor meus et redemptor meus. (Ps. XVIII, v. 14 et 16.)

¹ Audite hæc, omnes gentes : auribus percipite, omnes qui habitatis orbem. Quique terrigenæ, et filii hominum, simul in unum dives et pauper. Os meum loquetur sapientiam : et meditatio cordis mei prudentiam. Inclino in parabolam aurem meam : aperiam in psalterio propositionem meam. (Ps. XLVIII, v. 1-4.) — ² Cur timebo in die mala ? Iniquitas calcanei mei circumdabit me. (Ibid., v. 5.) — ³ Frater non redimit, redimet homo ? Non dabit Deo placationem suam, et pretium redemptionis animæ suæ. (Ibid., v. 7, 8.)

Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort ¹.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis ².

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir ³.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur ⁴.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal ⁵ :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

¹ Simul insipientes et stultus peribunt. (*Ps.* XLVIII, v. 9.) — ² Et relinquent alienis divitias suas; et sepulcra eorum domus illorum in æternum. (*Ibid.*, v. 10.) — ³ Et homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. (*Ibid.*, v. 12.) — ⁴ Sicut in inferno positi sunt : mors depascet eos. (*Ibid.*, v. 14.) — ⁵ Quoniam cum interierit, non sumet omnia; neque descendet cum eo gloria ejus. (*Ibid.*, v. 18.)

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
 Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes¹ :
 Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous².

Cette ode est bien, à notre avis, la meilleure des odes sacrées de J.-B. Rousseau ; elle n'est pourtant pas sans quelques défauts. Ainsi, dans ce vers :

L'éclat de sa fortune enfle sa vanité,

la métaphore n'est pas suivie ; l'éclat n'enfle pas. Certaines expressions pourraient être aussi plus poétiques. Mais nous ne saurions être du sentiment de Laharpe, qui, après avoir cité ces trois vers :

Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
 Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
 Sujets à même loi, subissent même sort,

les trouve bien inférieurs aux vers suivants de Voltaire :

C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
 Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance ;
 Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
 Vont tous également des douleurs à la mort.

« Quelle différence ! s'écrie-t-il ; et puisque les idées sont les mêmes, elle tient uniquement à ce qu'on appelle l'intérêt du style, qualité rare et qui rachète souvent chez Voltaire ce qu'il a de moins parfait dans d'autres parties³. » Le nombre, le mouvement et la vivacité sont pour beaucoup dans *l'intérêt du style* ; il y en a dans les trois vers de J.-B. Rousseau ; il n'y en aurait pas du tout dans les quatre vers décousus de Voltaire, n'était la répétition des *et* qui font sautiller le troisième.

¹ Dans le *Cid*, acte I, scène II, Gomez dit à don Diègne :

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

² Ne timueris cum dives factus fuerit homo, etc. (*Ps.* XLVIII, v. 17.)

— ³ *Cours de Littérature*, t. VI, p. 107 et 108.

BONHEUR TEMPOREL DES MÉCHANTS.

Ode tirée du psaume cxliii, par le même. — 1712.

Que suis-je, vile créature !
 Que suis-je, Seigneur ! et pourquoi
 Le souverain de la nature
 S'abaisse-t-il jusqu'à moi ?
 L'homme, en sa course passagère,
 N'est rien qu'une vapeur légère
 Que le soleil *fait dissiper* ¹ ;
 Sa clarté n'est qu'une nuit sombre,
 Et ses jours passent comme une ombre
 Que l'œil suit et voit échapper ².

Mais quoi ! les périls qui m'obsèdent
 Ne sent point encore passés !
 De nouveaux ennemis succèdent
 A mes ennemis terrassés !
 Grand Dieu, c'est toi que je réclame :
 Lève ton bras, lance ta flamme,
 Abaisse la hauteur des cieux ;
 Et viens, sur leur voûte enflammée,
 D'une main de foudres armée
 Frapper ces monts audacieux ³....

Ces hommes, qui n'ont point encore
 Éprouvé la main du Seigneur,

¹ Il aurait fallu mettre *dissipe*. — ² Domine, quid est homo, quia innotuisti ei ? aut filius hominis, quia reputas eum ? Homo vanitati similis factus est : dies ejus sicut umbra prætereunt. (Ps. cxliii, v. 4, 5.) — ³ Domine, inclina celos tuos et descende ; tange montes, et fumigabunt. (*Ibid.*, v. 6.) Racine avait dit dans le dernier chœur d'*Esther* :

Et vous, sous sa majesté sainte,
 Cieux, abaissez-vous.

Voltaire s'est aussi emparé de cette image dans la chant^eve de sa *Henriade* :
 Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur.

Se flattent que Dieu les ignore,
 Et s'enivrent de leur bonheur.
 Leur postérité florissante,
 Ainsi qu'une tige naissante,
 Croît et s'élève sous leurs yeux ;
 Leurs filles couronnent leurs têtes
 De tout ce qu'en nos jours de fêtes
 Nous portons de plus précieux¹.

De leurs grains les granges sont pleines ;
 Leurs celliers regorgent de fruits ;
 Leurs troupeaux, tout chargés de laines,
 Sont incessamment reproduits².
 Pour eux la fertile rosée,
 Tombant sur la terre embrasée,
 Rafraîchit son sein altéré ;
 Et pour eux le flambeau du monde
 Nourrit d'une chaleur féconde
 Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes ;
 Nul bruit n'interrompt leur sommeil ;
 On ne voit point leurs toits fragiles
 Ouverts aux rayons du soleil.
 C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
 Heureux, disent-ils, le rivage
 Où l'on jouit d'un tel bonheur !
 Qu'ils restent dans leur rêverie !
 Heureuse la seule patrie
 Où l'on adore le Seigneur³ !

¹ Quorum filii sicut novellæ plantationes, in juventute sua. Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi. (Ps. CXLIII, v. 13, 14.)

— ² Promptuaria eorum plena, eructantia ex hoc in illud. Oves eorum fetosæ, abundantes in egressibus suis ; boves eorum crassæ. (Ibid., v. 13, 16.)

— ³ Non est ruina maceriæ, neque transitus, neque clamor in plateis eorum. Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus. (Ibid., v. 17, 18.)

Racine, dans ses chœurs d'*Esther* (acte II, scène 9), a rendu beaucoup plus poétiquement cette dernière pensée du Prophète roi :

Heureux, dit-on, le peuple florissant
 Sur qui ces biens coulent en abondance !
 Plus heureux le peuple innocent
 Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

Nous avons retranché trois strophes qui sont faibles. L'ode commence ainsi :

Béni soit le Dieu des armées,
 Qui donne la force à mon bras,
 Et par qui mes mains sont formées
 Dans l'art pénible des combats !
 De sa clémence inépuisable
 Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions ;
En lui j'ai trouvé mon asile ;
Et par lui d'un peuple indocile
 J'ai dissipé les factions.

CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

Ode tirée du chapitre xxxviii d'Isaïe, par le même. — 1712.

J'ai vu mes tristes journées
 Décliner vers leur penchant ;
 Au midi de mes années
 Je touchais à mon couchant :
 La mort, déployant ses ailes,
 Couvrait d'ombres éternelles
 La clarté dont je jouis ;
 Et, dans cette nuit funeste,
 Je cherchais en vain le reste
 De mes jours évanouis ¹.

¹ Ego dixi : In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi. Quæsi residuum annorum meorum. Dixi : Non videbo Dominum Deum in terra viventium ; non aspiciam hominem ultra et habitatorem quietis. (*Is.*, c. xxxviii, v. 10, 11.)]

Grand Dieu, votre main réclame
 Les dons que j'en ai reçus;
 Elle vient couper la trame
 Des jours qu'elle m'a tissus.
 Mon dernier soleil se lève¹;
 Et votre souffle m'enlève
 De la terre des vivants,
 Comme la feuille séchée,
 Qui, de sa tige arrachée,
 Devient le jouet des vents².

Comme un tigre impitoyable,
 Le mal a brisé mes os;
 Et sa rage insatiable
 Ne me laisse aucun repos³.
 Victime faible et tremblante,
 A cette image sanglante
 Je soupire nuit et jour;
 Et, dans ma crainte mortelle,
 Je suis comme l'hirondelle
 Sous les griffes du vautour⁴.

Ainsi, de cris et d'alarmes
 Mon mal semblait se nourrir;
 Et mes yeux, noyés de larmes,
 Étaient lassés de s'ouvrir.
 Je disais à la nuit sombre :
 O nuit, tu vas dans ton ombre

¹ *Præcisæ est velut a texente vita mea; cum adhuc ordire succidit me : de mane usque ad vespem finies me. (Is., c. XXXVIII, v. 12.)* — ² *Contra folium, quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris. (Job, c. XIII, v. 25.)* — ³ *Quasi leo sic contrivit omnia ossa mea. (Is., ibid., v. 13.)* Quelques éditions portent :

Comme un lion plein de rage,
 Le mal a brisé mes os;
 Le tombeau m'ouvre un passage
 Dans ses lugubres cachots.

⁴ *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo. (Ibid., v. 14.)*

M'ensevelir pour toujours !
 Je redisais à l'aurore :
 Le jour que tu fais éclore
 Est le dernier de mes jours¹ !

Mon âme est dans les ténèbres,
 Mes sens sont glacés d'effroi ;
 Écoutez mes cris funèbres,
 Dieu juste, répondez-moi².
 Mais enfin sa main propice
 A comblé le précipice
 Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
 Son secours me fortifie,
 Et me fait trouver la vie
 Dans les horreurs du trépas³.

Les quatre premières strophes sont poétiques et pleines de cette touchante mélancolie que demandait le sujet. Mais la cinquième est sèche et prosaïque. La verve du poète va déclinant : la fin de l'ode n'est plus que de la prose rimée.

Seigneur, il faut que la terre
 Connaisse en moi vos bienfaits :
 Vous ne m'avez fait la guerre
 Que pour me donner la paix⁴.
 Heureux l'homme à qui la grâce
 Départ *ce don efficace*
 Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
 Trouve la santé de l'âme
 Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
 De vos immortels secours,
 C'est pour vous, pour votre gloire,
 Que vous prolongez nos jours.

¹ Attenuati sunt oculi mei, suspicientes in excelsum. Sperabam usque ad mane... De mane usque ad vesperam finies me. (*Is.*, c. xxxviii, v. 13, 14.) — ² Domine, vim patior, responde pro me. (*Ibid.*, v. 14.) — ³ Tu autem cruisti animum meum ut non periret. (*Ibid.*, v. 17.) — ⁴ Vivens, vivens ipse confitebitur tibi, etc. Ecce in pace amaritudo mea amarissima. (*Ibid.*, v. 17 et 19.)

Non, non, vos bontés sacrées
 Ne seront point célébrées
 Dans l'horreur des monuments :
 La mort, aveugle et muette,
 Ne sera point l'interprète
 De vos saints commandements ¹.

Mais ceux qui de sa menace,
 Comme moi, sont rachetés,
 Annonceront à leur race
 Vos célestes vérités.
 J'irai, Seigneur, dans vos temples
 Réchauffer par mes exemples
 Les mortels les plus glacés,
 Et, vous offrant mon hommage,
 Leur montrer l'unique usage
 Des jours que vous leur laissez ².

J.-B. Rousseau nous a laissé dix-neuf odes sacrées, qui toutes sont des imitations de l'Écriture sainte, des psaumes de David surtout. Nous en avons cité quatre ; nous en resterons là. Les quinze autres pourraient sans doute nous offrir quelques stances à admirer ; mais elles sont par trop chargées de ces négligences de style, de cette abondance d'épithètes, de ces tournures symétriques et monotones, qui déparent çà et là celles même que nous avons choisies. Prenons pour exemple l'ode tirée du psaume quatorzième, où le poète loue avec David le caractère de l'homme juste. La première strophe est pleine de grandeur et d'harmonie ; mais dès la fin de la seconde la verve échappe au poète qui, devenu paraphraseur, ne prolonge sa période que pour remplir la mesure adoptée.

Seigneur, dans ta gloire adorable
 Quel mortel est digne d'entrer ?
 Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
 Ce sanctuaire impénétrable
 Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
 Contemplant de ton front l'éclat majestueux !

Ce sera celui qui du vice
 Évite le sentier impur,
 Qui marche d'un pas ferme et sûr
 Dans le chemin de la justice,

¹ Quia non infernus confitebitur tibi, neque mors laudabit te. (*Is.*, c. XXXVIII, v. 18.) — ² Domine, saluum me fac, et psalmos nostros cantabimus cunctis diebus vitæ nostræ in domo Domini. (*Ibid.*, v. 20.)

Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Cette seconde strophe ne gagnerait-elle pas à la suppression des deux grands vers qui la terminent ? Et ne faut-il pas en dire autant de la suivante ?

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche ;
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu ne fait baisser les yeux.

Dans la quatrième strophe le poète se relève :

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paraît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Les deux dernières, non-seulement sont prosaïques et trahantes, mais font en outre ressortir le défaut des précédentes où les pronoms *qui* et *celui qui* étaient déjà trop multipliés.

Celui, *dis-je*, dont les promesses
Sont un gage toujours certain ;
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses ;
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

J.-B. Rousseau, en s'inspirant du texte de David, tombe souvent dans deux défauts opposés : ou bien il paraphrase longuement et faiblement, ou bien il traduit avec une sécheresse prosaïque. Peut-on, par exemple, trouver une poésie, disons mieux, une versification plus froide et plus plate que celle de l'ode tirée du psaume cent quarante-cinquième.

Mon âme, louez le Seigneur ;
Rendez un légitime honneur

A l'objet éternel de vos justes louanges.
 Oui, mon Dieu, je veux désormais
 Partager la gloire des anges,
 Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renouçons au stérile appui
 Des grands qu'on implore aujourd'hui ;
 Ne fondons point sur eux une espérance folle.
 Leur pompe, indigne de nos vœux,
 N'est qu'un simulacre frivole ;
 Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Heureux qui, du ciel occupé
 Et d'un faux éclat détrompé,
 Met de bonne heure en lui toute son espérance !
 Il protège la vérité,
 Et saura prendre la défense
 Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit ;
 C'est le Seigneur qui nous guérit.
 Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes,
 Il assure nos pas craintifs ;
 Il délie, il brise nos chaînes ;
 Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

« Il n'y a pas, à proprement parler, de faute dans ces vers, dit Laharpe ; mais c'en est une grande dans une pièce de huit strophes d'en faire trois où il n'y a pas la moindre beauté poétique. » Au lieu de trois mauvaises strophes, il fallait dire quatre.

A LA FORTUNE.

Ode, par le même. — 1712.

Fortune, dont la main couronne
 Les forfaits les plus inouïs,
 Du faux éclat qui t'environne
 Serons-nous toujours éblouis ?
 Jusques à quand, trompeuse idole,
 D'un culte honteux et frivole

Honorérons-nous tes autels?
 Verra-t-on toujours tes caprices
 Consacrés par les sacrifices
 Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
 Adorant la prospérité,
 Te nomme grandeur de courage,
 Valeur, prudence, fermeté.
 Du titre de vertu suprême
 Il dépouille la vertu même
 Pour le vice que tu chéris;
 Et toujours ses fausses maximes
 Érigent en héros sublimes
 Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
 Dont ces héros soient revêtus,
 Prenons la raison pour arbitre,
 Et cherchons en eux leurs vertus.
 Je n'y trouve qu'extravagance,
 Faiblesse, injustice, arrogance,
 Trahisons, fureurs, cruautés :
 Étrange vertu, qui se forme
 Souvent de l'assemblage énorme
 Des vices les plus détestés ¹ !....

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
 Me feront honorer Sylla?

¹ Voici la quatrième strophe :

Apprends *que* la seule sagesse
 Peut faire les héros parfaits ;
 Qu'elle voit toute la bassesse
 De ceux *que* ta faveur a faits ;
 Qu'elle n'adopte point la gloire
 Qui naît d'une injuste victoire
 Que le sort remporte pour eux ;
 Et *que*, devant ses yeux stoïques,
 Leurs vertus les plus héroïques
 Ne sont *que* des crimes heureux.

J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaineux par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumants de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur :
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire

Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui ;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits'....

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc Antoine et de Lépidé
Remplissait l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,

¹ Nous supprimons encore la dixième strophe :

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels.
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Votre vertu dans tout son jour :
 Voyons comment vos cœurs sublimes
 Du sort soutiendront le retour.
 Tant que sa faveur vous seconde
 Vous êtes les maîtres du monde,
 Votre gloire nous éblouit ;
 Mais au moindre revers funeste
 Le masque tombe ; l'homme reste,
 Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
 Suffit pour faire un conquérant ;
 Celui qui dompte la fortune
 Mérite seul le nom de grand.
 Il perd sa volage assistance
 Sans rien perdre de la constance
 Dont il vit ses honneurs accrus ;
 Et sa grande âme ne s'altère
 Ni des triomphes de Tibère,
 Ni des disgrâces de Varus.

C'est là que le poëte aurait dû s'arrêter pour finir avec verve et avec éclat. Les deux strophes qu'il ajoute ne sont pas mauvaises, mais ne font qu'affaiblir son idée en la délayant.

La joie imprudente et légère
 Chez lui ne trouve point d'accès,
 Et sa crainte active modère
 L'ivresse des heureux succès.
 Si la fortune le traverse,
 Sa constante vertu s'exerce
 Dans ces obstacles passagers.
 Le bonheur peut avoir son terme ;
 Mais la sagesse est toujours ferme,
 Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
 D'Énée a résolu la mort ;
 Ton secours, puissante sagesse,
 Triomphe des dieux et du sort.
 Par toi Rome, après son naufrage,
 Jusque dans les murs de Carthage

Vengea le sang de ses guerriers ;
Et, suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgrâces
Changer ses cyprès en lauriers.

A PHILOMÈLE.

Ode, par le même. — 1712.

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle ?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire ;
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'aiglon fougueux
Souffle sa piquante froidure :
La terre reprend sa verdure,
Le ciel brille des plus beaux feux :

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs ;
Le Zéphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents
Les oiseaux cessent leur ramage ;
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme, attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir...

Hélas ! que mes tristes pensées
 M'offrent des maux bien plus cuisants !
 Vous pleurez des peines passées ;
 Je pleure des ennuis présents ;
 Et quand la nature attentive
 Cherche à calmer vos déplaisirs,
 Il faut même que je me prive
 De la douceur de mes soupirs.

BACCHUS.

Cantate, par le même. — 1712.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire.
 Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
 Qu'un autre apprenne à l'univers
 Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire ;
 Qu'il ressuscite dans ses vers
 Des enfants de Pélops l'odieuse mémoire :
 Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
 C'est à toi seul que je me livre ;
 De pampres, de festons couronnant mes cheveux,
 En tous lieux je prétends te suivre ;
 C'est pour toi seul que je veux vivre
 Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
 Tu combles les cieux :
 C'est toi qui prépares
 Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
 Dans ce jus vanté,
 Boit à pleine coupe
 L'immortalité...

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accents.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité ?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères :
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace...

Profanes, fuyez de ces lieux !
Je cède aux mouvements que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre :
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire ;
Laissons les Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage :
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix !

Bannissons l'affreuse Bellone
 De l'innocence des repas :
 Les Satyres, Bacchus, et Faune,
 Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
 Suivez-moi, mes amis; accourez, combattez.
 Remplissons cette coupe, entourons-nous de lierre.
 Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
 Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terr
 O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
 Ton assistance souveraine;
 Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,
 Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire!
 Honneur à Bacchus!
 Publiions sa gloire.
 Triomphe! victoire!
 Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
 Secondez nos voix,
 Sonnez leur défaite.
 Bruyante trompette,
 Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!
 Honneur à Bacchus!
 Publiions sa gloire.
 Triomphe! victoire!
 Buvons aux vaincus.

Les Italiens ont connu avant nous ces petits poèmes composés de récits et de couplets; et ils les ont appelés *cantate*, parce qu'ils étaient faits pour être chantés. C'est J.-B. Rousseau qui les a introduits parmi nous. Ce sont ses chefs-d'œuvre; et, les chœurs de Racine à part, nous n'avons rien de plus harmonieux dans notre langue que les cantates

de *Bacchus* et de *Circé*. Ce n'est pourtant pas de la poésie du premier ordre comme les chants d'*Esther* et d'*Athalie*; c'est de la poésie d'opéra, poésie fantastique et de passe-temps, faite pour l'imagination et pour l'oreille. Rousseau aurait pu doubler la valeur de ces compositions mélodieuses en puisant ses sujets ailleurs que dans la mythologie, et en célébrant la vertu au lieu de chanter la volupté. La plupart de ses cantates doivent être rangées parmi les poésies dangereuses.

CIRCÉ.

Cantate, par le même. — 1712.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
 Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
 Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
 Pleurait sa funeste aventure.
 Là ses yeux, errant sur les flots,
 D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
 Elle croit voir encor son volage héros;
 Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
 Elle le rappelle en ces mots,
 Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots....

En fait d'image et d'harmonie, nous ne connaissons rien dans notre langue de plus achevé que ce tableau. Au quatrième vers, la période tombe avec Circé abattue par la douleur; puis elle se relève et s'allonge avec son regard poursuivant Ulysse sur l'étendue des mers. On retrouve la même science du rythme dans *La Fontaine* au début du *Coche et de la Mouche*. Ces deux phrases poétiques ont trop de ressemblance pour ne pas être rapprochées.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche.
 Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient.

Quel art dans les coupes ! Les grands maîtres en ont seuls le se-

cret. J.-B. Rousseau passe de la variété à l'uniformité avec le même bonheur d'expression. Dans la peinture des enchantements de Circé , les vers tomberont isolés avec une monotonie pleine de grandeur et d'épouvante.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate et l'horrible Alec-ton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Reculé d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monuments ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements ;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.

Inutiles efforts! amante infortunée,
 D'un diu plus fort que toi dépend ta destinée :
 Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
 Des enfers déchaînés allumer la colère;
 Mais tes fureurs ne feront pas
 Ce que tes attraits n'ont pu faire....

« La cantate de Circé, dit Laharpe, est un morceau à part; elle a toute la richesse et l'élévation des plus belles odes de Rousseau, avec plus de variété : c'est un des chefs-d'œuvre de la poésie française. La course du poète n'est pas longue; mais il la fournit d'un élan qui rappelle celui des chevaux de Neptune, dont Homère a dit qu'en trois pas ils atteignaient aux bornes du monde ¹. » Nous trouvons que c'est beaucoup dire pour de la poésie d'opéra. J.-B. Rousseau dépasse ici Quinault de cent coudées, soit; mais si c'est la hauteur de la pensée qui détermine celle du poète, Rousseau dans ses cantates n'est qu'un enfant auprès de Racine dans ses chœurs.

AU COMTE DU LUC ².

Ode, par le même. — 1723.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
 Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
 Ne cache aucuns secrets,
 Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
 S'efforce d'échapper à la vue incertaine
 Des mortels indiscrets;
 Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
 Impatient du dieu dont le souffle invincible
 Agite tous ses sens,

¹ *Cours de Littérature*, t. VI, p. 154. — ² Ce comte, qui était ambassadeur de France en Suisse lorsque Rousseau chercha un asile à Soleure, en 1711, reçut avec amitié le poète exilé, et ne cessa pas, tant qu'il vécut, de le protéger. Il était d'une très-mauvaise santé. Il mourut en 1740, un an avant Rousseau. Cette ode avait paru dès 1720, à Rotterdam, dans une édition désavouée par l'auteur.

Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux ;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix ¹.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors ;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne.

¹ Ce manifique début a été inspiré par Virgile. Ce poëte avait dit, dans le quatrième livre de ses *Géorgiques* (v. 441, 442), en parlant des transformations de Protée :

Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem ;

et au sixième chant de son *Énéide* (v. 47-50, v. 77-80), en peignant la sibylle placée à l'entrée des enfers :

Non vultus, non color unus ;
Non comptæ mausere comæ ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,
Nec mortale sonans.
At Phœbi nondum patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois¹ !

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons ;
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts,

¹ Allusion à la descente d'Orphée aux enfers, racontée par Virgile (*Géorgiques*, l. IV, v. 454 et suiv.)

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprète,

Leurs augustes secrets ;

Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile !

O mon fidèle espoir ¹ !

Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émonvoir.

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive

Au bruit de mes concerts :

Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers !

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle

Entre les dieux mortels ;

Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie.
Qui soutient l'équité contre la tyrannie

D'un astre injurieux :

L'aimable vérité, fugitive, importune,

¹ Horace avait dit à Mécène :

O et præsidium et dulce decus meum !

(*Odes*, l. 1, od. 1, v. 2.)

N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages ;
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redeviez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque¹
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi ;
Lachésis apprendrait à devenir sensible ;
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons ;

¹ *Au delà de la* n'est pas heureux.

Le Ciel ne serait plus fatigué de nos larmes ;
Et je verrais enfin de mes froides alarmes

*Fondre tous les glaçons*¹.

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :

Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse :
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents ;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas ! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus ;
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

¹ Métaphore du plus mauvais goût. Nous en verrons une semblable dans la *cantate contre l'hiver* (ci-dessous, p. 291). Le même poète a dit dans une de ses odes :

Et les jeunes Zéphyr, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux.

L'écorce se brise, ne se fond pas. Cependant J.-B. Rousseau tombe rarement dans ce défaut.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole
Ni des flots inconstants ;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des filles de Mémoire
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains ;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière !
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis ;

Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclore,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis¹.

Sans cesse, en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

« Notre poésie lyrique, dit Laharpe, a pu traiter de plus grands sujets et offrir de plus grandes idées : les idées ne sont pas ce qui brille le plus dans Rousseau; mais pour l'ensemble et le style je ne connais rien dans notre langue de supérieur à cette ode. »

Il manque pourtant quelque chose de bien essentiel à ce chef-d'œuvre de style et d'harmonie : un idéal vrai. De toutes les poésies, c'est la poésie lyrique qui a le plus besoin de vérité, puisqu'elle n'est

¹ Imitation d'Horace, qui avait dit dans son ode sur Pindare :

Ego, apis Matinæ
Mere modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.
(*Odes*, l. IV, *od.* 1, v. 27-32.)

qu'un cri de l'âme émue ou par l'admiration et l'amour, ou par l'indignation et la haine, ou par la joie, ou par la tristesse. Il faut non-seulement que le poëte qui pousse ce cri croie à la réalité des objets qui le transportent, mais il faut de plus, afin que son enthousiasme soit partagé, que ceux qui l'écoutent y croient avec lui. Quand un écrivain moderne se jette aux genoux des trois Parques pour les conjurer de ne pas couper sitôt le fil des jours de son ami, il tourne son émotion en figure de rhétorique.

Les poëtes lyriques du siècle de Boileau, commencé par Malherbe et terminé par J.-B. Rousseau, se sont mépris sur la nature de l'ode, lorsqu'ils ont transporté son idéal dans le champ de la mythologie. L'ode est dans le cœur; ils l'ont mise alors dans l'imagination et dans les jeux de l'esprit. Pour rendre la vérité aux consolations adressées à du Perrier sur la mort de sa fille, à l'ode adressée au roi Louis XIII allant châtier la Rochelle, il a fallu en retrancher les trois quarts. Ce n'est pas seulement dans son ode au comte du Luc, c'est dans son ode à Malherbe *contre les détracteurs de l'antiquité*, c'est dans son ode au prince de Vendôme *sur son retour de l'île de Malte*, c'est presque partout, même dans les sujets les plus graves, que J.-B. Rousseau se met aux pieds des dieux. Nous sommes donc obligé de soumettre à la critique de nos lecteurs des pièces autrefois rangées parmi les plus grandes inspirations de leur auteur, et que bien des gens admirent encore aujourd'hui par routine. Voici l'ode à S. A. Monseigneur le prince de Vendôme¹; elle suffira pour montrer le ridicule de cette intervention des dieux de la fable dans une composition sérieuse.

Après que cette île guerrière
Si fatale aux fiers Ottomans
Eut mis sa puissante barrière
A couvert de leurs armements,
Vendôme, qui, par sa prudence,
Y sut rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées
Qui réservaient à ses années
D'autres climats et d'autres soins.

Mais dès que la céleste voûte
Fut ouverte au jour radieux
Qui devait éclairer la route

¹ En 1713, Philippe de Vendôme, grand prieur de France, avait volé au secours de Malte menacée par les Turcs, y avait été nommé généralissime des troupes de la Religion, et était revenu à Paris au mois d'octobre de la même année, le siège n'ayant pas eu lieu.

De ce héros ami des dieux,
Du fond de ses grottes profondes
Neptune éleva sur les ondes
Son char de tritons entouré ;
Et ce dieu, prenant la parole,
Aux superbes enfants d'Éole
Adressa cet ordre sacré :

Allez, tyrans *impitoyables*
Qui désolerez tout l'univers,
De vos tempêtes *effroyables*
Troubler ailleurs le sein des mers :
Sur les eaux qui baignent l'Afrique
C'est au Vulture pacifique
Que j'ai destiné votre emploi ;
Partez, et que votre furie
Jusqu'à la dernière Hespérie
Respecte et subisse sa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri ¹,
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce prince *chéri* ;
Aplanissez l'onde *orageuse* ;
Secondez l'ardeur *courageuse*
De ses fidèles matelots :
Venez; et d'une main *agile*
Soutenez son vaisseau *fragile*
Quand il roulera sur mes flots.

*Ce n'est pas la première grâce
Qu'il obtient de notre secours ;*
Dès l'enfance, sa jeune audace
Osa vous confier ses jours.
C'est vous qui sur ce moite empire,
Au gré du volage zéphyre,
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint, plein d'un si beau zèle,
Au secours de l'île où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau ².

Dès lors quels périls, quelle gloire
N'ont point signalé son grand cœur ?

¹ Le grand-père de ce prince était fils illégitime d'Henri IV. — ² Il avait accompagné, dans sa jeunesse, le duc de Beaufort à l'expédition de Candie ou de l'île de Crète, célèbre dans la fable par la naissance de Jupiter, que les prêtres de Cybèle avaient soustrait à la fureur de Saturne, son père.

Ils font le plus beau de l'histoire
 D'un héros en tous lieux vainqueur,
 D'un frère ¹... Mais le Ciel, avare
De ce don si cher et si rare,
 L'a trop tôt repris aux humains.
 C'est à vous seuls de l'en absoudre,
 Trônes ébranlés par sa foudre,
 Sceptres raffermis par ses mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
 On le vit, aux yeux de son roi,
 Traverser un fleuve rapide
 Et glacer ses rives d'effroi ² :
 Tel que d'une ardeur sanguinaire
 Un jeune aiglon, loin de son aire
 Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente,
 Et d'un cri jette l'épouvante
 Chez tous les habitants de l'air.

Bientôt sa valeur *souveraine*,
 Moins rebelle aux leçons de l'art,
 Dans l'école du grand Turenne
 Apprit à fixer le hasard.
 C'est dans cette source *fertile*
 Que son courage *plus utile*,
 De sa gloire unique artisan,
Acquit cette hauteur suprême
 Qu'admira Bellone elle-même
 Dans les campagnes d'Orbassan ³.

Est-il quelque guerre fameuse
 Dont il n'ait partagé le poids ?
 Le Rhin, le Pô, l'Èbre, la Meuse
 Tour à tour ont vu ses exploits.
 France, tandis que tes armées
 De ses yeux furent animées,
 Mars n'osa jamais les trahir ;
 Et la fortune *permanente*
 A son étoile *dominante*
 Fit toujours gloire d'obéir.

¹ Louis Joseph, duc de Vendôme, un des grands généraux de Louis XIV, qui ramena Philippe V à Madrid, et mourut en 1712. — ² Il n'avait alors que dix-sept ans, et c'est de lui que Boileau a dit dans son *passage du Rhin* :

Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élance.

Voyez le *troisième Recueil*, p. 193, note 4. — ³ Petite ville du Piémont.

Mais quand de lâches artifices
 T'eurent enlevé cet appui,
 Tes destins, jadis si propices,
 S'exilèrent tous avec lui ¹ :
 Un Dieu, plus puissant que tes armes,
 Frappa de paniques alarmes
 Tes plus intrépides guerriers;
 Et sur tes frontières *célestes*
 Tu ne vis que cyprès funèbres
 Succéder à *tous* tes lauriers.

O détestable calomnie,
 Fille de l'obscur fureur,
Compagne de la zizanie
 Et mère de l'aveugle erreur!
 C'est toi dont la langue aiguisée
 De l'austère fils de Thésée
 Osa déchirer les vertus;
 C'est par toi qu'une épouse *indigne*
 Arma contre un héros *insigne*
 La crédulité de Prætus ².

Dans la nuit et dans le silence
 Tu conduis tes coups ténébreux;
 Du masque de la vraisemblance
 Tu couvres ton visage affreux;
 Tu divises, tu désespères
 Les amis, les époux, les frères;
 Tu n'épargnes pas les autels,
 Et ta fureur envenimée,
 Contre les plus grands noms armée,
 Ne fait grâce qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agents sinistres
 Quels sont les exploits odieux;
 Mais enfin ces lâches ministres
 Épuisent la bonté des dieux.
 En vain, chéris de la Fortune,
Ils cachent leur crainte importune,
 Enveloppés dans leur orgueil;
 Le remords déchire leur âme,
 Et la honte qui les diffame
 Les suit jusque dans le cercueil.

¹ Le prince de Vendôme, accusé de ne s'être pas trouvé par sa faute, en 1705, à la bataille de Cassano, avait été disgracié. — ² Allusion à la calomnie de Sthénobée, femme de Prætus, roi d'Argos, qui, ayant vainement essayé de séduire Bellérophon, l'accusa auprès de son mari du crime infâme qu'il avait refusé de commettre.

Vous rentrez, monstres perfides,
 Dans la foule où vous êtes nés;
 Aux vengeances des Euménides
 Vos jours seront abandonnés;
 Vous verrez, pour comble de rage,
 Ce prince, après un vain orage,
 Paraître en sa première fleur,
 Et, sous une heureuse puissance,
 Jouir des droits que la naissance
 Ajoute encore à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles
 Flottent dans mes vastes déserts;
 Le soleil, vainqueur des étoiles,
 Monte sur le trône des airs.
 Hâtez-vous, filles de Nérée;
 Allez sur la plaine azurée
 Joindre vos Tritons dispersés.
 Il est temps de servir mon zèle :
 Allez, Vendôme vous appelle;
 Neptune parle, obéissez.

Il dit; et la mer, qui s'entr'ouvre,
 Déjà fait briller à ses yeux
 De son palais qu'elle découvre
 L'or et le cristal précieux.
 Cependant la nef vagabonde,
 Au milieu des nymphes de l'onde,
 Vogue d'un cours précipité,
 Telle qu'on voit rouler sur l'herbe
 Un char triomphant et superbe,
 Loin de la barrière emporté.

Enfin, d'un prince *que j'adore*
 Les dieux sont devenus l'appui;
 Il revient éclairer encore
 Une cour plus digne de lui.
 Déjà d'un nouveau phénomène
 L'heureuse influence y ramène
 Les jours d'Astrée et de Thémis :
 Les vertus n'y sont plus en proie
 A l'avare et brutale joie
 De leurs insolents ennemis.

*Un instinct né chez tous les hommes,
 Et chez tous les hommes égal,
 Nous force tous, tant que nous sommes,
 D'aimer notre séjour natal;*

*Toutefois, quels que puissent être
 Pour les lieux qui nous ont vus naître
 Ces mouvements respectueux,
 La vertu ne se sent point née
 Pour voir sa gloire profanée
 Par le vice présomptueux.*

Ulysse, après vingt ans d'absence,
 De disgrâces et de travaux,
 Dans le pays de sa naissance
 Vit finir le cours de ses maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
 De mourir à la cour paisible
 Du généreux Alcinoüs
 Que de vivre dans sa patrie,
 Toujours en proie à la furie
 D'Eurynaque ou d'Antinoüs.

Certes, Neptune avait fait sa rhétorique ! Nous ne saurions dire ce que nous admirons davantage ou de sa présence ou de son discours. Comparez cette ode diffuse, interminable, avec celle d'Horace qui l'a évidemment inspirée : *Pastor cum traheret, etc.* ; et vous verrez que le lyrique latin comprenait autrement la vraisemblance, même lorsqu'il faisait parler ses dieux. Il se contente d'une trentaine de vers pour imposer silence aux vents et faire prédire au père des Néréides l'incendie de Troie et les fureurs d'Achille ; il en faut cent quatre-vingt-dix au poète français pour amener Neptune et le faire discourir sur les vertus du grand prieur de Malte, sur la mort de son frère et sur la *zizanie* semée dans le monde chrétien par les calomniateurs.

AUX PRINCES CHRÉTIENS,

sur l'armement des Turcs contre la république de Venise, en 1715.

Ode, par le même¹. — 1723.

Ce n'est donc point assez que ce peuple *perfide*,
 De la sainte cité profanateur *stupide*,
 Ait dans tout l'Orient porté ses étendards ;

¹ Cette ode, composée selon toute apparence dès 1715, ne fut publiée par l'auteur qu'en 1723, dans la seconde édition avouée de ses œuvres.

Et, paisible tyran de la Grèce abattue,
 Partage à notre vue
 La plus belle moitié du trône des Césars?

Déjà, pour réveiller sa fureur *assoupie*,
 L'interprète *effréné* de son prophète *impie*
 Lui promet d'asservir l'Italie à sa loi;
 Et déjà son orgueil, plein de cette assurance,
 Renverse en espérance
 Le siège de l'Empire et celui de la Foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
 Sous un nouveau Xerxès *Thétis* croit voir encore
 Au travers de ses flots promener les forêts;
 Et le nombreux amas de lances hérissées,
 Contre le ciel dressées,
 Égale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles?
 Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,
 Quels seront les décrets de l'aveugle destin,
 Comme en ce jour affreux où, dans le sang noyée,
 Byzance foudroyée
 Vit périr sous ses murs le dernier Constantin¹?

O honte! ô de l'Europe infamie éternelle!
 Un peuple de brigands, sous un chef infidèle,
 De ses plus saints remparts détruit la sûreté;
 Et le mensonge impur tranquillement repose
 Où le grand Théodose
 Fit régner si longtemps l'auguste vérité.

Jadis, dans leur fureur *non encor ralentie*,
 Ces esclaves, chassés des marais de Scythie,
 Portèrent chez le Parthe et la mort et l'effroi;

¹ En 443.

Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avarés
Reçurent à la fois et le sceptre et la loi.

Dès lors, courant toujours de victoire en victoire,
Des califes déchus de leur antique gloire
Le redoutable empire entre eux fut partagé :
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate
Par cette race ingrate
Tout fut en même temps soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains, en ruines fécondes,
Osèrent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du Fils de l'Éternel,
L'Occident, réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante *et si vive*
La folle ambition, la prudence *craintive*,
Prétendaient opposer leurs conseils *spécieux* ;
Chacun comprit alors, mieux qu'au siècle où nous sommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des cieux.

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés,
Ainsi de Godefroi les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aiglon ;
Et des vents du midi la dévorante halcine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monuments ;
Et d'un nouveau David la valeur noble et sainte
 Semblait dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondements.

Mais chez ses successeurs la discorde *insolente*,
Allumant le flambeau d'une guerre *sanglante*,
Énerva leur puissance en corrompant leurs mœurs ;
Et le Ciel irrité, ressuscitant l'audace
 D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chute *funeste*
De vos divisions les fruits *infortunés* :
Assez et trop longtemps, implacables Achilles,
 Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers *étonnés*.

Tandis que, de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraisés de tant de funérailles
Vous semiez le carnage et le trouble et l'horreur,
L'infidèle, tranquille au milieu des alarmes,
 Forgeait ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguisse sa fureur.

Enfin l'heureuse paix, de l'amitié suivie,
A réuni les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte et le danger :
Paisible dans son champ, le laboureur moissonne ;
 Et les dons de l'automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le Ciel vous renvoie
N'est point le calme *oisif* d'une *indolente* joie

Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers :
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes ;

Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est temps de venger votre commune injure :
Éteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre *injurieux* ;
Et, sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes.

Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos faibles aïeux.

Vous n'êtes plus au temps de ces craintes *serviles*
Qu'imprimaient dans le sein des peuples *imbéciles*
De cruels ravisseurs, à leur perte animés :
L'aigle de *Jupiter*, ministre de la foudre,

A cent fois mis en poudre
Ces géants orgueilleux, contre le Ciel armés.

Belgrade, assujettie à leur joug tyrannique,
Regrette encor ce jour où le fer germanique
Renversa leur croissant du haut de ses remparts ;
Et de Salankemen les plaines infectées

Sont encore humectées
Du sang de leurs soldats sur la poussière épars¹.

Sous le fer abattus, consumés dans la flamme,
Leur monarque insensé, le désespoir dans l'âme,
Pour la dernière fois osa tenter le sort :
Déjà, de sa fureur barbares émissaires,

Ses nombreux janissaires
Portaient de toutes parts la terreur et la mort.

Arrêtez, troupe lâche, et de pillage avide !
D'un Hercule naissant la valeur intrépide

¹ Salankemen, ville de la basse Hongrie, célèbre par la victoire que les Impériaux remportèrent sur les Turcs en 1691.

Va bientôt démentir vos projets forcenés,
 Et, sur vos corps sanglants se traçant un passage,
 Faire l'apprentissage
 Des triomphes fameux qui lui sont destinés¹.

Le Tibisque, effrayé de la digue profonde
 De tant de bataillons entassés dans son onde,
 De ses flots enchaînés interrompt le cours;
 Et le fier Ottoman², sans drapeaux et sans suite,
 Précipitant sa fuite,
 Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il; retournons sur nos traces :
 Faibles et vils troupeaux, après tant de disgrâces,
 N'irritons plus en vain de superbes lions :
 Un prince nous poursuit, dont le fatal génie
 Dans cette ignominie
 De notre antique gloire éteint tous les rayons³.

Par une prompte paix, tant de fois profanée,
 Conjurons la victoire à le suivre obstinée :
 Prévenons du destin les revers éclatants ;
 Et sur d'autres climats détournons les tempêtes
 Qui, déjà toutes prêtes,
 Menacent d'écraser l'empire des sultans.

Il était impossible que le poëte n'adoptât pas l'idéal chrétien en levant l'étendard de la croix. Mais combien cet idéal est pâle et timide ! Il faut que Thétis et Jupiter le traversent encore. Cette pièce a deux défauts fort communs dans les odes de J.-B. Rousseau : elle est trop longue d'un tiers et trop chargée d'épithètes, surtout à la rime. Mais on y trouve un grand nombre de strophes vigoureusement frappées.

¹ Cet Hercule naissant était le prince Eugène, âgé de 28 ans lorsque les Turcs furent battus sous les murs de Salankemen. — ² Mustapha II. — ³ Cette strophe rappelle trop bien les vers énergiques d'Horace, dans son ode sur le triomphe du jeune Drusus (l. IV, od. 3),

Dixitque tandem perfidus Annibal :

Cervi luporum præda rapacium, etc.,

pour qu'on n'y voie pas une réminiscence. Mais cette réminiscence, il faut l'avouer, est bien faible et bien terne.

A S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE ¹.

Ode par le même, — 1723.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris ?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits ?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amants autour d'elle assidus,

¹ Né à Paris, en 1663, du comte de Soissons et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il était petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, et connu dans le monde sous le nom du *petit abbé de Carignan*, il se sentit plus de goût pour les armes et demanda un régiment à Louis XIV, qui le lui refusa, ne le jugeant pas fait pour les camps. Piqué de ce refus, le jeune prince se mit au service de l'empereur d'Autriche, ne tarda pas à devenir le premier de ses généraux, battit les Turcs d'abord, puis les Français dans la guerre de la succession à la couronne d'Espagne. Il fut l'admirateur et le protecteur de J.-B. Rousseau, qui lui avait été présenté en 1715 par le comte du Luc, alors ambassadeur à Vienne. Il mourut en 1736.

Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La vanité qui les enivre
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle les séduit ;
Mais bientôt leur âme orgueilleuse
Voit sa lumière frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi qui, sans lui rendre hommage
Et sans redouter son pouvoir,
Sus toujours de cette volage
Fixer les soins et le devoir,
Héros, des héros le modèle,
Était-ce pour cette infidèle
Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux et les tempêtes
Défier la fureur de Mars ?

Non, non, ses lueurs passagères
N'ont jamais ébloui tes *sens* ¹ ;
A des déités moins légères
Ta main prodigue son encens.
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges ;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs.

¹ Il fallait *tes yeux*.

Tu sais que l'équité sévère
A cent fois du haut de leur sphère
Précipité ces vains guerriers,
Et qu'elle est l'unique déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres
Qu'il les replonge dans la nuit :
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatants,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps ¹ ;
Et, dans le registre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ceux que nos yeux ont vus périr.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura, dans un tableau fidèle,
Immortaliser tes exploits :

¹ Emprunt fait à Boileau, qui avait dit dans son épître à Racine :

Et soulever pour toi l'équitable avenir.

(*Troisième Recueil*, p. 218.)

L'avenir, faisant son étude
 De cette vaste multitude
 D'incroyables événements,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
*Retrouvera les fondements*¹.

Tous ces traits incompréhensibles,
 Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.
 Chez nos neveux moins incrédules,
 Les vrais Césars, les faux Hercules,
 Seront mis en même degré;
 Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
*Sera cru sans être admiré*².

Cette ode, que l'on range ordinairement parmi les meilleures de J.-B. Rousseau, ne compte pas moins de vingt-deux strophes; et dès la dixième, comme on le voit, la verve du poëte est tombée. Le reste de la pièce, à quelques bons vers près, n'est plus qu'une amplification hyperbolique et languissante. Dans ce panégyrique en deux points l'auteur passe des vertus guerrières aux vertus morales de son héros par une figure brillante, mais qui n'est au fond qu'un lieu commun.

Mais ici ma lyre impuissante
 N'ose seconder mes efforts;
 Une voix fière et menaçante
 Tout à coup glace mes transports :
 Arrête, insensé ! me dit-elle ;
 Ne va point d'une main mortelle
 Toucher un laurier immortel.

¹ « Cette idée est fausse, dit Laharpe ; comment les triomphes réels d'Eugène seront-ils *les fondements des fables fantastiques* ? » Non, l'idée n'est pas fausse ; mais son expression est obscure. Les quatre premiers vers de la strophe suivante l'expliquent. — ² « Ces idées, ajoute Laharpe, sont aussi fausses que les vers sont prosaïques et traînants. » Nous ne voyons là que de l'hyperbole et du mauvais goût.

Arrête ! et, dans ta folle audace,
 Crains de reconnaître la trace
 Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre,
 Bellone et la fière Atropos,
 N'ont que trop effrayé la terre
 Des triomphes de ton héros ;
 Ces dieux, ta patrie elle-même,
 Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs.
 Admirateur plus légitime,
 Garde tes vers et ton estime
 Pour de plus tranquilles vertus.

Quelque imparfaite que soit cette pièce dans son ensemble, elle a des traits qui dénotent un grand maître ; et nous sommes de l'avis de Laharpe qui trouve que ces deux vers :

Le temps, cette image mobile
 De l'immobile éternité,

sont au nombre des plus beaux qu'on ait faits dans aucune langue. C'est tout à la fois simple, ferme et grand. *L'immobile éternité*, dit ce critique, est une des figures les plus heureusement hardies qu'on ait jamais employées, et le contraste du *temps mobile* la rend encore plus frappante. J.-B. Rousseau aime cette sorte d'opposition, et il en a plusieurs fois tiré un excellent parti. Rappelons-nous la première strophe de sa paraphrase du psaume quatorzième :

Seigneur, dans ta gloire adorable
 Quel mortel est digne d'entrer ?
 Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
 Ce sanctuaire impénétrable
 Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
 Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

Mais ce poète n'a pas toujours été aussi heureux dans l'emploi de cette figure. Il y a quelque recherche dans ces deux vers de l'une des strophes que nous venons de citer :

Ne va point d'une main *mortelle*
 Toucher un laurier *immortel*.

SUR LA BATAILLE DE PETERWARADIN ¹.

Ode, par le même. — 1723.

« Dans l'ode sur la bataille de Peterwaradin , dit Laharpe , il n'y a ni fiction ni épisode. C'est une description d'un bout à l'autre ; mais elle est pleine de feu et de la plus entraînante rapidité. La critique la plus sévère n'y pourrait presque rien reprendre ². » Ce jugement de Laharpe a été celui de bien des gens ; nous sommes loin d'y souscrire. Cette ode a sans doute de la noblesse et du mouvement , surtout à son début ; mais elle est chargée de strophes prosaïques qui sont écrites dans le style de l'histoire , principalement à partir de la seconde moitié ; et les épithètes y surabondent. Sur les dix premiers vers , par exemple , il n'y en a qu'un seul , le huitième , qui n'ait pas un adjectif ou un participe à la rime. En mettant donc cette composition lyrique tout entière sous les yeux de nos jeunes lecteurs , c'est moins un modèle qu'un exercice de critique que nous leur proposons.

Ainsi le glaive *fidèle*
 De l'ange *exterminateur*
 Plongea dans l'ombre *éternelle*
 Un peuple *profanateur*,
 Quand l'Assyrien *terrible*
 Vit, dans une nuit *horrible*,
 Tous ses soldats *égorgés*
 De la fidèle Judée,
 Par ses armes *obsédée*,
 Couvrir les champs *saccagés* ³.

Où sont ces fils de la terre
 Dont les fières légions
 Devaient allumer la guerre
 Au sein de nos régions ?

¹ Gagnée par le prince Eugène sur les Turcs, le 5 août 1716. Cette ode n'a été imprimée par son auteur qu'en 1723. — ² *Cours de Littérature*, t. VI, p. 135. (Paris, an VII.) — ³ L'armée de Sennachérib, roi d'Assyrie, assiégeant Jérusalem, sous le règne d'Ézéchias, fut frappée par l'ange exterminateur, qui fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans une seule nuit.

La nuit les vit rassemblées,
Le jour les voit écoulées
Comme de faibles ruisseaux
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déjà ces monstres sauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchaient le long des rivages
Du Danube épouvanté :
Leur chef, guidé par l'audace,
Avait épuisé la Thrace
D'armes et de combattants,
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottants.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encor ses pavillons.
C'en est fait ; leur insolence
Peut rompre enfin le silence ;
L'effroi ne les retient plus :
Ils peuvent, sans nulle crainte,
D'une paix trompeuse et *feinte*
Briser les nœuds *superflus*.

C'est en vain qu'à notre vue
Un guerrier, par sa valeur,
De leur attaque imprévue
A repoussé la chaleur :
C'est peu qu'après leur défaite
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis

Ait, avec sa renommée,
Consacré dans leur armée
La honte de leurs spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes ;
Et déjà de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtrière ;
La nuit, qui dans sa carrière
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre dernière aurore
Les foudroyantes clartés.

Un prince, dont le génie
Fait le destin des combats,
*Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos États.*
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux
Où, par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux ¹.

Hé quoi ! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect !
Ah ! la saison est passée
D'un orgueil *si circonspect*.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes *cachées* ;
Eugène est prêt d'avancer :

¹ Le 11 septembre 1697, le prince Eugène avait remporté la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand vizir, de dix-sept pachas et de vingt mille Turcs.

Il vient, il marche en personne ;
Le jour luit, la charge sonne,
Le combat va commencer.

Wirtemberg, sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux et la flamme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats, dans la tempête
Par cet exemple affermis,
Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis ;
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef présent en tous lieux,
Plein de joie et d'espérance,
Combat avec l'assurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur *redoublée*
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglants lauriers !
O héros à qui la gloire
D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien,
Que ne puis-je, dans ces rimes
Consacrant vos noms sublimes,
Immortaliser le mien !

Mais quel désordre *incroyable*
Parmi ces corps *séparés*
Grossit la nue *effroyable*
Des ennemis *rassurés*?
Près de leur moment suprême,
Ils osent, en fuyant même,
Tenter de nouveaux exploits :
Le désespoir les excite;
Et la crainte ressuscite
Leur espérance aux abois.

Quel est ce nouvel Alcide
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts?
A peine un fer *détestable*
Ouvre son flanc *redoutable*,
Son sang est déjà payé;
Et son ennemi, qui tombe,
De sa troupe qui succombe
Voit fuir le reste effrayé¹.

Eugène a fait ce miracle;
Tout se rallie à sa voix :
L'infidèle, à ce spectacle,
Recule encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monstres pleins de rage

¹ Le comte de Bonneval, major général de l'armée autrichienne, enveloppé avec deux cents hommes par un corps nombreux de janissaires, fut blessé d'un coup de lance, renversé de son cheval et sauvé par l'intrépidité de ses soldats, dont dix seulement échappèrent à la mort avec lui. Ce guerrier, d'une ancienne famille du Limousin, brave mais intraitable, avait quitté dans un moment de colère le service de la France pour celui de l'Autriche. Il se bronilla avec le prince Eugène en 1720, se donna aux Turcs et se fit musulman. J.-B. Rousseau, qu'il avait protégé à Vienne, lui a adressé une ode; et ce fut après avoir vainement tenté de le réconcilier avec le prince Eugène, qu'il fit sa belle épigramme sur le caractère du véritable héros. (*Recueil* précédent, p. 321.)

Soutient le dernier effort,
D'un air que Bellone avoue
Les poursuit et les dévoue
Au triomphe de la mort.

Tout fuit, tout cède à nos armes :
Le vizir, percé de coups,
Va, dans Belgrade en alarmes,
Rendre son âme en courroux ;
Le camp s'ouvre et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos soldats assouvis.

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs *les plus touchants* :
Que ces voûtes parfumées
Retentissent de nos chants ;
Et lorsqu'envers sa puissance
Notre humble reconnaissance
Aura rempli ce devoir,
Marchons, pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre espoir.

Temeswar¹, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil.
Par toi seul, prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvait être renversé :

¹ Ville de Hongrie reprise aux Turcs par le prince Eugène en 1716. Soliman II s'en était emparé en 1552.

Va, par son illustre attaque,
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppressé.

Et toi, qui, suivant les traces
Du premier de tes aïeux,
Éprouves par tant de grâces
La bienveillance des cieux,
Monarque aussi grand que juste,
Reconnais le prix auguste
Dont le monarque des rois
Paie avec tant de clémence
Ta pitié, ta constance,
Et ton zèle pour ses lois.

SUR UN ARBRISSEAU.

Cantate, par le même ¹. — 1731.

Jeune et tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,
Fertile nourrisson de Vertumne et de Flore,
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger;
Et retenez vos fleurs, qui se pressent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Imitez la sage anémone :
Craignez Borée et ses retours ;
Attendez que Flore et Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Philomèle est toujours muette ;
Progné craint de nouveaux frissons ;
Et la timide violette
Se cache encor sous les gazons.

¹ Cette cantate avait paru dès 1720, dans l'édition frauduleuse des œuvres de J.-B. Rousseau donnée à Rotterdam.

Imitez la sage anémone :
 Craignez Borée et ses retours ;
 Attendez que Flore et Pomone
 Vous puissent prêter leur secours.

Soleil, père de la nature,
 Viens répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs ;
 Dissipe les frimas, écarte la froidure
 Qui brûle nos fruits et nos fleurs.
 Cérès, pleine d'impatience,
 N'attend que ton retour pour enrichir nos bords ;
 Et sur ta fertile présence
 Bacchus fonde l'espoir de ses nouveaux trésors....

CONTRE L'HIVER.

Cantate, par le même. — 1731.

Arbres dépouillés de verdure,
*Malheureux cadavres des bois*¹,
 Que devient aujourd'hui cette riche parure
 Dont je fus charmé tant de fois ?
 Je cherche vainement dans cette triste plaine
 Les oiseaux, les zéphyrs, les ruisseaux argentés :
 Les oiseaux sont sans voix, les zéphyrs sans haleine,
 Et les ruisseaux dans leur cours arrêtés.
 Les aquilons fougueux règnent seuls sur la terre,
 Et mille horribles sifflements
 Sont les trompettes de la guerre
 Que leur fureur déclare à tous les éléments.

Le soleil, qui voit l'insolence
 De ces tyrans audacieux,

¹ Voyez ci-dessus, p. 265, *note*.

N'ose étaler en leur présence
L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage,
Il est sans force et sans vigueur ;
Et la pâleur sur son visage
Peint sa tristesse et sa langueur.

Le soleil, qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux,
N'ose étaler en leur présence
L'or de ses rayons précieux.

Du tribut que la mer reçoit de nos fontaines
Indignés et jaloux, leur souffle mutiné
Tient les fleuves chargés de chaînes,
Et soulève contre eux l'Océan déchaîné.
L'orme est brisé, le cèdre tombe,
Le chêne le plus dur succombe
Sous leurs efforts impérieux ;
Et les saules couchés, étalant leurs ruines,
*Semblent baisser leur tête et lever leurs racines
Pour implorer la vengeance des cieux*¹....

POUR L'HIVER.

Cantate, par le même. — 1731.

Vous dont le pinceau téméraire
Représente l'hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard faible et languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible et puissant.
Sa vengeance est inexorable,

¹ Cette figure pèche moins par excès de hardiesse dans l'image que par défaut de justesse dans l'idée. Comment supposer qu'un arbre couché par les

Son pouvoir jusqu'aux cieux sait porter la terreur ;
 Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
 Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alemène,
 Il met les fleuves aux fers ;
 Le seul vent de son haleine
 Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
 Les aquilons furieux ;
 Il arrête le tonnerre
 Dans la main du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alemène,
 Il met les fleuves aux fers ;
 Le seul vent de son haleine
 Fait trembler tout l'univers.

Mais si sa force est redoutable,
 Sa joie est encor plus aimable :
 C'est le père des doux loisirs.

Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs,
 Il invite aux festins, il anime la scène :
 Les plus belles saisons sont des saisons de peine,
 La sienne est celle des plaisirs.
 Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne,
 Cérès des biens qu'elle produit ;
 Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne ;
 Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit....

vents, malgré lui, baisse la tête et lève ses racines dans l'intention d'implorer
 la vengeance des cieux ? Il aurait fallu dire :

Et les saules couchés, étalant leurs ruines,
Baissant leur tête et levant leurs racines,
Paraissent implorer la vengeance des cieux.

L'HARMONIE.

Ode, par LOUIS RACINE ¹. — Avant 1741.

Fille du ciel, mère féconde
 Des innocentes voluptés,
 Lien des cœurs, âme du monde,
 Souveraine des volontés,
 Par toi seule, aimable harmonie,
 Euterpe, Érato, Polymnie
 De leurs concerts charment les dieux;
 Chez les hommes, c'est ta puissance
 Qui de la farouche ignorance
 A détruit l'empire odieux.

Pour une vile nourriture,
 Pour les plus honteux intérêts,
 Jadis errants à l'aventure,
 Ils s'égorgeaient dans les forêts.
 De leurs déserts tu les arraches;
 De leurs vils glands tu les détaches :
 Ils se rassemblent à tes sons;
 Et, dans l'enceinte de ces villes
 Qu'élèvent leurs pierres dociles,
 Ils vont écouter tes leçons.

Aux pieds du fils de Calliope ²
 Tu tiens les tigres enchaînés,
 Tu fais des hauteurs du Rhodope
 Descendre les pins étonnés.
 Par toi conduit jusqu'au Ténare,
 Il attendrit ce dieu barbare ³
 Que n'ont jamais touché nos pleurs ⁴;

¹ Né en 1692, mort en 1763. — ² Orphée. — ³ Il y avait *ce cœur barbare* dans le texte de L. Racine. Cette dénomination était trop vague. C'est La-harpe qui a mis *ce dieu*, et l'a fait adopter. — ⁴ Ci-dessus, p. 262 et 263.

Alecton même est immobile,
Et dans le Tartare tranquille
Suspend les cris et les douleurs.

Mais qui peut compter tes merveilles,
Enchanteresse de nos sens !
Si je languis, tu me réveilles;
Je vis au gré de tes accents.
Tyrnée enflamme mon courage ;
Il chante, je vole au carnage ,
Bellone règne dans mon cœur.
Anacréon monte sa lyre,
Mes armes tombent, je soupire,
Et le plaisir est mon vainqueur.

Par quel art le chantre d'Achille
Me rend-il tant de bruits divers ?
Il fait partir la flèche agile,
Et par ses sons sifflent les airs.
Des vents me peint-il le ravage ?
Du vaisseau que brise leur rage
Éclate le gémissement ;
Et de l'onde, qui se courrouce
Contre un rocher qui la repousse,
Retentit le mugissement.

S'il me présente ce coupable
Qui, dans l'empire ténébreux,
Roule une pierre épouvantable
Jusqu'au sommet d'un mont affreux,
Ses genoux tremblants qui fléchissent,
Ses bras nerveux qui se roidissent,
Me font pour lui pâlir d'effroi ;
Le malheureux enfin succombe,
Et de la roche qui retombe
Le bruit résonne jusqu'à moi.

Par la cadence de Virgile
Un coursier devance l'éclair;
Souvent, prêt à suivre Camille,
Comme elle *je me crois en l'air*¹.
Du bœuf tardif que rien n'étonne
Et qu'en vain son maître aiguillonne
Tantôt je presse la lenteur;
Tantôt de ce géant énorme
La masse lourde, horrible, informe,
M'accable sous sa pesanteur.

Qu'avec plaisir je me délasse
Sous ces arbres délicieux
Que la main d'*Horace entrelace*
Par des *nœuds* qui charment mes yeux!
Leurs branches *se cherchent, s'unissent,*
S'embrassent et m'ensevelissent
Dans l'ombre que font leurs amours;
Tandis que l'onde fugitive
D'un ruisseau que son lit captive
Murmure de ses longs détours².

Dans l'Italie et dans la Grèce
La langue, riche en tours heureux,
N'offrait, nous dit-on, que noblesse,
Que mots sonores et nombreux;
Chaque syllabe mesurée
Par sa courte ou lente durée
Conspirait aux plus beaux accords;
Pour nous les Muses plus sévères
Ont, par des bornes trop austères,
Gêné nos timides transports.

Quelle humeur triste et dédaigneuse
Nous dégoûte de notre bien?

¹ Comme elle je crois fendre l'air aurait mieux valu. — ² Cette strophe aurait dû être la plus gracieuse de toutes; c'est la plus dure et la plus embarrassée.

*Notre langue est riche et pompeuse
 Pour quiconque la connaît bien¹;
 Et, moins brillant par le génie
 Qu'aimable par sa symphonie,
 Notre Malherbe sut cueillir
 Ces feuilles si vertes, si belles,
 Dont les couronnes immortelles
 Empêchent son nom de vieillir² !*

Mais quoi ! le fer brille à ma vue,
 Et de morts les champs sont couverts ;
 L'aigle par l'aigle est abattue ;
 On combat pour choisir ses fers ;
 Rome déchire ses entrailles :
 Quels meurtres ! que de funérailles !
 Paix sanglante, ouvrage d'horreur !
 Que de cris percent mon oreille !
 Plein d'effroi, j'admire Corneille,
 Et je me plais dans ma terreur³.

¹ Ces quatre vers sont par trop prosaïques. — ² Malherbe, dans son ode à la reine mère sur les heureux succès de sa régence, avait dit :

Apollon, à portes ouvertes,
 Laisse indifféremment cueillir
 Les belles feuilles toujours vertes
 Qui gardent les noms de vieillir.
 Mais l'art d'en faire des couronnes
 N'est pas su de toutes personnes ;
 Et trois ou quatre seulement,
 Au nombre desquels on me range,
 Peuvent donner une louange
 Qui demeure éternellement.

³ Cinna dit en rapportant à Émilie le discours qu'il a fait aux conjurés :

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
 Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
 Où l'aigle abattait l'aigle.
 Ou, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers.

 Romains contre Romains, parents contre parents,
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans...
 Le fils tout dégoutant du meurtre de son père,
 Et sa tête à la main, demandant son salaire,
 Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
 Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

(*Cinna*, acte 1, sc. 3.)

Toi qui rends à la tragédie
 L'ornement pompeux de ses chœurs,
 Ta muse encore plus hardie
 D'un saint trouble remplit nos cœurs.
 Je te suis jusqu'à la montagne
 Où Dieu, que sa gloire accompagne,
 Vient dicter ses commandements ;
 Frappé du bruit de son tonnerre,
 Je crois sentir trembler la terre
 Sur ses antiques fondements ¹.

Au moindre zéphyr dont l'haleine
 Fait rider la face de l'eau,
 L'aimable et tendre La Fontaine
 M'intéresse pour un roseau.
 Mais s'il appelle la tempête
 Contre cette orgueilleuse tête
 Qui veut en braver les efforts,
 Chute horrible ! affreuse ruine !
 Le chêne qu'elle déracine
 Touchait à l'empire des morts ².

Que j'aime la voix languissante
 Qui laisse tomber faiblement
 Ces mots dont la douceur m'enchanté,
 Et qui coulent si lentement !
 O grand peintre de la mollesse,
 J'aime encor jusqu'à ta vieillesse,
 Lorsqu'après dix lustres pesants,
 Amassés sur ta tête illustre,
 Elle jette un onzième lustre
 Qu'elle surcharge de trois ans ³.

1

Sur ses antiques fondements
 Venait-il ébranler la terre ?
 (*Athalie*, acte 1, sc. 4.)

² *Le Chêne et le Roseau*. (*Premier Recueil*, p. 18 et 19.) — ³ *Troisième Recueil*, p. 235, note 7 ; *Quatrième Recueil*, p. 78.

Si le maître de notre lyre ¹
 Aujourd'hui chante loin de nous,
 Dans l'air étranger qu'il respire
 Ses accords n'en sont pas moins doux.
 Non, la veine de notre Alcée
 N'a point encore été glacée
 Par la froideur de ces climats
 Où si souvent de la Scythie
 Le fougueux époux d'Orythie
 Rassemble les tristes frimas ².

Telle est la noble poésie
 Que les Muses nous font goûter,
 Qu'à son tour avec jalousie
 Homère pourrait écouter.
 Ne regrettons point le Méandre :
 La Seine nous a fait entendre
 Quelques cygnes mélodieux.
 Mais partout ils ont été rares :
 Si les dieux étaient moins avares,
 Leurs dons seraient moins précieux.

Amateurs des pointes brillantes,
 Des jeux d'esprit et des éclairs,
 Toutes ces beautés pétillantes
 N'immortalisent point vos vers.
 Mais une constante harmonie,
 A la raison toujours unie,
 De l'oubli vous rendra vainqueurs.
 Qu'elle soit l'objet de vos veilles !

¹ J.-B. Rousseau, alors exilé.

² Le volage amant de Clytie
 Ne caresse plus nos climats ;
 Et bientôt des monts de Scythie
 Le fougueux époux d'Orythie
 Va nous ramener les frimas.

(*Odes*, liv. II, o'l. 3.)

C'est l'art d'enchanter les oreilles
Qui fait la conquête des cœurs.

Cette ode est médiocre du côté de la pensée, mais elle est vraiment remarquable par son expression facile et naturelle. Nous ne l'avons donc citée que comme exercice de style.

Louis Racine a fait plusieurs odes sacrées, qui toutes sont tombées dans l'oubli, à l'exception du *Cantique des Juifs à leur délivrance de Babylone*, ou plutôt d'une seule strophe de ce cantique. Le poète, s'adressant avec Isaïe au roi de Babylone tombé sans gloire parmi les morts, traduit trois versets du Prophète; et sa traduction pleine d'harmonie, de naturel et de grandeur, placée dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, ne les aurait certainement pas déparés.

Dans ton cœur tu disais : A Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil;
Et, près de l'aquilon, sur la montagne sainte
J'irai m'asseoir sans crainte;
A mes pieds trembleront les humains éperdus !
Tu le disais, et tu n'es plus.

SUR LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU.

Ode, par LE FRANC DE POMPIGNAN¹. — 174 .

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ébre effrayé, dans son onde,
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémissent
Le lion répandit des pleurs².

¹ Né en 1709, mort en 1781. — ² « Ce début, dit Laharpe, est beau comme l'antique, beau comme Horace et Pindare. Rien n'est plus heureux que de com-

La France a perdu son Orphée.
 Muses, dans ces moments de deuil,
 Élevez le pompeux trophée
 Que vous demande son cercueil :
 Laissez, par de nouveaux prodiges.
 D'éclatants et dignes vestiges
 D'un jour marqué par vos regrets.
 Ainsi le tombeau de Virgile
 Est couvert du laurier fertile
 Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
 Rousseau quitte aujourd'hui les fers ;
 Et, loin du ciel de sa patrie,
 La mort termine ses revers.
 D'où ses maux ont-ils pris leur source ?
 Quelles épines dans sa course
 Étouffaient les fleurs sous ses pas ?
 Quels ennuis ! quelle vie errante !
 Et quelle foule renaissante
 D'adversaires et de combats ¹ !...

Jusques à quand, mortels farouches,

commencer ici par la mort d'Orphée ; et ce tableau était le seul où le *lion répandant des pleurs*, qui est d'un si grand effet, pût se trouver naturellement placé. »

¹ Nous supprimons dans le texte la strophe suivante, dont tous les vers sont prosaïques, à l'exception des trois derniers.

Vous dont l'inimitié durable
 L'accusa de ces chants affreux
 Qui méritaient, s'il fut coupable,
 Un châtiment plus rigoureux,
 Dans le sanctuaire suprême,
 Grâce à vos soins, par Thémis même
 Son honneur est encor terni.
 J'abandonne son innocence ;
 Que veut de plus votre vengeance ?
 Il fut malheureux et puni.

J.-B. Rousseau, accusé d'être l'auteur de couplets cyniques et diffamatoires, avait été traduit devant les tribunaux, s'était réfugié en Suisse en 1711, avait été condamné l'année suivante au bannissement perpétuel, et était mort dans l'exil, en protestant de son innocence jusqu'à son dernier soupir, qui fut chrétien.

Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands ;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errants ;
Que la calomnie écoutée
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vainera sa haine,
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme ;
Et quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.

Le chanfre d'Ulysse et d'Achille,
 Sans protecteur et sans asile,
 Fut ignoré jusqu'au tombeau ;
 Il expire, le charme cesse,
 Et tous les peuples de la Grèce
 Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
 Les noirs habitants des déserts
 Insulter par leurs cris sauvages
 L'astre éclatant de l'univers.
 Cris impuissants ! fureurs bizarres !
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussaient d'insolentes clameurs,
 Le dieu, poursuivant sa carrière,
 Versait des torrents de lumière
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

Si le poëte en était resté là, l'admiration du lecteur se serait reposée sur une des plus belles strophes qui aient jamais été faites dans aucune langue. La fin de son ode n'est plus que de la rhétorique.

Souveraine des chants lyriques,
 Toi que Rousseau dans nos climats
 Appela des jeux olympiques,
 Qui semblaient seuls fixer tes pas ;
 Par qui ta trompette *éclatante*,
 Secondant ta voix *triomphante*,
 Formera-t-elle des concerts ?
 Des héros, muse magnanime,
 Par quel organe assez sublime
 Vas-tu parler à l'univers ?

Favoris, élèves dociles
 De ce ministre d'Apollon,
 Vous à qui ses conseils utiles
 Ont ouvert le sacré vallon ;
 Accourez, troupe désolée,
 Déposez sur son mausolée
 Votre lyre qu'il inspirait ;
 La mort a frappé votre maître,

Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous dont sa fière harmonie
Égala les *superbes* sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons ;
Mânes d'Alcée et de Pindare.
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal.
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre.
Et couronnez votre rival.

« Cette ode, dit Laharpe, était imprimée depuis plus de vingt ans ; et, quoique passant ma vie avec des gens occupés de littérature et de poésie, je n'en avais jamais entendu parler à personne. Je fus frappé de ce silence, comme de l'ode elle-même, quand je la lus dans les œuvres de Le Franc. La strophe : *Le Nil a vu sur ses rivages*, etc., se grava surtout dans ma mémoire, et j'en étais tout plein lors de mon premier voyage à Ferney, en 1765. Je trouvai bientôt l'occasion d'en parler à Voltaire, sans aucun air d'affectation, à table, et en présence de vingt personnes. J'eus soin seulement de ne pas nommer l'auteur : je me défiais un peu de l'homme, et je voulais l'avis du poète¹. Il jeta des cris d'admiration ; c'était sa manière quand il entendait de beaux vers : jamais il ne les a écoutés froidement. — Ah ! mon Dieu, que cela est beau ! Et qui est-ce qui a fait cela ? — Je m'amusai quelque temps à le faire deviner ; enfin, je nommai Pompignan. Ce fut comme un coup de théâtre : les bras lui tombèrent ; tout le monde fit silence, et fixa les yeux sur lui. — Redites-moi la strophe. — Je la répétais ; et l'on peut s'imaginer avec quelle sévère attention elle fut écoutée. — Il n'y a rien à dire, la strophe est belle. »

« Il y avait pourtant une faute dans cette strophe, et une faute grave, qui sûrement n'eût pas échappé à Voltaire si je n'avais pris sur moi de la faire disparaître en récitant, comme je fis depuis quand je l'imprimai ; et c'est une circonstance qui prouve, plus que tout le reste, combien cette ode a toujours été peu connue. La strophe au moins fit grand bruit quand je l'insérai dans un morceau *sur la poésie lyrique*, et bientôt tout le monde la sut par cœur, mais telle que je l'avais présentée, et apparemment sans que personne allât la chercher

¹ Le Franc de Pompignan était bon chrétien et défenseur des saines doctrines. Voltaire, qui par conséquent ne l'aimait pas, a dit de ses chants sacrés :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

dans les œuvres de l'auteur ; car personne n'a jamais observé le changement notable que j'ai cru devoir faire dans un vers. Il y a, en effet, dans le texte : *Crime impuissant ! Fureurs bizarres !* J'ai substitué *cris impuissants !* Assurément cela n'était pas difficile ; et cette répétition, qui s'offre d'elle-même, a de la grâce. Mais cette expression *crime impuissant* est très-vicieuse et déparait cette superbe strophe. Le crime ne peut être puissant ni impuissant que lorsqu'il est personnifié, et il ne l'est point ici, et ne pouvait l'être ¹. Cette seule tache a disparu, et la strophe est restée. On la retrouve partout. Le successeur de Pompi-
gnan à l'Académie française, l'abbé, depuis cardinal Mauri, dans son discours de réception, voulait que, pour tout éloge, on gravât cette strophe sur la tombe du poète ; et il ne manqua pas de la réciter ². »

DIEU CRÉATEUR.

Ode, tirée du psaume ciii, par le même. — 1731.

Cette pièce, la plus belle des odes sacrées de Le Franc, a pourtant des strophes bien faibles. Nous ne citerons que les meilleures.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie :
Il peuple leurs déserts d'astres étincelants.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues ;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole,
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air :

¹ La correction de Laharpe vaut mieux que son raisonnement, qui nous paraît exagéré. On dit des *efforts impuissants*, pourquoi ne dirait-on pas des *crimes impuissants* ? — ² *Cours de Littérature*, t. XIII, p. 163, Note.

Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il remplit du chaos les abîmes funèbres;
Il affermit la terre et chassa les ténèbres.
Les eaux couvraient au loin les rochers et les monts;
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer :
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit;
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnait son maître, et s'enfuit....

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Ronle au sein des cieux étoilés
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour, dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avait déerit;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

Seigneur, Être parfait, que tes œuvres sont belles !
Tu fais servir l'accord qui les unit entre elles
Au bien de l'univers, au bonheur des humains.
Partout je vois empreint le sceau de ta sagesse,

Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.

Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu ré pares les coups du temps;
Et la terre, toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitants.

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge !
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage !
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi ;
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abîme devant toi.

Nous ne trouvons plus dans les poésies du marquis de Pompi gn an que deux strophes vraiment remarquables. L'une est au début de l'ode tirée du psaume LXVII :

Dieu se lève : tombez, roi, temple, autel, idole !
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée ;
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

L'autre se trouve dans l'ode sur Clémence Isaure , lue aux jeux floraux, le 3 mai 1741. Après avoir dit en vers prosaïques :

Nos aïeux, soldats indociles,
Dans le mépris des arts utiles,
Au champ de Mars étaient nourris ;
C'est seulement par intervalles
Que nous trouvons dans nos annales
Et des de Meung et des Lorris ¹,

¹ Auteurs du *Roman de la Rose*, aux treizième et quatorzième siècles. Voyez ci-dessus, p. 22, note 3.

le poëte ajoutë une comparaison qui, par sa verve et son éclat rappelle celle des *noirs habitants des déserts*, faite la même année :

Ainsi, quand le flambeau du monde
Loin de nous parcourt d'autres cieux,
Et qu'une obscurité profonde
Cache les astres à nos yeux,
Souvent une vapeur légère
Forme une étoile passagère,
Dont l'éclat un instant nous luit;
Mais elle rentre au sein de l'ombre,
Et par sa fuite rend plus sombre
Le voile immense de la nuit.

Le Franc manque généralement de chaleur. Sa verve, suivant l'expression de Dussault, était plus dans sa tête que dans son cœur.

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANÈTES.

Palinod composé par MALFILATRE ¹, et couronné par l'académie de Rouen.
— Vers 1752.

L'homme a dit : Les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi;
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui dans l'océan des êtres
Nageons tristement confondus;

¹ Né en 1733, mort en 1767. Gilbert a dit dans sa *Satire du dix-huitième siècle* (*Quatrième Recueil*, p. 283) :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;

mais il paraît qu'il mourut tout bonnement de maladie, que son talent fut encouragé, et qu'il ne manqua d'argent que parce qu'il en était prodigue.

Nous dont l'existence légère,
 Parcille à l'ombre passagère,
 Commence, paraît, et n'est plus !

La pensée de ces deux premières strophes est fausse. Que la terre se meuve ou qu'elle soit immobile, l'homme pourra toujours croire sans orgueil que les cieus ne roulent que pour lui, et que Dieu l'a fait le roi du monde. « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, s'écrie le prophète-roi ; et vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains ¹. » Et dans aucun système astronomique, il ne sera vrai de dire que nous nageons tristement confondus dans l'océan des êtres. Malfilâtre aurait donc dû chercher d'autres raisons pour prouver la fausseté du système de Ptolémée. Mais les strophes suivantes sont remarquables par la richesse de l'expression. Cette explication de la sphère, d'après Copernic et Newton, fit beaucoup de bruit lorsqu'elle parut : c'était une grande difficulté vaincue.

Mais quelles routes immortelles
 Uranie entr'ouvre à mes yeux !
 Déesse, est-ce toi qui m'appelles
 Aux voûtes brillantes des cieus ?
 Je te suis ; mon âme agrandie,
 S'élançant d'une aile hardie,
 De la terre a quitté les bords.
 De ton flambeau la clarté pure
 Me guide au temple où la nature
 Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu ! quel sublime spectacle
 Confond mes sens, glace ma voix !
 Où suis-je ? quel nouveau miracle
 De l'Olympe a changé les lois ?
 Au loin, dans l'étendue immense,
 Je contemple seul en silence
 La marche du grand univers ;
 Et, dans l'enceinte qu'il embrasse,
 Mon œil surpris voit sur sa trace
 Retourner les orbes divers.

¹ Ps. viii, v. 6.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants ;
Sans cesse une force contraire
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus ;
Ainsi dans les bornes prescrites
Volent et Mercure et Vénus ;
La Terre suit ; Mars plus rapide,
D'un air sombre s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter ;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présents :
A travers sa dure surface

Il darde ses feux bienfaisants.
 Le jour voit les heures légères
 Présenter les deux hémisphères
 Tour à tour à ses doux rayons ;
 Et, sous les signes inclinée,
 La terre, promenant l'année,
 Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
 Sacré soleil, astre de feu,
 De tous les biens source féconde,
 Soleil, image de mon Dieu !
 Aux globes qui, dans leur carrière,
 Rendent hommage à ta lumière
 Annonce Dieu par ta splendeur ;
 Règne à jamais sur ses ouvrages,
 Triomphe, entretiens tous les âges
 De son éternelle grandeur !

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
 C'est toi que je peins sous ces traits :
 Le tourbillon qui nous entraîne,
 Vierge, ne t'ébranla jamais.
 Enveloppés des vapeurs sombres,
 Toujours errant parmi les ombres,
 Du jour nous cherchons la clarté ;
 Ton front seul, aurore nouvelle,
 Ton front sans nuage étincelle
 Des feux de la divinité.

On donnait le nom de palinods aux pièces de poésie couronnées tous les ans par les académies érigées à Rouen , à Caen et à Dieppe , en l'honneur de l'immaculée conception de la sainte Vierge. Cette institution remontait au moyen âge. Pendant longtemps ces pièces durent rouler tout entières sur la gloire de la Mère de Dieu conçue sans péché ; plus tard , on permit de les faire sur des sujets profanes , mais à condition qu'elles finiraient par une allusion au privilège qui

a préservé Marie de la tache originelle. Le prix du vainqueur était une figure en argent représentant ou la rose mystique, ou la tour de David, ou l'arche d'alliance, ou quelqu'un des autres emblèmes par lesquels la Reine des cieux est désignée dans ses litanies. Malfilâtre obtint quatre fois ce prix à Rouen. Mais ses trois autres palinods sont bien inférieurs à celui que nous venons de citer.

LE TEMPS.

Ode, par THOMAS ¹. — 1762.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O Temps! être inconnu que l'âme seule embrasse,
Invisible torrent des siècles et des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose, avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Ce début est emphatique et obscur. C'est le défaut ordinaire du style de l'auteur qui, en prose comme en vers, tombe fréquemment dans le galimatias, que Voltaire appelait du *galli-Thomas*. Le premier vers n'a ni liaison logique, ni liaison grammaticale avec les suivants. Comment le poète, emporté malgré lui par le torrent des siècles et des jours, peut-il dire qu'il ose s'arrêter un moment pour contempler son cours? Être inconnu, que l'âme seule embrasse, quel œil peut remonter aux sources de ton être? Voilà un double emploi du mot être bien maladroit. *Ton germe y reposait, mais sans activité*: voilà de la métaphysique toute sèche ². Mais si ces deux premières strophes ne valent rien, la troisième est sublime; et la fin de la pièce,

¹ Né en 1732, mort en 1783. — ² On peut voir dans Laharpe (*Cours de Littérature*, t. XIII, p. 249-252) une critique beaucoup plus étendue, mais fort exagérée de ce début. Laharpe et Voltaire n'aimaient pas Thomas, qui ne fut pas assez philosophe à leur gré, et qui mourut chrétiennement. (*Troisième Recueil*, p. 276.)

malgré ses fautes nombreuses, a été applaudie par les ennemis mêmes de ce pauvre Thomas, qui a fait au moins deux assez belles choses dans sa vie : une ode et un discours académique, l'*Éloge de Marc Aurèle*.

Du chaos tout à coup les portes s'ébranlèrent,
Des soleils allumés les feux étincelèrent :
Tu naquis ; l'Éternel te prescrivit sa loi.
Il dit au mouvement : Du temps sois la mesure.

Il dit à la nature :

Le temps sera pour vous, l'éternité pour moi !¹

Dieu ! *telle est son essence* ². Oui, l'Océan des âges
Roule au-dessous de toi sur tes frêles ouvrages ;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain contre le Temps je cherche une *barrière*,
Son *vol* impétueux me presse et me poursuit ³.
Je n'occupe qu'un *point* de la vaste étendue ⁴ ;
Et mon âme éperdue
Sous mes pas chancelants voit ce *point* qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images :
Mon œil épouvanté ne voit que des nuages ;
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes *embrasées* ⁵ ;
Partout les pas du Temps empreints sur l'univers.

¹ Ce beau vers en rappelle deux de Le Franc de Pompignan, qui, dans une de ses odes sacrées, fait dire aux justes parlant à Dieu :

Le pécheur à la fin tombera sous tes coups ;
Le temps est fait pour lui, l'éternité pour nous.

² C'est encore de la métaphysique. — ³ On peut s'envoler par-dessus une barrière : voilà deux métaphores incohérentes. — ⁴ « Il fallait, dit Laharpe, laisser à Pascal cette phrase fameuse, qui n'est pas faite pour les vers : La vie de l'homme est un point entre deux éternités. » — ⁵ L'embrasement des villes n'est pas l'ouvrage du temps.

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance.
 Mais tandis que sa main, dans *la nuit du silence* ¹,
 Du fragile univers sape les fondements,
 Sur des ailes de feu, loin du monde élançée,

Mon active pensée
 Plane sur les débris entassés par le Temps.

Siècles qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
 J'ose vous appeler : hâtez-vous de paraître ;
 Au moment où je suis venez vous réunir ².
 Je parcours tous les *points* de l'immense durée ³

D'une marche assurée ;
 J'enchaîne le présent, je vis dans l'avenir.

Le soleil, épuisé dans sa brûlante course,
 De ses feux par degrés verra tarir la source ;
 Et des mondes vieillis *les ressorts s'useront* ⁴.
 Ainsi que les rochers, qui, du haut des montagnes,
 Roulent dans les campagnes,
 Les astres, l'un sur l'autre, un jour s'écrouleront ⁵.....

Là, de l'éternité commencera l'empire ;
 Et dans cet océan, où tout va se détruire,
 Le Temps s'engloutira comme un faible ruisseau.
 Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
 Ne sera point frappée,
 Et des mondes brisés *foulera le tombeau* ⁶.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites :
 C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
 Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?

¹ Que veut dire *la nuit du silence*? — ² Vers de remplissage. — ³ Style de géométrie. — ⁴ Ce n'est pas ainsi que le monde finira. Cette idée, dit Laharpe, est contraire, non-seulement à la religion, mais à l'astronomie, qui n'a constaté jusqu'ici aucune altération dans le mouvement des astres. — ⁵ Ici le poète est d'accord avec l'Écriture sainte : *Stellæ cadent de cælo*. (S. Matth., c. XXIV, v. 29.) — ⁶ Comment une âme peut-elle *fouler* quelque chose ? et qu'est-ce que *le tombeau des mondes* ?

Toi seul tu le connais ; tu lui diras d'éclorre ;
 Mais l'univers l'ignore :
 Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Quand l'airain, frémissant autour de nos demeures,
 Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
 Que ce signe rapide *épouvante vos sens*¹.
 A ce bruit, tout à coup, mon âme se réveille,
 Elle prête l'oreille,
 Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre !
 Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
 Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau.
 Avare de ses biens, prodigue de son *être*,
 Dès qu'il peut se connaître,
 L'homme appelle la mort et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance ;
 L'autre engage à prix d'or sa vénale existence ;
 Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux.
 Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
 Du temps qui l'importune :
 C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels ! cette ardeur insensée.
 L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée ;
 C'est elle qui pour vous doit mesurer le temps.
 Cultivez la sagesse, apprenez l'art suprême
 De vivre avec soi-même ,
 Vous pourrez sans effroi compter tous vos instants².

Si je devais un jour pour de viles richesses
 Vendre ma liberté, descendre à des bassesses ;
 Si mon cœur par mes sens devait être amolli,

¹ On n'épouvante pas les sens. — ² Ces deux dernières stances sont bien sentencieuses.

O Temps! je te dirais : *Préviens ma dernière heure* ¹

Hâte-toi, que je meure ;

J'aime mieux n'être pas que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes

Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes

Si je puis d'un ami soulager les douleurs ;

S'il est des malheureux dont l'obscur innocence

Languisse sans défense,

Et dont ma faible main doive essuyer les pleurs ;

O Temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse !

Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,

Reçoive mes tributs de respect et d'amour !

Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,

Que vos brillantes ailes

Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour !

ADIEUX A LA VIE.

Ode imitée de plusieurs psaumes, par GILBERT, huit jours avant sa mort ².

— Novembre 1780.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;

Il a vu mes pleurs pénitents ;

Il guérit mes remords, il m'arme de constance :

Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :

« Qu'il meure, et sa gloire avec lui ! »

¶ Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :

« Leur haine sera ton appui. »

« A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;

Tout trompe ta simplicité :

¹ Expression impropre. C'est le temps qui amène les heures ; il ne peut donc les prévenir sans se prévenir lui-même. — ² Il était né en 1751.

Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté. »

« Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs. »

« J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir. »

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée ;
Qu'un ami leur ferme les yeux !

Ces quatre dernières strophes sont dans la bouche de tout le monde, et personne ne les prononce sans émotion. C'est, avec les chœurs de Racine, ce qu'il y a de plus religieux et de plus beau dans notre poésie lyrique. Les philosophes, ennemis du jeune poète chrétien, ont répété sur tous les tons qu'il était mort fou de désespoir. Certes, de pareils vers vengent assez sa mémoire. Il faut être bien maître de sa

tête et de son cœur, et avoir une belle âme pour se livrer à des inspirations tout à la fois si pures, si calmes et si sublimes. La vérité est que Gilbert, à la suite d'une chute de cheval, fut porté à l'hôpital; qu'il y souffrit avec une pieuse résignation, en répétant des versets de l'Écriture sainte, dont sa mémoire était pleine; qu'il y subit le trépan; et que, dans le délire qui suivit cette cruelle opération, ayant avalé la clef de son secrétaire, il expira vingt-quatre heures après, le 16 novembre 1780, âgé de vingt-neuf ans.

On cite souvent l'ode de Gilbert intitulée : *Le Jugement dernier*. Mais cette ode est généralement faible; elle a cependant quelques vers dignes d'un grand poëte. Tels sont les suivants :

L'infortuné l'appelle et n'est point écouté !
Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.

Après nous avoir fait entendre ce blasphème des méchants contre la patience de Dieu, le poëte s'écrie :

L'Éternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où loin des yeux de l'homme il s'était reposé.
Il a paru, c'est lui ! Son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

.

Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

.

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

A BUFFON, SUR SES DÉTRACTEURS.

Ode, par **LEBRUN**¹. — De 1781 à 1787.

Buffon, laisse gronder l'envie ;
C'est l'hommage de sa terreur.
Que peut sur l'éclat de ta vie

¹ Né en 1729, mort en 1807.

Son obscure et lâche fureur?
Olympe, qu'assiége un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux;
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Longtemps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer la gloire;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours.
Mais ce torrent, qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français!
Ressemble au dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits ¹.
Poursuis! Que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages
Et des lauriers plus glorieux:
La gloire est le prix des Alcides;
Et le dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.

C'est pour un or vain et stérile
Que l'intrépide fils d'Éson
Entraîne la Grèce docile
Aux bords fameux par la toison.

¹ Allusion à la strophe célèbre de Le Franc de Pompignan : « Le Nil a vu sur ses rivages, etc. » (Ci-dessus, p. 303.)

Il emprunte aux forêts d'Épire
Cet *inconcevable* navire
Qui parlait aux flots étonnés¹ ;
Et déjà sa valeur rapide
Des champs affreux de la Colchide
Voit tous les monstres déchainés.

Il faut qu'à son joug il enchaîne
Les brûlants taureaux de Vulcain ;
De Mars qu'il sillonne la plaine
Tremblante sous leurs pieds d'airain.
D'un serpent, l'effroi de la terre,
Les dents, fertiles pour la guerre,
A peine y germent sous ses pas
Qu'une moisson vivante, armée
Contre la main qui l'a semée,
L'attaque, et jure son trépas.

S'il triomphe, un nouvel obstacle
Lui défend l'objet de ses vœux.
Il faut par un dernier miracle
Conquérir cet or dangereux ;
Il faut vaincre un dragon farouche
Braver les poisons de sa bouche,
Tromper le feu de ses regards :
Jason vole, rien ne l'arrête.
Buffon, pour ta noble conquête
Tenterais-tu moins de hasards² ?

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,

¹ L'*Argo*, navire monté par Jason et ses compagnons, avait, au dire des anciens poètes, un mât qui rendait des oracles. — ² L'écart pindarique a été trop prolongé. Voilà trois strophes de dix vers sur Jason ; une seule aurait suffi. Qu'ajoute à la pensée ce luxe d'érudition mythologique ?

Cesse d'éclairer l'univers ;
Descends des hauteurs de ton âme,
Abaisse tes ailes de flamme,
Brise tes sublimes pinceaux ;
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillants tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instants ;
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés.

Eût-il sans ce tableau magique,
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté ?
Eût-il dédaigné les richesses ?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillants appas,
Et par une étude incertaine
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas ?

Ainsi l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie

Qui la voile aux profanes yeux,
 Certaine que ses nobles veilles
 Enrichiront de leurs merveilles
 Les rois, *les belles* et les dieux ¹.

Ceux dont le présent est l'idole
 Ne laissent point de souvenir :
 Dans un succès vain et frivole
 Ils ont usé leur avenir.
 Amants des roses passagères,
 Ils ont les grâces mensongères
 Et le sort des rapides fleurs :
 Leur plus long règne est d'une aurore ² ;
 Mais le temps rajeunit encore
 L'antique laurier des neuf sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
 Viendront-ils au sacré vallon,
 Bravant les droits les plus augustes,
 Mutiler les fils d'Apollon ?
 Le croirez-vous, races futures ?
 J'ai vu Zoïle aux mains impures,
 Zoïle outrager Montesquieu !
 Mais quand la Parque inexorable
 Frappa cet homme irréparable,
 Nos regrets en firent un dieu.

Quoi ! tour à tour dieux et victimes,
 Le sort fait marcher les talents
 Entre l'Olympe et les abîmes,
 Entre la satire et l'encens !
 Malheur au mortel qu'on renomme !
 Vivant, nous blessons le grand homme ;

¹ *Les belles* n'est pas du style de l'ode, mais de la chanson. — ² Souvenir de Malherbe (ci-dessus, p. 203) :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

Mort, nous tombons à ses genoux :
On n'aime que la gloire absente ;
La mémoire est reconnaissante ;
Les yeux sont ingrats et jaloux¹.

Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talents et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte :
Illustre ami, tu ne vis plus !
La nature est veuve et muette !
Elle te pleure, et son poète
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès !

EXEGI MONUMENTUM.

Ode, par le même. — 1787.

Grâce à la muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument
Que jamais ne pourront détruire

¹ Pensée recherchée.

Le fer ni le flot écumant.
 Le ciel même, armé de la foudre,
 Ne saurait le réduire en poudre ;
 Les siècles l'essayeraient en vain ;
 Il brave *ces tyrans avides*¹,
 Plus hardi que les Pyramides,
 Et plus durable que l'airain².

Qu'atteste leur masse insensée ?
 Rien qu'un néant ambitieux ;
 Mais l'ouvrage de la pensée
 Est immortel comme les dieux.
 Le temps a soufflé sur la cendre
 Des murs qu'aux rives du Scamandre
 Cherchait l'ami d'Éphestion ;
 Mais quand tout meurt, peuples, monarques,
 Homère triomphe des Parques
 Qui triomphèrent d'Ilion.

Sur les ruines de Palmyre
 Saturne a promené sa faux ;
 Mais l'univers encore admire
 Les Pindares et les Saphos.
 Frappé de cette gloire immense,
 Le fameux vainqueur de Numance,
 Par tant de palmes ennobli,
 Voulut qu'en sa tombe honorée
 D'Ennius l'image sacrée
 Le protégeât contre l'oubli.

¹ On peut dire que les siècles sont *avides*, mais peut-on les appeler des *tyrans* ?

² Exegi monumentum ære perennius,
 Regaliq[ue] situ pyramidum altius ;
 Quod non imber c[on]dax, non aquilo impotens
 Possit diruere, aut innumerabilis
 Annorum series, et fuga temporum.

(Horace, *Odes*, liv. III, od. 24.)

Cet hymne même que j'achève
 Ne périra point comme vous,
 Vains palais que le faste élève
 Et que détruit le temps jaloux.
 Vous tomberez, marbres, portiques,
 Vous dont les sculptures antiques
 Décorent nos vastes remparts;
 Et de ces tours au front superbe
 La Seine un jour verra sous l'herbe
 Ramper tous les débris épars.

Mais tant que son onde charmée
 Baignera l'empire des lis,
 De ma tardive renommée
 Ses fastes seront embellis;
 Elle entendra ma lyre encore
 D'un roi généreux qui l'honore
 Chanter les augustes bienfaits ¹,
 Ma lyre, qui dans sa colère
 A d'une Thémis adultère
 Consacré les lâches forfaits ².

Élève du second Racine ³,
 Ami de l'immortel Buffon,
 J'osai, sur la double colline,
 Allier Lucrèce à Newton.
 Des badinages de Catulle
 Aux pleurs du sensible Tibulle
 On m'a vu passer tour à tour,

¹ Louis XVI lui avait accordé une pension de deux mille livres. Six ans plus tard, quand la tête du vertueux et malheureux monarque roula sur l'échafaud, Lebrun célébra sa mort en chantant le triomphe de la Révolution. Il devint l'Orphée de la Convention, qui le logea au Louvre. — ² Allusion au jugement du parlement qui, en 1781, avait donné gain de cause à la femme de Lebrun plaidant en séparation. Sa mère et sa sœur avaient déposé contre lui; et il s'était rendu odieux lui-même par des diatribes lancées contre elles dans le mémoires qu'il avait publiés pour sa défense. — ³ De Louis Racine.

Et sur les ailes de Pindare,
 Sans craindre le destin d'Icare,
 Voler jusqu'à l'astre du jour.

Comme l'encens qui s'évapore
 Et des dieux parfume l'autel,
 Le feu sacré qui me dévore
 Brûle ce que j'ai de mortel.
 Mon âme jamais ne sommeille :
 Elle est cette flamme qui veille
 Au sanctuaire de Vesta ;
 Et mon génie est comme Alcide,
 Qui se livre au bûcher avide
 Pour renaître au sommet d'OËta.

Non, non, je ne dois point descendre
 Au noir empire de la Mort :
 Amis, épargnez à ma cendre
 Des pleurs indignes de mon sort !
 Laissez un deuil pusillanime :
 Croyez-en le dieu qui m'anime,
 Je ne mourrai point tout entier ¹.
 Eh ! ne voyez-vous pas la gloire
 Qui jusqu'au temple de mémoire
 Me fraye un lumineux sentier ?

J'échappe à ce globe de fange :
 Quel triomphe plus solennel !
 C'est la mort même qui me venge :
 Je commence un jour éternel.
 Comme un cèdre aux vastes ombrages,
 Mon nom, croissant avec les âges,
 Règne sur la postérité.
 Siècles, vous êtes ma conquête ;

¹ Non omnis moriar, multa pars mei
 Vitabit Libitinam.

(Horace, ode citée, v. 6 et 7.)

Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

Lebrun est original, énergique et concis. Mais il y a souvent de la recherche et du néologisme dans son originalité, de l'obscurité dans sa concision, et quelque chose de forcé, de heurté dans son énergie. Il y a aussi dans son enthousiasme de l'embarras et de l'enflure. Nous donnerons pour exemple de ce dernier défaut le début de son ode *sur le vaisseau le Vengeur*, pièce beaucoup trop vantée à notre avis.

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sous le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poète lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants.
Qu'il est beau de courroux, lorsque sa bouche immense
Vomît leurs flots étincelants!

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix ;
Telle à flots indomptés sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté, mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté ;

Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr!
Il est beau quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir!

Certes, ce début n'a pas l'allure franche et libre de celui de l'ode *au comte du Luc*. Le premier caractère du génie poétique, comme de tout autre génie, c'est le naturel. L'ode sur le *Vengeur* a des traits heureux; mais elle n'a guère qu'une strophe irréprochable, la suivante :

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Dithyrambe, par DELILLE ¹. — 1794.

En 1794, Delille, traduit devant un tribunal révolutionnaire, y avait comparu avec assurance et avec dignité. Un ouvrier maçon avait pris chaudement sa défense, et l'avait sauvé en remontrant que la république ne devait pas tuer tous les poètes, mais qu'il fallait en garder au moins quelques-uns pour chanter ses victoires. Quelque temps après, au mois de mai, Robespierre fit demander à Delille un hymne pour la *Fête de l'Être Suprême*, dont le culte allait remplacer celui de la *déesse Raison*. Le poète refusa de prêter sa lyre à ces folies sacrilèges; et, menacé de mort par les émissaires du tyran, il se contenta de leur répondre que la guillotine était, en effet, un argument fort commode et fort expéditif. Le président du comité chargé des apprêts de la fête, qui allait avoir lieu dans deux jours, ayant insisté, il promit de le contenter, et lui envoya hardiment ce dithyrambe sur l'immortalité redoutable au crime et consolante pour la vertu persécutée. Soulevé par son sujet et par la générosité de sa pensée, ce jour-là Delille fut vraiment poète. Son inspiration est originale, pleine de verve et de grandeur. Mais son style n'a pas répondu à la vigueur de son idée :

¹ Né en 1738, mort en 1813.

il sent la précipitation et les habitudes littéraires d'un versificateur accoutumé à la paraphrase. Nous retrancherons quelques vers, d'ailleurs très-faibles, afin de donner plus de fermeté à la marche de la pièce.

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude?

En vain je promène mes jours
Du loisir au travail, du repos à l'étude;
Rien n'en saurait finir la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des voluptés essayons le délire.
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre.
Grâces, plaisirs, amours, jeux, ris, accourez tous !

Que le vin coule !

Que mon pied foule

Les parfums les plus doux !
Mais quoi ! déjà la rose pâissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur ;
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone :

Peut-être son brillant laurier

A mon cœur va faire oublier

Le noir chagrin qui l'environne.

Marchons ! déjà la charge sonne,

Le fer brille, la foudre tonne,

J'entends hennir le fier coursier ;

L'acier retentit sur l'acier ;

L'Olympe épouvanté résonne

Des cris du vaincu, du vainqueur ;

Autour de moi le sang bouillonne.

A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,

Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle.
Pour commander, j'obéis à sa loi.
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.
Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide, et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes,
Et rien ne peut calmer dans les choses mortelles
Cette indomptable ardeur de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le *sage cède*
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit : « J'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède ;
L'éternité qui s'avance est à toi. »
Ah ! que dis-je ? écartons ce profane langage.
L'éternité n'admet point de partage :
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir ;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Était présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur ;
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle !
Eh ! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux ?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux !
Que semble à ses regards l'ambition superbe ?
C'est de ces vers rampants dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,

Que sont-ils, aperçus, dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité ?....

Silence ! êtres mortels ! vaines grandeurs, silence !

L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,

La force, la fragilité,

Tout, excepté le crime et l'innocence

Et le respect d'une juste puissance,

Près du vaste avenir courte et frêle existence,

Aux yeux désenchanteurs de la réalité,

Descend de sa haute importance

Dans l'éternelle égalité.....

Ah ! si ce noble instinct par qui le grand Homère,

Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,

N'était qu'une vaine chimère,

Qu'un vain roman par l'orgueil inventé ;

Aux limites de sa carrière,

D'où vient que l'homme épouvanté,

A l'aspect du néant, se rejette en arrière ?

Pourquoi, dans l'instabilité

De cette demeure inconstante,

Nourrit-il cette longue attente

De l'immuable éternité ?

Non, ce n'est point un vain système ;

C'est un instinct profond vainement combattu,

Et sans doute l'Être suprême

Dans nos cœurs le grava lui-même

Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,

Assise sur l'éternité,

La tranquille immortalité,

Propice au bon et terrible au coupable,

Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,

Défend l'ami de la justice,

Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui : vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez ! vous êtes immortels.

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous ! vous êtes immortels.....

LA JEUNE CAPTIVE.

Élégie, par ANDRÉ DE CHÉNIER ¹. — 1794.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore. »

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ? »

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain :
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

¹ Ci-dessus, p. 62 et suiv. ; quatrième Recueil, p. 324, note 1.

Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance. »

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille au remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie. »

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine. »

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée..... »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et, secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

André de Chénier attendait son tour dans la prison de Saint-Lazare pour passer au tribunal révolutionnaire, et de là à l'échafaud. Made-moiselle de Coigny, enfermée dans la même prison, laissa échapper un jour devant lui ce mot déchirant : « Je ne veux pas mourir encore ! » Telle fut, dit-on, l'origine de cette touchante et naïve élégie, qui est le chef-d'œuvre du jeune poète.

IAMBES D'ANDRÉ DE CHÉNIER,

prisonnier à Saint-Lazare. — 1794.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis ? Oui, de leur main chérie
Un mot, à travers ces barreaux,
A versé quelque baume en mon âme flétrie ;
De l'or peut-être à mes bourreaux....
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis ; vivez contents.
En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits ;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
Vivez, amis ; vivez en paix.

Non, les amis du malheureux jeune homme n'avaient pas détourné de lui leurs regards distraits. S'ils se taisaient et s'éloignaient de lui, c'était par prudence : leur silence était le seul moyen de le sauver,

ou du moins de prolonger ses jours. Les prisons étaient encombrées. « L'unique sauvegarde des prisonniers, dit un biographe du poète, était l'oubli où ils tombaient à la faveur du nombre. Ceux qui sont sortis, à cette époque, de la terrible épreuve des cachots se souviennent que c'est à ce moyen de salut que tendait la sollicitude de leurs amis. Il fallait se faire oublier ou périr ¹. » Ce fut l'opinion de Marie-Joseph Chénier, frère aîné du captif, et devenu l'objet de la haine particulière de Robespierre : membre de la Convention, il n'osait plus y paraître. Ce ne fut malheureusement pas celle de leur père. Emporté par sa tendresse, et malgré les remontrances des siens, il alla trouver l'un des arbitres du sort de son fils, qui lui répondit : « Est-ce parce qu'il porte le nom de Chénier, parce qu'il est le frère d'un représentant que, depuis six mois, on ne lui a pas encore fait son procès ? Allez, monsieur, votre fils sortira dans trois jours ! » L'imprudent vieillard ne comprit pas tout ce qu'il y avait de cruelle ironie dans cette réponse ; il courut en faire part à ses amis, qui lui dirent en gémissant : « Puissiez-vous ne jamais accuser votre tendresse ! » André ne tarda pas, en effet, à sortir de prison, mais ce fut pour aller à l'échafaud. Il y monta le 25 juillet 1794 ; Robespierre fut arrêté le 27, et fut exécuté le 28. Deux jours d'oubli de plus auraient sauvé l'auteur de ces iambes.

Pardonnons cette amertume et cette injustice à une âme aigrie par le malheur, et qui n'avait de consolation que dans l'orgueil du stoïcisme. Il y avait pourtant au fond de cette âme de la grandeur et de la générosité. Rappelons-nous qu'il avait pris chaleureusement la défense de Louis XVI, tandis que son frère Marie-Joseph siégeait parmi les régicides ; et que cet héroïque dévouement à la cause du malheur et de la vertu n'avait pas peu contribué à le faire tomber à son tour sous la hache révolutionnaire. Chrétien comme Gilbert, qui fut malheureux aussi, Chénier serait mort avec un héroïsme plus vrai ; et ses dernières inspirations poétiques auraient été plus pures, plus nobles et plus touchantes.

Ces iambes ont été souvent cités et vantés. Ils ont, en effet, de l'originalité et de l'énergie. Mais il y a quelque chose de forcé dans cette énergie et d'inconvenant dans cette originalité. Ce n'est pas là le beau antique, qui élève l'âme. Nous savons bien que l'iambe a plus de liberté que tout autre mètre ; et nous ne voudrions pas être plus difficile qu'Horace, qui en fait l'arme de la rage.

Archilochum proprio rabies armavit iambo ;

¹ *Poésies d'André Chénier, Notice*, p. XVIII. (Paris, Charpentier, 1855.)

cependant nous ne saurions admirer ces mille moutous

Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,

ni ces vierges aux belles couleurs qui, après avoir baisé un pauvre mouton,

Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.

En poésie, comme en peinture, une boucherie a besoin d'être voilée par l'art pour être supportable. De pareils modèles ne peuvent qu'être funestes au goût littéraire.

En voulons-nous une preuve? Voyons à quel diapason M. de Lamartine a été obligé de monter son style pour le mettre au ton de ces iambes dont il voulait faire ressortir le mérite. Il a dit, en parlant de l'état des lettres en France sous le règne de la *Terreur* : « Il était sorti seulement de temps en temps des prisons quelques chants du cygne, quelques plaintes mélodieuses. Ces poésies avaient l'accent des brises de nuit qui traversent les ifs ou les cyprès des cimetières; elles donnèrent à la langue poétique, et même à la prose française d'après la révolution, les premières notes de cette mélancolie tragique, inconnues jusque-là à la langue. C'était une corde nouvelle, corde trempée de sang et de larmes, que la mort avait ajoutée à la lyre moderne. Cela ressemblait aux voix des pleureuses qu'on entend de loin en Orient suivre, en chantant, les cercueils au bord de la mer, derrière les oliviers ou les cyprès des champs des morts; mais cela conservait néanmoins quelque chose de grave, de mâle et d'héroïque, qui, tout en pleurant sur sa propre mort, insultait courageusement aux bourreaux. Les plus fières et les plus touchantes de ces lamentations de l'échafaud sont d'André Chénier, cet Orphée républicain du Bosphore déchiré pour sa modération par les femmes thraces de la *Terreur*. Ecoutez ces dernières ironies du républicain mourant tué par les démagogues de la Convention, dans la voix d'André Chénier¹. »

Certes ce mauvais style, sous la plume de M. de Lamartine, ne fait pas l'éloge du sujet qui l'a inspiré. Nous aurions mieux compris cette page, si elle avait été signée par M. Victor Hugo.

¹ *Cours familier de Littérature*, 1856, 1x^e entretien, p. 212.

DERNIERS VERS D'ANDRÉ DE CHÉNIER,

à Saint-Lazare, le 7 thermidor 1794.

Chénier composa ces vers peu d'instants avant d'aller au supplice. La voix du commissaire l'interrompit, et il monta sur la fatale charrette en laissant une rime inachevée :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
 Anime la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
 Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
 Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa ronte est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière !
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
 Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Voilà des vers, sans contredit, habilement tournés, mais de nature à faire une impression bien triste. Au moment de quitter la vie pour aller rendre compte de ses jours à Dieu, s'amuser à lutter contre les difficultés du rythme pour dire élégamment que peut-être sa dernière heure n'aura pas soixante minutes ! Ce n'est pas mourir en poète, mais en versificateur, et cela fait mal.

C'est la religion qui a élevé l'âme de Gilbert dans ses sublimes et touchants adieux à la vie. Dans la comparaison de ces deux pièces se trouve toute une réfutation du système poétique adopté par le malheureux auteur du poème de *l'Invention* ¹.

¹ Ci-dessus, p. 71 et 72.

LA CHUTE DES FEUILLES.

Élégie, par MILLEVOYE ¹. — 1815.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

Bois que j'aime, adieu ! je succombe ;
Votre deuil a prédit mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,

¹ Né en 1782, mort en 1816. Voyez le *troisième Recueil*, p. 153-162.

Mais ma languissante verdure
 Ne laisse après elle aucun fruit ¹.
 Tombe, tombe, feuille éphémère !
 Voile aux yeux ce triste chemin ;
 Cache au désespoir de ma mère
 La place où je serai demain.

.

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
 La dernière feuille qui tombe
 A signalé son dernier jour.
 Sous le chêne on creusa sa tombe.
 Sa mère peu de temps, hélas !
 Visita la pierre isolée ² ;
 Et le pâtre de la vallée
 Troubla seul du bruit de ses pas
 Le silence du mausolée.

Cette élégie, dont les vers coulent si naturellement, semble n'avoir rien coûté à son auteur, qui pourtant l'a remaniée plusieurs fois. C'est le travail qui donne au style l'aisance aussi bien que la correction. Nous croyons être utile et agréable à nos jeunes lecteurs en leur montrant les variantes de deux rédactions qui ont précédé celle que nous avons citée. Afin de faciliter la comparaison, nous mettrons en lettres italiques les mots et les vers changés par le poète.

De la dépouille de nos bois
 L'automne avait jonché la terre,
Et dans le vallon solitaire
 Le rossignol était sans voix.
 Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,
 Parcourait une fois encore
 Le bois cher à ses premiers ans :
 Bois que j'aime, adieu ! je succombe ;
Ton deuil m'avertit de mon sort ;
 Et dans chaque feuille qui tombe
 Je vois un présage de mort.

¹ Ces quatre vers, comme on le verra, ont été ajoutés par l'auteur dans le dernier remaniement de sa pièce. — ² Ces deux vers appartiennent à la seconde rédaction de l'auteur.

Fatal oracle d'Épidaure,
 Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
 A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès se balance ;
Déjà sur ta tête en silence
Il incline ses longs rameaux.

Ta jeunesse sera flétrie
 Avant l'herbe de la prairie,
 Avant le pampre des coteaux. »
 Et je meurs ! *De la vie à peine*
J'avais compté quelques instants ;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps ¹
 Tombe, tombe, feuille éphémère !
Et, couvrant ce triste chemin ²,
 Cache au désespoir de ma mère
 La place où je serai demain.

.
 Il dit, s'éloigne. . . et sans retour ;
Sa dernière heure fut prochaine :
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère (peu de temps, hélas !)
 Visita la pierre isolée ;
 Mais son amante ne vint pas ;
 Et le pâtre de la vallée
 Troubla seul du bruit de ses pas
 Le silence du mausolée.

Millevoje aurait dû s'en tenir à la douleur de la mère. Sa réflexion sur l'inconstance de l'amante, qui ne vint pas visiter la tombe, nuit à la simplicité du sentiment, et termine en épigramme une pièce dont tout le charme devait être dans la naïveté et l'abandon. Elle se trouvait aussi dans le texte que nous avons cité. Nous l'avons retranchée sans scrupule.

¹ C'est la seconde rédaction. La première portait :

Et je meurs ! *De leur froide haleine*
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.

La dernière forme de ces quatre vers vaut-elle mieux ? nous ne le pensons pas. Il y avait dans ce vers :

M'ont touché les sombres autans,
 une harmonie lugubre que nous regrettons. — ² *Cœuvre, hélas ! ce triste chemin* (première rédaction).

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Messénienne ¹, par CASIMIR DELAVIGNE ². — 1819.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?

Pour qui ces torches qu'on excite ?

L'airain sacré tremble et s'agite.

D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers

Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits ;

Sans doute l'honneur les enflamme,

Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.

Non, ces guerriers sont des Anglais

Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !

Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves !

La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :

Qu'elle meure ! elle a contre nous

Des esprits infernaux suscité la magie.

Lâches ! que lui reprochez-vous ?

D'un courage inspiré la brûlante énergie,

L'amour du nom français, le mépris du danger,

Voilà sa magie et ses charmes.

En faut-il d'autres que des armes

Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;

Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;

Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,

Elle s'avancait à pas lents.

¹ « Tout le monde a lu, dans le *Voyage d'Anacharsis*, les élégies sur les malheurs de la Messénie ; j'ai cru pouvoir emprunter à Barthélemy le titre de *Messéniennes*, pour qualifier un genre de poésies nationales qu'on n'a pas encore essayé d'introduire dans notre littérature. » (Note de l'auteur.) — ² Né en 1793, mort en 1843.

Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faite,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée.
Adieu, beau ciel ! il faut mourir....

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs....

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance.
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : O France ! ô mon roi bien-aimé !....

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes !

Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats,
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits !

Nous avons cru que cette inspiration, du reste vraiment lyrique, avait besoin d'être abrégée d'un bon tiers; et, d'accord avec M. Tissot, dans ses *Leçons et modèles de littérature française*, nous en avons retranché tout ce qui sentait par trop le jeune homme visant à l'effet. Il y a bien encore quelque déclamation dans plusieurs des vers que nous avons conservés, notamment dans ces deux-ci :

Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.

Mais il y en a bien autrement dans l'apostrophe suivante, que nous avons omise :

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français!

Nous ne blâmons pas un appel aux chevaliers : il est dans les mœurs du temps ; mais il fallait se contenter du premier vers.

Le début de la pièce, que nous avons omis aussi, n'est pas moins prétentieux ; c'est de l'enthousiasme de collège :

Silence au camp! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière.
Silence au camp! la vierge va périr.

LE GÉNIE. — A M. DE BONALD ¹.Impavidum ferient ruinae ².

Méditation poétique, par M. DE LAMARTINE. — 1820.

Ainsi, quand parmi les tempêtes,
 Au sommet brûlant du Sina,
 Jadis le plus grand des prophètes
 Gravait les tables de Juda,
 Pendant cet entretien sublime,
 Un nuage couvrait la cime
 Du mont inaccessible aux yeux ;
 Et, tremblant aux coups du tonnerre,
 Juda, couché dans la poussière,
 Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi des sophistes célèbres
 Dissipant les fausses clartés,
 Tu tires du sein des ténèbres
 D'éblouissantes vérités.
 Ce voile qui des lois premières
 Couvrait les augustes mystères,
 Se déchire et tombe à ta voix ;
 Et tu suis ta route assurée
 Jusqu'à cette source sacrée
 Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable
 De l'éternelle vérité,
 Tu vois d'un œil inaltérable
 Les phases de l'humanité.
 Secoués de leurs gonds antiques,

¹ Le vicomte de Bonald, auteur de la *Législation primitive*, mort en 1840, âgé de quatre-vingt-sept ans. — ² Horace (*Odes*, liv. III, od. 3).

Les empires, les républiques
S'écroulent en débris épars;
Tu ris des terreurs où nous sommes;
Partout où nous voyons les hommes
Un Dieu se montre à tes regards!

En vain par quelque faux système
Un système faux est détruit;
Par le désordre à l'ordre même
L'univers moral est conduit;
Et, comme autour d'un astre unique
La terre, dans sa route oblique,
Décrit sa route dans les airs,
Ainsi, par une loi plus belle,
Ainsi la justice éternelle
Est le pivot de l'univers.

Mais quoi! tandis que le génie
Te ravit si loin de nos yeux,
Les lâches clameurs de l'envie
Te suivent jusque dans les cieux!
Crois-moi, dédaigne d'en descendre,
Ne t'abaisse pas pour entendre
Ces bourdonnements détracteurs.
Poursuis ta sublime carrière,
Poursuis; le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.

Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as-tu pas vu tour à tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour?
N'as-tu pas vu son inconstance
De l'héréditaire croyance
Éteindre les sacrés flambeaux,
Brûler ce qu'adoraient ses pères,

Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux ?

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses chaînes,
L'entends-tu crier : *Liberté* ?
Dans ses sacrilèges caprices,
Le vois-tu, donnant à ses vices
Les noms de toutes les vertus,
Traîner Socrate aux gémonies,
Pour faire, en des temples impies,
L'apothéose d'Anitus¹ ?

Si pour caresser sa faiblesse,
Sous tes pinceaux adulateurs,
Tu parais du nom de sagesse
Les leçons de ses corrupteurs,
Tu verrais ses mains avilies,
Arrachant des palmes flétries
De quelque front déshonoré,
Les répandre sur ton passage,
Et, changeant la gloire en outrage,
T'offrir un triomphe abhorré.

Mais loin d'abandonner la lice
Où ta jeunesse a combattu,
Tu sais que l'estime du vice
Est un outrage à la vertu.
Tu t'honores de tant de haine,
Tu plains ces faibles cœurs qu'entraîne
Le cours de leur siècle égaré ;
Et, seul contre le flot rapide,
Tu marches d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré.

¹ Rhéteur d'Athènes, et l'un des principaux accusateurs de Socrate.

Tel un torrent, fils de l'orage,
En roulant du sommet des monts,
S'il rencontre sur son passage
Un chêne, l'orgueil des vallons,
Il s'irrite, il écume, il gronde,
Il presse des plis de son onde
L'arbre vainement menacé ;
Mais, debout parmi les ruines,
Le chêne aux profondes racines
Demeure ; et le fleuve a passé.

Toi donc, des mépris de ton âge
Sans être jamais rebuté,
Retrempe ton mâle courage
Dans les flots de l'adversité.
Pour cette lutte qui s'achève
Que la vérité soit ton glaive,
La justice ton bouclier.
Va ! dédaigne d'autres armures ;
Et si tu reçois des blessures,
Nous les couvrirons de laurier.

Vois-tu, dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des chars
Jaillir la poussière olympique,
Qui les dérobe à nos regards ?
Dans sa course ainsi le génie
Par les nuages de l'envie
Marche longtemps environné ;
Mais au terme de la carrière
Des flots de l'indigne poussière
Il sort vainqueur et couronné.

Voilà trois odes sur les détracteurs du génie, qui toutes les trois sont célèbres ; nous conseillons à nos jeunes lecteurs de les comparer entre elles. Ils verront que Lebrun, dans son *ode à Buffon*, au lieu

d'être emporté par une inspiration simple et puissante, s'avance en calculant sa marche ; qu'on peut compter ses pas, et que chacun d'eux est marqué par une pensée nouvelle, dont la liaison sent plus le travail que l'enthousiasme. M. de Lamartine ne marche pas, il vole ; et son essor, toujours soutenu à la même hauteur, est plein de rapidité, d'aisance et d'harmonie. Le Franc de Pompignan vole aussi dans son ode *sur la mort de J.-B. Rousseau* ; mais il y a du haut et du bas dans son vol ; et pourtant la palme lui est assurée, non par la perfection de l'ensemble, mais par la sublimité d'un de ces élans qui dépassent tout. Il y a de la grandeur dans les comparaisons du chêne immobile au milieu des flots et du char un moment dérobé aux yeux par la poussière olympique, mais ces comparaisons ne sont pas neuves ; celle de l'astre insulté par ceux qu'il inonde de sa lumière est encore plus noble, plus juste et plus complète, et elle était sans antécédent.

LES COMBATS ET LE RETOUR AU FOYER PATERNEL.

Fragment de la méditation de M. DE LAMARTINE, intitulée *les Préludes*. — 1822.

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier ;
 La corde, de sang trempée,
 Retentit comme l'épée
 Sur l'orbe du bouclier.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
« Aux armes ! » et l'écho répète au loin : « Aux armes ! »
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aiglon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant ;
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane avec la terreur un lugubre silence ;
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,

Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent ;
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un labourer qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière ;
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête, et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards.
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre sur la poussière,

Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux ;
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps ; d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs.
Viennent braver la mort sur les corps des mourants.

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent ;
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent ;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer ;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair ;
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents, dans deux gorges profondes
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées,
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts ;

Et, portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Écoutez... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants.
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent ;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent ;
Et dans les airs pesants que le son vient froisser
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer.
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères !
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours !
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre !
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée ;
Les vents balayeront leur poussière infectée ;

Et le sol, engraisé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements.

Silence, esprit de feu ! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par des coursiers fougueux ;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages.
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur,
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent?....

Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau ?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours :
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,

Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.

Loin de moi les cités et leur vaine opulence !

Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine

Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;

A revenir comme eux baigner leur blanche laine

Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,

A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,

Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,

Les tendres œufs des tourtereaux ;

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,

Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,

Et le sourd tintement des cloches suspendues

Au cou des chevreaux, dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,

Comme un vase imprégné d'une première odeur,

Toujours loin des cités des voluptés secrètes

Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !

Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,

Saules contemporains, courbez vos longs feuillages

Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,

Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;

Et toi qui, loin de moi, te cachais à la foule,

Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles

Les regrets du passé, les songes du futur :

J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,

Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour ;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain ;
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie ;
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie !

Tes chants ont arrêté les larmes dans mes yeux.
Je lui parlais encore.... Il était dans les cieux.

LE CRUCIFIX.

Méditation poétique, par le même. — 1823.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès ¹.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,

¹ Il y a du luxe de description dans cette strophe, qui diminue l'effet de la précédente. C'est la manière d'Ovide après celle de Bossuet.

Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser ¹.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée ;
Le souffle se taisait dans son sein endormi ,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix ² :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage ;
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli ³ ;
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi.

¹ C'est bien vague et bien subtil. — ² Il y a quelque amphibologie dans le pronom *ses*. — ³ Expression impropre. Défendre quelqu'un de l'oubli, c'est l'empêcher d'être oublié.

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin ¹.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir !
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

¹ Notre-Seigneur ne passa pas toute la nuit au jardin des Oliviers. Ce vers sent le besoin de la rime.

Je chercherai la place où sa bouche expirante
 Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu ;
 Et son âme viendra guider mon âme errante
 Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
 Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
 Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
 L'héritage sacré ¹ !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
 Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
 De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
 Passe ainsi tour à tour !

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
 Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
 Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
 De l'éternelle croix !

Cette pièce est d'un grand maître, mais elle n'est pas un chef-d'œuvre ; c'est moins encore une inspiration chrétienne, malgré quelques sublimes éclairs de foi. Elle manque çà et là de clarté dans l'expression, souvent de sobriété dans l'image, et presque partout de pureté dans le sentiment. C'est de la piété romantique, c'est-à-dire vaporeuse et sensuelle, qui s'abandonne à de molles rêveries jusqu'en présence de la mort et aux pieds du crucifix.

LE PETIT SAVOYARD.

Élégies, par ALEXANDRE GUIRAUD ². — 1823.

CHANT 1. — LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.
 Que te sert mon amour ? Je ne possède rien.

¹ Il y a trop de vague dans cette *figure en deuil*. — ² Né en 1788, reçu à l'Académie française en 1826, mort en 1847.

On vit heureux ailleurs, ici dans la souffrance.

Pars, mon enfant ; c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.

Triste et malade, où recourir ici ?

Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi !

Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;

Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;

Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.

Une mère bénit son fils en l'embrassant :

Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?

Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.

Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;

Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,

Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;

Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense ;

Que je vais prier Dieu pour toi !

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,

Seul, parmi les méchants — car il en est au monde —

Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir ?

Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre :

Ne pleure pas en me quittant ;

Porte au seuil des palais un visage content.

Parfois mon souvenir t'affligera peut-être ¹ ;
Pour distraire le riche il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée,
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait ; sois plus heureux ! Adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT II. — PARIS.

J'ai faim ; vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant,
Un petit sou me rend la vie.

¹ *Soumettre et peut-être, rime insuffisante.*

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien, moi je suis pauvre et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien, je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête — et j'en entends le bruit —
Finir son heureuse journée;
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir !
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi !

Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage.
Eh ! que sert d'espérer ? que puis-je attendre enfin ?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;

L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants.

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

CHANT III. — LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux , les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier.
Il a mis ce matin la bure du dimanche ;
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà ! tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours ;
Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive, et regarde. Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi !

La porte cède, il entre ; et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :

N'est-ce pas mon fils qui revient ?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui : De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents !
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps.

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls, et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
 Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
 Elle mourrait sans toi. L'enfant, à ce discours,
 Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
 Disant : Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!

Ces élégies, vendues au profit de l'*Oeuvre des petits Savoyards*, rapportèrent, pendant l'hiver de 1823-1824, plus de quatre mille francs aux pauvres enfants dont elles avaient si poétiquement et si religieusement célébré la piété filiale et la misère. Elles vivront aussi longtemps que la France aura du cœur et de la foi. Leur naïve et touchante simplicité désarme la critique. On y a quelquefois trouvé à redire au *petit sou*. Il nous paraît charmant. Si nous avions à blâmer quelque chose, ce serait la *veste*. Où est la différence entre ces deux expressions? Dans une épithète qui manque à la seconde. Ces sortes de mots, qui ont quelque chose de trivial, ont besoin d'être relevés pour entrer dans la poésie : c'est le génie de notre langue. Les *chiens* du songe d'*Athalie* n'auraient point passé s'ils n'avaient pas été *dévorants*.

C'est ce petit poème qui a fait la célébrité de son auteur. Tant il est vrai que ce n'est pas la fécondité, mais la puissance de l'inspiration qui assure l'immortalité. Qu'est-il resté de Le Franc de Pompignan? une ode; c'est peut-être trop dire encore : une strophe. De toutes les élégies qui ont été publiées en France depuis trois siècles, combien en restera-t-il? Une demi-douzaine. La *Consolation* de Malherbe à du Perrier; les *Nymphes de Vaux*, par La Fontaine; les *Adieux* de Gilbert à la vie; la *Jeune captive*, par Chénier; la *Chute des Feuilles*, par Millevoye; *l'Ange et l'Enfant*, par M. Reboul, et le *Petit Savoyard* d'Alexandre Guiraud.

LE JEUNE DIACRE OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

Messénienne, par CASIMIR DELAVIGNE. — 1824.

Entre le mont Évan et le cap de Ténarc
 La mer baigne les murs de la triste Coron;
 Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
 Et qui de Colonis détrôna le beau nom.

Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
 La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
 Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés
 Par le choc des boulets que Venise a lancés,
 C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;
 Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
 Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux ?
 Du profane étendard qui chassa la croix sainte,
 Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants ?
 Entendez-vous de loin la voix de l'infidèle,
 Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents ?
 Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

.
 Qu'entends-je ? C'est le bruit de deux rames pareilles,
 Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
 Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
 Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
 Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
 Il remplit dans le temple un humble ministère :
 Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
 Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
 Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;
 Un luth qui les remplace a frémi sous ses doigts.
 Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes;
 Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
 Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
 Quand l'aleyon gémit, au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux où je n'ose m'asseoir,
 Pour vous chanter, dans ma nacelle
 Au bruit des vagues, chaque soir,
 J'accorde ma lyre fidèle ;

Et je pleure sur nos revers,
Comme les Hébreux dans les fers,
Quand Sion descendit du trône,
Pleuraient au pied des saules verts,
Près des fleuves de Babylone. »

« Mais, dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer ;
Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes ;
Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer ;
Il leur était permis de confondre leurs larmes ;
Et je m'exile pour pleurer. »

« Le ministre de ta colère
Prive la veuve et l'orphelin
Du dernier vêtement de lin
Qui sert de voile à leur misère.
De leurs mains il reprend encor,
Comme un vol fait à son trésor,
Un épi glané dans nos plaines ;
Et nous ne buvons qu'à prix d'or
L'eau qui coule de nos fontaines. »

« De l'or ! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil ;
Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
Et, de la jeune épouse écartant le linceul,
Arraché de son doigt la bague nuptiale
Qu'elle emporta dans le cercueil. »

« O nature ! ta voix si chère
S'éteint dans l'horreur du danger ;
Sans accourir pour le venger
Le frère voit frapper son frère ;
Aux tyrans qu'il n'attendait pas
Le vieillard livre le repas
Qu'il a dressé pour sa famille ;

Et la mère, au bruit de leurs pas,
Maudit la beauté de sa fille. »

.

« Les rois, quand il faut nous défendre,
Sont avares de leurs soldats ;
Ils se disputent des États,
Des peuples, des cités en cendre ;
Et, tandis que, sous les couteaux,
Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
Inonde la terre où nous sommes,
Comme on partage des troupeaux,
Les rois se partagent des hommes. »

« Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
A des indifférents parlent de nos misères,
Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours ;
Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
Et nous expirons sans secours ! »

« L'oiseau des champs trouve un asile
Dans le nid qui fut son berceau ;
Le chevreuil, sous un arbrisseau ;
Dans un sillon, le lièvre agile ;
Effrayé par un léger bruit,
Le ver, qui serpente et s'enfuit,
Sous l'herbe ou la feuille qui tombe
Échappe au pied qui le poursuit.
Notre asile à nous, c'est la tombe ! »

« Heureux qui meurt chrétien ! Grand Dieu ! leur cruauté
Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,
Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
Ou de leur bouche d'or descendaient dans nos âmes
L'espérance et la charité. »

« Sur ce rivage, où des idoles
S'éleva l'autel réprouvé,

Ton culte pur s'est élevé
Des semences de leurs paroles.
Mais cet arbre, enfant des déserts,
Qui doit ombrager l'univers,
Fleurit pour nous sur des ruines,
Ne produit que des fruits amers,
Et meurt tranché dans ses racines. »

« O Dieu, la Grèce libre en ses jours glorieux
N'adorait pas encor ta parole éternelle ;
Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux.
Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux ? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève ; il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline.
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend... L'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé ? vient-il de ton esquif ?
Est-ce toi qui gémis, lévite ? est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif ?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre ;
La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame et sans guide errait comme au hasard ;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit ;

Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier... la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'opresse enfin son cœur se lasse;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs;
Et, regardant les cieus, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse :
Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps;
Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends !

L'ANGE ET L'ENFANT.

Élégie, par M. REBOUL. — 1828.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble¹,
Disait-il, oh ! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble;
La terre est indigne de toi.

Là jamais entière allégresse;
L'âme y souffre de ses plaisirs :
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

¹ Pour *qui me ressembles*. Licence poétique demandée par la rime.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non ; dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage ;
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau.

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort !

La pièce suivante, composée par Charles Loyson ¹, avait paru dès 1819, sous ce titre : *l'Enfant heureux*.

Un ange aux plumes argentées,
Au chevet d'un berceau qu'ombrageaient à demi
Ses ailes dans les airs mollement agitées,
Planait d'un vol léger vers l'enfant endormi.

L'immortel, incliné vers la douce figure
Où brillait un sourire et d'amour et de paix,
Comme au miroir d'une onde pure,
Croyait voir son image et contemplait ses traits.

De cette illusion entretenant l'ivresse,
Vers la couche tranquille il approche, il se baisse.

¹ Né en 1781, mort en 1820. Voir la *Biographie universelle*.

Oh ! combien ce sommeil lui paraît gracieux !
 Le pur souffle échappé de ces lèvres de rose
 Respire le calme des cieux ;
 Sur ce front argenté l'innocence repose,
 Et son éclat céleste en cercle radieux
 Semble briller autour de ces boucles flottantes,
 Dont l'or en ondoyants replis
 Voile deux mains éblouissantes,
 Jointes paisiblement sur un beau sein de lis.

L'immortel souriait à cette aimable image.
 Soudain son front pensif s'est voilé d'un nuage ;
 Il détourne les yeux et pousse un long soupir.
 Déjà dans les jours à venir
 Il avait entrevu l'orage
 Qui fait ployer le chêne et brise l'humble fleur ;
 Il entendait siffler la flèche du malheur,
 La flèche au vol mortel, qu'inutile défense
 N'écartent la justice, hélas ! ni l'innocence ;
 Ces yeux clos doucement allaient s'ouvrir aux pleurs ;
 Ce sein paisible et pur, qu'à peine
 Agite en s'exhalant une légère haleine,
 Devait être brisé sous le poids des douleurs.

L'esprit céleste, ému d'une sainte tristesse,
 Consulte, l'œil aux cieux, l'éternelle Sagesse.
 Le Tout-Puissant fait signe ; et, d'un facile effort,
 Soulevant dans ses bras l'innocent qui sommeille,
 Il presse sa paupière et sa lèvre vermeille :
 Sois heureux, lui dit-il... et l'enfant était mort.

Ces deux élégies ont trop de ressemblance pour n'être pas comparées. Celle de Charles Loyson est brillantée ; on y sent l'art ; c'est de la peinture à effet. Celle de M. Reboul est toute simple et toute naïve ; c'est le gracieux de la nature ; c'est la pureté de l'idéal chrétien. Le premier de ces poètes a fait trop de frais d'imagination et d'esprit ; le second a tout puisé dans l'âme et dans le cœur. Il a saisi le véritable caractère du sujet, et c'est là qu'est la première condition d'un chef-d'œuvre. Ce n'est donc pas pour lui enlever le prix de l'invention que nous le rapprochons de son devancier. L'invention littéraire est moins dans la découverte d'une idée que dans celle de la forme poétique qui lui donne l'immortalité. Homère a fait oublier les rhapsodes qui lui avaient fourni les matériaux de son *Iliade*. *L'Ange et l'Enfant* est dans toutes les bouches ; *l'Enfant heureux* n'est plus connu que de quelques littérateurs.

L'ARABE A SON COURSIER.

Ode, par le même. — 1829.

L'or des princes n'a pu suffire
Pour t'arracher d'auprès de moi ;
Mais aussi qui pourrait se dire
Plus ardent et plus beau que toi ?

Noir, et bien plus noir que l'ébène,
Ton poil uni brille pareil
Aux claires eaux de la fontaine
Que frappent les feux du soleil.

Lorsque, te livrant la carrière,
Je te presse de mes genoux,
Mon œil charmé voit ta crinière
Bondir comme un flot en courroux.

L'aigle semble avoir de ses ailes
Muni tes flancs impétueux,
Et le serpent dans tes prunelles
A mis la flamme de ses yeux.

Ton vol est celui de l'orage ;
Pour toi les airs ont une voix :
Ils bruissent à ton passage
Comme les traits de mon carquois.

Sans toi nos tribus florissantes
N'auraient pas un si beau destin :
Ton audace remplit leurs tentes
Et de captifs et de butin.

Mais, calme à l'abri de ces roches,
Pourquoi ce prompt frémissement ?
Soupçonnerais-tu les approches
Du fils hardi de l'Occident ?

Tes naseaux hument l'air qui passe ;
 Ton pied, rival des aquilons,
 Demande à dévorer l'espace,
 Et ton regard me dit : Allons !

HYMNE AU CHRIST. — A MANZONI.

Harmonie poétique et religieuse, par M. DE LAMARTINE. — 1830.

Verbe incréé ! source féconde
 De justice et de liberté !
 Parole qui guéris le monde !
 Rayon vivant de vérité !

Est-il vrai que ta voix d'âge en âge entendue,
 Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
 N'a plus pour nous guider que des sons impuissants ;
 Et qu'une voix plus souveraine,
 La voix de la parole humaine,
 Étouffe à jamais tes accents ?

Mais la raison c'est toi ! Mais cette raison même
 Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer ?
 Nuage, obscurité, doute, combat, système,
 Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer.

Le monde n'était que ténèbres ;
 Les doctrines sans foi luttèrent comme des flots ;
 Et, trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
 L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos ;
 L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,
 Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux ;

¹ On reconnaît le cheval décrit par Job : *Fervens et fremens sorbet terram..... Ubi audierit buccinam, dicit : Vah !* (Cap. XXXIX, v. 24, 25.)

La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices;
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux.
Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris,
Et ces panthéons où respire
L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !
Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe
Quand elle adorait ces débris !

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés ;
La gloire suffisait aux âmes magnanimes,
Et les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés !

Tu parais ! ton verbe vole :
Comme autrefois la parole
Qu'entendit le noir chaos
De la nuit tira l'aurore,
Des cieux sépara les flots,
Et du nombre fit éclore
L'harmonie et le repos ;
Ta parole créatrice
Sépare vertus et vice,
Mensonges et vérité ;
Le maître apprend la justice,
L'esclave la liberté,
L'indigent le sacrifice,
Le riche la charité.
Un Dieu créateur et père,
En qui l'innocence espère,
S'abaisse jusqu'aux mortels ;
La prière qu'il appelle

S'élève à lui, libre et belle,
Sans jamais souiller son aile
Des holocaustes cruels :
Nos iniquités, nos crimes,
Nos désirs illégitimes,
Voilà les seules victimes
Qu'on immole à ses autels.
L'immortalité se lève
Et brille au delà des temps;
L'espérance, divin rêve,
De l'exil que l'homme achève
Abrège les courts instants;
L'amour céleste soulève
Nos fardeaux les plus pesants;
Le siècle éternel commence;
Le juste a sa conscience,
Le remords son innocence;
L'humble foi fait la science
Des sages et des enfants,
Et l'homme qu'elle console
Dans cette seule parole
Se repose deux mille ans.

Et l'esprit, éclairé par tes lois immortelles,
Dans la sphère morale où tu guidas nos yeux
Découvrit tout à coup plus de vertus nouvelles
Que le jour où d'Herschell le verre audacieux
Porta l'œil étonné dans les célestes routes,
Le regard qui des nuits interroge les voûtes
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux.

Non jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,
Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes,
Jamais de cet Horeb, trône de Jéhova,

Aux yeux des siècles n'éclata
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde

Que cette vérité qui jaillit sur le monde
Des collines de Golgotha.

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,
Que chaque âge a son tour reçoit, bénit, adore,
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront.....

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles.
Ah ! le miracle est là permanent et sans fin !
Que cette vérité par ces flots d'impostures,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans et soit encor divin !

Que d'ombres, dites-vous ! — Mais, ô flambeau des âges,
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté :
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève ;
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
Système, opinions, dogmes, flux et reflux ;
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide.
Quand il a balayé cette poussière aride,
Que reste-t-il du siècle ? un mensonge de plus !

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle ;

Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles.
Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
Et toute vérité date de ton berceau.

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir
Comme un songe importun veut enfin te bannir;
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,
Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir!
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâissent!
Fondement des États, tu fléchis, ils fléchissent!
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs!
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis on voit languir les mœurs;
Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs!.....

Chaque instinct à ton joug nous lie,
L'homme naît, vit, meurt avec toi :
Chacun des anneaux de sa vie,
O Christ, est rivé par ta foi !
Souffrant, ses pleurs sont une offrande;
Heureux, son bonheur te demande
De bénir sa prospérité;
Et le mourant que tu consoles
Franchit, armé de tes paroles,
L'ombre de l'immortalité.

Tu gardes, quand l'homme succombe,
Sa mémoire après le trépas,
Et tu rattaches à la tombe

Les liens brisés ici-bas :
Les pleurs, tombés de la paupière,
Ne mouillent plus la froide pierre ;
Mais, de ces larmes s'abreuvant,
La prière, union suprême,
Porte la paix au mort qu'elle aime,
Rapporte l'espoir au vivant.

Prix divin de tout sacrifice,
Tout bien se nourrit de ta foi ;
De quelque mal qu'elle gémissé
L'humanité se tourne à toi.
Si je demande à chaque obole,
A chaque larme qui console,
A chaque généreux pardon,
A chaque vertu qu'on me nomme,
En quel nom consolez-vous l'homme ?
Ils me répondent : En son nom !

C'est toi dont la pitié plus tendre
Verse l'aumône à pleines mains,
Guide l'aveugle et vient attendre
Le voyageur sur les chemins !
C'est toi qui, dans l'asile immonde
Où les déshérités du monde
Viennent pour pleurer et souffrir,
Donne ' au vieillard de saintes filles,
A l'enfant sans nom des familles,
Au malade un lit pour mourir.....

Oui, de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu ! car tu n'es pas un homme !
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,

¹ Pour *donnes*. Licence poétique, déjà prise par M. Reboul. (Ci-dessus, p. 369.)

La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice,
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence.
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,
Et j'en crois des vertus qui se font adorer !

Repos de notre ignorance,
Tes dogmes mystérieux
Sont un temple à l'espérance
Montant de la terre aux cieux !
Ta morale chaste et sainte
Embaume sa pure enceinte
De paix, de grâce et d'amour,
Et l'air que l'âme y respire
A le parfum du zéphyre
Qu'Éden exhalait un jour.

Dès que l'humaine nature
Se plie au joug de ta foi,
Elle s'élève et s'épure
Et se divinise en toi :
Toutes ses vaines pensées
Montent du cœur, élancées
Aussi haut que son destin ;
L'homme revient en arrière,
Fils égaré de lumière
Qui retrouve son chemin.

Les troubles du cœur s'apaisent,
L'âme n'est qu'un long soupir ;
Tous les vains désirs se taisent
Dans un immense désir ;
La paix, volupté nouvelle,

Sens de la vie éternelle,
En a la sérénité ;
Du chrétien la vie entière
N'est qu'une longue prière,
Un hymne en action à l'immortalité.

Et les vertus les plus rudes
Du stoïque triomphant
Sont les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant ;
Et la terre transformée
N'est qu'une route semée
D'ombrages délicieux,
Où l'homme en l'homme a son frère,
Où l'homme à Dieu dit : Mon père !
Où chaque pas mène aux cieux.

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,
Parole qui portais avec la vérité
Justice et tolérance, amour et liberté !
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps !
Et que ton nom, légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité !
Tant que l'humanité plaintive et désolée
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels !

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

Plus la nuit est obscure, et plus mes faibles yeux
 S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux ;
 Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
 S'écroulerait sur moi... temple que je chéris,
 Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
 J'embrasserais encor ta dernière colonne,
 Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

Harmonie poétique et religieuse , par le même. — 1830.

Cet hymne, publié en 1830, a été remanié en 1855 par l'auteur¹, qui en a senti les défauts. L'esprit s'y mêle trop au cœur ; il y a de la recherche jusque dans la naïveté. En outre, l'expression, gênée par la brièveté du vers et de la strophe, est quelquefois incomplète. Les corrections n'ont pas été heureuses, comme on pourra le voir dans les variantes du second texte, que nous indiquerons au bas des pages. Malgré les beautés de détail qu'on peut admirer dans cette pièce, ce n'est donc que comme objet d'étude et de critique que nous la proposons à nos jeunes lecteurs. Ils y verront l'application de la sentence d'Horace :

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Ce n'est certes ni l'art, ni le génie poétique qui ont manqué à M. de Lamartine ; c'est le travail. Le langage du petit *Joas*, si plein de cœur et de simplicité, a beaucoup coûté à l'auteur d'*Athalie*.

O Père qu'adore mon père,
 Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !
 Toi dont le nom terrible et doux
 Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
 N'est qu'un jouet de ta puissance ;
 Que sous tes pieds il se balance
 Comme une lampe de vermeil.

¹ Dans ses *Lectures pour tous*.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne ¹ aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié :
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur ;
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,

¹ Pour *donnes*. Licence poétique. (Ci-dessus, p. 369 et 378.)

A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir ¹.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux ;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges ².

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin ³.

Mon Dieu ! donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

¹ La suite du discours aurait exigé : *On dit que tu aimes à recevoir*, etc.; et la fin de la strophe, qui aurait pu être gracieuse dans la bouche d'une mère, est maniérée dans celle d'un enfant. La variante de 1855 corrige le premier défaut, mais augmente le second :

Ton nom est écrit dans les cieux !
Je suis trop petit pour y lire ;
Ma mère en mes yeux le voit luire,
Et moi je le lis dans ses yeux.

² Même défaut de simplicité dans cette autre variante, commandée aussi par la liaison grammaticale :

Quand je suis bon, quand elle est tendre,
Nous sentons ta présence en nous ;
Je joins mes mains sur ses genoux :
T'aimer n'est-ce pas te comprendre ?

³ Il fallait encore : *Ah ! puisque tu entends de si loin les vœux que notre bouche t'adresse*, ou pour le moins, *ah ! puisqu'il entend de si loin les vœux que notre bouche lui adresse*. Voici la variante de 1855, qui n'a pas gagné pour la poésie :

Ah ! puisque tu veilles si loin
Pour exaucer notre tendresse,
Je veux te demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Donne une famille nombreuse
 Au père qui craint le Seigneur ;
 Donne à moi sagesse et bonheur
 Pour que ma mère soit heureuse.

Que je sois bon, quoique petit,
 Comme cet enfant, dans le temple,
 Que chaque matin je contemple,
 Souriant au pied de mon lit ¹ !

Mets dans mon âme la justice,
 Sur mes lèvres la vérité ;
 Qu'avec crainte et docilité
 Ta parole en mon cœur mûrisse ² !

Et que ma voix s'élève à toi
 Comme cette douce fumée
 Que balance l'urne embaumée
 Dans la main d'enfants comme moi ³ !

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE.

Harmonie poétique et religieuse, par le même. — 1830.

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes,
 Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
 Je disais à l'aurore : En vain tu vas briller ;
 La nature trahit nos yeux par ses merveilles,

¹ Ce n'est là qu'un tableau ébauché dont il faut deviner le sujet. — ² Cette strophe était bonne ; celle qui l'a remplacée ne la vaut pas :

Mets ton saint nom dans ma mémoire ;
 Mets le pauvre sur mon chemin ;
 Mets l'abondance dans ma main
 Pour que je la verse à ta gloire !

³ Comment une oreille aussi délicate que celle de M. de Lamartine -t-elle pu admettre le second vers de cette dernière variante ?

Et que mon cœur s'élève à toi
 Comme *cet encens en fumée*
 Que balance une urne embaumée
 Dans la main d'enfants comme moi !

Et le ciel , coloré de ses teintes vermeilles ,
Ne sourit que pour nous railler.....

Je disais ; et mes yeux voyaient avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie ;
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil.
Au sillon, au rocher j'attachais ma paupière ,
Et ce regard disait : A la brute, à la pierre,
Au moins que ne suis-je pareil ?

Et ce regard, errant comme l'œil d'un pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte ,
S'arrêta tout à coup fixé sur un tombeau ,
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère ,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau....

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur source du mien , ce sein qui m'a conçu ,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses ,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses ,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté ,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées ,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité !

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance ,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence ,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs ,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie ,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela , pourquoi ! Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que ces vils sillons en fussent engraisés !
Pour que l'herbe des morts, dont sa tombe est couverte,
Grandit, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte !
Un peu de cendre était assez.

Non, non, pour éclairer trois pas sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière ,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe ;
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe ,
Et plus évident que la mort !

Et mon œil , convaincu par ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau.
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau !

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉTIQUES.

	Pages.
L'ART POÉTIQUE, par Boileau. — Plan, beautés et défauts. — Comparaison de ce poëme avec l'art poétique d'Horace.....	1
Chant I.....	17
Chant II.....	28
Chant III.....	35
Chant IV.....	52
L'INVENTION, poëme didactique, par André de Chénier.....	62
I. De la nature de l'invention.....	63
II. De la nécessité de l'invention.....	65
III. De la possibilité de l'invention.....	68
POÉTIQUE de Châteaubriand et de M. de Lamartine.....	73
I. But religieux et but littéraire du <i>Génie du Christianisme</i> . — Le merveilleux chrétien : première thèse de la poétique de Châteaubriand.....	74
II. Influence du <i>Génie du Christianisme</i> sur M. de Lamartine. — Souvenir d'une lecture au collège de Belley.....	77
III. Du vague des passions et de la mélancolie chrétienne : seconde thèse de la poétique de Châteaubriand, adoptée et développée par M. de Lamartine.....	80
IV. Du Christianisme dans le spectacle de la nature : troisième thèse de la poétique de Châteaubriand.....	88
V. Le vague et les tristesses dans le spectacle de la nature, la lune et le soleil couchant : premier élément du genre descriptif enseigné par Châteaubriand et adopté par M. de Lamartine.....	93

	Pages.
VI. Le merveilleux de la rêverie dans le spectacle de la nature : second élément du genre descriptif enseigné par Châteaubriand et adopté par M. de Lamartine.....	103
VII. La communion du poète avec la nature : troisième élément du genre descriptif enseigné par Châteaubriand et adopté par M. de Lamartine.....	108
POÉTIQUE de M. Victor Hugo.....	120
I. M. Victor Hugo, poète chrétien, disciple de Châteaubriand et frère d'armes de M. de Lamartine. — Ses Odes, 1819-1826....	121
II. M. Victor Hugo fait connaissance avec Shakspeare et ses disciples allemands ; origine et triple caractère de leur école. — Il adopte le merveilleux féerique. — Ballades publiées en 1826.....	127
III. M. Victor Hugo se déclare indépendant : son mépris pour les poétiques anciennes. — Sa préface de <i>Cromwell</i> , en 1827. — Un argument <i>ad hominem</i>	135
IV. Vice radical du romantisme allemand adopté par M. Victor Hugo.	141
V. M. Victor Hugo passe de l'indépendance littéraire à l'indépendance religieuse, et tombe dans le scepticisme. — <i>Notre-Dame de Paris. Feuilles d'automne</i> . — 1831.....	146
VI. La poésie de M. Victor Hugo devenu sceptique devient puérile et matérielle. — Jugement de M. Gustave Planche sur les <i>Orientales</i>	152
VII. Influence du scepticisme sur la poésie puérile et matérielle des <i>Orientales</i> . — Tendances irrésistibles du poète incrédule au matérialisme de l'idéal et au mécanisme du style.....	155
VIII. Suite du chapitre précédent : impuissance du poète incrédule à planer au-dessus des jeux de l'image et de la rime.....	167
IX. M. Victor Hugo tombe dans le chaos du style et des idées. — <i>Chants du Crépuscule, Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, Contemplations</i> . — 1835-1856.....	181
X. Le mot de l'énigme. — Suite du chapitre précédent.....	190

SECONDE PARTIE.

POÉSIES LYRIQUES.

CONSOLATION A DU PERRIER SUR LA MORT DE SA FILLE. Élégie, par Malherbe.....	203
PRIÈRE POUR LE ROI HENRI LE GRAND ALLANT EN LIMOUSIN. Ode, par le même.....	206
VANITÉ DE L'AMBITION, paraphrase d'une partie du psaume cxlv. Ode, par le même.....	211
AU ROI LOUIS XIII, allant châtier la rébellion des Rochellais et chasser les Anglais qui, en leur faveur, étaient descendus en l'île de Rhé. Ode, par le même.....	213

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ. Premier cantique, par J. Racine.....	219
SUR LE HONNEUR DES JUSTES ET SUR LE MALHEUR DES RÉPROUVÉS. Second cantique, par le même.....	222
PLAINTÉ D'UN CHRÉTIEN SUR LES CONTRARIÉTÉS QU'IL ÉPROUVE AU DÉDANS DE LUI-MÊME. Troisième cantique, par le même.....	226
SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE. Quatrième can- tique, par le même.....	227
DIEU CONTEMPLÉ DANS SES OUVRAGES. Ode tirée du psaume XVIII, par J.-B. Rousseau.....	236
L'AVEUGLEMENT DES HOMMES DU SIÈCLE. Ode tirée du psaume XLVIII, par le même.....	239
BONHEUR TEMPOREL DES MÉCHANTS. Ode tirée du psaume CXLIII, par le même.....	242
CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS. Ode tirée du chapitre XXXVIII d'Isaïe, par le même.....	244
A LA FORTUNE. Ode, par le même.....	249
A PHILOMÈLE. Ode, par le même.....	254
BACCHUS. Cantate, par le même.....	255
CIRCÉ. Cantate, par le même.....	258
AU COMTE DU LUC. Ode, par le même.....	260
AUX PRINCES CHRÉTIENS, SUR L'ARMEMENT DES TURCS CONTRE LA RÉ- PUBLIQUE DE VENISE, en 1715. Ode, par le même.....	273
A S. A. S. Mgr LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE. Ode, par le même....	279
SUR LA BATAILLE DE PETERWARADIN. Ode, par le même.....	284
SUR UN ARBRISSEAU. Cantate, par le même.....	920
CONTRE L'HIVER. Cantate, par le même.....	291
POUR L'HIVER. Cantate, par le même.....	292
L'HARMONIE. Ode, par L. Racine.....	294
SUR LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU. Ode, par Le Franc de Pompignan..	300
DIEU CRÉATEUR. Ode tirée du psaume CIII, par le même.....	305
LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANÈTES. Palinod couronné par l'Aca- démie de Rouen, par Malfilâtre.....	308
LE TEMPS. Ode, par Thomas.....	312
ADIEUX A LA VIE. Ode imitée de plusieurs psaumes, par Gilbert.....	316
A BUFFON, SUR SES DÉTRACTEURS. Ode, par Lebrun.....	318
EXEGI MONUMENTUM. Ode, par le même.....	323
L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME. Dithyrambe, par Delille.....	328
LA JEUNE CAPTIVE. Élégie, par André de Chénier.....	332
IAMBES, par le même.....	334
SES DERNIERS VERS.....	337
LA CHUTE DES FEUILLES. Élégie, par Millevoje.....	338
MORT DE JEANNE D'ARC. Messénienne, par Casimir Delavigne.....	341
LE GÉNIE. — A M. de Bonald. Méditation, par M. de Lamartine.....	344
LES COMBATS ET LE RETOUR AU FOYER PATERNEL; fragment des Pré- ludes. Méditation, par le même.....	348
LE CRUCIFIX. Méditation, par le même.....	358

	Pages.
LE PETIT SAVOYARD. Élégies, par Alexandre Guiraud.....	355
LE JEUNE DIACRE OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE. Messénienne, par Ca- simir Delavigne.....	364
L'ANGE ET L'ENFANT. Elégie, par M. J. Reboul.....	369
L'ARABE A SON COURSIER. Ode, par le même.....	372
HYMNE AU CHRIST. — A Manzoni. Harmonie, par M. de Lamartine...	373
HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL. Harmonie, par le même.....	381
LE TOMBEAU D'UNE MÈRE. Harmonie, par le même.....	384



TABLE ALPHABÉTIQUE DES TROIS TOMES

PAR NOMS D'AUTEURS.

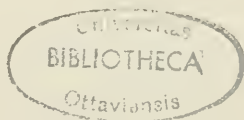
NOTA. Les chiffres romains indiquent les volumes, les chiffres arabes indiquent les pages.

- ACEILLY (Le chevalier d'). Épigrammes. II, 297, 298.
ADAM (Maître). Une Cheville. I, 174.
ANONYMES. Placet. I, 274. — Épigrammes. II, 330-332.
AUBY DE ROUBIN. Placet à Louis XIV. II, 300.
BACHAUMONT et CHAPELLE. Épigramme. II, 306.
BARATON. Épigramme. II, 314.
BOILEAU. Épîtres. I, 179-240. — Le Lutrin. II, 30-111. — Satires. II, 189-266. — Épigrammes. II, 306-314. — L'Art poétique. III, 1-52.
BRÉBEUF. Épigramme. II, 296.
BRÉGY (Comtesse de). Épigramme. II, 300.
CASSAGNES (l'Abbé). Épigramme. II, 298.
CHARLES IX. Le poète et le Roi. I, 167.
CHATEAUBRIAND et M. DE LAMARTINE. Leur poétique. III, 73-108.
CHÊNEDOLLÉ. Le Génie de l'homme, poème. I, 140-149.
CHÉNIER (André de). L'Invention, poème. III, 62-68. — La jeune Captive, élégie ; iambes ; ses derniers vers. III, 332, 334, 337.
CHEVREAU. Épitaphe de Turenne. II, 305.
CORNEILLE (Pierre). Épigramme. II, 299.
DELAUVIGNE (Casimir). Messéniennes. III, 344 et 364.
DELILLE. Les Jardins, poème. I, 83-97. — L'Imagination, poème. I, 115-124. — L'Immortalité de l'âme, dithyrambe. III, 328.
DESHOULIÈRES (Madame). Épigramme. II, 300.
DUCIS. Épîtres. I, 275-277.
DUCROS (de Sixt). L'Eucharistie. I, 302.
ESMÉNARD. La Navigation, poème. I, 130-136.
FONTAINE (de La). Aux Nymphes de Vaux, élégie. I, 177. — Le Palais du Sommeil. II, 18. — La Captivité de saint Malc, poème. II, 20. — Épigrammes. II, 301, 302.
FONTANES (de). Le Jour des Morts dans une campagne, poème. I, 102.
GILBERT. Satires. II, 272-286. — Adieux à la vie. III, 316.
GOMBAULD. Épigrammes. II, 296.
GRESSET. Épîtres. I, 250-268.

- GUIRAUD (Alexandre). Le Petit Savoyard, élégies. III, 358.
 HUGO (M. Victor). Sa poétique. III, 120-190.
 LAMARTINE (M. de). Méditations. I, 279-297. — Sa poétique. III, 73-108. — Méditations. III, 344-355. — Harmonies. III, 373-384.
 LEBRUN. Épigrammes. II, 324-329. — Odes. III, 318 et 323.
 LORENS (du). Épigramme. II, 294.
 MALFILATRE. Palinod. III, 308.
 MALHERBE. Consolation à du Perrier, élégie. III, 203. — Odes. III, 206-213.
 MAROT (Clément). Épître. I, 163. — Épigrammes. II, 291, 292.
 MASSIEU. Épigramme. II, 314.
 MAYNARD. Requête au cardinal de Richelieu. I, 170. — Épigramme. II, 293.
 MELLIN DE SAINT-GELAIS. Epigramme. II, 292.
 MILLEVOYE. L'Amour maternel, poème. I, 155. — Epitaphe d'un Enfant. II, 329. — La Chute des feuilles, élégie. III, 338.
 MONNAYE (La). Epigramme. II, 314.
 MOYNE (Le P. le). Saint-Louis, poème. II, 1-18.
 NEUFCHATEAU (François de). La manière de lire les vers, poème. I, 107.
 PANARD. Epigrammes. II, 323.
 POMPIGNAN (Lefranc de). Odes. III, 300 et 305.
 PRÉPETIT DE GRAMMONT. Epigramme. II, 299.
 RACAN. Invitation au repos de la vie champêtre, stances. I, 168.
 RACINE (Jean). Epigrammes. II, 303-305. — Cantiques. III, 219-227.
 RACINE (Louis). La Grâce, poème. I, 19-25. — La Religion, poème. I, 27-58. — Ode. III, 294.
 REBOUL (M. Jean). L'Ange et l'Enfant, élégie. III, 369. — L'Arabe à son coursier, ode. III, 372.
 REGNIER. Satires. II, 161-179.
 ROSSET. L'Agriculture, poème. I, 60-63.
 ROUCHER. Les Mois, poème. I, 76-81. — Ses adieux. II, 324.
 ROUSSEAU (J.-B.). Épîtres. I, 245, 247 et 248. — Épigrammes. II, 315-322. — Odes et cantates. III, 236-292.
 SAINT-LAMBERT. Les Saisons, poème. I, 64-72.
 SANGUIN. Placet au roi. I, 176.
 SCARRON. Épigrammes. II, 294, 295.
 SCUDÉRI (Mlle de). Épigramme. II, 306.
 SEDAINE. A mon habit, épître. I, 272.
 SIGOGNES. Épigramme. II, 293.
 THOMAS. Ode. III, 312.
 VOITURE. Épître et placet. I, 172 et 173.
 VOLTAIRE. Placet. I, 247. — Le système de Newton. I, 269 et 271. — La Henriade, poème. II, 111-160. — Épigrammes. II, 323.

1825 264

M. O

Paris. — Imprimerie Divry et C^e, rue Notre-Dame des Champs, 49.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

The Library
University of Ottawa

Date due

JUL 28 1969

APR 1 '79

EC 2 1971

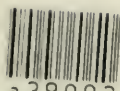
~~APR 12 '79~~

APR 12 '79

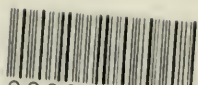
APR 09 '79

APR 14 '82

MAR 31 '82



a39003



002329380b

CE PQ 1165

.C23 1863 V3

C00 CAHOUR, ARSE BIBLIOTHEQ

ACC# 1385583

